This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Philo 43

Bound

MAR 12 1907

Harvard College Library

FROM THE

PRICE GREENLEAF FUND

Residuary legacy of $711,563 from E. Price Greenleaf, of Boston, nearly one half of the income from which is applied to the expenses of the College Library.

P Filol. 43

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

TOME XL

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME QUARANTIÈME

CHALON-SUR-SAONE

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE

E. BERTRAND

5, Rue des Tonneliers, 5

—

1907

1375-26

Philol 43

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME QUARANTIÈME

15 JANVIER 1907

CHALON-SUR-SAONE

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE

E. BERTRAND

5, Rue des Tonneliers, 5

1907

SOMMAIRE DU N° 1

Pages

La langue ou les langues ibériennes, par Julien VINSON 1
Sur la bibliographie des langues polynésiennes, par F. SOULIER 24
The philology of Madagascar, par E.-S. DODGSON 31
The French in India, par Julien VINSON 35
Le mouvement Swadêçî, par G.-B. DE FONTAINIEU... 43
Varia. I. Caractère et taille des crayons..... 62
II. Pour les écoliers 62
III. Critique américaïne..... 63
IV. Illusion ou naïveté..... 63

BIBLIOGRAPHIE

Obras de J. d'Etcheberri, par J. de Urquijo..... 49
Dictionnaire de Flacourt, par G. Ferrand..... 55
Noms géographiques de Québec, par Eug. Rouillard. 56
Smithsonian Institution, Bulletin n° 32..... 58
H. Müller. Semitica. I et II 59
Kuhn's Zeitschrift. XL, 4..... 59
Bulletin du parler français au Canada. V, 2, 3..... 60
Revue du monde musulman. I et II..... 61

Tucker Fund

LA LANGUE
OU LES LANGUES IBÉRIENNES

COUP D'ŒIL PRÉLIMINAIRE

La théorie ibéro-basque de Guillaume de Humboldt n'était que la régularisation scientifique d'une hypothèse déjà ancienne : les écrivains des derniers siècles, littérateurs, historiens, géographes, avaient fait un raisonnement logique, mais enfantin : puisque, disaient-ils, il y a eu en Espagne des habitants antérieurs aux Romains, aux Carthaginois et aux Celtes, et puisqu'on parle encore, en un coin de la Péninsule, un idiome qui n'est ni celte, ni punique, ni latin, le basque est évidemment la vieille langue originale. Et c'est ainsi qu'on a été amené à expliquer, ou plutôt, à chercher à expliquer par le basque les légendes monétaires, les monuments épigraphiques que le latin ou le phénicien ne pouvait suffire à interpréter. Je n'insiste pas sur l'histoire des études ibériennes, sur les objections que souleva la théorie de Humboldt,

notamment de la part de M. Van Eys et de la mienne. Tout dernièrement, un jeune savant, M. E. Philipon, a cherché à ruiner définitivement cette théorie, en montrant que la langue ibère avait un caractère indo-européen très prononcé : les démonstrations de M. E. Philipon ne me paraissent pas décisives ; il a d'ailleurs aussi, à mes yeux, le tort de s'attacher trop étroitement aux théories de l'école des néo-grammairiens allemands, M. Brugmann et autres.

Grâce à la belle publication de M. Ém. Hübner, l'étude des monuments, qui sont parvenus jusqu'à nous, de la langue ibère est à la portée de tous. Ces précieuses reliques consistent en quelques mots rapportés par les vieux auteurs ; en noms propres, géographiques pour la plupart, en médailles, en inscriptions. Les légendes monétaires et les inscriptions sont écrites, le plus souvent, au moyen d'un alphabet dérivé du phénicien ; quelques-unes sont en lettres latines cependant.

Sans affirmer qu'elles soient toutes d'une exactitude absolue, on peut adopter, pour les caractères ibères, les lectures de M. Hübner ; elles sont certainement plus exactes en tout cas que les divers systèmes qui ont été proposés avant lui.

Au premier coup d'œil, rien dans ces mots, dans ces transcriptions, ne paraît basque. Des fantaisistes ont bien vu *idibidea* « chemin de bœuf », et *orospidea* « chemin de veau » dans les noms donnés par

Pline à deux chaînes de montagnes, *idubeda* et *orospeda;* mais... On peut, avec plus de vraisemblance, assimiler l'*oeaso* de Strabon à l'*Oyarzun* des environs de St-Sébastien : *oyarzun*, ou mieux *oiharzun*, veut dire « écho »; c'est un composé polysynthétique de *oihu* « cri », *harri* « pierre, roc, mont », *zu* « dérivative locative » et *n* suffixe participial.

Si nous nous occupons tout d'abord des textes en caractères latins et des mots, fort peu nombreux, recueillis par les écrivains de l'antiquité classique, la première question qui se pose est l'exactitude des transcriptions. Nous avons un moyen de contrôle dans les légendes monétaires : quelques-unes offrent le même nom topographique en ibère et en latin; d'autres, en ibère seul, sont avec certitude appliquées à des localités dont les noms sont déjà connus. J'ai fait, en conséquence, le tableau suivant où l'italique donne la forme ibère, suivant la lecture de M. Hübner : *arcailiqš* argaeli, *aušescn* ausa, *calaqriqš* calagurris, *cšthle* castulo, *cesse* cissa, *dmaniu* damania, *diniu* dianium, *duriasu* turiaso, *htkšcen* otogesa, *iešh* iesso, *ilurir* iliberris, *iltrcescen* ilergetes, *iltrd* ilerda, *ilthraca* iliturgi, *laiešcen* laeetari, *nertšp* nertobriga, *plplis* bilbilis, *qnthrpa* contrebia, *saitp* saetabis, *šeqprices* segobriga, *šeqšanhš* segisama, *untcescn* indicetes, *urkekn* urci, *usecrth* osicerda. Il résulte de ce tableau d'abord que le latin représente parfois une forme différente de l'ibère (*aušescn*, ausa ; *htkšcen*,

otogesa ; *ilurir*, iliberris[1] ; *nertšp*, nertobriga) et, qu'en général, d'ailleurs, la correspondance est exacte. Il n'y avait donc pas d'insurmontables difficultés de prononciation ; le *h*, rendu, tantôt par une voyelle, tantôt par un *g*, n'était évidemment qu'une aspiration ordinaire, ne ressemblant en rien à la *jota* ou aux gutturales arabes; la *jota* s'est, on le sait, développée assez tard et provient d'un *y* semi-voyelle, d'un *l* latin mouillé. Les explosives dures et douces sont mises souvent l'une pour l'autre, ce qui n'étonne pas chez des transcripteurs qui n'avaient pas l'oreille exercée et attentive des linguistes; dans l'ibère, *t*, *th*, — *c*, *k* et *kh*, *q* — *s*, *š*, *šh* — et même *n* et *m*, paraissent souvent employés l'un pour l'autre. Tandis que les voyelles initiales sont exactement conservées, les autres paraissent moins fidèlement rendues : peut-on en conclure que l'accent était sur la première syllabe? Entre deux consonnes, les voyelles sont souvent omises. Enfin, de certaines formes (*auše*, ausa; *cašthle*, castulo; *iešh*, iesso; *htkš*, otogesa; *iltrd*, ilerda ; *cesse*, cissa), nous pouvons déduire que

1. C'est ce mot *iliberris* qui a été le grand cheval de bataille des ibéro-basquisants; ils y voyaient les *iliberri*, *ulibarri*, *ullibarri*, *iriberri*, *hiriberri* « ville neuve », des divers dialectes basques. Mais la forme primitive de *hiri* paraît avoir été **kiri*... D'ailleurs, on voit que *iliberris* correspond ici à *ilurir;* on peut, il est vrai, soutenir que *u* est pour *b*, puisque les aquitains confondent *v* et *b* (*felices populi*, disait Scaliger, *quibus vivere est bibere*) et que *l*=*r; alfana* vient d'*equus*... Mais le *r* final? Un grand nombre de mots ibères commencent par *il* : est-il possible que ce soit « ville » ?

les noms ibères se terminaient souvent par une voyelle sourde, atone, quelque chose comme notre *e* muet, que les latins représentèrent par *a*, *e*, *o*, ou qu'ils n'écrivirent pas ; de là, les variantes dans les légendes, comme *arse*, *ars* et *arsa*. L'alphabet phénicien, d'ailleurs, n'était pas fait pour l'ibère et n'y était adapté que très approximativement.

Si maintenant nous examinons les médailles et les inscriptions en elles-mêmes, nous verrons qu'elles se classent en trois catégories, celles du S.-O. écrites en caractères latins, celles du S. en caractères ibéres, mais de droite à gauche, et celles du N. et de l'E. écrites de gauche à droite. Il est facile de remarquer, dans le recueil de M. Hübner, que ces trois systèmes correspondent à des terminaisons, des formes, des mots d'allures différentes. Il y a donc là très probablement des langues différentes. .

Je ne prétends m'occuper ici que de celles du N. et de l'E.

Les médailles de ces régions offrent *a priori* deux types caractérisés, le premier, celui de l'est, par la terminaison *cen* (13), *kn* (2), *qm* (5) et même *hn* (1) ; le second par *s* (13), *š* (20), *šh* (1), *sa* (1). Mais, dans les premières, la syllabe *cn* ou *kn* est parfois séparée et reportée sur l'autre face de la pièce (*sesars* | *kn*, *carsahs* | *kn*); elle manque parfois (*icloe* et *icloekn*, *nerhn* et *nerhncen*); elle est quelquefois remplacée par d'autres finales (*arse*, *arsesacen*, *arsecedr*, *arsgdr*,

arsagsoegra) ; d'autre part, dans beaucoup de cas, le *cn*, *cen*, etc., est précédé de *s* ou plutôt *š*, qui est évidemment un suffixe. car il manque lui-même assez souvent (*aušescn*, *hlkšcen*, *iltrcescen*, *laiešcen*, *untcesen*, *arsahshn*, *klaišqm*, *krncšqn*, *sethiscen* ou *sethiscn* d'une part; *aušescn* et *aušain*, *iltres* et *iltrescn*, *sethis* et *sethiscen*, *šethisa* et *šethisaqm*; *alir*, *alirin*, *alircn*, d'une autre; enfin, les variantes *iltrd*, *iltrdš*; *nertp*, *nertpš*; *hrhši*, *hrhšis*; *segprice*, *segprices*; — *hilaucu*, *hilauces*, *hilaukes*, *hilauciqš*, *hilanceiqs*; — *are*, *arats*, *arei*, *aregrads*, *areigrads*, *areiqratqš*). Aux revers, on lit — outre *kn* — *hn*, *ca*, *šhš*. Que conclure de tout cela? vraisemblablement, que *cen* et ses variantes, n'est pas un suffixe, mais un mot séparé, correspondant au latin *mun*, *munici* (municipium), qu'on lit sur les médailles en caractères latins. Quant au *s* ou *š*, c'est incontestablement un suffixe, et très probablement le suffixe du génitif, la préposition ou, si l'on veut, la postposition « de » possessif.

Ainsi, l'étude des médailles nous amène à croire que, dans l'idiome ibère nord-oriental, le suffixe génitif était *s* ou *š*; que la plupart des substantifs se terminaient par des voyelles, *a* ou *e*; qu'en général, la langue n'admettait pas les groupes de consonnes autres que ceux formés avec *r*, *n*, *l* ou *s*; que beaucoup de noms topographiques commençaient par *il*; enfin, que les syllabes *cen*, *in*, *šhš*, *ca*, se rattachaient à des mots ayant le sens de « ville, commune, municipe », ou peut-être « monnaie ».

Passons maintenant à l'examen des inscriptions. Écartons d'abord celles qui sont fausses ou suspectes: sur les soixante-seize autres, une vingtaine seulement sont utilisables, pour des raisons diverses qu'il serait trop long de développer ici. Ce sont des pierres en apparence votives; des *tituli*, funéraires probablement; des figurines, servant sans doute de *tessères*; une coupe en argent, sans pied, destinée, suivant M. Hübner, à recevoir de l'argent; une plaque de bronze, trouvée à Luzaga; et une lame de plomb provenant de Castellon de la Plana. J'ai dû laisser de côté, entre autres, le plat de terre de Ségovie, dont l'inscription, écrite de droite à gauche, est vraisemblablement dans une autre langue, ou tout au moins dans un autre système.

I. La lame de plomb de Castellon (n° XXII du recueil de Hübner) est évidemment le plus important, au point de vue qui nous occupe, des monuments de l'épigraphie ibérienne. Découverte en août 1851, sur une hauteur appelée *Puchol*, près de Castellon de la Plana, dans un tumulus ancien, par M. de Portefaix, consul de France, elle est aujourd'hui au Musée archéologique de Madrid; elle mesure 0m 435 sur 0m 040. Elle contient 21 mots, séparés les uns les autres par trois points en ligne verticale, disposés sur quatre lignes que M. Hübner transcrit ainsi (je dédouble les lignes pour plus de commodité) :

(z)irtaims : airiemth : sinektn :
urcecerere : aurunikiceai :
asthkiceaie : ecariu : aduniu : kduei :
ithsm : eosu : shsinpuru :
krkrhniu : qšhiu : ţithgm :
kricarsense : ultthcraicase :
argtco : aicag : îlcepuraies :
ţithsîniecarse.

La première lettre est douteuse. Mais, quelle que soit la lecture, le groupement des caractères donne lieu à d'intéressantes observations. Il y a sans doute des fautes d'orthographe, des voyelles à suppléer, des lettres omises, etc. Cependant, le premier coup d'œil donne l'impression d'un idiome agglutinant, incorporant, avec ses accumulations de suffixes terminaux *-ceaï*, *-ceaie*, *-aies*, *-craicase*, *-carse*, *-case*, *-carsense*. Un peu plus d'attention fait voir que *aurunikiceai* et *asthkiceaie* sont formés des mêmes suffixes; si, comme on peut le supposer, *Asthki* est le nom topographique *Astigi*, *Auruni* doit être un nom de même espèce : *ic*, ou *kic*, est peut-être la dérivative « originaire de »; *e* une forme pronominale ou verbale, prise quelquefois pour une forme nominale, « celui qui »; *ai*, une déterminative, un suffixe adjectif; le *e* final de *urcecerere* est, selon toute apparence, une finale verbale de troisième personne singulière : ce dernier mot rappelle le nom de ville *urkekn* (*urci*, prov. de Tarragone) dont la racine *urk-*, *urc-*, pourrait avoir une signification de

« domicile, habitation, séjour, repos ». De plus, l'examen montre que certains mots sont probablement des composés, *shšinpuru*, *îlcepur-*; quelques autres pourraient se rattacher aux mêmes racines : *ithsm*, *ĩithgm*, *ĩithsm*; — *sinekten*, *shšinpuru*, *sĩniecarse*; — *shšinpuru*, *ilcepur-*; deux mots ont des répétitions singulières, *urcecerere*, *krkrhniu*; enfin un mot commence par *ul* et un autre par *il* : sont-ils apparentés ? L'initiale *il* est, on l'a vu, très fréquente en ibère.

D'autre part, la forme et la disposition des mots conduisent presque nécessairement à partager ce texte en trois morceaux, le premier composé des six mots : *(z)itraims*, *airiemth*, *sinektn*, *urcecerere*, *aurunikiceai*, *asthkiceaie*; le second, les neufs mots *ccariu*, *aduniu*, *kduei*, *ithsm*, *eosu*, *shšinpuru*, *krkrhniu*, *qšhiu*, *ĩithgm*; le troisième, les six derniers mots, *kricarsense*, *ultthcraicase*, *argtco*, *aicag*, *ĩlcepuraies*, *ĩithsîniecarse*. Il y a incontestablement là trois tournures, trois combinaisons différentes.

Le mot antépénultième *aicag* est rapproché par M. Hübner de *aiqgtegia* qui est l'avant-dernier d'une inscription de la même région ; et il ajoute qu'un dieu des Callaiques s'appelait *Aegiamunniaegus*. Il fait remarquer aussi que *Asthkiceaie* rappelle la ville d'Astigi et que *Aurunikiceai* fait penser aux *Aurunques* d'Italie.

Le seul mot dont le sens soit à peu près certain, c'est *argtco* qu'on peut rapporter à *arethq*, *aredc*, *aredq*, *aredk*, *areqratokš* ; ce dernier rappelle l'inscription des

médailles trouvées à Castellon et où se lit *areiqrads*, *areiqratqš*, *areqrads*. Les premières formes sont en tête d'inscriptions et, dans un document bilingue, malheureusement incomplet, *arethg* correspond à *heic. est. sit...* Ce mot aurait donc une signification analogue à « ci-gît, ici repose » ; mais je crois plutôt qu'il doit signifier « monument, tombeau, demeure » : ce qui me conduit à le penser c'est que le même radical se retrouve dans des noms topographiques ; or, un nom de ville peut très bien dériver de « habitation, demeure, séjour, etc. », mais non de « ci-gît ». Ce mot *aredc* excitera d'ailleurs sans doute l'ardeur des Bascomanes ; ils ne manqueront pas d'y lire *araduc*, c'est-à-dire *aran duc*, puisque la nasale terminale est souvent omise ; *aran* serait synonyme de *an*, car le suffixe du génitif et celui du locatif sont semblables ; *an* ou *han duc* veut dire : « là tu as, là est », *hic est situs...* ; mais la forme primitive antique ne doit être ni *an*, ni *han*, ni *haran* ; ce serait *kan*, ou *karan* ; de plus il faudrait, non pas « là », mais « ici », *emen*, *hemen*, *kemen*. Le verbe convenable serait *datza* « jacet ». Il faudrait donc *kemen datzak*, ce qui ne va plus avec *aredc*. Je n'ai pas besoin de rappeler les discussions sur la primitivité de *h* ou de *k* ; pour moi, le *k* est antérieur, comme le prouvent la loi naturelle du moindre effort, le maintien du *k* à la fin des formes verbales, le *k* de *kume* dans les composés prosthétiques de *hume* « petit », la mutation en dentale dans *baitaiz* « parce que tu es » pour *baihaiz*, *baikaiz*, etc.

Nous avons vu tout à l'heure que *kic*, *e*, *ai*, *es*, sont probablement des suffixes grammaticaux, des désinences formelles; nous en avons d'autres dans *iu* et *u*, dans *co* et *m*, *n*, *ei*. La terminaison *ic* se retrouve dans d'autres inscriptions : *ucasunic*, *oīnaīc*, *auedunic* (XXXII), *Incaniq* (XLI), *castlosaic* (XLV). Nous retrouverions aussi *ai*, *ei*, *ni*, etc; nous y reviendrons.

Peut-on au surplus émettre une conjecture sur le sens général de ce document? Peut-être. M. Hübner dit : « Cum in sepulcro reperta sit lammina, contineatque unum saltem vocabulum, *argtco*, quod ad sepulcrum spectat, inscriptionem coniicio legem aliquam sepulcralem continuisse, sive fortasse exsecrationem. Tales enim exsecrationes scimus Graecos Romanosque in plumbo scriptas sepulcris indidisse; nomina defunctorum vix aut raro plumbo inscribebantur ». Wünsch est du même avis, et je ne crois pas qu'on puisse avoir une autre opinion.

L'*exsécration* est plus probable que la loi funéraire. Quelle formule a pu employer le propriétaire du tombeau, le parent, l'héritier de l'Ibère défunt? Remarquons que ce document est unique; il y a eu donc, là, l'imitation d'une coutume étrangère, par un étranger, un colon romain, ou un indigène ayant vécu à l'étranger ou au courant des habitudes romaines. C'est donc probablement en Italie qu'il faut chercher le modèle, la formule type. Si nous consultons la thèse si remarquable de M. A. Audollent, *Defixionum tabellæ*, nous

voyons que les tablettes des sépulcres contiennent des *exsécrations* contre les ennemis du décédé, contre ceux qui ont causé sa mort, contre ceux qui pourraient violer son tombeau. Quelquefois, les parties principales du corps de ces « voués » sont énumérées, pour être affligées chacune d'un supplice spécial. Or, la partie moyenne de l'inscription de Castellon se compose de neuf mots qui par leur disposition peuvent former une énumération de ce genre, et, parmi ces mots, quatre sont terminés en *iu*, deux en *u* : ne peut-on supposer que ces *iu* sont des duels, ces *u* des pluriels et le reste des singuliers? Dans cette hypothèse, peut-être pourrait-on traduire : *ecariu* « les deux yeux », *aduniu* « les deux oreilles », *kduei* « le nez », *ithsm* « la bouche », *eosu* « les dents », *shšinpuru* « les organes intérieurs », *krkrhniu* « les deux bras », *qšhiu* « les deux jambes », *ithgm* « le ventre » ou « l'organe sexuel ». Le *sin* de *šhsinpuru*, qui serait un radical « intérieur », se retrouverait dans *sinektn* de la première partie et dans *ithsiniecarse* de la dernière; le *šhs* initial rappelle le groupe qu'on trouve sur quelques médailles, et qui, ainsi que nous l'avons vu, peut correspondre à l'idée de « cité, municipe » et sans doute aussi « chose privée, intime, intérieure ».

J'ai dit plus haut que *s* ou *š* devait être le suffixe génitif; je crois en outre, et je reviendrai sur ce point tout à l'heure, que *n* pourrait être celui du locatif, de l'ablatif, et autres cas analogues.

Comment interpréter la première et la dernière des trois parties dont paraît se composer notre inscription? Elles contienent évidemment des verbes, puisque la seconde partie n'est formée que de noms (au nominatif ou à l'accusatif, peu importe). Nous sommes amenés à voir des formes verbales dans les terminaisons *se*, peut-être des optatifs, et des formes participiales dans *-ceai*, *-ceaie*, *-aies*. Et j'imagine que le document tout entier exprime quelque chose comme ceci : « Airiemta, fils (ou fille) de Zirtaima, demeure couché ici dedans, originaire d'Astigi, issu d'un natif d'Aurunigi : que les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, les dents, les organes intérieurs, les bras, les jambes, le ventre, soient en proie aux maux, qu'ils le fassent souffrir ; de celui qui aura violé ce tombeau ! qu'il soit en exsécration ! ».

C'est en tremblant que je viens d'écrire les lignes qui précédent. C'est peut-être vraisemblable, mais c'est peut-être aussi, c'est plutôt une fantaisie de mon imagination, un rêve de mon esprit surexcité, une brillante bulle de savon qui va disparaître sans laisser la moindre trace. N'y voyons qu'un exercice, qu'une distraction, qu'un jeu et... continuons.

II. La seconde inscription par ordre d'importance est à mon avis la plaque de bronze de Luzaga, mesurant 0 m. 15 sur 0 m. 16, trouvée en 1877 près de Huerta Hernando (Guadalajara, Sigüenza), avec quatre trous aux coins et trois au milieu, qui ont dû servir à

la fixer sur un mur ou sur une pierre. Hübner lit (n° XXXV) :

areqratokš. caruh. cecei
qrtca. lutacei. augš. īrasihca
erca. uela. tcerseks. šh
ueisui. mlaihonoe
ceciš. cariqoe. ceciš
šdn. qrtcan. elasuchn
caruh. thces. ša qrtca
thiuhreigš

Le premier mot est peut-être *areqratodš*, mais le *k* est plus probable.

M. Hübner dit de cette inscription : « Instrumentum in aere inscriptum maioris sine dubio dignitatis fuisse putandum quam lammina Castellonensin plumbea; oppidorum nomina si plura recte agnoscuntur, de tabella fœderis fortasse cogitandum. Sed modulus exiguus facit potius ut tabellam sive hospitii sive patronatus esse existimem, quales in eiusdem generis lamminis aereis in Hispania prodierunt complures (C. II, 1343, 2210, 2211, 2633, 2966, 3695, 5792). Cf. tesseræ hospitiales, n. XXXIX, XL. »

Si nous examinons ce texte en lui-même, en dehors de toute idée préconçue, de toute hypothèse, nous remarquerons : 1° que le premier et le dernier mot se terminent par le même suffixe, *š*, qui se retrouve dans deux autres mots; 2° qu'il y a deux mots en *s*, deux en *ei*, un en *ui*, trois en *ca*; 3° que *ca* varie en

can (*qrtca*, *qrtcan*) et *cis* en *cei* (*ceciš*, *cecei*) ; 4° que l'on a deux fois le groupe *-oe ceciš* ; 5° que *qrtcà* vient deux fois et *qrtcan* une ; 6° qu'il y a trois fois le suffixe *n* dans trois mots consécutifs.

Pour interpréter ce texte, j'observe que le mot le plus important est peut-être *qrtca* qui revient trois fois et que nous retrouvons sur une figure en bronze, ayant la forme d'un sanglier (*aper*, dit M. Hübner) et qui était vraisemblablement une *tessera hospitialis* ; on y lit en effet : *lipaca. qrtca. car* : M. Hübner y voit un insigne de l'alliance entre les Lipaciens et les Cariens : *Lipaca* serait *lipaqš*, dont on a des médailles dans la région de Pampelune. Mais, *car* peut être rapproché du *caruh* de notre inscription, et ce mot, ainsi que *qrtca*, indiquerait, à mon avis, plutôt un titre, une fonction, une qualité : sur la plaque de Luzaga, les trois *qrtca* sont suivis de mots où l'on peut voir des noms topographiques (*Lutacci* = *Luzaga*, *elasuchn* = *Elaisicum*, *thiuhreigš* = *Turriga*) : *qrtca* pourrait être quelque chose comme « consul, quæstor, princeps, pagi magister » ; prenons *quæstor* pour plus de commodité. On supposerait donc : le questeur de Luzaga, le questen des Elaisiciens, le questeur de Turriga. Un autre mot *caruh*, qui revient deux fois, est aussi accompagné de noms de villes, *areqratokš* et *thces* (*Ttaqš*, dans la région de Numance, ou *Hztces*, dans la région de Turiaso) ; la première fois, *caruh* est suivi de *cecei*. J'imagine que *caruh* est peut-être un titre de fonction

ou quelque chose comme « municipe, assemblée, sénat »; *cecei*, un qualificatif « grand, illustre, etc. » dont *cecis*, plus loin, serait l'adverbe. Le *š* ou *s* final, fréquent dans les médailles, serait un suffixe génitif singulier, qui servirait aussi à dériver des adverbes. Le document commencerait donc par une indication de ce genre : « L'illustre Sénat d'Aregrad, le questeur de Luzaga » (*ei* étant un suffixe qualificatif) et finirait par « le questeur des Elaisiciens, le sénat de taogš, et (*ou* avec) le questeur de Turriga ». Dans l'intervalle, il y a des génitifs en *š*, des nominatifs en *ca* et probablement deux formes verbales en *oe* : il s'agit vraisemblablement de conventions inter-municipales.

Sur les légendes monétaires, à *Areqratokš* correspond *are*, *arei*, *arats*, *areqrad*, *areqads* (avec *šhš* au revers), *areiqrads* et *areiqratqš*, Il y a là sans doute un composé de *are*, *ara*, de *qrat* et de *qš*, où nous pouvons voir deux suffixes, dont *q (ca?)* et le *š* du génitif; et alors *qrtqš* serait une variante de *qrtca*, ce qui confirmerait mon hypothèse d'une signification « municipale » pour ce dernier mot. Je trouve, sur les médailles, une terminaison semblable dans *hilaucu*, *hilauces*, *hilaukes*, *hilauciqš* (avec *šhš* au revers), *hilauceiaš*, où il y a de plus la dérivative locative *cu*, *ke*, *ci*. On trouve aussi *arcailiqš*, *aratqš* (et *arats*), *calaqriqš*, *ēoalaqš*, *gthlqš*, *ecailqš*, *ilaca(p)šq*, *lhuitšqš*, *lipaqš*, *molqš*, *oeltiqš*, *pulaqš*, et peut-être *segsanhš*, dont quelques-uns varient : *esailigš* (de

gauche à droite). et *esailq* (de dr. à g.); *gths*, *gthgs*, *glrn*, *gthlqš* (de dr. à g.) ; *molqm*, *molqīš*, *molqš* (de dr. à g.). Ces trois derniers noms sont de la région d'Obulco, dans la Bétique orientale, région mixte peut-être au point de vue linguistique.

Dans le plat d'argile de Ségovie, où les inscriptions vont de droite à gauche, on retrouverait la terminaison *ose* ou *se* que j'ai supposée optative ; mais est-ce la même langue, le même dialecte?

III. Nous avons vu que *aredc* et analogues ont un caractère funéraire à peu près certain. Deux autres mots paraissent avoir le même caractère; nous les trouvons inscrits sur deux pierres trouvées à Sagonte et qui ont disparu, et sur une troisième qui est conservée à Valence:

XXVIII. *Nerseatn.*
īlcatne.
XXIX. *Nersnatn.*
īlcatnde.
XXXI. b *ilcatn. nskd.*
otcr. eīnen.
s... n....

Il paraît difficile de voir dans *ilcatne*, *ilcatnde*, *ilcatn*, un nom propre, car le même individu aurait eu trois sépultures. Le mot *nersnatn* ou *nerseatn*, dont *nskd* ne diffère pas très sensiblement, ne doit pas être non plus un nom personnel. Faut-il rappeler que *ner* est le radical de « Narbonne », *Narbo Martius*,

Nerhn en ibère? Quoi qu'il en soit, si *nersnatn*, *nerseatn*, *nskd* sont un seul et même mot, ou des mots analogues de sens, il faut remarquer que le *n* final des premiers ne se retrouve pas chez le dernier, mais qu'il revient deux mots après, comme si ces deux mots étaient des adjectifs, des compléments déterminatifs. Remarquons de plus l'interversion de *ilcatne* ou *ilcatnde* qui est au premier rang en XXXI et au second en XXVIII et XXIX. Si je n'ai pas eu tort de supposer que *e* est une finale verbale et *n* peut-être le signe du locatif, nos trois légendes diraient quelque chose comme ceci : « XXVIII.XXIX. En ce séjour il repose, il gît », et « XXXI. Il repose en ce séjour respectable, sacré (?) ». Le nom propre aurait pu être ajouté dessous ou à côté.

IV. A ce propos, si je reprends les inscriptions commençant par *aredc* et ses variantes, elles se présentent ainsi :

VI. *aredc. atnqlaur. andlsldu*
Fulvia lintearia.

VII. hic. est. sit...
arethg. adu... sacarith.

XXIII. *aredc. sicdun. ineīn. nereildun. d...*

XXVI. *are. dc. aiuni. iiscac. khln. a*

XLII,a. *areqr* ou *aredk.*

De ce n° XLII.a, M. Hübner dit : « Catinae (Catania) in Sicilia in museo P. P. Benedictinorum, exstat vasculum (oenochoe) Graecum pictum (figurae ru-

brae sunt in fundo nigro), altum m. 0. 19, exhibens mulierem sedentem, quae dextra pateram tenet, artificii non elegantis, quod saeculo fere quarto adscribitur. Iuxta in fundo litteris accurate incisis inscriptum est... » L'irrégularité de l'orthographe est sans doute le fait d'un graveur étranger à la langue dont on lui avait donné un mot à écrire.

Mais on peut se demander quel rapport il y a entre un vase vinaire, une femme tenant une coupe, et un mot paraissant avoir le sens de « monument funéraire ». Serait-ce que ce mot signifierait proprement « repos, oubli, libération », par allusion au rôle consolateur souvent attribué au vin, à l'influence censée reposante de l'ivresse ?

Dans les quatre autres légendes, les mots qui suivent sont probablement des noms et des titres ou des qualités. *Atnqlaur. andolsldu* est-il, comme l'a supposé M. Hübner, la traduction de *Fulvia lintearia?* Mais alors, je croirais plutôt que c'est *andlsldu* qui serait *Fulvia;* ce mot est d'ailleurs composé, comme aussi l'autre ; les deux expressions latines sont assez complexes et l'ibère aura eu besoin de périphrases pour dire « fauve » et « lingère » (ou « tisserand »).

Dans le n° XXVI, remarquez le suffixe *-dun, sicdun, nereildun. Ner* rappelle *Nerhn* « Narbonne » ; *eildun* est-il parent de l'*eildul* qui constitue à lui seul l'inscription n° XXXI? Malheureusement tout cela est fragmentaire. Ce n° XXXI devait peut-être être joint à

l'un des nos XXVIII, XXIX, XXXI. b, et était sans doute un nom de personne. *Dun* serait un suffixe, une dérivative nominale; nous avons les combinaisons *dunic*, *unic*, *nik*, *ic*, *in*, *ni*, *an*, *can*, *canik*.

V. Ces deux dernières terminaisons se lisent sur le n° XLI, la coupe en argent sans pied, découverte en 1618, près de Cazlona; elle est aujourd'hui au musée du Louvre. Elle contenait, quand on l'a découverte, 683 pièces de monnaies. M. Hübner a supposé que c'était une sorte de caisse, comme disent les commerçants, contenant le trésor d'un individu dont le nom serait gravé sur la coupe. On y lit: *lncanik goaercan* que M. Hübner interprèterait volontiers : « Loncanicus Goercani filius »; je croirais plutôt que *lncanik* serait un nom de pays, et *goaercan* un nom de personne au locatif ou au datif : « à » ou « pour Goaerca de Lonca (?) ».

VI. Faut-il également voir un nom ou deux noms sur l'anneau d'argent trouvé, il y a une soixantaine d'années, dans un tombeau? Orné d'un onyx, où est gravée une tête d'homme barbu, aux cheveux crépus, regardant à senestre, il porte la légende *slsdotce*. Si, comme je l'ai supposé, *e* final est une terminaison verbale, ce *ce* peut-être une sorte d'optatif ou d'impératif, *vale* ou *cave* par exemple; ou peut-être un passé « il a réussi, il a été heureux », etc. (N° V de Hübner).

VI. Je retrouve *ce* ou *ke* sur le cippe (n° IV) de Bar-

celone, cippe funéraire, dit M. Hübner, et non votif, où est écrit *nuce iltra zui*, ce qui pourrait signifier « Nuce, d'Ilerda, a été mise ici (hic sita est) ». Je croirais plutôt que le nom serait *iltra* ou *iltrazui* e que le verbe signifierait *nuke*, quelque chose comme « vixit ».

D'autres inscriptions, qui paraissent également funéraires, contiendraient des noms de personnes : *lehd* (I), *shsirn* (II), *srss colio* (VIII) ; *ekemos* (XII), etc. ; un fragment bilingue (XXXI, a.) porte : « Fabius. M. L. Isidorus... *drhothinen.h:* . . *drho* est-il un reste de la transcription ou de l'adaptation d'Isidorus?

J'arrête ici cette tentative d'étude qui ne me paraît à moi-même qu'une série de conjectures aventureuses. Je ne l'ai entreprise que par accident, si j'ose m'exprimer ainsi, le hasard d'une recherche ayant amené sous mes yeux l'invitation que semblait m'adresser M. Hübner :

« Speramus fore, si ad studia haec examinanda redierit vir doctissimus, ut lectionem sane scripturae ibericae aliquantum profecisse reperiat. » Dans cette tentative, je me suis laissé conduire par ce qu'Alexandre Dumas appelle « le fil des inductions, ce fil qu'aux mains de l'abbé Faria, Dantés avait vu guider l'esprit d'une manière si ingénieuse dans le dédale des probabilités ». Et j'ose conclure :

1° Que la langue parlée jadis en Espagne, au N.

et à l'E., écrite de gauche à droite à l'aide de l'alphabet ibéro-phénicien, était une langue agglutinante très développée, sans doute incorporante, peut-être polysynthétique;

2° Qu'elle avait un système phonétique assez simple, qu'elle n'avait pas d'articulations spéciales, et que sa prononciation ne devait rien avoir de bien difficile ;

3° Que, parmi les nombreux suffixes dont elle se servait, on peut signaler les suivants : *s* ou *š*, « de » génitif, *n* « à, dans, chez, par », *ik* « de, ex, origine », *ei* ou *ai* adjectif ou participe; *e*, en 3e pers. sing. du verbe avec une consonne précédente marquant le temps ;

4° Que cette langue était tout à fait différente du basque.

Cette dernière conclusion sera peut-être la seule à laquelle souscriront mes lecteurs. Je répète, moi-même, que tout le reste est bien audacieux et bien hasardé; je compte d'ailleurs reprendre cette étude plus à loisir. Aujourd'hui, je n'ai guère fait qu'une exploration préliminaire, sans m'occuper aucunement des diverses autres tentatives qui ont été précédemment faites. Mais où trouver la solution du problème ? Ah ! si l'on pouvait découvrir une inscription bilingue, complète, de cinq à six lignes au moins !

En attendant, nous sommes réduits à des hypothèses dont le lendemain montre la fragilité, à des proposi-

tions, à des imaginations séduisantes, mais qui s'effacent comme les plis des vagues à la surface des eaux, qui passent sans rien laisser après elles, comme ces astres rapides qui traversent l'atmosphère, comme ces bruits confus qu'on croit entendre dans les profondeurs des forêts, dans l'ombre des nuits, comme les amours de Didon, comme les serments de Thésée,

Quae cuncta aerii discerpunt irrita venti!

Julien VINSON.

SUR LA BIBLIOGRAPHIE DES LANGUES POLYNÉSIENNES

I

Dans une *Introduction* récemment publiée, le lecteur a pu voir comment le groupe des langues polynésiennes constituait une famille distincte, dont l'étude sera le but des présentes recherches.

Aujourd'hui, l'auteur se propose, avant d'aller plus loin, d'indiquer une fois pour toutes la bibliographie des ouvrages assez nombreux qu'il a déjà parcourus.

Il existe sur la Polynésie une grande quantité de livres, et, par bonheur, un érudit en a dressé le catalogue. Cet indicateur précis, d'un plan ingénieux, commode à consulter, fait honneur à la science anglaise, envers laquelle nous aurons, d'ailleurs à contracter beaucoup d'autres dettes de reconnaissance, particulièrement en ce qui concerne la Polynésie.

Comme tous les autres ouvrages que je citerai, celui-ci portera la cote de la Bibliothèque Nationale ainsi abrégée (Bb. Nat.).

Cela ne sera pas d'une mince utilité aux curieux, et je regrette presque que la place me manque pour narrer les tribulations fantastiques, par lesquelles

il faut passer avant d'obtenir la cote « exacte » d'un ouvrage dans la « Première Bibliothèque de France ».

Ceci dit, passons, et citons sans plus tarder :

Edwards (Francis), « A catalogue of books relating to Polynesie » ; London, 1899 ; in-8o. (Bb. Nat., 8o, Q 2575).

Tous les autres volumes peuvent se diviser en deux catégories:

1o Les ouvrages de linguistique proprement dite (grammaires, vocabulaires, etc.).

2o Les relations de voyage, descriptions géographiques, études ethnologiques et autres).

Point n'est besoin de dire que les ouvrages de la seconde catégorie sont beaucoup plus nombreux que les premiers. J'ai déjà expliqué pourquoi. La Polynésie nous a toujours été décrite par des voyageurs qui n'ont été pour elle que des « oiseaux de passage ».

Depuis Cook, Forster et Bougainville, tous ceux qui l'ont vue, pénétrés par son charme si caressant ont tenu à dire, sur le papier, leur enchantement.

Et si nous parcourons la série déjà longue des livres ainsi publiés, nous trouvons :

J. Agostini, « Tahiti », chez André, 28, rue Bonaparte (1905). (Ouvrage non encore déposé à la Bb. Nat.).

Henri Mager, « Le monde Polynésien »; Paris, Schleicher frères; 1902, in-18, 250 p. (Bb. Nat., 8o, G 7738).

Monchoisy, « La Nouvelle Cythère »; Paris, Charpentier, 1888; in-12. (Bb. Nat., L K 13, 139).

Aylic Marin, « En Océanie »; Paris, Charles Bayle, 1888; in-16. (Bb. Nat., P² 128).

Parmi cette nomenclature, je signale particulièrement un magnifique ouvrage, orné de photographies très intéressantes; c'est l'œuvre collective des Missions catholiques, ordonnée et éditée par le Père J.-B. Piolet.

J.-B. Piolet, « Les Missions catholiques au XIXe siècle », A. Colin, 1902; tome IV, « Océanie ». (Bb. Nat., L d³, 438).

Nous avons encore :

Jules Desfontaines, « Les îles enchantées de la Polynésie »; Nantes, 1891; in-8o. (Bb. Nat., 8o, G 6184).

Paul Claverie, « Tahiti »; Paris, Plon-Nourrit, 1894; in-18. (Bb. Nat., 8o, G 7122).

Charles Lemire, « L'Océanie française »; Paris, 1901; in-8o. (Bb. Nat., L K 13, 175).

Paul Huguenin, « Raiatea la Sacrée », (Iles-sous-le-Vent de Tahiti); Neuchâtel, P. Attinger, 1902; grand in-8o, 256 p. (Bb. Nat., L K 12, 1537).

Lesson et Martinet, « Les Polynésiens »; Paris, 1881-81; Leroux, 28, rue Bonaparte. (Bb. Nat., Pd², 49).

Paul Gauguin et Charles Morice, « Noa-Noa », aux éditions de la « Plume », 31, rue Bonaparte.

« Revue de l'Océanie française », publiée mensuellement; Paris, Lille, 1902; in-4o. (Bb. Nat., N. S. 1345 (F.)).

On a pu voir par cette énumération que j'avais renversé l'ordre des catégories, en parlant d'abord de la seconde; c'est qu'elle est à mes yeux la moins intéressante. Toutes les relations de voyage semblent copiées sur les autres et reflètent à la longue une écœurante banalité; retour des mêmes lieux communs, absence de détails précis et originaux.

Un seul livre échappe à ces reproches justifiés; c'est celui de M. Huguenin, ancien directeur d'école à Raiatea, qui connaît admirablement la langue, la région et les habitants dont il parle. Ce fait est assez rare pour être remarqué.

J'ai déjà insisté sur ce point, que seuls les missionnaires résidaient pour les besoins de la foi dans les îles riantes, mais lointaines de la Polynésie équatoriale.

C'est donc à eux que nous devons, pour la plus grande part, les travaux linguistiques dont je vais donner ci-après l'énumération.

Mais la longue expérience acquise par eux, quelquefois après vingt ans de séjour et plus, dans la pratique de la langue indigène, n'empêche pas, néanmoins, que le peu d'instruction générale et d'éducation scientifique qui caractérise les missionnaires, diminue singulièrement la valeur de leurs travaux.

Ainsi, pour ne donner qu'un exemple, croirait-on que, dans aucune des grammaires publiées par les soins des missions, on ne trouve de textes dans la langue tahitienne, samoane ou maorie ?

Cette inqualifiable négligeance dévoile une igno-

rance profonde de la linguistique et de ses besoins les plus immédiats.

Quelques spécialistes, comme Humboldt, Friedrich Muller, et Bushmann ont, il est vrai, réparé partiellement cette erreur, mais il n'en reste pas moins vrai qu'un travail d'ensemble, scientifique et rigoureusement documenté, reste toujours à faire sur les langues polynésiennes.

Est-ce à dire que la science et l'érudition, de plus en plus actives et répandues, se soient désintéressées de la question ?

La liste des volumes déjà publiés est là pour nous prouver le contraire.

Notons :

P.-E. Gaussin, « Du dialecte de Tahiti », de celui des îles Marquises et, en général, de la langue polynésienne », in-8°, 1853. (Bb. Nat., Inventaire, X 25514).

Mœrenhout (I. A.), « Voyage aux îles du grand Océan » (2 vol. in-8°); Paris, A. Bertrand, 1837; (Renseignements linguistiques trés précieux). (Bb. Nat., P² 240).

« Alphabets polynésiens », de Wilhelm von Humboldt »; Berlin, 1838; in-4°. (3e partie, p. 78, des mémoires de l'Académie de Berlin). B. i.[1].

Wilhelm von Humboldt « Uber die Kawi Sprache », Band III, Sudsee Sprachen als ostlicher Zweig des malayischen Sprachstammes; Berlin, Académie des Sciences, 1839. B. i., in-4°, O 19R.

1. Cette abréviation désigne la bibliothèque de l'Institut de France.

Langue maorie ; Mgr Tepano Jaussen, « Grammaire et dictionnaire de la langue tahitienne » ; Paris, Belin, 1898; in-12. (Bb. Nat., 8o, X, 11800).

W. Colenso, « A Maori-Englisch Lexicon ; being a comprehensive dictionary of the New-Zeuland tongue » ; Wellington; printed by J. Mackay, 1898 ; in-8o. (Bb. Nat., 8o, X 11750).

Macdonald (D.), « The asiatic origin of the oceanian languages » ; London, 1894; in-16. (Bb. Nat., 8o, X 11047).

J.-R. Dordillon (Mgr); « Grammaire et dictionnaire de la langue des Marquises » ; Paris, Belin, 1904; in-12. B. i. (N. S. D. 2437).

« Te pipi Tahiti-Farani » ; Papeete, imprimerie des écoles françaises indigènes, 1882. (Bb. Nat., 8o, X 2243).

V. P. Richard Le Moing, « Guide des enfants tahitiens pour apprendre le français » ; Papeete, 1884 ; in-8o. (Bb. Nat., 8o, X 3067).

D. Macdonald, « South Seas languages » ; Melbourne, 1891; in-16. (Bb. Nat., 8o, X 10675, II).

Tregear (Edward), « The Maori-Polynesian comparative Dictionary; Wellington, 1891; in-8o. (Bb. Nat., 8o, X 10356).

« Journal of the Polynesian Society » ; Wellington, New-Zealand, 1892; in-8o, vol. I, april 1892. (Bb. Nat., Pd², 88).

R. P. Grézel, « Dictionnaire futunien-français (pré-

cédé d'un abrégé de grammaire) » ; Paris, chez Maisonneuve, 1878. (Bb. Nat., 8°, X 951).

A. Gill, « Myths and Songs from the Pacific » ; London, Henry S. King, 1876; in-12. (Bb. Nat., P², 103).

Williams (W. L.). « First Lessons in the Maori Language with a short vocabulary » ; London, 1882, in-16. (Bb. Nat., 8°, X 2298).

Williams (W. L.), « Dictionary of the New-Zealand tongue; Auckland, 1892; in-8°. (Bb. Nat., 8°, X 10927).

Cust (Robert Neadham), « Les Races et les Langues de l'Océanie », traduit par A.-L. Pinart; Paris, 1888; in-18. (Bb. Nat., 8°, Z 437 (56)).

Dans une prochaine étude, je reprendrai, en les analysant, quelques-uns des ouvrages de la seconde série qui présentent un intérêt réel, soit comme travaux de linguistique générale, ou comme documents particuliers.

Félicien SOULIER,
Élève à l'École des Langues Orientales vivantes.

THE PHILOLOGY OF MADAGASCAR

« The Widowed Missionary's Journal; containing some account of Madagascar; and also, a narrative of the missionary career of the Rev. J. Jeffreys; who died on a passage from Madagascar to the isle of France, July 4, 1825, aged 31 years. By Keturah Jeffreys. (Southampton : 1827) » is a work which contains not only some interesting details about the religious and social customs of the 'Madagasses' or 'Malagasses' (as the authoress calls them), observed in the years 1822-25, but a few notes upon their language, which are of some importance, because it was not until 1830 that the first translation of the Bible in it was published, and five years later that « The first complete Malagasy Dictionary was proposed by the missionaries of the London Missionary Society, and printed at their press in Antananarivo in the year 1835 »; that namely of J. J. Freeman and D. Johns.

She records the following native words and phrases:

p. 39, *Tsaratarehy*, beautiful.

Yes, the King is good. *Eny tsara ny andriena.*

P. 61, *Manananakarena ny vazaha*, The white man is rich.

P. 66, *Ranoumafana*, the hot waters.

P. 75, *Maroumita*, bearers.

P. 96, *Aza mataohoutra tsi maniny*, Do not fear, it is nothing.

P. 106, *Manassin a toumpacalahi*, Token of respect to you, Master!

P. 122, *Ny farana mafty indrindra*, The last is the hardest.

P. 123, *Andriama nitra*, gods.

P. 129, *Zanhare*, the highest god.

P. 131, *Indiai marty Madama tonkouha*, Madam wil surely die (a misprint for *maty*).

P. 134, *Manou afany* (*i. e.* manaò àfana), to perform the ceremony of sprinkling the corpse with water at the grave.

P. 135, *Tsi mety a maty ny fanaky*, The soul cannot die.

P. 138, *Karara*, cat; *vourana doulouna*, an owl-like bird.

P. 139, *Tranou Andriamanitra*, the house of god.

P. 141, *Andron fady*, day of rest.

P. 143 et 146, *Houdy Havandra*, a wooden idol painted black representing a married god, medicine against the hail.

P. 147, *Panousourana*, priest.

P. 149, *Houdy Asou*, Medicine against the fire (a bit of sacred wood).

P. 151, *Rambouny-d-anitra*, a water-spout.

P. 154, *Fangady*, spade; *Zouma*, Friday.

P. 155, *Skidy*, oracle.

P. 161 et 168, *Ombiasses*, diviners, wise men.

P. 162, *Lamba*, a loose robe worn by men, which covers the body as low as the knee.

P. 164, *Hanamamy*, a herb eaten by the natives.

P. 169 et 170, *Tanginy*, a fruit used as an ordeal.

P. 169, *Mamsavy*, to bewitch.

P. 173, *Jabou*, a sort of grass.

On p. 121, Mrs Jeffreys says : « After a few months, the method of teaching in the English language was considered generally impracticable, and therefore abandoned; and an alphabet of the Malagasy was formed : it consisted of twenty-two of our letters, *viz*. a, b, d, e, f, g, h, i, j, k, l, m, n, o, p, r, s, t, u, v, y, z. The vowels take the French sound, the dipthongs (*sic*) are *ao*, as in *saolao* (seemingly for *laolao*), pray; *eo*, as in *babeo*, to carry; *ai*, as in *derain*, praised; they have only one double consonant, which is *ts*, as in *tsara*, good. »

With few exceptions, the above words, though differently written, can be found in the aforesaid Dictionary, or in that of the Revd. J. Richardson, printed in 1885 in the same city of Tananarivou, as Mrs J. spells it.

Mrs Jeffreys, who was carried through the iland in a cot or hammock, wrote on p. 34 : « Who can tell, but that we shall fall a sacrifice to the dreadful endemic of this unsalubrious climate »?

If she was not the first writer to use « unsalubrious », the Historical English Dictionary, now at press in Oxford, will probably be the first Dictionary to record it.

Copies of the above « journal » are to be seen in the British Museum, and the Bodleian Library, Oxford.

Edward Spencer Dodgson.

THE FRENCH IN INDIA

Much has been said and many valuable works have been written about the unyielding rivalry between the French and the English in India during the greatest part of the eighteenth century A. D. The French came after the English; they established themselves first at Surat in the year 1660, but passed to the Coromandel Coast in 1672 and settled at S. Thome, from which they were expelled by the Dutch in 1674. They fled then to the neighbouring hamlet of Pondicherry, which they had purchased from a native chief in the preceding year; there they built a large fort and a strong citadel, both greatly improved in subsequent times. They rapidly gained influence over the native, struck acquaintance with most of the local nabobs, and pretended to interfere in the management of the affairs of the decaying Mughal Empire. Such a policy as that entertained by the Governors, MM. Martin and Dumas, was energetically developed by Dupleix, who had a right claim to be reckoned amongst the historical rulers of India. Many a writer has pointed out the errors, faults, inaccuracies of that great man, of his companions, and also of the French in general, whilst on the contrary the English remained firmer and firmer, more attentive, less impatient or disheartened. It

is well known, however, that Dupleix was for a time the most prominent man in South India, and France was about to succeed in making India hers. To that contest are related the great names of Dupleix, Labourdonnais, Bussy, and Lally, on the one side; Clive, Coote, Boscawen, on the other, and their lives, actions, and character have been thoroughly investigated. Nevertheless, all is not known, and some particulars will ever be looked for with increasing interest, and gratefully admitted by historians and philosophers. Such as are concerned in the future well-being of India, and even of humanity, will find in them a large field for their thoughts to deal with, since history merely is a simple rehearsal, and, what is to come after is founded on what is past. India has been from long a land for contests and invasions; her climate, wealth, good-natured inhabitants, from long attracted strangers and we have heard of no other country where so many races, religions, industries, successively were brought in and lived side by side either peacefully or reluctantly contending: old and modern Persians, Greeks, Arabs, Europeans of various nations; Buddhism, Parsism, Christian creeds, etc.

Historical documents must be then heartily welcomed by all those who like India. A most curious and valuable book has just been published in Madras, at the Government printing office, which affords much light on the matter, *viz.* on the French past activity in India. It is « The private diary of Ananda Ranga Pillai, dubash to Joseph François Dupleix,

Governor of Pondicherry » and is the first of an important series of useful volumes.

Ananda Ranga Pillai was born on the 30th March 1705, in one of the suburbs of Madras; he was the son of a certain Tiruvengada Pillai, a native trader, who in the year 1716 translated himself with his family to Pondicherry where the French Government invited native merchants to come and bestowed on them as many favours as could be obtained. Here lived already his brother-in-law, Nairiya Pillai, who had become the chief agent, the Dewan or courtier, as his office was called at that time. The charge was an important and fruitful one, since the courtier was the ordinary intermediary between the Government and the native princes, and all the Indian French Company affairs had to pass through his hands. The charge, however, did not remain in Nainiya Pillay's family, because of religion and other prejudices; but, in 1746, the titular Dewan having died, Ananda Ranga Pillai was appointed to the charge which he fulfilled till 1755. This space of ten years is the most interesting period of French history in India. From 1736 Ananda took part in the affairs, political and commercial, and soon became an every-day confident of Dupleix; he was well placed to observe and note all that was passing in the country. From 1736 up to 1761, a few days before his death, which happened on January 11th, 1761, he wrote himself or rather dictated a very minute diary, in which family things, private and public events, current rumours and sayings, arrivals and depar-

tures of ships, do not fail to find place. The diary is of course a large one : a complete copy of it, which is preserved in the National Library in Paris, forms twelve thick folio volumes, and is completed by four other ones containing a diary from 1761 up to 1799, copies of letters, accounts, horoscopes and other pieces. The diary was copied out in Pondicherry, some sixty years ago, for M. E. Ariel, who acted as Archivist then and who discovered the documents while inquiring about Tamil books and manuscripts in the city. A short notice of the work was published in 1847, but as M. Ariel died in 1855, no more attention was paid to it till 1870. The statue of Dupleix was erected at Pondicherry that year, and M. Laude, the Chief Justice there, published a pamphlet in which were translated a few passages of Ananda's diary concerning the unsuccessful besieging of Pondicherry in 1748 by the English. In the year 1882, I gave a few extracts, and in 1894 amplified them by publishing a large volume entitled « The French in India », which contains a translation of various passages from 1736 up to 1748. In 1903, I gave a specimen of the first in my *Tamil Manual.*

But the R. A. Consular Agent at Pondicherry, lieutenant general H. Mac Leod, took notice of the original manuscripts in 1892, and by his care the Madras Government was informed of its importance. A new copy has ordered, and a complete translation in English began directly. The publication of the first volume lasted till the end of 1904; it is done in a most convenient way; for the sake of order, the

diary has been divided into chapters, a summary of which is prefixed to the work. Moreover, frequent marginal notes point to the various subjects dealt with in the diary and a complete table of local and personal names makes the text easy. The volume is completed by two appendixes refering to a geographical term and to the murder of Safdar-Ali-Khan and his son Muhammad-Khan. Facing the title page, is a photograph which reproduces a picture, still preserved in the author's house at Pondicherry.

The present volume goes no further than April 23, 1746, that is to say the beginning of the war which included the capture of Madras by the French, their failure in besieging Cuddalore, and the attempt of Boscawen against Pondicherry in 1748. It appears as a preliminary part and is full of interest; we learn from it how the French Governor obtained from the first Arcot Nawab a charter authorising the coinage of money in Pondicherry; it costed nearly 40,000 pagodas in various presents, *viz.* 120,000 rupees: the Pondicherry rupee, which was very fine and which was struck up to 1837, was distinguished by a little crescent on the reverse. There we have plenty of information about trade and exchanges, arrival and departure of ships, etc. We are also minutely informed of the negotiations which led to the purchase of Karikal from the Raja of Tanjore, delayed however till 1739, when Chanda Sahib interfered.

The following chapters deal with the invasion of

Thamas-Kuli-Khan, *alias* Nadir Shah; the revolt and progress of the Mahrattas; the fear that seized the Deccan Princes who fled and took refuge within the walls of Pondicherry; the departure to France of M. Dumas, and the beginning of M. Dupleix's administration. In the meantime the divisions come giving many particulars, accounts of family matters, births and marriages, astronomical events, astrological prognostics, quarrels and jealousies of officials, etc.

The whole is very curious in that it was written daily on the immediate impression of facts.

As far as I am able to judge, the translation seems to be a faithful and accurate one, but nevertheless, in some passages, I should have liked a more literal rendering. Why has the initial motto, *Time goes and words remain*, been suppressed?

The original manuscripts have sometimes been left incomplete by the author himself, who intended to complete them afterwards, but forgot it, or was unable to do so, but many passages have perished, owing to fragility of paper, defect of ink, moisture, carelessness, etc.

At this point of view, I reflected that the copy in the Paris National Library was made in Pondicherry some fifty or sixty years ago and that perhaps it would be more exact and satisfactory. In order to ascertain it, I compared a few pages in the present translation with M. Ariel's text, and the result was that the Paris manuscript often afforded a good supply to the Madras one. For example, the personal

name omitted at p. 96 must be written : « Shanal » of which the exact spelling I am not able to ascertain now.

P. 273. The concluding portion of the passage is to be completed thus: « they departed promising them to bring the Nayakkar in the delay of fifteen days ».

P. 298. The paragraph begins with these words: « If one asks what is going on at Pondicherry, how they came from Surat bringing letters; and they said... »

P. 316. The conclusion is « they went on saying they will meet again to-morrow morning and hear the thing ».

I particularly noticed that the vast information respecting the affairs of the late courtier, Kanagaraya Mudaliar, in which numerous passages are defective, may often be improved by the Paris manuscript.

P. 341. The full text occurs as follows : « This day, at 10 o'clok in the morning, as I was with the Governor accountant Rangapillai in the arecanut godown, where we use to stay, we came speaking together and I said : — Yesterday, as regards the accounts and the furniture in the house of Kanakaraya Mudali, whatever alteration may be admitted, Chinnamudali remarked not knowing what was made by us, being ungrateful, because he plundered much and is much covetous; but as the widow of Kanagaraya Mudali was unwilling to give him even a single cash after her husband's death, he sent to me,

as soon as Kanagaraya Mudali died, the Christian named Krimasi Pundit, to say to me : you are my mother.... », and a little further : « At four nazhigas, when my younger brother went to his house... »

At page 342, too, we may add : « As it appeared that day, whatever good we may do to him, he will not acknowledge it. When I had spoken this to accountant Rangapillai, he answered me : « This is true; when we have examined the accounts, when we have estimated the estate, when we have looked at the other things, we have paid twelve pagodas for ten, and however he has been ungrateful... »

In the lists on pp. 344 and 345, the following figures could be supplied :

Page 344, Gold ornaments.....	7.462	
Rupees in hand.....	800	
Page 345, Rupees 800.....	200	
Total.....	41.911	
Debts.....	3.947	5/16
Net rest.....	35.964	9/16

It would be highly desirable to send a competent person to Paris to copy out the complete passages. A supplementary volume can be so obtained; in the meantime we must impatiently wait for and heartily welcome the forthcoming volumes.

Paris, 18-3-06.

Prof. Julien VINSON.

The Malabar Quarterly Review, Ernakulam, Cochin, Sept. 1906, vol. V, p. 212-216.

LE MOUVEMENT SWADÊÇÎ

La politique du gouvernement anglais dans l'Inde n'a pas sensiblement changé, depuis que sa domination s'y est définitivement établie. Le principal, pour ne pas dire le réel danger qui la menace, est la constitution de l'unité indigène, de la nationalité hindoue. Que pourraient contre trois cents millions d'hommes unis toutes les forces de l'Angleterre? Aussi, après avoir supprimé l'unité administrative, d'ailleurs très factice, et l'unité du langage officiel établies par les Mongols, les Anglais n'ont-ils rien fait pour diminuer les rivalités de castes, de races, de religions; les deux grands partis entre lesquels se répartissent les Indiens ont eu, l'un après l'autre, et suivant le cas, les faveurs et l'appui du gouvernement. En 1857, les Hindous sont devenus loyaux et fidèles. Aujourd'hui, les Musulmans sont les plus fermes défenseurs de l'empire contre les velléités d'indépendance des Hindous. Il s'est produit, depuis cinquante ans, un double courant inverse: les Hindous, instruits par les Anglais, s'inspirent de plus en plus des idées d'indépendance de l'Occident; les Musulmans espèrent avec les faveurs gouvernementales recouvrer la primauté perdue il y a un siècle et demi. Aussi déploient-ils une activité extraordinaire et excitent-ils de plus en plus l'animosité des indigènes brahmanistes.

Cette animosité a amené de la part des Hindous,

au Bengale, le mouvement *swadêçî*, dont, en Europe, on n'a pas toujours bien compris le caractère.

Ce mot *swadêçî* (les Anglais écrivent *swadeshi*) a été traduit par notre adjectif « autonome », mais la traduction n'est pas rigoureusement exacte, car *swadêçî* (de *swa* « soi, son, propre », et *dêça* « pays ») a une signification plus générale et plus absolue. Il s'agit en définitive d'une tentative de rébellion pacifique contre l'Angleterre, d'une sorte de grève, organisée par les Hindous, mais que les Musulmans se refusent à suivre.

Déjà ancien, car ses origines datent d'une vingtaine d'années, ce mouvement est devenu très vif, à cause de ce qu'on a appelé la *partition*, c'est-à-dire le remaniement administratif du Bengale, dont on a détaché toute la partie nord-est pour la rattacher à l'Assam, avec Dacca comme capitale. L'auteur de ce remaniement est le Gouverneur général Lord Curzon, dont les Hindous ont salué le départ avec des cris de joie, tandis que les Musulmans, au contraire, s'en montraient profondément désolés. C'est que, dans le Bengale, les Musulmans se trouvaient gênés et dépassés par les Hindous plus nombreux, plus malléables; dans la nouvelle province, les Musulmans seront en majorité, et ils espèrent que la séparation amènera le développement rapide des villes de Dacca et de Chittagong.

Le mouvement protestataire s'est organisé dans de grandes réunions publiques, dont une — de plus de 10.000 personnes — s'est tenue à Chandernagor, sur

le territoire français, par crainte de la police anglo-hindoue, composée surtout de Musulmans encadrés d'Européens. La manifestation de la protestation se résume en un *boycottage* universel des produits étrangers: des femmes ont brisé publiquement leurs bracelets de verre; des écoliers parcourent les rues en chantant le *bandê mâtaram*[1], du romancier Bankim Chandra Chatterji, dont on fait une sorte d'air national: c'est un hymne extrait du roman historique *Anandra Nâth* qui raconte un épisode de la révolte des Sanyasis, en 1775, révolte qui avait pour objectif autant les Musulmans que les Anglais.

Le boycottage des produits européens a été décidé dans 167 meetings tenus en quinze jours, par plus de 650.000 personnes. On a cherché à l'étendre à toute l'Inde; on a placardé au Panjab et dans les bazars de Pouna, de Nagpour, d'Allahabad, de Dacca même, des écriteaux menaçants pour ceux qui achèteraient des tissus européens, des articles de commerce étrangers. Aussi, telles maisons qui, le jour du Bijoya « *lucky day* », écoulaient d'ordinaire un millier de balles de cotonnades, en ont péniblement vendu cette année une centaine. On cite ce fait caractéristique d'un marchand hindou qui, dans un accès d'enthousiasme, a mis le feu à tout son stock qui comprenait pour plus de 100.000 roupies de produits commerciaux européens. Les cigarettes anglo-américaines, d'ailleurs détestables, sont impitoyablement proscrites; on s'efforce de les remplacer par les *biris*,

1. « Je salue (ma) mère. » Je compte publier prochainement le texte et la traduction de ce chant.

purement indigènes, fabriqués avec du tabac blond du Goudjarate parfumé au musc ou au sandal.

Cependant, ce nationalisme paraît condamné à un avortement complet. Contrairement aux prévisions, le récent voyage du prince de Galles a provoqué, dans le Bengale même, un accès inattendu de « loyalisme » ; les *rajas* indigènes sont allés en foule au-devant du futur empereur. D'autre part, les actions émises pour la fondation de manufactures indigènes de tissage, etc., ne trouvent pas de preneurs, et, faute de produits nationaux, on en reviendra forcément aux tissus de Liverpool ou de Manchester.

Les Hindous accusent les Musulmans de cet échec. Musulmans et Hindous ne sont pas prêts de s'entendre contre l'Anglais. Les Musulmans sont reconnaissants à Lord Curzon d'avoir encouragé les études musulmanes sur l'Islam, la restauration des mosquées, la fondation de collèges musulmans. Sir R. Fuller, lieutenant-gouverneur de la nouvelle province Eastern Bengal, a été reçu à Dacca avec un enthousiasme indescriptible par les Musulmans, tandis que les Hindous s'abstenaient et que leurs journaux étaient pleins de protestations violentes.

Il s'est produit une très curieuse interversion dans l'attitude des deux peuples vis-à-vis de l'Européen : l'Hindou, d'abord accueillant et accessible aux choses d'Europe, s'est pour ainsi dire replié sur lui-même ; le Musulman, au contraire, d'abord hostile, s'est rapproché des conquérants et leur demande ses inspirations. Il a organisé des industries que le *swadêçî*

menace d'une concurrence redoutable. D'ailleurs, les Anglais, instruits par l'expérience, ont composé les régiments natifs d'éléments homogènes, qui en font des antagonistes naturels; les uns, par exemple, sont uniquement formés de brahmes, et les autres exclusivement de Musulmans. Il existe certainement dans toute l'Inde un courant anti-anglais très net, plus ou moins accentué suivant les régions. Les Musulmans y sont pour la plupart étrangers.

Des faits récents montrent combien sont vives et tenaces les haines de races. Le 7 février dernier, les Musulmans de Calcutta célébraient la fête qui comporte des sacrifices de vaches devant les mosquées. Pour narguer les Hindous, ils firent passer ces animaux par une rue étroite qui longe une pagode, dans le quartier de Chitapoure. Une violente discussion s'éleva entre les Hindous qui sortaient du temple et les Musulmans; un agent de police hindou menaça les Musulmans d'un procès-verbal. Mais ceux-ci, irrités, allèrent chercher des renforts et attaquèrent la police à coups de pierres. Puis ils s'en prirent au temple lui-même, forcèrent les portes, battirent les gardiens et, à l'aide de barres de fer, mirent en pièces les statues des dieux. Les Hindous s'enfuirent et les vainqueurs, attachant à la queue des vaches les idoles encore intactes, les traînèrent ainsi jusqu'au Gange. Le lendemain, la fête recommençait: les Hindous s'étaient organisés et il y eut une véritable bataille entre sept ou huit mille Musulmans et toute la population du quartier. Il fallut faire donner la cavalerie pour rétablir l'ordre.

Il est bon de rappeler d'ailleurs que, dès le 5 novembre 1905, la Société littéraire mahométane de Calcutta envoyait à ses coreligionnaires une circulaire pour les engager à ne prendre aucune part à l'agitation contre la « partition » du Bengale; on les invitait dans ce document, signé de Bakhtyar Shad, Syed Mohammed, Abdullah Khan Ahmed, etc., à demeurer bons et fidèles sujets de l'empereur-roi Edouard VII, en insistant sur ce point que les intérêts des Mahométans de l'Inde sont tout différents de ceux des Hindous, et en énumérant les bienfaits du gouvernement actuel: 1° allocation annuelle de 50.000 roupies (83.500 fr.) pour les écoles musulmanes du Bengale; 2° fondation de bourses nombreuses à l'Université de Calcutta; 3° maintien des fondations antérieures; 4° attribution successive de plus de 100.000 roupies (167.000 fr.) pour la construction à Calcutta d'un hôtel devant servir à l'installation d'une medressah; 5° tempéraments apportés aux règlements sur la peste en faveur des dames musulmanes, derrière le voile qui ferme les gynécées; 6° autorisation, pendant l'épidémie, de faire un pèlerinage à la Mecque, en partant de Chittagong au lieu de Bombay, accordée aux Musulmans du Bengale, du Behar et de l'Orixa.

La plupart des renseignements qui précèdent sont extraits d'une lettre qui m'a été écrite par un de mes anciens élèves, M. G. Barrigue de Fontainieu, en ce moment au Bengale, chargé d'une mission scientifique.

J. V.

BIBLIOGRAPHIE

Obras Vascongadas del Doctor Labortano Joannes d'Etcheberri (1712), con una introduccion y notas por Julio de Urquijo é Ybarra. *Paris*, Paul Geuthner, 1907 (Bayonne, impr. A. Lamaignère), in-4°, LXXX-323-(iv.) p. et une p. de *fac-simile*.

Le 10 octobre 1866, — il vient d'y avoir juste quarante ans, — par une belle soirée d'automne, je débarquai à Bayonne, tout frais sorti de l'école forestière, plein d'ardeur et d'enthousiasme, et bien disposé à m'éprendre de cette mystérieuse langue basque, qu'une bonne fortune inespérée me mettait à même d'étudier sur place, dans les meilleures conditions. Mon long séjour en Orient et mes voyages m'avait préparé à cette étude; aussi ne tardai-je pas à me mettre à l'ouvrage. Présenté à M. l'abbé Inchaupé par cet excellent M. de Gavardie, juge d'instruction, ancien collègue de mon père à Pondichéry, je fus reçu par l'honorable chanoine avec cette amabilité un peu dédaigneuse que montrent souvent les Basques lorsqu'on ose s'attaquer à leur redoutable idiome. Il voulut bien, pour me guider, me confier son *Verbe* et la *Grammaire* de Harriet, qui sont

d'ailleurs les ouvrages les plus propres à rebuter un commençant. Mais je n'étais pas un novice ; j'abandonnai vite ces livres formidables...

J'ai publié, depuis, bien des choses sur la langue et le pays basques : quelques volumes, une vingtaine de brochures, un très grand nombre d'articles de journaux et de revues. J'ai soutenu de longues et vives discussions; mais j'ai la satisfaction aujourd'hui de voir qu'on commence, dans le pays, à rendre justice à mes efforts. Je n'en veux d'autre preuve que les appréciations bienveillantes de M. de Azkue dans son excellent *Dictionnaire* et la manière élogieuse dont M. de Urquijo cite mon nom dans son introduction aux œuvres de Jean d'Etcheberri.

C'est qu'elle est admirable, cette introduction! M. de Urquijo est de ceux pour qui les coups d'essai sont des coups de maître. C'est complet, précis, méthodique, clair, intéressant au possible, et ces quatre-vingts pages se lisent sans la moindre fatigue, presque avec l'intérêt passionnant du roman le plus dramatique. Et quand on songe que l'auteur de ce chef-d'œuvre était, hier encore, un mondain livré aux horreurs de la politique, on éprouve une joie plus vive de ce qu'on pourrait appeler une heureuse conversion.

Il paraît, — et je m'en enorgueillis fort, — que j'y suis pour quelque chose. M. de Urquijo nous raconte en effet, que c'est ma *Bibliographie Basque* qui l'a amené à former sa collection de livres basques, déjà si

complète et si belle, et à rechercher dans le Pays tous les documents, tous les manuscrits, tous les souvenirs littéraires des siècles précédents. C'est ainsi qu'il a retrouvé, chez les Franciscains de Zarauz, le manuscrit qu'il publie aujourd'hui *con amore*, et avec un soin méticuleux.

L'ouvrage n'était pas tout à fait inconnu d'ailleurs. J'en avais indiqué l'existence, sur la foi du regretté Ch. Bernadou, qui m'avait communiqué un extrait, relatif à ce travail, des procès-verbaux du Bilçar d'Ustaritz. Mais nous ne savions ni ce qu'était devenu le manuscrit, ni quelle avait été la vie de l'auteur, originaire de Sare, que Larramendi, vers 1730 ou 1735, trouva installé comme médecin « municipal » à Azcoïtia.

M. de Urquijo a pu reconstituer l'histoire du livre et la biographie de Jean d'Etcheberri. Il a voulu résoudre le problème; il a cherché et il a trouvé, tout ce qu'on pouvait trouver du moins.

Nous apprenons ainsi que Jean d'Etcheberri, de l'une des maisons Etcheberri de Sare, était docteur en médecine, établi à Sare où il avait épousé Catherine d'Itsasgarat qui lui donna plusieurs enfants. Mais le métier de médecin ne rapportait pas beaucoup à Sare et le docteur devait exercer son activité dans les paroisses limitrophes, tant en France qu'en Espagne. En 1713, la municipalité de Vera le nomma son médecin officiel; il remplit cette charge jusqu'en 1722,

mais il continua à habiter Sare : c'est en 1716 seulement qu'il transporta sa résidence à Vera. Sa réputation grandit en Espagne; on le recherchait de toute part et, en 1722, il devint médecin de Fontarabie, aux appointements de 150 ducats; on avait objecté pourtant qu'il n'était pas docteur d'une faculté d'Espagne : il l'était de Montpellier sans doute. En 1725, il passa à Azcoïtia où il resta jusqu'à sa mort, survenue en 1749; il avait alors plus de quatre-vingts ans. Nous pouvons ainsi supposer qu'il était né à Sare vers 1665. Il n'avait donc pas connu Axular, ni son neveu; mais il avait pu connaître Harizmendi, d'Argaignarats et Pouvreau, dont il cite le *Philothea*.

Instruit et actif, il s'était beaucoup occupé de sa langue maternelle; il admirait le style d'Axular et le prit pour modèle quand il écrivit, en 1712, l'ouvrage que M. de Urquijo nous donne aujourd'hui.

Il y ajouta, plus tard, une introduction latine; plus tard encore, il fit une grammaire latine en basque, et, pour annoncer ce dernier travail, il publia, en 1718, à Bayonne, chez Mathieu Roquemaurel, une « lettre de recommandation » *Gomendiozco carta*, 40 p., petit in-4°, que M. de Urquijo réimprime d'après l'exemplaire, unique, qui a appartenu à M. l'abbé M. Harriet. Etcheberri avait fait en outre un vocabulaire basque-français-espagnol-latin qu'il avait prêté à Larramendi et que M. de Urquijo croit avoir aussi retrouvé.

Le manuscrit des *Hatsapenac* et de la Grammaire

latine est incontestablement l'original de l'auteur, comme le prouvent les corrections, les ratures, les additions, les retouches nombreuses : le savant et consciencieux éditeur donne le *fac-simile* d'une page fort bien choisie, où il est parlé d'Axular.

Le manuscrit de Zarauz, que M. de Urquijo décrit de la manière la plus parfaite, est malheureusement incomplet. On serait peut-être en droit d'en accuser la négligence des moines, si beaucoup de bibliothécaires laïques n'étaient pas suspects de la même insouciance. Au surplus, nous ne sommes plus au moyen-âge, à cette époque de pauvreté et d'ignorance, où l'on grattait les vieux parchemins pour y écrire des litanies et des oraisons...

M. de Urquijo a reproduit le texte du manuscrit avec l'exactitude la plus scrupuleuse, ce dont on ne saurait trop lui savoir gré.

L'ouvrage principal de Jean d'Etcheberri, dédié au pays de Labourd[1], est intitulé *Escuararen Hatsapenac*, c'est-à-dire « Rudiments de basque » et comprend plusieurs chapitres qui traitent de la pureté, de la noblesse, de l'originalité, de la flexibilité, de l'unité du basque, et de sa raison d'être; puis vient l'éloge d'Axular et du parler de Sare; l'auteur démontre ensuite que ceux qui dédaignent le basque sont eux-

1. Etcheberri appelle le Labourd *lau-urdi*, ce qui voudrait dire « le pays aux quatre eaux, aux quatre rivières » (sans doute la Bidassoa, la Nivelle, la Nive et la Bidouze), étymologie fort plausible.

mêmes méprisables et il termine par un appel chaleureux à la jeunesse du pays et au lecteur.

Si M. de Urquijo n'a rien changé au texte d'Etcheberri, il a cru devoir ajouter des notes utiles et intéressantes, et vérifier toutes les citations latines et basques. Il a pu constater ainsi que les citations d'Axular sont empruntées à la première édition, celle de 1643, qui a pour titre *Gvero* et non à la mauvaise réimpression sans date qui est du XVIIIe siècle et qui est intitulée *Gueroco Guero*. J'avais fait la même constatation dans le vocabulaire de Pouvreau. Quant à l'*Elicara erabilt-ceco liburua*, dont nous ne connaissons que les éditions de 1665 et 1666, je ferai observer que la première édition est de 1636 et non de 1635. Du moins c'est la date que donne M. Pierquin de Gembloux qui avait évidemment sous les yeux un exemplaire de l'ouvrage dont il a copié le titre intégralement, comme il a copié aussi le titre du grand ouvrage de d'Argaignarats, de 1641, que M. Gustave Brunet avait vu. Que sont devenus ces deux volumes?

L'intérêt principal du travail du docteur Etcheberri, c'est que ce n'est pas une traduction ou une adaptation, mais, comme celui d'Axular, un ouvrage original pensé et écrit en basque; il n'en est pas beaucoup qui réalisent cette qualité. Ce nous est une raison de plus pour remercier M. de Urquijo, pour lui adresser toutes nos félicitations et pour lui demander de nous donner d'autres publications de ce genre. Un vaste champ est ouvert à son intelligente et vaillante activité.

Je me reprocherais en terminant de ne pas accorder à l'imprimeur la part d'éloges qui lui revient. L'exécution est très soignée et fort belle. Ce superbe volume contraste heureusement avec les élucubrations communes, vulgaires et sans goût de la plupart des imprimeries provinciales.

JULIEN VINSON.

Etienne de FLACOURT. *Dictionnaire de la langue de Madagascar*... par Gabriel FERRAND. *Paris*, E. Leroux, 1905, in-8° (vj)-XXXIX-296 p.

J'ai donné ici même, il y a deux ans, une notice bibliographique sur Et. de Flacourt, le premier gouverneur français de Madagascar. M. Ferrand a eu l'excellente idée de réimprimer la partie linguistique des ouvrages de Flacourt, qui d'ailleurs n'était pas tant son œuvre que celle d'un des missionnaires qui l'accompagnaient. Mais M. Ferrand ne s'en est pas tenu là : il a, à côté de la forme donnée par le Lexicographe de 1653, mis la forme moderne du mot dans la même région et aussi les variantes dialectales; il a seulement indiqué les formes des manuscrits anciens, écrits en arabe, que possède la Bibliothèque Nationale. Il a fait précéder ces listes de mots d'une étude générale sur la langue et la phonétique malgaches.

J'aurais bien des observations à faire sur la partie phonétique. D'abord le tableau de la p.v ne me satisfait

pas : je ne vois pas bien *j* = *dr* palato-dentale, ni la dentale alvéolaire *ts*, ni les palatales *tr*, *dr*; je n'aime pas non plus que *l* soit classée comme liquide : qu'est-ce au juste qu'une liquide? Je trouve aussi que M. Ferrand adopte trop facilement la terminologie des néo-grammairiens et les théories « expérimentales » de M. l'abbé Rousselot, lui qui a étudié sur place et entendu de ses oreilles! Ce qui est dit des soi-disant palatales tremblées *tr*, *dr*, à la p. xj-xij, est extrêmement obscur. Quant aux emphatiques correspondantes, les arabes les écrivaient *rr*, mais tous les grammairiens ou lexicographes transcrivent le *tr* par *ts*, *tch*, *chs*, *trsh*, *tsh*, et en Betsileo il devient *s*, tandis qu'en Mérina il est simplement *tr*. Ce sont probablement de ces sons mixtes, consonnantico-vocaliques, où la langue, le palais et les dents interviennent d'une façon variable suivant les individus et les localités.

Julien Vinson.

Eugène Rouillard. *Noms géographiques de la province de Québec...* Etymologie, traduction et orthographe. *Québec*, E. Marcotte, 1906, in-8°. 110 p. et une carte (Publication de la Société du parler français au Canada).

Le vocabulaire de M. Rouillard, par ordre alphabétique, est extrêmement intéressant. Il contient la liste de tous les noms topographiques du pays, tels qu'ils

sont actuellement employés ou tels qu'on les trouve dans les historiens et les écrivains européens des trois siècles précédents. La reconstitution des formes originales n'était pas facile, car beaucoup de noms étaient fortement altérés, mais l'auteur a rapproché les diverses variantes ; il a consulté les grammaires et les dictionnaires, et il a pris l'avis des missionnaires qui vivent aujourd'hui parmi les tribus indigènes, — que l'auteur appelle sauvages : je n'aime point du tout cette appellation dédaigneuse, — dont le nombre est très réduit : telle peuplade qu'on évaluait à cinquante mille hommes, il y a trois siècles, ne compte plus actuellement que deux mille individus.

Ces noms topographiques appartiennent à divers dialectes des langues huronne-iroquoise et algonquine. M. Rouillard donne quelques détails sur ces divers idiomes dans son intéressante Introduction, mais vraiment par trop sommaire et insuffisante. Que veut dire ceci : les Hurons comme les Algonquins, conjuguent les noms et multiplient les verbes? En réalité, il n'y a, dans les langues agglutinantes, ni noms ni verbes; il y a des radicaux indépendants, toujours isolément significatifs, et dont les combinaisons sont innombrables. Par exemple, en tamoul, *vin'ei* « mal », *ên'* « moi », *ku* « direction » à (datif), fera *vineiyênukku* « à moi qui suis souffrant, malheureux » ; *sârndây* « tu es venu » donnera *sârndâyeikkaṇḍân* où *sârndâyei* est formé de *sâr* « arrivé », *nd* « temps passé

intransitif », *dy* « toi », *ei* « accusatif » : l'idée verbale (relation de temps) s'associe à l'idée nominale (relation d'espace).

Quant aux noms indigènes, plusieurs sont fort instructifs : *andosewewegama* « lac où l'on marche », *beauchêne* (lac), altération de *obashing* « là où l'eau se resserre », *canada* pour *kanata* « ville, village », *québec* ou *kébek* « c'est obstrué, détroit », *squaw* (lac) de *iskwew* « femme », etc. M. Rouillard donne en passant de très intéressants détails sur l'histoire, la population, les légendes de plusieurs localités.

J. Vinson.

Smithsonian Institution. Bureau of american ethnology. Antiquities of the Gemer-Plateau, New Mexico, by Edgar L. Hewett. *Washington*, gov. pr., 1906, in-8°, 53 p., 16 pl. et 2 cartes (Bulletin n° 32).

Outre ces planches, l'étude de M. Hewett contient de nombreuses figures dans le texte, toutes éminemment intéressantes et instructives. Le plateau de Gemer, dans le Nouveau Mexique, s'étend à l'ouest de Rio Grande del Norte, sur une largeur d'environ cent kilomètres. Ce plateau est occupé par une grande forêt où campent six tribus indigènes. On y trouve de nombreuses ruines laissées par une population antique très nombreuse et très active.

J. V.

Semitica, Sprache und Rechtsvergleichende Studien, von D. H. Müller. I et II. *Vienne*, A. Hoelder, 1906 (Extraits des Mémoires de l'Acad. Impér. des Sciences), in-8°, 48 et 88 p.

La première livraison contient sept savantes études : I. Un texte incompris dans les lettres d'Amarna; II. la signification et l'étymologie du verbe *qâlu* dans les lettres d'Amarna; III. *nsd vthrbyth* (au point de vue juridique); IV. gloses sur la théorie et la pratique dans le vieux droit babylonien; V. la théorie des races pures dans le Code Syro-romain; VI. les numéraux multiplicatifs dans les tables d'Amarna et en hébreu; VII. construction des strophes dans le Livre de Job.

La seconde se compose de huit mémoires sur le droit privé, le droit héréditaire, le Code d'Hammourabi et le livre fédéral, l'histoire du Code Syro-romain et autres questions des plus intéressantes de jurisprudence orientale. Tout cela échappe un peu à ma compétence, mais paraît fort bien fait et fort instructif.

J. V.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung..., von E. Kuhn und W. Schulze. Band XI. (V. F. xx), 4° Heft. *Gutershoh*, C. Bertelmann, 1906, in-8°, p. 425-568.

Contient : 1. Sur la formation des mots aryens, par

Jarl Charpentier, p. 425; 2. La composition en *man*, par Joseph Zubaty, p. 478; 3. Talina, kaikina, par Ernst Mauss, p. 520; 4. Grec *eânos*, par K. J. Johansson, p. 533; 5. v. i. *avrk*, par J. Wackernagel; 6. Gotique *dis-* et 6 *marikraitus*, par Richard Loewe, p. 547; 7. Etymologica, par C. C. Uhlenbeck, p. 552; 8. Etymologica, par F. Lewy, p. 561; 9. Sur la grammaire gotique, par W. Schulze, p. 563; 10. Chevilles, par W. Schulze, p. 565; 11. Observations, p. 566.

J. V.

Bulletin du parler français au Canada, vol. V, nos 2 et 3. *Québec*, Université Laval, 1906, p. 41-120, gr. in-8°.

Outre les articles ordinaires : livres et revues, questions et réponses, sarclures, anglicismes, on trouve dans ces deux numéros de bons travaux : suite du lexique canadien-français, les dialectes français dans le parler canadien, par M. A. Rivard; pour nos amis les écoliers, par M. l'abbé Em. Chartier; quelques mots sauvages, par M. l'abbé Z. Lacasse; la littérature canadienne (J. D. Mermet), par M. l'abbé Camille Roy; les noms populaires de quelques plantes canadiennes, par Mgr L. Laflamme; deux chansons canadiennes, par A. Rivard, et de plus un bulletin bibliographique, un bulletin d'observations et le rapport du Secrétaire-Général.

J. V.

Revue du Monde Musulman, publiée par la Mission scientifique du Maroc, sous la direction de M. A. Le Chatelier. *Paris*, E. Leroux, 1906-1907, 1re année, gr. in-8°.

Les deux premiers nos (novembre et décembre 1906), ont respectivement 144 et 160 (145-304) p. Ils contiennent de très remarquables articles : L'enseignement primaire des indigènes musulmans de l'Algérie, par M. Paul Bernard; le Mouvement swadêçî dans l'Inde (reproduit ci-dessus, p. 43-48), l'Islam dans l'Indo-Chine française, par M. A. Cabaton; Aga Khan, par A. Le Chatelier; La Constitution en Perse, par A. M. Nicolas; Le Japon et l'Islam, par F. Farjanel, les Musulmans Russes, par A. Le Chatelier; les Senoussiyas en Tripolitaine, par M. Slousch; les populations musulmanes de la Roumanie, par Popescu-Siocanel; les Behais et le mouvement actuel en Perse, par H. Dreyfus; les Musulmans des Philippines, par A. Le Chatelier; Notes de Bibliographie néerlandaise, par A. Cabaton; et d'excellentes revues: notes et nouvelles, la presse musulmane, les livres et les journaux, par L. Bouvat, secrétaire de la Rédaction.

On ne peut que souhaiter longue vie et prospérité à cette savante et très utile publication.

J. V.

VARIA

I. Caractère et taille des crayons.

D'après une récente étude, celui qui, après avoir taillé son crayon, laisse la pointe sans la dégrossir, manque d'énergie et de force de caractère. Les imaginatifs et les exubérants font la pointe longue et ceux qui sont doués de précision et de sens artistique égalisent les moindres aspérités. Si vous faites une pointe fine comme une épingle, vous êtes un raffiné, mais vous êtes grossier et mal élevé si la pointe se termine en boule sans que vous enleviez les rugosités de la mine de plomb.

II. Pour les écoliers.

Les autorités de Trèves viennent de prendre une mesure tout à fait digne d'être enregistrée et divulguée. Une circulaire rédigée à cet effet s'exprime en ces termes :

« Il n'est pas rare que des écoliers ont à faire, pour se rendre à l'école, un chemin relativement long, et que par les temps de brouillard, de pluie ou de neige, ils doivent ensuite s'asseoir à leur banc, les pieds mouillés pendant plusieurs heures. Ils se refroidissent ainsi beaucoup trop facilement, et il en résulte souvent des maladies plus ou moins graves. En divers endroits, nous avons remarqué avec satisfaction que les inspecteurs et les instituteurs ont engagé les parents à donner aux enfants une seconde paire de chaussures — pantoufles ou chaussons — afin de leur permettre de changer de chaussures dès leur entrée en classe. Cette mesure est à recommander de la façon la plus pressante. Pour les enfants pauvres, il y aura lieu d'inviter les communes à leur procurer les chaussures. »

A quand en France pareille décision ?

III. Critique américaine.

Le critique dramatique du journal américain, *The Leader*, a ainsi critiqué les sœurs Cherry, chanteuses et danseuses : « Leurs bouches rances s'ouvrent comme des cavernes pour émettre des sons semblables à ceux que poussent les damnées au milieu de leurs tortures. Elles trottinent, galopent et se cabrent tout autour de la scène dans un mouvement qui tient le milieu entre la danse du ventre et le déhanchement des guenons, avec leurs faces peintes et leurs formes hideuses. »

Les sœurs Cherry ont attaqué le journal américain en diffamation. Le juge a trouvé l'article incriminé « une critique impartiale ».

IV. Illusion ou naïveté.

On lisait, dans un grand journal de décembre dernier : « Pourquoi je ne vais plus dans les universités populaires ? disait naguère un professeur de la Sorbonne. Parce que j'y ai fait un jour une expérience cruelle, qui acheva de dissiper mes dernières illusions sur l'utilité de nos conférences... Devant notre auditoire ordinaire d'ouvriers et de petits bourgeois curieux des choses de l'esprit, je devais, ce jour-là, traiter un sujet très simple de science expérimentale, et, pour être bien compris par tout le monde, je m'étais attaché à proscrire de mon vocabulaire tous les termes techniques, toutes les expressions inusitées...

» Je parle ; on m'écoute dans le plus respectueux silence, et quand j'ai fini, suivant l'usage, je demande à mes auditeurs de vouloir bien me poser des questions pour engager un entretien profitable. Personne ne souffle. Un à un, les quelques ouvriers et apprentis, qui sont venus m'entendre, gagnent la porte d'un air morne. Je songe avec désolation : « C'est raté ; il n'y en a pas un qui m'ait suivi... »

» Si pourtant, il y en avait un ! C'était un bon gros garçon réjoui, qui s'approcha de ma table avec des sourires et des regards d'intelligence.

» — Vous avez bien parlé de phénomènes? me demanda-t-il en clignant de l'œil.

» — En effet, dis-je; à plusieurs reprises il a été question dans ma conférence des phénomènes physiques et chimiques.

» — Eh bien! reprit l'autre avec un rire d'augure, nous pouvons le dire entre nous : ils sont tous faux, les phénomènes. Moi qui vous parle, je le sais mieux que personne : voilà dix ans que j'en montre à la foire du Trône.

» J'en demeurai suffoqué, ajouta le professeur de la Sorbonne, qui contait cette anecdote, et je vous confesse que, depuis lors, je n'ai pas eu le cœur de retourner dans les universités populaires. Je n'irai pas jusqu'à dire que les nombreux « intellectuels » qui se sont appliqués de même à « descendre la lampe dans la cave », comme dit Tolstoï, ont perdu leur temps et leur peine; mais il me semble que cet immense et généreux effort n'a pas donné tout ce qu'on en pouvait attendre et que, pour entreprendre « l'éducation de la démocratie », il nous faudra bientôt recourir à d'autres moyens plus discrets et plus efficaces. Bacheliers incorrigibles, nous avons cru que, pour élever le peuple, il suffisait de lui « faire la classe ». Et quelle classe! N'importe qui pérorant sur n'importe quoi, sans ordre et sans méthode... Quand donc reviendrons-nous de cette erreur pédante et déclamatoire? »

Est-ce bien probant et notre éminent collègue ne s'est-il pas trop hâté de conclure?

J. V.

L'Imprimeur-Gérant :

E. Bertrand.

CHALON-SUR-SAÔNE, IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND

Pour les annonces de librairie, s'adresser à :

M. BERTRAND, Imprimeur

à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire)

A partir du 1er Janvier 1907, la *Revue de Linguistique* est devenue la propriété de M. Julien VINSON, Professeur à l'École Nationale et spéciale des Langues Orientales, à Paris.

Prière de s'adresser, pour la rédaction, à M. J. VINSON, *58, rue de l'Université, Paris;* pour l'administration et les abonnements, à M. E. BERTRAND, *Imprimeur, 5, rue des Tonneliers, à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire).*

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont *un* exemplaire aura été adressé à la *Revue.*

Philo

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME QUARANTE ET UNIÈME

15 AVRIL 1907

CHALON-SUR-SAONE

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE

E. BERTRAND

5, Rue des Tonneliers, 5

1907

SOMMAIRE DU N° 2

Pages

De quelques différences entre divers exemplaires du Nouveau Testament basque de Liçarrague, par G. Lacombe 65
Observations sur l'article précédent, par J. Vinson... 68
Notes du prince L.-L. Bonaparte sur son *Verbe basque*, par G. Lacombe 75
Réponse à M. Vinson, par C.-C. Uhlenbeck 80
Thème ou Version, par J. Vinson 81
Le Maori (suite), par F. Soulier 100
La Famille du latin *opus*, par P. Regnaud 121
Nécrologie (W. Webster) 122
Varia. I. Politesse espagnole 134
II. Le Verbe basque 134
III. Prononciation du français par les Allemands 135
IV. La langue universelle 136

BIBLIOGRAPHIE

A. Meillet. *L'état actuel des études de linguistique générale* 125
The 102d report of the british and foreign Bible Society. 127
Journal de la Société Finno-Ougrienne, t. XXIII..... 128
Mémoires de la Société Finno-Ougrienne, t. XXIII et XXIV 129
Revue internationale des études basques, nos 1 et 2..... 129
Bulletin du parler français au Canada, t. V, 4-7..... 130
Revue du monde musulman, nos 3 et 4..... 131
Anthropos, t. II, n° 1..... 132

DE QUELQUES DIFFÉRENCES

lexiques et typographiques entre divers exemplaires du Nouveau Testament basque de Liçarrague.

Jusqu'à présent, autant que nous sachions, on a considéré les rares exemplaires survivants du N. T. de Liçarrague comme rigoureusement identiques, du moins quant au texte. Un hasard heureux nous a permis de noter néanmoins certaines différences qui permettent, croyons-nous, d'établir qu'il y a eu deux tirages de cet ouvrage. Mais je n'ai pu encore trouver que cinq passages où l'on puisse constater des différences :

1° Dans l'évangile selon saint Mathieu, alors que, au chap. v, parag. 26 (ft. 7 v°), la plupart des exemplaires ont : *renda diroano*, celui de Bayonne et, paraît-il, celui de Hambourg ont *deçaqueano*.

2° Dans l'évangile selon saint Jean, l'exemplaire du P. Joannatéguy a (chap. x, parag. 16, ft. 182 v°) par deux fois *arthalde*, mais dans la majorité des autres exemplaires le mot est devenu *arthegui* par l'application du mot *egui*, imprimé sur un petit morceau de papier qui a été ensuite collé de manière à couvrir exactement la fin du mot, c'est-à-dire *alde*, jugé incorrect après coup.

3° Dans ce même évangile, chap. XVII, parag. 24, (ft. 197 v°) la plupart des exemplaires, notamment celui du chanoine Harriet et le mien (qui avait appartenu au Prince L.-L. Bonaparte), ont les mots *ecen* et *baino* écrits *ec en* et *bain o,* quand dans l'exemplaire du chanoine Arbelbide, entre autres, les lettres fautivement espacées ont été rapprochées.

4° Feuillet 428 r°, à la fin de la première ligne, dans les exemplaire de Harriet et de Joannatéguy, ainsi que probablement dans ceux de Leipzig, Stuttgart et Berne, sur lesquels a été faite l'excellente édition de MM. Linschmann et Schuchardt, la dernière lettre de *deus* a dépassé le haut du corps de la ligne et elle a été imprimée comme il suit : *deu*ˢ, alors que dans mon exemplaire la lettre *s* se trouve dans l'alignement.

5° Dans la deuxième épître aux Corinthiens (chap. I, ft. 316 v°), les paragraphes *23* et *24* sont correctement chiffrés dans l'exemplaire d'Arbelbide, alors que les chiffres erronés *33* et *34* peuvent se lire dans mon exemplaire, ainsi que dans ceux de Harriet et de Joannatéguy.

Que conclure de tout cela ? Rien de précis. Force nous est cependant d'esquisser une hypothèse, dont je ne garantis que la vraisemblance.

Liçarrague a dû tout d'abord adresser à la reine Jeanne d'Albret, — qui les a aussitôt distribués, — des exemplaires dans lesquels *arthalde* n'est pas corrigé, où la consonne finale de *deus* est au-dessus de la ligne, etc. Ensuite un deuxième envoi a eu lieu : mais, dans l'intervalle, le traducteur, qui a été avisé

qu'il a parfois traduit la vulgate des catholiques, a changé *arthalde* en *arthegui*. Après ce premier tirage, les formes ont été mises de côté et conservées par ordre ; quelque temps après, et alors qu'il s'est agi de satisfaire à une nouvelle demande d'exemplaires du N. T, on a remis les formes sous presse pour un second tirage. A ce moment et en effectuant le transport d'une forme sans doute mal coincée, un manœuvre ou un apprenti inexpérimenté a laissé tomber le cul-de-lampe que l'on remarque à la fin de la table (ft. *ð* 8 v°) et lorsqu'il l'a remis en place, il l'a renversé la pointe en haut. Aucun ouvrier n'aurait commis cette maladresse que l'on observe dans l'exemplaire de Bayonne [1]. Dans l'exemplaire du P. Joannatéguy, le cul-de-lampe en question est normalement placé, ce qui revient à dire que si l'on inscrivait cet ornement dans un triangle, celui-ci aurait bien sa pointe en bas. Puis, avant de commencer à tirer, un ouvrier est intervenu et a corrigé *deus* (au lieu de *deus*), 23 et 24 (au lieu de *33* et *34*) et a rapproché convenablement les lettres de *ec en* et *bain o*.— Les trois corrections dont il vient d'être fait mention étaient faites lors du tirage de l'exemplaire d'Arbelbide.

De ce qui vient d'être exposé on peut donc conclure que les exemplaire d'Oloron, de Madrid, d'Harriet, [2] qui présentent la correction *arthegui*, de même que l'exemplaire de Joannatéguy qui

1. Notons que cet exemplaire est l'un des très rares qui aient « *deçaqueano* ».

2. De mon exemplaire on ne peut rien dire, car il a été formé de deux autres.

a conservé *arthalde*, proviennent d'un premier tirage, tandis que l'exemplaire de Bayonne et celui qui appartenait à Arbelbide, et offrant soit le renversement du cul-de-lampe, soit les trois corrections précitées[1], ont été imprimés postérieurement. A ce moment-là, sans doute, Liçarrague recevait les observations que les ministres calvinistes chargés par la reine Jeanne de revoir le texte mss. de la traduction dont il s'agit, n'ont pas manqué de lui adresser à propos des fautes d'impression qui ont certainement attiré leur attention dès qu'ils ont eu un exemplaire du 1er tirage du N. T.

Georges LACOMBE.

OBSERVATIONS SUR L'ARTICLE PRÉCÉDENT

En même temps que M. G. Lacombe m'envoyait la très intéressante note qu'on vient de lire, l'infatigable M. E.-S. Dodgson m'adressait le numéro du 16 mars dernier des *Notes and Queries* où il signale (p. 215, col. 2) des différences entre les exemplaires de Liçarrague de Bayonne, de Hambourg, du British Museum, de la Société Biblique de Londres et de la Bodleyenne d'Oxford. M. Dodgson, outre *diroano* remplacé par *deçaqueano*, a trouvé *diotsó* changé en *diotsa* (ft. 5 v°; S. Mat. IV, 6, 9, 10) et *drauanari* accentué en *drauánari* (ft. 8 v°; S. Math. V, 40).

1. Je n'ai pu vérifier si l'exemplaire d'Arbelbide a *deçaqueano*, car il a disparu après la mort de son propriétaire.

M. Dodgson fait remarquer que, après le chapitre xx de S. Mathieu, on ne rencontre plus *diotsó*, mais toujours *diotsa* dans tout le cours du volume. M. Dodgson, qui profite de l'occasion pour faire de la réclame à ses propres travaux, pour donner le coup de pied de la fable à la réimpression de Strasbourg et pour rappeler que Jeanne d'Albret était la grand' mère de la femme du malheureux Charles Ier, suppose que ces corrections ont été faites « when the author and his assistants, mentioned in one of the prefaces, were discussing the merits of the newly printed pages ».

D'autre part, M. H. Schuchardt, dans l'introduction de la réimpression de Liçarrague, signale quelques différences entre les trois exemplaires de Berne, de Stuttgard et de Leipzig. Les trois principales sont : ft. 412 r° l. 3 *bil°*, *ed°* (St. et Leip.), *bilo*, *edo* (Berne); ft. 428 r° l. 1 *deus* (Leip.), *deus* (B.); ft. 221 v° l. 3, en marge, 2. 4 (Leip.), *berriz* 22. 4 (B. et St.). M. Schuchardt relève aussi un certain nombre de fautes d'imprimerie sur lesquelles je reviendrai.

Il m'a paru intéressant de voir comment se comportent, au point de vue de ces particularités distinctives, les exemplaires du Liçarrague que j'ai sous la main, celui de la Bibliothèque Nationale, celui de la collection d'Abbadie, celui de l'Arsenal et les miens.

L'exemplaire de la Bibliothèque Nationale (Réserve, A. 6455 bis) vient de la maison professe des Jésuites de Paris à laquelle il avait été donné par Huet, évêque d'Avranches. Il avait appartenu au Président de Thou qui l'avait probablement reçu de Liçarrague

lui-même quand il le vit à Labastide Clairence, en 1582. Il a *diotsó*, *diroano*, *drauanari*, *arthegui* (pap. coll.), *ec en*, *bain o*, 33, 34, *deu*ˢ, *bil*°, *ed*°, *berriz 22. 4*, le fleuron droit. Le ft. 412 est chiffré 41.

L'exemplaire de M. d'Abbadie (Bibl. Nat., Z basque, coll. d'Abbadie, n° 894) provient de la Bibliothèque La Ferté-Sénectère et avait appartenu à Fl. Lécluse qui le tenait de « la complaisance réunie de M. le Supérieur du Grand Séminaire de Bayonne et de M. le vicaire de Hasparren ». Le volume devait donc provenir des environs de cette dernière ville. Il offre les mêmes particularités que l'ex. de Thou, sauf que le fleuron est renversé.

L'exemplaire de l'Arsenal (n° 639 T), dont l'histoire n'est pas bien connue, a *diotsó, diroano, drauanari* (sans accent), *arthegui* (petit papier collé, deux fois), *ec en*, *bain o*, 33, 34, *deus* (aligné), le fleuron renversé, *bil*°, *ed*°, *berriz 22. 4*.

Mon exemplaire complet, qui est fort beau, a *diotsó*, *diroano*, *drauanari* (sans accent), *arthegui* (papiers collés), *ec en*, *bain o*, 23, 24, *deu*ˢ, le fleuron renversé, *bilo* et *edo* alignés, *berriz 22. 4*.

Mon exemplaire incomplet, réduit à 318 ft. du N. T, offre dans les parties qu'il a conservées des particularités intéressantes : *ec en*, *bain o*, *deu*ˢ, 33, 34, le fleuron renversé, *bilo* et *edo* alignés, *berriz 22. 4*. Au ft. 182 v°, il a, la première fois *arthalde*, la seconde *arthegui* avec le petit papier portant *egui* collé sur *alde;* mais, au premier *arthalde*, *alde* se trouve dans un petit carré plus blanc que le reste de la page, ce qui indique que le petit papier qu'on y

avait collé s'est détaché depuis longtemps : le même accident a pu se produire dans d'autres exemplaires. Dans celui-ci, le ft. 412 est chiffré exactement 412, alors que dans les autres il y a seulement 41 : c'est la chute du 2 qui a fait remonter l'*o* de *bilo* et *edo* à la fin des deux lignes suivantes. C'est là un accident typographique qui sera survenu pendant le tirage : les exemplaires qui ont 41 et *bil°*, *ed°*, ont été tirés évidemment après ceux qui ont 41 et *bilo*, *edo*. C'est à des accidents de ce genre qu'il faut attribuer la montée du *s* de *deus*, l'espacement *bain o* et *ec en* (qui se correspondent, l'un au dessous de l'autre, aux lignes 29 et 30 du ft. 197 v°), la descente du *k* de *bekatuen* relevée par M. Schuchardt dans les prières ecclésiastiques (ft. E vi v° l. 24), d'autres encore, et même le renversement du fleuron. Avec les presses à bras on tirait très lentement, on encrait anciennement les formes à l'aide de tampons dont le choc répété amenait souvent la chute de cadratins, de filets, de lettres au bout des lignes, et les pressiers réparaient à la hâte le dommage, tant bien que mal. Ceci ne suffirait donc pas à prouver qu'il y a eu plusieurs tirages soit rapprochés soit éloignés. Il me parait d'ailleurs impossible que l'Imprimerie Haultin, quelque bien outillée qu'elle fût, eût pu immobiliser une si grande quantité de caractères pendant le temps nécessaire au séchage, à la reliure, à l'expédition des premiers exemplaires, à leur distribution, leur lecture attentive et leur examen, et au renvoi d'un exemplaire corrigé ou d'observations impérieuses. Dans cette hypothèse d'ailleurs, pourquoi n'a-t-

on pas corrigé les fautes purement typographiques qu'on retrouve dans tous les exemplaires : par exemple ft. xx prél. v° *apocacalypsea*, 89 r° (ch. XIII, v. 37) *etzcheco*, 193 r° (ch. XIIII, v° 31) *hemandic*, etc., et le chiffrage inexact 105, 106, 108, 438 (pour 205, 206, 208, 448: la correction a été faite à la main sur l'exemplaire de l'Arsenal) ?

Je ne crois pas non plus, comme le suppose M. Dodgson, que le tirage ait été suspendu après la première ou les premières feuilles et que ces feuilles aient été envoyées dans le pays pour être soumises au comité de révision dont parle Liçarrague dans la dédicace. Les termes mêmes de cette dédicace indiquent que la révision a été faite, avant l'impression, sur le manuscrit complet. D'autre part, nous savons que Liçarrague est venu à la Rochelle, qu'il y resta pendant tout le temps qu'a duré l'impression du N. T. et même du *Calendrier* et de l'*Abc*. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est qu'il a fait lui-même quelques corrections et quelques changements, au fur et à mesure du tirage. Le remplacement important de *arthalde* par *arthegui*, au moyen d'un petit morceau de papier collé par dessus, s'est fait au contraire un certain temps après le tirage, sur les exemplaires non encore distribués. Je ne crois pas au surplus que ce changement ait été inspiré par un préjugé de secte; *arthegui* est « bergerie, » et *arthalde* « troupeau » le grec a deux mots différents αὔλη et ποίμνη; la vulgate a *ovile*; les traductions françaises, catholique et protestante, *bergerie* et *troupeau* (la vieille traduction calviniste qui a servi de prototype à Liçarrague

a seulement *bergerie*); Haraneder (éd. Harriet), *saldo* et *arthalde ;* les éditions de la société biblique et de la société trinitarienne, *hespil* et *arthalde* (labourdin), *arditegi* et *artalde* (guipuzcoan), *saldo* (souletin); la traduction catholique moderne Haristoy a aussi *hespil* et *arthalde*[1]. Il est donc probable que le tirage n'a été fait qu'en une seule fois[2], mais il est certain que tous les volumes n'ont pas été reliés ou cartonnés en même temps et au même endroit : dans l'exemplaire de l'Arsenal, deux fortes piqûres de vers s'observent, l'une au milieu des pages, obliquement de gauche à droite en montant, seulement aux feuillets 34, 42, 50, 58, 66, 74, 82, 90, 98, 106, 114, 122, 130 et 138; l'autre, vers le fond de la marge inférieure, aux fts. 402, 410, 418, 426, 434, 442, 450 (réparé, mal) et 458 uniquement, ce qui fait voir que l'exemplaire a dû être gardé assez longtemps en feuilles assemblées, posées à plat l'une sur l'autre.

J'estime donc qu'il n'y a eu qu'un seul tirage et qu'une seule édition de ce précieux ouvrage. Mais j'appelle l'attention des amateurs sur les variantes signalées ci-dessus, et je serais très reconnaissant aux propriétaires des rares exemplaires qui en ont été conservés, s'ils voulaient bien examiner leurs

1. La correction *arthalde* et *arthegui* a été inspirée par le souci de remplacer « troupeau » par « bergerie », conformément à la version calviniste.

2. Peut-on tirer argument de ce que deux paiements successifs ont été faits à Haultin, l'imprimeur ? Non, car il a imprimé deux ouvrages différents, le *Nouveau Testament* et le *Calendrier* avec *a*, *b*, *c*. Mais on peut remarquer que certains ex. du *Nouveau Testament* n'ont pas de prières ecclésiastiques : y a-t-il des particularités typographiques spéciales et communes à ces exemplaires ?

exemplaires et nous faire connaître le résultat de cet examen.

On s'est demandé combien il pouvait encore exister d'exemplaires de Liçarrague ; j'imagine qu'il doit y en avoir une quarantaine, dont peut être quelques-uns dans des coins ignorés du pays basque. Plusieurs exemplaires qui ont passé dans des ventes publiques n'ont pas reparu ; p. ex. celui de La Vallière (première veute) et celui de Mac-Carthy, tous deux reliés en marocain bleu et qui n'en font sans doute qu'un, celui d'Ansse de Villoison (sans titre), celui de Renouard, etc. J'en connais actuellement 26, dont deux ont disparu : 5 en Angleterre ; 12 en France ; 2 en Espagne ; 2 en Italie ; 1 en Suisse ; 3 en Allemagne ; 1 en Hollande ; — 16 sont dans des bibliothèques accessibles au public ; — 11 sont tout à fait complets ; 3 n'ont pas les appendices (prières, etc.) ; les 12 autres sont plus ou moins incomplets et défectueux.

J. V.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

du prince Louis-Lucien Bonaparte

sur un exemplaire de son « Verbe basque »

L'œuvre la plus importante du prince L.-L. Bonaparte est *Le Verbe basque en tableaux* (Londres, 1864 et 1869). Ce travail, bien que son auteur ne soit mort qu'en 1891, est resté inachevé. Il a été tant bien que mal complété par les *Études sur les dialectes d'Aezcoa, de Salazar et de Roncal* (1872) et par de nombreuses brochures, et, en outre, il y a, dans les manuscrits laissés par le prince, de nombreux matériaux pour l'achèvement de cette œuvre, indispensable à qui veut étudier de près la langue basque. Pour aujourd'hui, je me bornerai à noter toutes les corrections et additions écrites par l'auteur sur son exemplaire de travail. On pourra juger par ce qui suit de la minutie avec laquelle ont été faites ces remarques.

Dans le premier tableau préliminaire, corriger les formes labourdines *dadin*, *zadin* et *baladi*, en *dadien*, *zadien* et *baledi*. — Note 9, au lieu de « ne sont employés qu'avec le nom *al* « pouvoir », lire : « ne sont employés généralement qu'avec... (etc.) ».

— A la fin de la note 4, 5, 7, lire: [1] « voir le septième tableau (au lieu du sixième) ».

Dans le deuxième tableau préliminaire, corriger devant les formes *zerate, zaree*, etc., et les formes *dezute*, *dozube*, etc., *r* par *i*.

Dans le quatrième tableau préliminaire, ajouter immédiatement au-dessous de « formes verbales composées » *causative-conjonctive* et, en regard, écrire sous la colonne labourdine *baitela* | *baituela*, sous la colonne souletine *beitela* | *beitiala* « parce que (qu') il est, parce que (qu') il l'a » ; à *baituela* se trouve ce renvoi : « See *baituzula* at pag. 16 of Meditacioneac, etc. Bajonan, 1840. » — Dans la liste des formes verbales nominales, ajouter « la forme relative-destinative, p. ex. *duen-zat* ». Dans celle des formes verbales composées, ajouter la forme « affirmativo-relative articulée, p. ex. *Elizondo* (Matth., 6-30, *badena* [2]. — Ajouter enfin, parmi les formes nominales composées, la « négativo-relative-destinative, p. ex. *eztuenzat.* »

Dans le cinquième tableau préliminaire, ligne 6, au lieu de : « de tombé, d'allé », lire « du tombé, de l'allé », et ligne 23, substituer à « de vu, de mangé » — « *du* vu, *du* mangé ».

Dans le sixième tableau préliminaire, note 1, au lieu de : « lorsqu'il se termine en *sï*, *tsi*, *tu* », lire *r*.

Dans le septième tableau préliminaire, colonnes labourdines *in fine*, lire *eror dadien*, *eroria izan*

1. (*sic*).

2. L'auteur renvoie ici à l'*Evangelio segun San Mateo*, dial. haut-navarrais, traduit par Etchenique.

dadien, *eror zadien*, *eroria izan zadien*. Ajouter à la fin des notes de ce septième tableau : « ou en *en* ».

Page XIII, ligne 15, intercaler « comme » entre « être considéré » et « plus ancien ».

Page XXI, à la fin de la note 3, le prince a écrit : « Nous trouvons *duzuek* et *ditutzuek* dans les *Noelak* d'Etcheberry [1], p. ex. p. 138 et 199 de l'Édition de Bayonne sans date (P. Fauvet) [2].

Nous rencontrons à la page XXVIII (première ligne de la note), une correction insignifiante, « enregistrés » pour « enrégistrés ». Il y a une foule de corrections de ce genre (additions d'accents, de points sur les *i*, etc.) Je ne les donnerai pas par la suite.

Je copie sur le verso de la page où se trouve le mot *conjugaison* (celle qui précède la page 1) la note suivante :

« Correction importante :

» Changez en *ten* la syllabe finale *ne* de tous » les terminatifs féminins labourdins, à la *seule* » exception de ceux de la voix transitive ayant la » troisième personne du pluriel pour sujet. C'est » ainsi que *natzayone* « je leur suis », *ziayone* « il » leur est », *ziaizkone* « ils leur sont », *litzaizko-* » *kene* « ils leur seraient », *gintzaizkiokene* « nous » leur pourrions », *zione* « il le leur a », *ziokene* « il le » leur aura », *niozakene* « je le leur pourrais », *liokene* « il le leur aurait », *giniozakene* « nous leur pour-

1. (*sic*). G. L.

2. Il y en a plusieurs ; le Prince B. avait des exemplaires des deux éditions cotées 15 h et 15 i, par M. Vinson.

» rions », etc., etc.: seront corrigés en *natzayoten*, » *ziayoten*, *ziaizkoten*, *litzaizkoketen*, *gintzaizkoke-* » *ten*, *zioten*, *zioketen*, *niozaketen*, *lioketen*, *ginio-* » *zaketen*, etc., tandis que *zione* « ils le leur ont », » *ziokene* « ils le leur auront », *liokene* « ils le leur » auraient », etc., resteront inaltérés. »

Page 54, dans la dernière forme biscayenne, *aine*, les deux dernières lettres sont barrées, et on les a remplacées par *en ??*, et on a écrit en-dessous : « V. Zavala ! ! ». De même, à la page 57, ligne 13, au lieu de *aikene*, il y a « *ai keen ??* V. Zavala ».

Page 75 et en beaucoup d'autres endroits, des formes sont répétées à l'encre violette, je n'ai pu savoir pourquoi : ainsi, à côté de l'imprimé *ditu*, on trouve le manuscrit *ditu* ; *ditutzte*, *zituen*, *zituzten*, etc., sont ainsi répétés. Toutes ces additions sont indubitablement de la même écriture que toutes les autres.

Page 83, se trouvent deux nouvelles formes relatives avec « me, te, nous, vous » pour objet, ce qui, avec le *giotza (eman giotza)* « il nous a donnés à lui » découvert par Ithurri dans les *Méditations* de Duhalde, et les neuf ou dix signalées par le prince lui-même, porte à *douze* ou *treize* les formes similaires qu'on a trouvées jusqu'à présent chez les auteurs [1]. Ce sont :

1. Le Docteur Broussain, de Hasparren, m'écrit à ce sujet que la forme *nako*, avec le sens de « il m'a à lui », est, de nos jours, usitée à Briscous (G. L.)

Les formes relevées par le Prince Bonaparte sont *emon* « qu'il te donne à lui », *ieçon* « qu'il t'aie à lui », *arauté* « ils t'ont à moi », *narauanac* « celui qui t'a à moi » *cerauzquiotet* « je vous ai à lui », *baicrauzquio* « parce qu'il nous a à lui », *garauzcac* ou *guerauzcac* « tu nous as à lui, ô homme ». (J. V.)

39, 18 : *reconciliatu oran* GARAUZQUIC « il NOUS A réconciliés A TOI (*litt.* IL NOUS A eu réconciliés A TOI) » ; et 77, 29 : *aitari reconcilia* GUIENÇONÇAT « POUR QU'IL NOUS réconciliât AU Père ».

Page 96, première colonne labourdine, on lit à côté de *dauat* et de *dauk* les formes liçarraguéennes *drauat* et *drauk*.

Page 160, ligne 24, effacer « sous-dialecte baztanais d'Elizondo ».

Telles sont, exactement transcrites, les remarques additionnelles du prince L.-L. Bonaparte à son ouvrage capital. Il y aura lieu de rechercher plus tard ce qu'il y a de publiable dans les innombrables manuscrits qu'il a laissés concernant la langue basque.

Georges LACOMBE.

RÉPONSE A M. VINSON

M. Vinson m'a reproché plus d'une fois que je n'ai cité dans mes études basques ni les ouvrages de lui-même ni ceux du feu Prince L. L. Bonaparte. Mais si j'ai préféré citer les grammaires de van Eys et de Campion, c'est parce que ce sont des manuels commodes, où l'on trouve les renseignements nécessaires. Là on peut voir les noms de ceux qui ont fait les découvertes ou qui ont donné les explications. Mais M. Vinson a raison, il aurait été mieux de citer toujours l'auteur qui a été le premier à faire remarquer ou à expliquer les faits mémorés dans mes études. Néanmoins il ne me semble pas juste de m'en faire un tel reproche comme l'a fait M. Vinson. Le lecteur pourrait obtenir l'impression que j'eusse un parti-pris contre des savants, dont je reconnais volontiers les mérites. M. Vinson pourra s'en convaincre par la lecture de mon essai sur le caractère de la grammaire basque.

C.C. Uhlenbeck.

Leyde. [Breestraat, 53.]

THÈME OU VERSION

La question n'est pas neuve, mais elle est toujours intéressante, parce qu'elle se lie à celle de la méthode ; et toujours d'actualité, parce que l'étude des langues étrangères est plus que jamais à l'ordre du jour. Quels doivent être les rôles respectifs du thème et de la version dans notre étude ? Faut-il commencer par le thème ou faut-il au contraire commencer par la version ? La plupart des professeurs, des pédagogues, des étudiants même, affirment que le thème est l'exercice primordial, qu'il doit être le premier et d'abord le seul exercice ; la plupart des savants et des linguistes, au contraire, sont partisans de la version et soutiennent que le thème ne doit être que l'application, que la contre-partie, que la vérification de la version. Je suis de ceux-là.

On pourra dire, on a dit, qu'il fallait distinguer entre les langues mortes et les langues vivantes, qu'il fallait tenir compte du but de l'étudiant : celui qui veut apprendre une langue pour la parler et s'en servir couramment ne saurait travailler de la même façon que celui dont l'intention est seulement de lire des ouvrages écrits dans cette langue ou de s'accorder la fantaisie de pouvoir l'écrire. L'objection est spécieuse, mais elle est facile à réfuter : que ce soit pour

parler, pour lire ou pour écrire, il faut apprendre deux choses, les mots et les règles de la grammaire. On peut évidemment arriver par la simple pratique à parler couramment, mais alors la question de méthode ne se pose plus ; c'est de l'empirisme, il n'est plus besoin de versions ni de thèmes et l'on sera toujours incorrect. J'ai déjà réfuté plusieurs fois des affirmations de ce genre ; j'ai toujours soutenu que l'étude directe d'un texte, même si l'on veut apprendre une langue dans un but pratique, doit être mise au premier plan ; qu'on doit déduire les règles grammaticales de textes étudiés et non d'un livre dogmatique procédant par affirmations ; que la grammaire, par conséquent, ne doit être qu'un guide, qu'une direction, qu'une indication ; que le thème doit être essentiellement l'imitation d'un texte original, l'application des règles déduites de ce texte ; et qu'enfin la traduction libre d'un morceau indépendant doit venir en dernier lieu et n'être en quelque sorte qu'une récapitulation générale. En d'autres termes, je suis toujours pour la méthode positive, celle qui procède de l'observation et de l'expérience : on m'objecterait en vain qu'elle ne convient pas aux enfants qui ne savent pas raisonner ou qui raisonnent mal ; et dont la principale ressource, le principal élément de travail est la mémoire ; je répondrais que l'enfant n'étudie guère aujourd'hui sérieusement les langues, le grec et le latin notamment, avant la douzième année et qu'à cet âge, il est déjà capable de raisonner juste.

Mais, si ces choses me sont revenues à l'esprit, c'est qu'il est arrivé sous mes yeux un petit livre, très

intéressant et fort bien fait, plein d'excellents conseils, qui a pour titre : « *Le thème latin et la version latine* (leur utilité, leur méthode, applications de la méthode), à l'usage des élèves des classes de lettres, par Georges Anquetil. *Paris*, H. Daragon, éditeur, 1905, in-12, xviij-92-(iij) p. ». L'auteur est un partisan résolu du vieux système ; il proclame la priorité nécessaire du thème et son excellence et dit notamment (p. 1) que le thème « doit conduire logiquement à la version » ; il ajoute : « jamais vous ne trouverez un élève réussissant régulièrement en version latine qui ne soit fort en thème », et plus loin : « le thème latin apprend avant tout à avoir l'esprit régulier, attentif et méthodique ; cultive la mémoire par l'application constante des règles de l'inexorable grammaire ; corrige de l'étourderie et de l'inattention, et est enfin un excellent exercice de français et d'intelligence ». En remplaçant le mot « application » par « constatation » on appliquerait excellemment ce dernier paragraphe à la version. Il est vrai que l'auteur a surtout en vue ceux qui demandent la suppression complète du thème dans les études classiques ; cela est absurde ; je ne suis pas de cex-là, je n'ai pas besoin de le dire.

Une fois de plus, je vais donner un exemple de la manière dont je comprends le travail de l'étude d'une langue. Je prends, dans le livre de M. Anquetil, cette phrase de Quintilien : *Licet ipsa vitium sit ambitio, frequenter tamen causa virtutum est.* Je commence par expliquer à l'élève les mots, un à un : « Quoique elle-même défaut soit ambition, fréquemment cependant cause des vertus est » ; il

n'est pas bien difficile de comprendre que cela signifie : « Quoique l'ambition soit en elle-même un défaut, elle est cependant souvent une cause de vertus » ou, en meilleur français : « elle fait naître souvent cependant des vertus ». Je fais alors remarquer à l'élève la différence entre le mot à mot, la traduction rédigée et la traduction correcte. Je lui fais voir ensuite la différence qu'il y a entre la construction latine et la construction française : le latin commence généralement par le sujet, met au second rang le complément ou l'attribut et finit par le verbe, chacun de ces éléments de la proposition pouvant être accompagné d'éléments modificatifs, adverbes, adjectifs, propositions incidentes, etc. Il y a parfois des inversions, surtout lorsque, comme dans le cas présent, la phrase commence par une conjonction. Je lui fais noter enfin que l'incidente précède le plus souvent la proposition principale, précisément parce qu'elle en modifie le sens. La syntaxe est principalement réglée par la pensée de celui qui parle : l'hindoustani tourne toujours le passé actif par le passif, il dit « la maison a été vue par moi » *mâin nê ghar dêkhâ,* pour « j'ai vu la maison », parce que « la maison » est la partie la plus importante de la proposition ; mais il peut dire aussi « par moi il a été vu à-la-maison » *mâin nê ghar kô dêkhâ,* et cette tournure s'explique par la prépondérance donnée au verbe. C'est pour des raisons analogues que l'Indien dit *mêrâ jawâb* « ma réponse », pour « la réponse qu'on m'a faite ».

Passons maintenant au point de vue grammatical.

L'étudiant notera sur un cahier spécial, de grammaire, à la page consacrée aux conjonctions, que *licet* est employé pour « quoique » et qu'il gouverne le subjonctif; il aura soin d'indiquer aussi que ce mot est proprement un verbe impersonnel signifiant « il est permis »; — *ipsa*, pron. pers. réfléchi fém. sing; ici, adj. qualifiant *ambitio*, fém. sing.; — *sit*, 3e per. sing. subj. prés. de *esse* « être »; — *frequenter*, adverbe, de l'adj. *frequens*; la terminaison *ter* forme des adv. de manière; — *virtutum*, gén. plur. de *virtus, virtutis ;* observer l'importance morphologique du génitif singulier, les particularités de la déclinaison imparisyllabique, les variations des génitifs pluriels en *um* ou *ium ;* etc.

Cela fait, comme l'élève aura vu auparavant et analysé de la même façon d'autres phrases, nous pourrons lui faire faire, sur ces divers textes, des thèmes d'imitation. Admettons, par exemple, qu'il ait seulement traduit : *nos patriam fugimus... silvas* et *docemus periculosam libertatem incuriosæ servituti anteponendam esse*, nous aurons le droit de croire qu'il n'aura pas de peine à traduire en latin : « la vertu nous enseigne que l'ambition est la cause de tous les maux; cependant nous ne l'abandonnons pas souvent », et il n'aura qu'à relire ses notes pour en venir à bout.

L'erreur de M. Anquetil est dans la persuasion où il paraît être que, pour l'écolier, pour l'enfant, le thème n'est pas un exercice mécanique. Malheureusement, il l'est dans la plupart des cas. Avec un de ces bons gros dictionnaires, remplis de phrases toutes

faites, un élève intelligent, mais ignorant la grammaire, arrivera sans trop de peine à faire un thème passable, alors qu'il sera incapable de comprendre une version relativement facile. Il écrira sans raisonner, tandis que pour mettre en français un texte étranger, il faut au contraire nécessairement réfléchir, penser, comparer : c'est par la version, et par la version seule, qu'on peut comprendre et qu'on doit apprendre la grammaire ; c'est par elle, par la constatation des idiotismes, des locutions diverses et des tournures constantes, qu'on acquérra la connaissance certaine des dix ou douze « règles » fondamentales de la syntaxe latine, si bien résumée par M. Yrondelle dans sa brochure « *La Version latine au baccalauréat* (Paris 1905, viij.-132 p. in-8°) » : l'ablatif absolu, la proposition infinitive qu'on appelait de mon temps le *que* retranché, etc. Je ne saurais trop le répéter, la « règle », puisque règle il y a, n'est et ne doit être qu'une conclusion, qu'une résultante, qu'une conséquence, et non une affirmation *ex cathedrâ*, un axiome, un *postulatum* indiscutable.

Un argument de plus en faveur de la version, peut être tiré de ceci : c'est que, le plus souvent, et surtout quand on étudie une langue morte, comme le latin, le grec ou le sanscrit, on ne se propose pas d'écrire correctement dans cette langue, mais de lire le mieux et le plus vite possible un texte, une dissertation, un poème, un ouvrage quelconque.

Quelle est donc la méthode la plus simple ? C'est, — et je m'occupe ici des adultes, — de se procurer

un texte, une bonne traduction de ce texte et une grammaire quelconque, la plus courte possible. On commencera par faire, pour son propre usage, un résumé de cette grammaire, réduit aux formes de déclinaison et de conjugaison, en plusieurs tableaux où ces formes seront bien distinguées et bien mises en relief. Puis on prendra le texte et on cherchera, phrase par phrase et mot par mot, à l'analyser grammaticalement à l'aide du résumé dont il vient d'être question. Puis on regardera la traduction et on se rendra compte de ses erreurs, s'il y a lieu ; et c'est alors qu'après avoir compris l'idée générale de la morphologie, on comprendra la construction et la syntaxe. Si l'on n'a pas de grammaire, le travail est plus lent, puisqu'on doit se faire à soi-même au fur et à mesure le tableau des formes, mais il est peut être plus sûr. Il sera encore plus pénible, mais tout aussi profitable au moins, si l'on en est réduit à un texte et à un dictionnaire : dans ce cas, si la chose est possible, il faut toujours vérifier en consultant le dictionnaire inverse et faire tous ses efforts pour dégager les radicaux et les racines, ce à quoi on arrive par les mots-parents que donnera le dictionnaire. Il faudra être bien pénétré de ces deux idées : que l'analyse minutieuse de toutes les parties de chaque mot est le premier et le plus essentiel des travaux et que les mots n'ont jamais qu'une signification relative et, si j'ose le dire, accidentelle. Le français qui est plein de nuances, qui est si souple et si flexible, aura mille manières différentes de traduire les mêmes mots étrangers. La signification

résulte du contexte, de la proposition, de la phrase et non des mots.

Je n'ai pas fait seulement ici de la théorie; je parle par expérience. J'ai appris et étudié plusieurs langues peu connues de cette manière. Je n'ai pas procédé autrement quand j'ai traduit du hongrois en français le travail de M. Ribary sur le basque : je n'ai eu d'autres instruments en mains que le texte du magyare, la grammaire de Ballagy (Bloch) et le petit dictionnaire de Coloman Babos.

Pour l'enfant, j'accorde que la méthode ne peut être absolument la même et qu'il faut faire une plus large part à l'empirisme et à la mémoire. On commencera donc par lui mettre en mains une grammaire très élémentaire, contenant surtout les paradigmes des déclinaisons, les tableaux des conjugaisons, les listes des pronoms, des prépositions, des principaux adverbes et des conjonctions les plus importantes. Au fur et à mesure, on lui fera traduire, du latin en français, par exemple, des phrases très simples où il devra retrouver ces formes et ces mots, et qu'il devra imiter en traduisant, du français au latin, d'autres phrases non moins simples. Puis, quand il aura été suffisamment préparé et assoupli par cet exercice, on pourra lui faire aborder l'étude et l'analyse des textes.

C'est ici que devront trouver place les conseils pratiques de MM. Yrondelle et Anquetil. Je les résume ci-après :

1° Lire attentivement d'un bout à l'autre le texte donné, puis tâcher d'en saisir l'idée générale et

remarquer les passages essentiels, les expressions spéciales, les mots caractéristiques ;

2° Reprendre chaque phrase, l'expliquer mot à mot, de tête, et enfin écrire la traduction d'un seul jet ;

3° Noter, à mesure, les mots difficiles, les acceptions particulières précisées par le contexte, les idiotismes, les tournures exceptionnelles ;

4° Relire et réviser, tant au point de vue de la signification que de la correction ; le français ne devra pas être le calque du latin : on pourra diviser ou réunir des phrases, remplacer des substantifs par des adjectifs, des verbes par des substantifs ou des périphrases ; des pluriels par des singuliers ; des présents par des passés ou des futurs, et inversement. Le principal, c'est de suivre l'ordre des idées, en faisant exactement se correspondre les mots ou les expressions essentielles.

Pour faciliter aux jeunes élèves l'intelligence de la langue, M. Yrondelle a résumé, en dix principes fondamentaux, toute la syntaxe latine. J'y reviendrai tout à l'heure.

Aux recommandations de M. Yrondelle, M. Anquetil ajoute les suivantes :

5° Pour bien comprendre, décomposer et classer les propositions, et chercher, dans chacune, le sujet (d'ordinaire au nominatif), le verbe (qui s'accorde en nombre et en genre, quand cela est possible, avec le sujet) et enfin le complément (au cas régi par le verbe) ou l'attribut (au même cas que le sujet) ;

6° Ne pas essayer de deviner, et ne pas craindre de consulter le dictionnaire, même pour les mots

que l'on croit le mieux savoir ; faire attention aux idiotismes, aux formules, aux locutions spéciales ;

7° Prendre toujours pour base, pour point de départ de la traduction correcte, le mot à mot strict et exact du texte donné, — et j'ajoute, moi, dans l'ordre même de ce texte, ce qui est le meilleur moyen de se rendre compte de la différence des deux langues ; rien n'est plus abominable que cette habitude de certains professeurs de transposer de l'Homère ou du Virgile dans l'ordre de la syntaxe française : *cano arma que virum...*

8° Ne jamais écrire quelque chose que l'on ne comprend pas ; un contre-sens est préférable à un non-sens ; le contexte d'ailleurs doit fournir à cet égard de bonnes indications.

Ces conseils sont fort bons et peuvent servir à d'autres qu'à des enfants ; c'est pourquoi j'ai cru pouvoir les rapporter ici. Je vais également résumer les conseils de M. Anquetil pour la bonne exécution d'un thème :

1° Lire lentement et attentivement le texte français, pour se rendre compte des difficultés qu'il présente ;

2° Donner au français l'allure de la phrase latine qui devra lui correspondre (ou plutôt préparer cet arrangement des mots dans la pensée) ;

3° Se rappeler et appliquer les règles résultant des exemples de la grammaire et des textes que l'on a déjà lus ;

4° Bien comprendre les acceptions particulières des mots français et se servir intelligemment du Dictionnaire français-latin, en vérifiant par le Dictionnaire latin-français ;

5° Prendre de préférence les mots employés par Cicéron, puis par Sénèque, Quintilien, César, Tite-Live, Tacite, etc.

6° Ne pas oublier, autant que possible, de relier les phrases entre elles par ces conjonctions que les latins aimaient fort : *itaque*, *etenim*, *attamen*, *cæterum*, etc. (au commencement des phrases), ou *enim*, *tamen*, *vero*, *autem*, *quidem*, etc. (après le premier mot);

7° Simplifier et réduire autant que possible le nombre des mots ;

8° Suivre en général l'ordre de construction suivant : sujet, — attribut ou complément, — verbe, en groupant autour de chacun de ces éléments principaux les éléments secondaires qui les modifient (adjectifs, adverbes, etc.) ;

9° Relire pour vérifier, compléter, préciser, corriger et voir si, en retraduisant en français, le sens resterait le même.

M. Anquetil voudrait en outre que l'élève sût, avant tout, les règles de la grammaire à fond. Je demande, moi, qu'il les apprenne au fur et à mesure, et, par conséquent, qu'il ait à faire seulement des thèmes où il n'ait à appliquer que ce qu'il a appris pour ainsi dire par les yeux.

M. Yrondelle résume ainsi les *postulata* de la syntaxe latine :

1° Les mots sujets des phrases sont toujours au nominatif;

2° L'attribut doit être au même cas que le nom auquel il se rapporte ;

3° Les compléments des noms et des adjectifs se

mettent au génitif (et par conséquent les verbes dans ce cas prennent la forme dite gérondif en *di*), sauf certaines exceptions qui s'expliquent par le sens même du mot déterminé ;

4° Le régime direct des verbes actifs se met à l'accusatif, mais il faut remarquer que certains verbes français ne se traduisent pas exactement et ont pour équivalent en latin des verbes composés ou des verbes neutres qui demandent d'autres cas ;

5° Le régime indirect se met au datif, à l'ablatif, au génitif, ou même à l'accusatif, suivant la nature du verbe et d'après la préposition de liaison ;

6° En général, la proposition subordonnée est rendue par ce qu'on appelle la proposition infinitive, sauf celles exprimant le doute ou l'incertitude ;

7° Une proposition qui peut être mise sous une forme participiale se traduit par l'ablatif absolu ;

8° On remplace le participe présent et le participe passé du verbe *être*, ainsi que le participe passé des verbes actifs, par une proposition conjonctive commençant par *cum*.

Je supprime les deux autres *principes* qui me paraissent inutiles ; j'ai modifié un peu la rédaction de quelques-uns, car j'ai trouvé là le défaut qu'on peut reprocher à trop de pédagogues, celui de procéder par affirmations et de faire appel à la mémoire seule, au lieu du raisonnement. Ainsi, les adjectifs *utilis*, *finitimus*, d'une part, *altus*, *dives*, *dignus*, de l'autre, ne peuvent évidemment avoir leurs compléments, les premiers qu'au datif, les seconds qu'à l'ablatif. Et quant aux verbes, n'est-il pas absurde de

dire que *studere* gouverne le datif, *docere* l'accusatif, *meminisse* le génitif, par exemple ? Si *studere* veut le datif, c'est parce qu'il signifie « s'appliquer à »; si *docere* demande deux accusatifs, c'est parce qu'il forme des propositions analogues à celles-ci : « je vous fais roi » ; si *memini* a la forme du passé et la signification du présent, et réclame le génitif, c'est parce qu'il a le sens de : « j'ai eu l'impression de » c'est-à-dire : « je me souviens de », etc., etc. Que de choses gagneraient à être ainsi expliquées ! *me pœnitet* contracté de *me pœna tenet*, verbes déponents à forme passive qui sont en réalité des moyens, etc.

Il en serait de même pour toutes les langues. En hindoustani, par exemple, certains grammairiens « pratiques », s'obstinent à dire que la terminaison du génitif varie et s'accorde en genre et en nombre avec l'objet possédé (*bâp-kî bêṭî* « la fille du père »; *bêṭî-kâ bâp* « le père de la fille »), au lieu d'expliquer que cette terminaison prétendue est un suffixe adjectif, le participe passé « fait », qui s'accorde nécessairement avec le nom déterminé. Ils disent de même qu'il y a un cas « agent » en *nê* qui entraîne l'accord du verbe-participial actif passé avec son complément direct, tandis qu'en réalité *nê* est le suffixe instrumental « par » et que la phrase est retournée, « j'ai vu le livre (fém.) » devenant « par moi le livre (a été) vu » *mâin nê kitâb dêkhî ;* on peut même dire impersonnellement : *mâin nê kitâb kô dékkâ* « par moi au livre il a été vu ». Tout ceci entre autres est assez mal exposé dans l'une des dernières grammaires qui vient de paraître (*Hindustani*

grammar self taught, par le cap. C.-A. Thim, Londres (in-8°, p. 30-31). En tamoul, les participes sont essentiellement relatifs, mais ils peuvent être pris subjectivement ou objectivement, *kaṇḍa*, par exemple, signifiant tantôt « qui a vu » et tantôt « qu'on a vu » : *nân kaṇḍa maram* « l'arbre que j'ai vu », *en'n'ei kaṇḍa nî* « toi qui m'as vu » ; en tamoul, aussi, chacun des éléments formels garde son indépendance : dans *kaṇḍây* « tu as vu », *ây* est si bien « toi » qu'on peut y ajouter des suffixes de relation et dire par exemple *kaṇḍâykku* « à toi qui as vu » ; de même on peut dire *mârbên* « j'ai une poitrine », et *pûṇ mârbênei kaṇḍân* « il a vu moi dont la poitrine est ornée d'un bijou » (*pûṇ*, bijou ; *mârbu*, poitrine). Le basque, qui a les constructions participiales et même le cas agent, distingue *nik ikusia* « ce que j'ai vu », de *ni ikusiak* « celui qui m'a vu ». Il place toujours le génitif avant le déterminé, et l'adjectif au contraire après, ce qui implique une interversion des rôles ; le verbe actif a toujours son régime direct incorporé en lui : *etchea dakusat* signifie, non pas « je vois la maison », mais « je la vois, la maison », ce qui explique pourquoi, à la question « avez-vous fermé la porte ? » une servante basquaise répondra toujours, en français : « j'ai fermé » au lieu de « je l'ai fermée » : on sait qu'au contraire le hongrois a les deux formes, *latok erdöt* « je vois une prairie », et *latom az erdöt* « je la vois, la prairie ». Je pourrais citer bien d'autres particularités syntactiques ou grammaticales, le duel, les pronoms affixes, les voix dérivées (comme les trois formes hindoues, *pî*

« boire », *pilâ* « faire boire, abreuver », *pilwâ* « faire donner à boire, faire abreuver, être cause que quelqu'un boit »), l'état construit des mots, etc. A propos du duel, sait-on quel est le texte grec[1] qui m'en a fait le mieux comprendre l'emploi? c'est l'hymne de Callistrates à Harmodius et Aristogiton, avec ses ἐποιήσατην et ἐποιήσατον, ses κτανέτην et κτανέτον, et son σφῶν; nous y voyons, par parenthèse, des conjurés cacher leur glaive sous un rameau de myrte, comme l'assassin du président Carnot cacha son poignard dans un bouquet.

Au fond d'ailleurs, la question est surtout une question de méthode. C'est toujours la vieille querelle entre l'empirisme et l'observation, entre la routine et l'expérience, entre le principe d'autorité et celui de liberté : j'allais presque rappeler la fameuse querelle des anciens et des modernes. Les grammairiens tamouls ont formulé un précepte d'un conservatisme farouche, bien fait pour empêcher le développement et le progrès de la littérature :

Epporuḷ éççolin' évvâr'u uyarndôr
Ceppin'ar appaḍi çeppudan marabê

« Sur quels sujets, avec quels mots, de quelle façon, les gens supérieurs ont parlé ; parler de cette manière, c'est la convenance du style. » Mais, si un arbre doit être jugé par ses fruits, un système d'éducation doit l'être par ses résultats. Or, il est facile de constater que ceux qu'on appelle familièrement

1. J'aurais pu rappeler aussi le çloka célèbre du *Rámáyaṇa : Tatráham kṛpaṇavandhâu....*

les forts en thème n'ont pas joué dans la société le rôle important auquel ils semblaient appelés. La plupart des grands politiciens, des homme d'état, des écrivains éminents, des savants de mérite, ont été seulement de bons écoliers, se tenant dans une honnête moyenne, et souvent aussi les premiers de leur classe sont devenus de vulgaires médiocrités quand ils n'ont pas complètement disparu. Les professeurs les plus renommés n'ont eux-mêmes souvent produit que des œuvres fort ordinaires où le souci de la forme n'a laissé que peu de place aux idées et où le mauvais goût le dispute à la fausseté du raisonnement. J'ai connu un professeur de rhétorique qui répétait, tous les ans, cette niaiserie : « quels romantiques, Messieurs, que ces classiques de l'antiquité !.. »; et c'est lui qui, à propos de je ne sais plus quel livre célèbre, a écrit la phrase fameuse : « ce fut le *je pense donc je suis de la littérature* ». Et le temps précieux perdu en vains exercices de mémoire[1]. Aujourd'hui encore,

1. Je ne sais si je m'abuse mais il me semble que plus j'avance en âge, plus ma mémoire, qui a toujours été fort bonne, se renforce et se perfectionne Je retiens mieux et plus vite, sans doute par ce que j'ai bien compris et je m'explique bien tout ce que je veux apprendre. En est-il de même de l'enfant ? Non, hélas ! et trop souvent il ne comprend pas ce qu'il récite. On me permettra, à ce propos, de citer ici des vers qui ont été composés, pour moi, par mon père, en 1845, avec cette épigraphe excellemment apliquée, *maxima debetur puero reverentia* :

Dès qu'un enfant paraît avoir quelque mémoire,
Ses parents aiment fort à charger son esprit
De grands mots inconnus, fastidieux grimoire;
Plus il est perroquet, et plus on l'applaudit.
Pour un petit enfant, c'est un travail d'Hercule :
On blâme avec raison ce travers ridicule;

on fait apprendre par cœur aux enfants des listes interminables de verbes irréguliers grecs, alors qu'ils les apprendraient bien mieux, un à un, par le travail quotidien; sans leur expliquer d'ailleurs pourquoi tel verbe actif a un futur de forme moyenne et pourquoi tel autre a deux ou trois radicaux différents. Qui s'est donné la peine de chercher pourquoi *fero* varie en *tuli* et *latum ?* qui s'est avisé de comparer *amor* et *amatus sum* à *ich werde geliebt* et *ich bin geliebt ?* Un lexicographe basque a commis cette bourde : « *bego*, laissez, impératif de *utz* » : *utz* est le radical « laisser », mais *bego* est « qu'il reste, qu'il demeure »; le sens subjectif s'est objectivé et l'inertie naturelle a été confondue avec le résultat d'une action extérieure. D'autres basquisants ont dit que *baantzut* (pour *badantzut*) rend notre « plait-il ? », mais sans faire voir qu'il signifie proprement « est-ce que je l'entends ? » ou plutôt « si je l'entends », du radical *entzun* « entendu ». Je n'en finirais pas si je voulais citer toutes les extravagances analogues des grammaires et des dictionnaires. Les grammairiens hindous nous offriraient ainsi de nombreux exemples de confusions et d'erreurs, surtout ceux du sud qui ont voulu à toute force adapter au cadre de l'organisme sanskrit leurs idiomes qui en diffèrent si

Mais les penseurs sont rares en tout temps;
Et, dans le siècle heureux de lumière où nous sommes,
On voit que la plupart des hommes
Ne savent que des mots et sont de grands enfants.

profondément. Mais, pour en revenir à nos pédagogues français, que de critiques n'aurait-on pas à leur adresser, ne serait-ce par exemple que sur leur manière de noter les devoirs de leurs élèves : versions, thèmes, compositions françaises même sont appréciées d'après le nombre des fautes comptées d'ailleurs par quarts et par demies : où est le critérium, où est le type correct absolu ? qu'est-ce qu'une faute, qu'un quart de faute ? C'est réduire la chose à un simple calcul d'arithmétique; or, rien n'est plus inexact, car telle copie qui aura dix fautes vaudra mieux dans son ensemble que telle autre qui en aura cinq seulement. L'intelligence et l'initiative sont encore une fois, par le système courant, sacrifiées à la mémoire, à la routine, au travail machinal et irraisonné.

Mais, si je trouve mauvais les formes et les procédés de l'enseignement classique, si je suis partisan des exercices oraux (thèmes et versions au tableau), je n'en ai pas plus d'enthousiasme pour les prétendues réformes de ces derniers temps; pour le baccalauréat polychrome; pour ces chinoiseries de classes A, B, C, D; pour le surmenage ou la réforme de l'orthographe. Je ne suis pas convaincu non plus que la suppression du discours latin et des vers latins ait été une si bonne chose... Je suis également de ceux qui n'éprouvent aucun enthousiasme pour la nouvelle « méthode directe » d'enseignement, en ce qui concerne les langues étrangères : c'est le développement du sytème désastreux des bonnes anglaises ou allemandes. Pour

apprendre à nager à quelqu'un, le jettera-t-on à l'eau du haut d'un pont ? Télémaque savait nager quand Mentor lui joua ce tour; d'ailleurs le précepteur rejoignit aussitôt son élève qui avait bu l'onde amère, contre-poison souverain de sa passion pour Eucharis.

Le système classique actuel m'apparait sous les traits d'un vieux magister prétentieux, pénétré de son importance, grincheux et grognon, cuistre toujours prêt à morigéner, qu'un *lapsus* indigne, qu'un solécisme irrite, qu'un barbarisme exaspère, — un Ratin aux pudibondes harangues, — empressé de distribuer des *pensums* et des retenues; railleur et spirituel à froid, orgueilleux et vain, redouté d'ailleurs et méprisé de ses élèves. Au contraire, la méthode scientifique me semble une jeune et vaillante mère, femme vigoureuse et superbe, qui surveille de près, mais sans l'ennuyer de sa sollicitude trop active, les premiers pas de son enfant; elle le laisse aller en lui donnant les indications nécessaires et se tient là attentive, prête à intervenir en cas de besoin : l'enfant va, court, trébuche, tombe même, mais il voit par lui-même le résultat de son inexpérience et, rebelle aux ordres, revient demander des conseils. L'initiative, la responsabilité, la liberté, font des hommes; l'obéissance passive, la discipline subie, la loi imposée font des esclaves ou des imbéciles.

Julien VINSON

ÉTUDE COMPARÉE
DES LANGUES POLYNÉSIENNES

II

Le Maori de Nouvelle-Zélande,
d'après la Grammaire de W.-L. Williams

Après avoir donné une *Introduction* et une *Bibliographie* du sujet que cette étude a pour but d'approfondir, il est temps maintenant d'aborder la partie essentielle de nos recherches, c'est-à-dire l'examen grammatical des diverses langues parlées dans les archipels.

L'auteur a l'ambition, qui pourra paraître assez grande, de donner sur chacune d'elles des renseignements grammaticaux, linguistiques et philologiques aussi complets que possible.

Il se préoccupera notamment d'en rédiger sur un plan nouveau les grammaires, pour la plupart inconnues en France où de tels travaux, trop ardus pour attirer les « intellectuels » à demi-culture, et trop spéciaux pour que le public s'y intéresse, ne comptent que fort peu de sectateurs.

On ne saurait croire combien il est humiliant de constater chez nous une infériorité constante dans la quantité, la richesse d'informations, et la valeur

documentaire de nos publications linguistiques, quand on les compare à celles que l'Allemagne, l'Angleterre et même l'Amérique ont fournies depuis cinquante ans.

Particulièrement en ce qui concerne les langues polynésiennes, c'est faire œuvre entièrement nouvelle que de s'en préoccuper. Aussi ces pages commencent-elles une série qui sera longue, puisqu'il s'agit de remonter les îles du sud au nord, groupe par groupe, depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'aux Sandwich.

***

Le Maori de Nouvelle-Zélande,
d'après la grammaire de W.-L. Williams

Les Maoris sont le peuple indigène qui occupait la Nouvelle-Zélande avant l'arrivée des Anglais. On ne les croit pas autochtones et certains auteurs se querellent pour les faire venir de Savaï dans le Samoa, suivant les uns, et de Tonga — dont ils se rapprochent beaucoup par leur langue — suivant les autres.

Quoi qu'il en soit, depuis le temps lointain où Te Kupe, l'ancêtre maori, aborda dans l'île Aotea-Roa, la plus septentrionale de Nouvelle-Zélande, les Maoris qui longtemps furent une des plus puissantes nations de race polynésienne, ont grandement déchu ; leur nombre a baissé de cent mille à quarante mille individus.

Enfin et surtout leur patrie est devenue colonie anglaise : pied à pied, ils ont dû malgré leur résis-

tance farouche, reculer devant l'européen envahisseur; et aujourd'hui leurs conquérants les ont confinés dans l'île du Nord, où ils occupent un territoire spécial de 25000 km. q., dit « King's country ».

Là leur dernière énergie se consume à conserver intactes leur langue, leurs mœurs, et par-delà le protestantisme superficiel qui n'a pu qu'effleurer leur âme païenne, toutes les belles légendes de mythologie fabuleuse qui inspirent encore les orateurs et poètes indigènes.

C'est donc seulement depuis la pénétration anglaise en Nouvelle-Zélande, que nous a été révélée par des auteurs anglais, la langue Maorie.

Parmi ceux qui l'ont étudiée, il y a quatre ou cinq noms qui sont à retenir : E. Tregear, W. Colenso, W.-L. Williams, Maunsell, Lee et Kendal.

Edouard Tregear, est de beaucoup, le plus important; l'auteur du *Maori-Polynesian Comparative Dictionary* s'est fait un nom sans rival en matière de linguistique polynésienne. C'est le plus grand « Maorisant » moderne et aussi le fondateur d'une compagnie savante, sorte d'Académie Polynésienne, la « Polynesian Society », sur laquelle je reviendrai plus tard.

Mais comme il n'a pas composé de grammaire, il faut pour s'enseigner les éléments de la langue recourir aux ouvrages de Colenso, Maunsell ou W.-L. Williams.

J'ai préféré ce dernier dont les *Leçons de Maori*, précises et claires, ont l'avantage d'être courtes.

C'est donc cette grammaire, pour la première fois

traduite en français, que je mets ici même sous les yeux du lecteur.

Sans être parfaite, elle est relativement pratique; mais comme à toutes celles que j'ai pu consulter jusqu'à ce jour, on peut lui reprocher à juste titre de traiter uniquement la *théorie grammaticale*, sans l'appuyer par ces textes si précieux, qui sont un complément indispensable, plus importants peut être que la grammaire, au sens étroit où l'on entend vulgairement ce mot.

Il est vrai que depuis vingt ans nous avons en France des idées toutes différentes de celles qui ont longtemps prévalu sur la façon d'apprendre les langues. Le directeur de cette Revue en particulier, J. Vinson, a fait beaucoup pour réformer des méthodes stériles et surannées que prônait encore l'enseignement officiel.

Les grammaires devront être conçues désormais à la base des nouvelles idées que les linguistes réformateurs ont fait triompher.

Et c'est dans ce sens qu'à l'exposé de W.-L. Williams, j'ajouterai des *commentaires* qui seront autant de corrections, et quelques textes qui font grandement défaut.

PREMIÈRE PARTIE

La lecture

1. — L'alphabet se compose des quinze lettres qui suivent :

Forme	Nom	Son
A a	a	*a*ller
E e	e	am*e*ner
H h	ha	
I i	i	v*i*te
K k	ka	
M m	ma	
N n	na	
Ng ng	nga	comme l'anglais si*ng*ing
O o	o	*o*béir
P p	pa	
R r	ra	
T t	ta	
U u	ou	*ou*vrir
W w	wa	
Wh wh	wha	

2. *Prononciation.*

Les lettres qui n'ont pas leur prononciation indiquée dans la table ci-dessus peuvent être prononcées comme en anglais : toutefois, *t* et *r* sont émis plus au fond du gosier en maori qu'en anglais ; et *wh*, n'est pas, comme en écriture, un composé de *w* + *h*, mais une simple consonne, résultat de l'air chassé rapidement entre les lèvres, le même son en un mot que celui qu'on émet en soufflant avec la bouche.

Ng, que le Maori emploie pour commencer une syllabe, paraît défectueux à certaines gens ; mais la difficulté est bientôt vaincue si l'on fait attention que la disposition des organes de la parole est la même pour cette lettre que pour *g* et *k*, lettres avec lesquelles son rapport est le même, que celui de *m* à *b* et *p* ou de *n* avec *d* et *t*.

Prononcez les trois lettres successivement, avec la voyelle maorie *a* ainsi qu'il suit :

Ka , *ya*, *nga*, et répétez jusqu'à ce que vous soyez venu à bout de la lettre.

Chaque voyelle n'a qu'un seul son, mais elles peuvent toutes varier en longueur selon les mots.

Quand dans un même mot se présentent deux voyelles, la première est ordinairement accentuée plus fortement que l'autre dans la prononciation.

Doubler une voyelle équivaut simplement à l'allonger.

Les consonnes sont toujours isolées et chaque syllabe finit sur une voyelle.

Remarque.

Prenez bien soin de toujours donner à chaque voyelle son propre son, et d'éviter ainsi la confusion entre *ae* et *ai*, comme pour les mots *wawae* et *wai* ; entre *ao* et *au*, comme pour les mots *tao* et *tau* ; entre *ou* et *u*, comme pour les mots *koutou* et *mutu*.

II Noms et Pronoms Personnels

4. Les noms ne présentent ni *inflexions* ni distinctions de *genre* qui influent sur la construction grammaticale.

Observation : Le pronom interrogatif ordinaire, *aha*, qui ? que ? est traité comme un nom commun.

Le nombre d'un nom commun est généralement indiqué par celui du déterminatif qui l'accompagne. (Voir § § 17, 18). Les mots suivants ont une voyelle qui s'allonge au pluriel.

SINGULIER	PLURIEL
Mătua, parent.	*Mātua,* parents.
Tŭpuna, ancêtre.	*Tūpuna,* ancêtres.
Tăngata, homme.	*Tāngata*, hommes.
Wăhine, femme.	*Wāhine,* femmes.
Tuăhine, sœur (d'un homme).	*Tuāhine,* sœurs
Tuăkana, frère aîné.	*Tuākana*, frères aînés.
Tĕina, frère cadet.	*Tēina,* frères cadets.

Le mot *tamaiti*, enfant, ne s'emploie qu'au singulier ; au pluriel on emploie toujours *tamariki.*

*
* *

6. Les pronoms personnels ont trois nombres, *singulier*, *duel* et *pluriel*, comme le montre la table qui suit :

TABLE DES PRONOMS PERSONNELS

PERSONNES	SINGULIER	DUEL	PLURIEL
1re Personne	*Ahau* ou *au*	*Maua*	*Matou*
1re renferm^t la 2e		*Taua*	*Tatou*
2e Personne	*Koe*	*Korua*	*Koutou*
3e Personne	*Ia*	*Raua*	*Ratou*
Interrogative	*Wai ?*	*Wai ma ?*	*Wai ma ?*
Indéfinie	*Mea*	*Mea ma*	*Mea ma*

Les pronoms (duel et pluriel) de la première personne *taua* et *tatou*, renferment la personne à qui l'on parle, tandis que *maua* et *matou* l'excluent.

Les pronoms personnels ne s'emploient pas en parlant des choses inanimées.

7. Les noms de lieu sont traités comme des noms propres.

Hea, quel endroit.
Ko, cet endroit (à quelque distance) là-bas.
Konei, cet endroit-ci (près de celui qui parle).
Kona, cet endroit (près de la personne à qui l'on parle).
Reira, cet endroit (déjà mentionné).
Runga, le sommet.
Raro, le fond.
Roto, l'intérieur.
Waho, l'extérieur.

Tawahi, l'autre rive (d'un cours d'eau, d'une vallée, etc...).
Tua, l'autre versant (d'une colline, d'une maison, etc...).
Tatahi, le bord de la mer (par opposition aux endroits de l'intérieur).
Tahaki, le rivage (par opposition à l'eau).
Uta, le terrain sec (par opposition à l'eau).
— , endroits de l'intérieur (par opposition à *tatahi*).
Mua, le front ou partie avancée.
Muri, le derrière ou partie postérieure.
Waenganui, le milieu.

*
* *

On emploie le préfixe nominal *a* avec les noms de personnes, les pronoms *wai* et *mea* et avec les noms de mois[1].

1. Quand ils sont *sujets* dans une phrase.

2. Quand ils suivent une des prépositions ki, i, hei, kei ; mais non lorsqu'ils suivent *ko*, ou l'une des prépositions *a*, *o*, *ma*, *mo*, *na*, *no*, *e*, *me* (voir §§ 15, 16).

On emploie aussi le préfixe nominal, avec les pronoms personnels (excepté *ahau*, bien que *au* suive la règle) seulement lorsqu'ils suivent ki, hi, hei, kei, ou lorsqu'ils sont répétés par explication ; mais pas d'ordinaire quand ils sont sujets dans une phrase.

On emploie enfin le préfixe nominal avec des noms de places et les noms de lieu (§ 7), mais seulement lorsqu'ils sont sujets dans une phrase ou lorsqu'ils sont répétés en manière d'explication.

EXEMPLES

Ka ora a Hoani, Hoani est beau.
Kei a Tamati to hoiho, C'est Tamati qui a votre cheval.
Ma Pita tenei, Ceci est pour Pita.
He taone a Akarana, Auckland est une ville.
Homai ki a au, Donnez-le moi.
Ka wera a waho, L'extérieur est brûlé.

1. Les noms des jours de la semaine sont traités comme noms communs ; mais ils prennent toujours l'article défini *te*.

*
* *

9. *Ma.* — Quand on parle d'une personne en même temps que d'autres qu'il n'est pas nécessaire de spécifier, mettez *ma* après le nom, comme il suit : *Kahutia ma*, Kahutia et ses compagnons.

Quand on s'adresse à plus d'une personne, on peut employer différentes formes de discours, ainsi : *E hoa ma !* Amis !

Avec les pronoms *wai ?* et *mea* (§ 6), il se forme un pluriel.

A wai mea ? Quels ? (pl.)

A mea mea ? Telles et telles personnes.

*
* *

Les pronoms personnels singuliers *ahau*, je, *koe*, toi, deviennent respectivement *ku*, *u*, *na*, lorsqu'ils suivent les prépositions possessives *a*, *o*, de *na*, *no*, appartenant à ;

ma, *mo*, pour ;

et les composés *ta* et *to* (construits avec l'article *te* et les prépositions *a* et *o*).

Par suite de cette irrégularité la préposition et le pronom, pour chaque cas, sont ordinairement écrits en un seul mot.

PREMIÈRE PERSONNE

Ahau, je, moi.

Aku ou *oku*, de moi.

Naku ou *noku*, m'appartenant, à moi.

Maku ou *moku*, pour moi.

Taku ou *toku*, mien (m. à m., le... de moi).

DEUXIÈME PERSONNE

Koe, toi.
Āu ou *ōu*, de toi.
Nau ou *nou*, t'appartenant, à toi.
Mau ou *mou*, pour toi.
Tau ou *tou*, tien.
Ia, il ou elle.

TROISIÈME PERSONNE

Ana ou *Ona*, de lui.
Nana ou *nona*, lui appartenant, à lui.
Mana ou *mona*, pour lui.
Tana ou *tona*, sien.

***

Quand on énumère un certain nombre, une *quantité* de personnes ou de choses, la particule ou préposition qu'on emploie avec la première doit être répétée pour chacune de celles qui suivent :

EXEMPLE :

Nga rangatira o Rotorua, o Rotoiti, o Tarawera.
Les chefs de Rotorua, Rotoiti et Tarawere.

***

Quand on parle collectivement d'un certain nombre de personnes, il est bon d'employer les pronoms au duel ou pluriel suivi du ou des noms des personnes additionnelles, en accompagnant chaque nom de *Ko* : mais si les noms sont précédés par une préposition, la préposition ne se répète pas.

Quand les noms sont énumérés à la troisième personne, l'un des noms doit précéder le pronom à moins que l'un d'entre eux n'ait été antérieurement mentionné.

EXEMPLES :

Mana ko Hemi, Hemi et moi.
Koutou ko Hemi, ko Hohepa, vous, Hemi et Hohepa.
A Hemi raua ko Hoani, Hemi et Hoani.
Ki a Hoani ratou ko Hemi ma, à Hoani, Hemi, etc...
Ko wai ma era ? Quels sont ceux-là ?
Ko Hemi ratou ko Pita, ko Hohepa, Hemi, Pita et Hohepa.

*
* *

Quand des noms sont *apposés*, c'est-à-dire quand on ajoute un second nom pour expliquer le premier, répétez la préposition, etc..., du premier nom au second, et mettez d'abord le nom le plus compréhensif, ensuite le plus restreint comme acception.

EXEMPLE :

Ma tona tupuna ma Paora, pour son grand'père Paora.

Dans cet exemple, *tona tupuna* est un terme plus général que *paora*, et c'est pourquoi, régulièrement, il est mis le premier ; la préposition *ma* est répétée avec le nom moins général *Paora*.

*
* *

Noms communs employés comme adjectifs

Tous les noms communs peuvent être employés comme adjectifs.

EXEMPLES :

He whare papa, une maison de pension.
He Kakahu rinena, un vêtement de toile.

***

CHAPITRE III

Prépositions

Prépositions simples

A, de, appartenant à ;
à, (temps futur);
a hea? en quel temps ?
jusqu'à.
O, de, appartenant à, passif de *a* ;
de (lieu ou temps), caractérisant le point de départ.
Na, de, appartenant à ;
par, au moyen de, à cause de;
en guise de.
No, de, appartenant à, passif de *na;*
de (lieu) mais non après des verbes de mouvement;
de, à, temps passé.
Ma, pour;
par, de cette manière ;
par, a travers, en guise de (direction).
Mo, pour, passif de *ma;*
à, sur, en (temps futur) ;
sur, vers, au sujet de.
Ra, par le moyen de, à travers (grâce à).

E, par (se dit d'un agent), seulement après les verbes passifs.

I, par, avec, se dit d'un agent ou d'un instrument, après les participes, adjectifs, et verbes neutres ;

pour cause de, en raison de ;

de, après les verbes de mouvement ;

avec, en possession de, ou possédant ;

généralement au passé ;

avec, en compagnie de ;

à (temps), généralement *passé ;*

en comparaison de ;

au-delà, hors de ;

à, dans, sur (prép. de lieu), ordinairement au passé ;

au moment de, au moment où ;

au lieu de, sur le fait de (passé), gouverne les adjectifs ou les verbes ;

— simple transitif, sans équivalent en français.

Kei, à, sur (au présent), ne s'emploie pas après les verbes ;

avec, en possession de (futur) ;

au lieu de, sur le fait de, avec les adjectifs ou verbes au présent.

Hei, à, sur (lieu et temps), au futur : ne s'emploie pas après des verbes ;

avec, en possession de, au futur ;

pour, propre à, destiné à, sans aucun qualificatif : s'emploie avec les noms ou les verbes à l'infinitif.

Ki, à (place ou action), dans, vers ;

à ou *dans,* endroit où une action est accomplie (après les verbes) ;
à, après *arriver,* etc...;
avec, par, à l'aide de (instrument) ;
contre ;
conformément à, touchant ;
pour, désirant, en quête de ;
— après des verbes sans équivalents français.

Me, avec, en plus de, et — aussi.

Ko, à, allant à, avec des noms de lieu et des verbes actifs à l'infinitif;
à, dans, — temps futur, — caractérisant l'intention.

To, jusqu'à ;

Whaka, vers, à la rencontre de.

Prépositions complexes

Ce sont plutôt des façons irrégulières d'employer quelques noms énumérés au paragraphe 7.

SÉRIE I

Ki runga ki
I runga i
Kei runga kei
Hei runga hei
} sur, au sommet de, en haut de;

No runga no, d'en haut, c'est-à-dire situé au sommet de ;

I runga i, d'en haut, — signification spéciale de — mouvement *de* ;

Mo runga mo, pour le sommet de ;

Ma runga ma, par-dessus, par le faîte de (direction);
Ko runga ko, au haut de.

SÉRIE II

Ki runga i
I runga i
Kei runga i
Hei runga i
} au-dessus, par-dessus ;

No runga i, d'au-dessus, c'est-à-dire faisant partie de cette hauteur ;
I runga i, d'au-dessus, impliquant mouvement *de ;*
Mo runga i, pour au-dessus, c'est-à-dire être au-dessus de ;
Ma runga i, par-dessus (direction) ;
Ko runga i, aller au-dessus, par-dessus.

Dans la seconde de ces séries, *o* peut être substitué à *i*, pour régulariser la construction.

Les prépositions simples peuvent être combinées de la même façon : avec *raro*, pour avoir au-dessous, sous, en bas ;
avec *roto*, pour avoir dans, à l'intérieur, en dedans ;
avec *waho*, pour avoir sans, à l'extérieur, du dehors, etc...
Mna et *muri* ne s'emploient que dans la série 2.

IV. — Déterminatifs

Les déterminatifs sont des mots qui indiquent l'étendue de la signification d'un nom, et où elle se limite.

Cette appellation comprend donc ce qu'on désigne ordinairement sous le vocable de *article*, *pronoms*

possessifs, *cas possessifs des noms* et les *pronoms démonstratifs*.

Tous, à part une exception, ont deux nombres, singulier et pluriel ; et tous se mettent devant les noms auxquels ils se rapportent.

Un nom commun est toujours précédé d'un déterminatif.

Table des Déterminatifs

SINGULIER	PLURIEL
He, un *ou* une ;	*He ;*
Te, le, la ;	*Nga*, les ;
Tetahi, un ;	*Etahi*, des ;
Tenei, ce, cette ;	*Enei*, ces, cette ;
Tena, ce (près de la personne à laquelle on parle) ;	*Ena*, ces (près de la personne à laquelle on parle) ;
Tera, ce (à une certaine distance), l'autre (opposé à celui ou celui-là) ;	*Era*, ces (à distance), les autres ;
Tana, celui-là ;	*Aua*, ceux-là (pas de pluriel) ;
Ia, celui-là ;	
Tehea ? quel ?	*Ehea ?* quels ?
Taku, mon ;	*Aku*, mes ;
Toku, mon ;	*Oku*, mes ;
Tau, ton ;	*Au*, tes ;
Tou, ton ;	*Ou*, tes ;
Tana, son *ou* sa ;	*Ana*, leurs ;
Tona, son *ou* sa ;	*Ona*, leurs ;
Ta taua, nôtre ;	*A taua*, nos ;
To taua, nôtre ;	*O taua*, nos ;
Ta tatou, nôtre ;	*A tatou*, nos ;
To tatou, nôtre.	*O tatou*, nos.

(Et ainsi de suite avec tous les autres pronoms personnels, avec les noms de personnes, de places, de lieux, avec tous les noms communs lorsqu'ils suivent un déterminatif, excepté *he*, en préfixant *ta* ou *to* pour le singulier, *a* ou *o* pour le pluriel.)

EXEMPLES :

Toku whare, ma maison;
Enei hoiho, ces chevaux;
He whare, une maison, ou des maisons;
Ta Hemi pukapuka, le livre d'Hemi;
To tenei tangata kainga, la demeure de cet homme.

L'article possessif *to* est souvent condensé en article *et* préposition.

EXEMPLE :

Te whare o Hemi équivaut à *To Hemi whare.*

*
* *

Particularités de he *et* te.

a) N'employez jamais *he* après une préposition, mais substituez-lui *tetahi.*

EXEMPLES :

He tangata, un homme;
Ki tetahi tangata, à un homme.

b) Quand on emploie un nom commun pour désigner une catégorie, comme le pluriel simple est souvent usité en anglais, mettez *te* au singulier, et non *he.*

EXEMPLES :

Te kaha o te hoiho, la force du cheval;
Te hoiho, le cheval, c'est-à-dire les chevaux en général.

*
* *

Les prépositions possessives qui suivent des déterminatifs:

a) Quand une possessive suit *he*, employez toujours l'une ou l'autre des prépositions *na* ou *no*, jamais *a* ou *o*.

EXEMPLES :

He pukapuka naku, un de mes livres ou un livre qui m'appartient ;

He whare no tenei tangata, une maison appartenant à cet homme ou de cet homme.

b) Quand une possessive ne suit aucun autre déterminatif que *he*, employez toujours l'une des prépositions *a* ou *o*, jamais *na* ou *no*.

EXEMPLES :

Te pukapuka a Pita, le livre de Pita ;

Tenei taha oku, ce penchant qui m'est propre ;

Taua whare o Hemi, cette maison d'Hemi.

*
* *

Les démonstratifs *tenei*, *tena*, *tera* sont composés de l'article *te* et des adverbes *nei*, *na*, *ra*. *Tenei* signifie que la chose dont on parle est près de celui qui parle, ou en relation avec lui ; *tena*, qu'elle est proche ou rattachée de quelque manière à la personne à laquelle on parle ; *tera* marque qu'elle est éloignée, et non rattachée ni à celui qui parle, ni à son interlocuteur ; *taua* indique qu'elle a été déjà mentionnée avant.

Ia est fréquemment employé comme distributif dans le sens de *chacun*, en le répétant avec le nom.

Tenei, *tena*, et *tera* peuvent s'employer aussi de la même façon.

EXEMPLES :

Ia tangata ia tangata, chaque homme ;
Tenei ropu tenei ropu o ratou, chacune de leurs sociétés.

On emploie souvent *tera* avec un sens emphatique pour le pronom personnel de la troisième personne du singulier.

Tenei, *tena* et *tera* sont souvent seuls, le nom restant sous-entendu, mais on n'emploie jamais *tana* de cette façon.

EXEMPLES :

Naku tenei, *nau tena*, ceci est à moi, cela est à vous.
He rangatira taua tangata, cet homme est un chef.

***

La différence entre *a* et *o* qui s'applique aussi à *na*, *no*, *ma*, *mo*, *ta*, *to*, est la suivante :

a s'emploie lorsqu'on parle d'actions transitives, des instruments, des travaux accomplis ou entrepris, de la nourriture, des enfants, des esclaves, etc....

O s'emploie lorsqu'il est question des parties d'un tout, de noms, de qualités, de particularités, de sentiments, de maisons, de pays, d'habitants, d'eau potable, de médecine, de vêtements, de parents, de supérieurs; on l'emploie aussi pour les noms dérivés des adjectifs, les participes, les verbes intransitifs dont on peut se servir avec le sens du passif.

EXEMPLES :

Toku pāpā, mon père;

Tana tamaiti, son enfant;
Tona rangatira, son maître;
He pononga nana, un de ses domestiques;
Tona kakahu, son vêtement;
Ou waewae, vos pieds;
He kai mau, de la nourriture pour vous;
Tetahi wai moku, de l'eau pour moi;
Tou ingoa, votre nom;
Tou ingoa mau, mon nom pour vous (c'est-à-dire mon nom que je vous ai donné);
Taku patunga ia koe, la correction que je vous donne;
Toku patunga e koe, la correction que vous me donnez;
Observation : *to*, *ton*, pluriel *o*, ressemble à *tau* et non à *tou*.

FÉLICIEN SOULIER,
Elève à l'École des Langues Orientales.

(A suivre.)

LISTE ÉTYMOLOGIQUE

DES

PRINCIPAUX MEMBRES DE LA FAMILLE DU LATIN OPUS

Lat. *Ops*, acquisition, accroissement, richesse;
Opulentus, riche;
Opus, ce qui enrichit, ce dont on a besoin, ce qui est désiré (cf. sansc. *ipsi-tam*, objet de désir);
Opto, désirer;
Oper-a, ce dont on a besoin, œuvre utile; ce qu'on doit produire, faire, fabriquer.

Gr. ὀφέλλω, accroître;
ὄφελμα, accroissement;
ὄφελος, utilité, profit;
ὠφέλλω, être utile;
ὄφειλω, } devoir
ὄφλω, }

P. Regnaud.

NÉCROLOGIE

C'est décidément une triste chose que de vieillir; heureux encore ceux qui laissent après eux des affections qui garderont leur mémoire et des enfants qui pourront continuer leur œuvre! Mais, d'année en année, on sent de plus en plus lourd le poids de l'âge, on se trouve comme isolé dans un monde inconnu, on ne se voit plus entouré que de figures nouvelles. Depuis plus de dix ans déjà, j'ai vu disparaître, — en dehors du cercle de la famille, — un trop grand nombre d'amis, de compagnons de luttes et de travaux! Il y a quelques semaines, j'apprenais, avec un profond chagrin, la mort d'une femme aimable, jadis adulée et heureuse au possible, dont la maison me fut longtemps hospitalière et qu'une catastrophe soudaine avait réduite à la ruine, à l'infortune et à la douleur. Et voici que la mort inintelligente vient d'enlever un de mes plus dignes amis, de mes collaborateurs les plus fidèles, le Rév. W. Webster dont les travaux sur les Pyrénées occidentales sont bien connus.

Wentworth Webster, né le 16 juin 1828 à Uxbridge, Middlesex (Angleterre), fut élevé dans une école pri-

vée à Brighton. En 1849, il entra au Lincoln-College à Oxford, d'où il sortit en 1852 avec le grade de B. A. (M. A. en 1856). Il fit alors partie d'une Mission anglicane et, reçu diacre en 1854, il dut partir quatre ans plus tard pour Buenos-Aires, d'où il revint en Europe et alla à Bagnères-de-Bigorre. En 1861, il devint prêtre et il voyagea en Égypte de 1862 à 1863. Pendant sa jeunesse, il avait parcouru l'Écosse, l'Allemagne et la Suisse. Peu d'années avant la guerre de 1870, il était venu à Biarritz; il alla s'établir, comme chapelain de la colonie anglicane, à Saint-Jean-de-Luz, où il demeura jusqu'en 1882. Des raisons de santé l'obligèrent à quitter le bord de la mer et à se retirer à Sare, aux pieds de la Rhune, où il vient de mourir le 2 avril 1907. Il laisse un fils professeur à Oxford, une fille professeur à Cambridge, et deux autres enfants.

Il á donné de nombreux articles à diverses revues et notamment, en France, au *Bulletin de la Société Ramond* de Bagnères-de-Bigorre et au *Bulletin de la Société des Sciences et Arts* de Bayonne; en Angleterre, à l'*Academy*, à l'*Athenæum*, à l'*Anglican Church Magazine*, etc. Son dernier travail est un article sur les Basques dans la nouvelle édition de l'*Encyclopædia Britannica ;* je compte reproduire cet article dans la présente *Revue.* Il a publié en outre les ouvrages suivants :

1. *Basque legends*, collected chiefly in the Labourd. *Londres*, 1877, in-8°, xvj-233 p. — 2e édition, augmentée d'un appendice sur la poésie basque, 1879, in-8°, xvj-276 p.

2. *Spain. Londres*, 1882, pet. in-8°, xvj-240 p., 2 cartes et fig. (dans la collection *Foreign Countries and British Colonies*).

3. *Grammaire Cantabrique, basque,* par Pierre d'Urte (1712)... *Bagnères-de-Bigorre*, 1900, gr. in-8°, 4-viij-5 à 568 p.

Tirage à part du *Bulletin de la Société Ramond*.

Un *erratum* a été publié dans la *Revue de Linguistique,* t. XXXIV, 1901, p. 205-216 et 294-300.

4. *Les loisirs d'un étranger* au pays basque. *Chalon-sur-Saône*, 1901, in-8°, xxiv-359 p.

5. *Gleanings in church history*, chiefly in Spain and France. *Londres*, 1903, pet. in-8°, 356 p.

W. Webster était, depuis de longues années, membre correspondant de l'Académie royale d'histoire de Madrid et depuis deux ans membre de la Hispanic Society of America.

Ce qui prouve sa haute valeur, c'est le respect et l'estime qui l'ont toujours entouré dans le pays basque. Parmi les journaux du pays qui ont annoncé sa mort, je signalerai particulièrement le journal basque *Eskualdun ona,* le plus clérical et le plus réactionnaire de la région, qui en parle comme d'un ami des Basques et loue sa bonté et sa charité. Bonté, charité, modestie, c'étaient bien là les traits dominants de son caractère, avec une foi sincère, un libéralisme éclairé, un large esprit de tolérance. Époux et père de famille modèle, ami sûr et dévoué, savant prudent et réservé... ce sont de ces pertes dont rien ne console !

J. V.

BIBLIOGRAPHIE

A. Meillet. *L'état actuel des études de linguistique générale*, leçon d'ouverture du cours de Grammaire comparée au Collège de France, lue le mardi 13 février 1906 (s. l. aid.), in-8° carré, 30 p.

C'est toujours un évènement important que l'ouverture d'un Cours au Collège de France, mais l'événement offre un intérêt plus grand encore quand il s'agit d'un professeur nouveau succédant à un maître comme M. Michel Bréal. C'est pour M. Bréal qu'avait été créée, il y a plus de quarante ans, la chaire de Grammaire comparée, rubrique qui ne signifie pas grand chose d'ailleurs. Mais les étiquettes sont peu de chose; en fait, on voulait inaugurer l'enseignement de la linguistique. C'est pourquoi nous aurions voulu qu'on profitât de la vacance de la chaire pour en agrandir officiellement le programme et pour lui donner le titre de « linguistique générale », comme la chaire de l'histoire des religions aurait dû devenir la chaire de mythologie comparée.

M. Meillet a si bien compris la situation qu'il parle, dans son discours, de la linguistique générale. Il dit

avec raison que la manière dont les langues indo-européennes ont été étudiées devra servir de guide et de modèle; mais il se trompe, à mon avis, quand il dit que l'étude des autres familles permettra de vérifier les conclusions qu'on a tirées de celle des langues indo-européennes et de poser un certain nombre de questions qui n'apparaissent pas clairement dans celles-ci. C'est donner, je crois, trop d'importance aux langues indo-européennes, car tous les problèmes que soulève l'étude des langues ne se retrouvent nécessairement pas dans les idiomes aryens, et les familles du second groupe morphologique, les idiomes agglutinants, sont certainement très instructives à cet égard. Mais M. Meillet a le malheur, — on comprendra ce que je veux dire, — de n'avoir guère étudié que l'indo-européen, et le malheur, plus grand encore à mes yeux, de se rattacher à l'école des néo-grammairiens allemands dont M. Brugmann est, pour ainsi dire, le protagoniste, cette école dont la méthode est si discutable, qui fait de la théorie et de la spéculation et qui conclut du simple au composé.

Une grande erreur, c'est de regarder la linguistique comme une science historique, alors qu'elle est surtout une science naturelle. M. Meillet voit, dans l'évolution des langues, quatre facteurs principaux : la loi phonétique, l'analogie, l'emprunt, le fait social. Je n'y contredis pas, mais, en ce qui concerne la phonétique par exemple, n'est-il pas nécessaire de rechercher la

cause possible de certains phénomènes, en un mot de ne pas se borner à relever des faits sonores, mais à étudier la formation même des sons et des bruits, les mouvements des organes, les conditions physiologiques? Il est incontestable, par exemple, que certaines articulations ne se développent ou ne se produisent que dans certaines conditions climatériques.

J'aurais bien des réserves à faire sur certaines affirmations de M. Meillet. Quand il dit, par exemple, que l'Indo-Européen commun avait des formes grammaticales variables et complexes, c'est encore là pour moi de la théorie. L'Indo-Européen commun primitif devait être au contraire très simple et très régulier et je n'admettrai jamais, notamment, que le verbe y eût deux présents, l'un en *o*, l'autre en *mi*. La terminaison *mi* « moi » est seule générale et primitive : si le grec et le latin l'ont le plus souvent perdue, l'indien et l'éranien l'ont le plus ordinairement gardée, et ils sont certainement plus fidèles à la forme primitive.

Julien Vinson.

The 102d report of the british and foreign Bible Society... London, 1906, in-8°, xvj-470-(ij)-272 p.

Ce volume, aussi intéressant que les précédents, ne contient aucune carte géographique. Le budget de la Société s'est élevé pendant l'année (de mars 1905 à mars 1906) à 313.555 l. st. 1 sh. 2 d., c'est-à-dire à 7.838.876 fr. 45, un vrai budget d'état. Le nombre

des langues dans lesquelles des traductions de la Bible ou du Nouveau Testament, partielles ou totales, ont été faites s'est élevé à 400 dont 11 nouvelles, parmi lesquelles je citerai le *Ladakhi*, sur la frontière du Thibet, et le *Laotien*. On a révisé les traductions en *Urdu* et en *Hindi*, ainsi qu'en *Canara*.

Je crois qu'il y aurait lieu de revoir et de corriger en plusieurs endroits la liste générale des langues. Que signifient par exemple les mentions *Spanish basque* et *do* (*Guipuzcoa*) : on suppose que la première indication s'applique au Biscayen, mais pourquoi ne pas le dire?

J. V.

Suomalais-ugrilaisen Seuran Aikakauskirja. Journal de la Société Finno-Ougrienne, t. XXIII. *Helsingfors*, 1906, gr. in-8°, x-(ij)-50-20-20-iv-60-12-2-21-10-9-20-2-8-7-4-10-11-5-8-7-8-13-12-7-23-2-12-10-9-8-10-33 p., fig., 3 pl. et 1 portrait.

Comme le fait voir cette extraordinaire pagination, ce volume comprend trente-deux mémoires séparés. Composés en l'honneur de M. O. Donner, le fondateur de la Société, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, ces mémoires, précédés d'une dédicace, en suédois et en français, à M. Donner dont le portrait est en regard du titre, sont en finnois, en lapon, en suédois, en français, en italien et en allemand. Tous très intéressants et faits pour les savants les plus compétents, ils ont trait aux langues, aux mœurs, au folk-

lore des Finnois, des Magyars, des Lapons, des Mordvines, des Esthoniens et autres oural-altaïques. C'est un recueil de premier ordre.

Je regrette de n'avoir pas été prévenu de cette publication, à laquelle j'aurais été heureux d'envoyer une modeste contribution, en l'honneur d'un linguiste auquel tout le monde studieux doit rendre un légitime et sincère hommage.

J. V.

Suomalais - ugrilaisen seuran toimituksia. Mémoires de la Société Finno-Ougrienne. Tome XXIII et XXIV. *Helsingfors*, 1905, (ij)-xviij-304 p. et (ij)-90 p. gr. in-8°.

La première de ces deux livraisons se compose du commencement d'un travail de M. K. F. Karjalainen, en allemand, sur la phonétique votiaque: le vocalisme de la première syllabe. La seconde est le complément (appendice et index) d'un travail précédemment publié (n° xx), sur le lapon de Polmak, par M. Konrad Nielsen.

J. V.

Revue internationale des études basques. Paris, Paul Geuthner, 1907, in-8°, n°s 1 et 2, (iv)-216 p.

Cette nouvelle publication, très intéressante et très utile, véritablement internationale, paraît appelée à un très grand succès. Elle est dirigée, avec une rare *maestria*, par notre éminent collaborateur M. Julio de

Urquijo; le secrétaire de la rédaction est M. Georges Lacombe également bien connu de nos lecteurs.

Les deux premiers numéros contiennent un grand nombre d'articles aussi variés qu'intéressants, touchant à la linguistique, à la littérature, à l'ethnographie et à l'histoire. Citons, parmi les principaux : *Les études basques de 1901 à 1906*, par Julien Vinson, et un *post-scriptum* de M. de Urquijo; *Jean de Tartas*, par M. J. de Jaurgain; *Le bilçar d'Ustaritz*, par M. Yturbide ; *Fables* en Biscayen, attribuées au P. Zavala; *Le Catéchisme de Arzadun* (avec photogravures, par M. de Urquijo; *Corisandre d'Audoains*, par M. de Jaurgain; *Variantes des exemplaires de Liçarrague*, par G. Lacombe; des notices bibliographiques, biographiques et philologiques par MM. Daranats, Dubarat, Mujica, Eleizalde, Aguirre, Baraibar, de Charencey, Darricarrère; et enfin une réimpression, rigoureusement exacte, du premier livre souletin en imprimé connu, l'*Onsa Hilceco bidia* de Tartas. J. V.

Bulletin du parler français au Canada. Tome V, nos 4 à 7, déc. 1906 à mars 1907. *Québec*, Université Laval, 1906-7, p. 121-279.

On y trouve de fort intéressants travaux : la suite du Lexique Canadien-Français; Glanures et Sarclures; des Bulletins bibliographiques qui témoignent de l'activité littéraire de nos compatriotes d'origine; des ar-

ticles fort instructifs sur le langage commercial (par M. J.-P. Paradis), quelques vieux mots dans des documents anciens (par M. Phlieas Gagnon), les noms populaires de quelques plantes canadiennes (par M. C. Laflamme), le compte rendu de la séance générale de la Société du 12 décembre 1906, etc.

Le dernier numéro contient une nouvelle étude de M. Rouillard sur les prénoms au Canada. Nous y apprenons que de malheureuses fillettes ont été appelées, là-bas, *Thessalonique*, *Lucivinia*, *Dorsina*, *Ozith*, *Eximasse*, *Ananolie*, *Plumycta*, *Lauriervine* et d'infortunés garçons *Ira*, *Phébé*, *Philandre*, *Perplexe* et *Amydano!*

Un excellent travail qui se recommande à toute l'attention du linguiste est celui de M. Rivard sur *la francisation des mots anglais dans le franco-canadien*. Mais il est gâté par la transcription grotesque de MM. Gilliéron et Rousselot.

J. Vinson.

Revue du monde musulman (volume 1, nos 3 et 4). *Paris*, E. Leroux, janvier et février, 1907, p. 305-640.

Outre les revues très intéressantes et si bien faites de M. Bouvat, ces deux numéros contiennent, comme on devait s'y attendre, de très remarquables travaux : les Hongrois et les études musulmanes (L. Bouvat), les Habous de Tanger (Al Moutabassir), une université

musulmane en Tunisie (Emile Amar), les Turcs et les indigènes en Tripolitaine (N. Slousch), l'instruction publique chez les Kirghizes (N. Slousch), le collège d'Aligarh (L. Bouvat), les musulmans chinois (Nigarendê et Al-Katib), le Pan-Islamisme et le progrès (A. Lechatelier), les Laks du Caucase (N. Slousch), le clergé musulman aux Indes néerlandaises (A. Cabaton), etc., etc. Je signale tout particulièrement, une excellente étude de M. L. Bouvat sur la Presse musulmane avec de nombreux spécimens et de très curieux fac-simile de titres. J. V.

Anthropos, Revue Internationale d'Ethnologie et de Linguistique, sous la direction du père G. Schmidt. *S. Gabriel*, Moedling près Vienne (Autriche). Tome II, n° 1, 1907, in-8° carré de 180 p. et nombreuses planches.

Journal véritablement international, car il accepte des articles dans toutes les langues, dû à la collaboration de savants et de missionnaires catholiques. Le numéro que nous avons sous les yeux se compose de seize articles, en français, latin, anglais, italien, allemand et espagnol. Je signale particulièrement ceux du P. Caïus, *Au pays des castes* (p. 35-39), du docteur Casartelli : *Hindu mythology and litterature as recorded by Portuguese Missionaries of the early 17th century* p. 128-132); de M. Alph.Pinart, *Geroglifi entre los*

Indios de la Florida (p. 133-136), et du Fr. H. Müller, *Grammatik des Mengen Sprache* (p. 80-99).

La langue dont il s'agit dans ce dernier travail est parlée dans la Nouvelle-Guinée depuis le cap Oxford jusqu'au cap Quoi, sur la côte; elle comprend deux dialectes différenciés par l'emploi plus ou moins fréquent de l'article défini, par les signes de pluralité, etc. Le matériel phonique ne paraît comprendre que les sons et les bruits suivants : *a*, *i*, *u*, *e*, *o*, *ü*, — *k*, *g*, *ng*; *t*, *d*, *n*, *y*, *s*, *l*, *r*; *p*, *b*, *m*, *v*. Il y a un article postposé. Le pluriel se dérive par un *r* préfixe, un redoublement, une suffixation; le duel paraît dérivé du pluriel. Les noms de nombre simples ne vont pas au delà de quatre. Les pronoms ont plusieurs formes : substantive, adjective, possessive, déterminative, et ils varient suivant qu'ils s'appliquent à des personnes animées ou à des êtres inanimés. Le prochain numéro nous parlera du verbe sans doute.

J. V.

VARIA

I. — Politesse espagnole.

On sait qu'en Espagne, lorsqu'on adresse à quelqu'un des compliments sur un objet de toilette, un livre, un objet d'art, un bijou, qu'il a en sa possession, la personne interpellée doit répondre : *á su disposicion* ou *á la disposicion de vm.*, « à votre disposition », c'est-à-dire « veuillez en disposer ». Le dialogue doit se poursuivre : *esta muy bien empleado* « il est bien employé, il est en de bonnes mains ». — *Mucho mejor lo seria* « il le serait beaucoup mieux ». — *No cabe mejoria* « il ne saurait l'être mieux ». Je crois qu'on ajoute encore d'autres phrases.

C'est aussi en Espagne qu'on baise encore, au moins en paroles, les mains et les pieds, et qu'on offre aux visiteurs sa maison.

Victor Hugo, qui se piquait d'espagnolisme, ne manquait pas de dire à ses visiteurs : « cette maison est la vôtre ».

Les billets de faire part de mariage se terminent tous par la formule classique : *y les ofrecen su casa.*

Et cependant, il n'est pas rare d'entendre au-delà des Pyrénées des femmes charmantes employer certaines expressions qui rappellent l'aventure de Sterne avec Mme de Rambouillet.

II. — Le verbe basque.

Pour some water in a bowl
  And make the froth of lathering soap;
Then blow it from the pipelets hole :
  The bubble rises, as we hope,
All huesome as the rainy bow,
  To form the little filmy sphere,
Reflecting all the things below,

Above, around, or far or near.
Even so the verb in baskish tongue,
A perfect mirror, floats in air,
Although no other word is sung,
Portraying all that passes there.
E.-S. Dodgson.

(At Kirk Andreas, Isle of Man, sept. 3, 1901).

III. — Prononciation du français par les Allemands.

Il y a encore en France beaucoup de gens qui ont pour les langues étrangères le dédain le plus profond et qui, dans leur ignorance superbe, émettent les affirmations les plus saugrenues. C'était jadis, en littérature, monnaie courante. A côté de ce joli mot d'Alexandre Dumas : « Ah ! s'écria-t-il en portugais », que de sottises ne trouve-t-on pas dans les romans écrits il y a soixante ou quatre-vingts ans. Un Allemand, par exemple, disait toujours *montame!* pour « Madame » et ne jurait que par *Tarteiffle* « der Teufel ».

Je relisais dernièrement l'un des romans les plus connus de Balzac, un de ceux où le baron de Nucingen (personnification du vieux Rothschild, à ce qu'il paraît) joue l'un des principaux rôles. Balzac a voulu indiquer la manière barbare dont son héros prononçait notre belle langue. Il ne s'est pas mis pour cela en grands frais d'observation. Il est parti de cette hypothèse, qui est d'ailleurs fort discutable, que les Allemands disent toujours *i* pour *u*, *ch* pour *j*, *t* pour *d*, *d* pour *t*, *p* pour *b*, *b* pour *p*, etc., et il a porté la naïveté jusqu'à transcrire dans ce système, non plus les sons, mais l'orthographe des mots. Il n'a pas pris garde aux consonnes muettes, aux groupes de voyelles ; il n'a pas un seul moment réfléchi, par exemple, que *eu* fait un son simple et il commet les abominables phrases que voici :

Fus edes pien hereize (ou *hireise*).
C'esde ein cheffe d'œivre.
Sa vordine esd vaidde.
Fis n'afez bas i baugoub t' eccarts.

Tiddes... che verai dut bir fus.
Elle fus a fantie.
L'esboir te la drouffer.
Edre tans mes eintereds
Vaire tes avvaires
Barler bir moi
Ce g'on abbèle.

. Et ces expressions au moins bizarres : *mods* « mots », *ôme* « homme », *phâme* « femme », *mon hâmi* « mon ami », *eine fenteuse* « une vendeuse », *boind* « point », *hire* « heure », *Ichénie* « Eugénie », *ghibbé* « chippé », *ch'ébrouffe* « j'éprouve », *eine haigcharbe* « une écharpe », et même *le paron ti Nichenguenne* « le baron de Nucingen ».

J. V.

IV. — La langue universelle.

Je trouve, dans un catalogue, l'indication suivante :

« PASILOGIE, ou de la musique considérée comme langue universelle, par Anne-Pierre-Jacques De Vismes. *Paris*, 1806, in-8, cart., qq. taches. »

Il y a eu de tout temps des fous, des utopistes et des rêveurs.

J. V.

L'Imprimeur-Gérant :
E. Bertrand.

CHALON-SUR-SAÔNE, IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND

Pour les annonces de librairie, s'adresser à :

IMPRIMERIE E. BERTRAND
CHALON-SUR-SAONE (Saône-et-Loire)

La Gazette Numismatique Française

Dirigée par F. MAZEROLLE
Bibliothécaire à la Monnaie de Paris

PUBLIE :

Les Catalogues des Œuvres des Graveurs en médailles français avec la reproduction de leurs œuvres principales sur planches hors texte.

L'Historique des Médailles, des Jetons, des Coins et Poinçons des différents Centres et des différentes contrées de la France.

Des comptes rendus d'ouvrages français et étrangers sur la Numismatique; le sommaire des périodiques s'occupant de Numismatique.

Édition luxueusement imprimée, in-8° soleil, publiée à raison de 4 livraisons par an, formant environ 450 pages et comprenant 16 planches hors texte.

Prix de l'abonnement : 25 francs

à envoyer avec la demande à

L'IMPRIMERIE E. BERTRAND

5, Rue des Tonneliers — CHALON-SUR-SAONE — (Saône-et Loire)

Spécialité d'impression de Volumes et Revues

d'Histoire, de Philologie, d'Archéologie
et de Numismatique

TYPOGRAPHIE ORIENTALISTE

COMPRENANT :

Hiéroglyphes — Arabes
Coptes — Hébreu — Syriaque
Cunéiformes — Grecs — Grec d'Inscription
Caractères de Transcription
pour toutes Langues

TYPOGRAPHIE ÉTRANGÈRE

COMPRENANT :

Espagnol — Portugais — Danois — Norvégien — Russe

Travaux pour la Librairie, le Commerce et l'Industrie

IMPRIMERIE E. BERTRAND
CHALON-SUR-SAONE (Saône-et-Loire)

A partir du 1er Janvier 1907, la *Revue de Linguistique* est devenue la propriété de M. Julien VINSON, Professeur à l'École Nationale et spéciale des Langues Orientales, à Paris.

Prière de s'adresser, pour la rédaction, à M. J. VINSON, *58, rue de l'Université, Paris;* pour l'administration et les abonnements, à M. E. BERTRAND, *Imprimeur, 5, rue des Tonneliers, à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire).*

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont *un* exemplaire aura été adressé à la *Revue.*

Philol 43

AUG 6 1907

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

TOME QUARANTIÈME

15 JUILLET 1907

CHALON-SUR-SAONE

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE

E. BERTRAND

5, Rue des Tonneliers, 5

1907

SOMMAIRE DU N° 3

Pages

Les Musulmans du sud de l'Inde, par Julien VINSON... 137

L'influence de l'Ibérie sur la Russie, par Pierre MIRIANISCHVILI 145

Le Verbe dans l'Epître aux Hébreux du Nouveau-Testament basque de Liçarrague, par E.-S. DODGSON. 153

L'hypothèse de la contraction révélatrice d'étymologies indo-européennes, par Paul REGNAUD 169

La langue malaise, par le Dr F. WEISGERBER..... 174

La Science et les Amateurs, par Julien VINSON..... 193

Nécrologie (W. Webster, Victor Henry) 195

Varia. I. Le Nouveau-Testament basque de 1571..... 206

II. Prononciation modifiée..... 206

III. Indiens et Européens..... 207

IV. L'âge et le génie 208

BIBLIOGRAPHIE

G.-A. Grierson. — *Linguistic survey of India*, t. IV.... 196

E. Portal. — *Letteratura provenzale*..... 200

M. Kerbaker. — *La morte di Vaca* 202

J. Berjot. — *Premières leçons d'annamite*.... 202

Th. Gollier. — *Manuel de la langue japonaise* 203

Bulletin du parler français au Canada, t. V. 204

Revue internationale des Etudes basques, n° 3..... 204

Revue du Monde Musulman, nos v, vi et vii..... 205

LES MUSULMANS DU SUD DE L'INDE

Les Musulmans de la pointe méridionale de l'Inde se partagent en deux grandes catégories bien distinctes, les *Tulukkars* « turcs » ou *Paṭhâns* (synonyme d'*Afghans*) et les *Choulias* ou *Maplets*. Les premiers sont les descendants directs des immigrants venus du Nord à partir du Xe siècle de notre ère ; ils ne sont point confondus avec la population indigène ; ils parlent divers dialectes de l'hindoustani (*urdû* et *dakknî* notamment), qu'ils écrivent à l'aide de l'alphabet arabo-persan, augmenté de trois signes quadriponctués pour représenter les consonnes cérébrales ou linguales. Les seconds, au contraire, ne se distinguent guère du reste de la population locale ; ils en ont les goûts, les habitudes, le langage ; ils écrivent cependant les idiomes du pays à l'aide de l'alphabet arabe directement importé et auquel ils ont ajouté quelques signes ponctués par-dessus et par-dessous pour correspondre aux articulations dravidiennes spéciales [1]. Ils savent lire l'arabe, car ils ont des écoles où on leur fait apprendre par

1. Cf. *L'écriture arabe appliquée aux langues dravidiennes*, par Julien Vinson (*Journal Asiatique*, 1895).

cœur le Qorân, sans le leur expliquer d'ailleurs. On les appelle *Maplets* sur la côte occidentale et *Choulias* sur celle de Coromandel. Ils se divisent en castes dont les membres sont distingués par des appellations particulières : Sinnapoullé*marécar*, Ahmedkandu*lebbé*, Mugammadu*ravuttar*; les paṭhans ajoutent ordinairement à leurs noms les qualifications de *khân*, *çâhib* ou *cheick*.

Le recensement de 1901 a établi qu'il y aurait, dans les régions qui nous occupent, 910.843 *Maplets*, 425.788 *Lebbés* et 25.000 *Choulias* environ.

Que signifient ces divers mots et quelle est l'origine de ces populations? Les Musulmans du sud, qui ne parlent ni l'hindoustani ni le persan, sont incontestablement les descendants de commerçants arabes qui venaient trafiquer sur les côtes de l'Inde et qui s'alliaient à des femmes du pays, de castes fort inférieures ordinairement. Elles étaient simplement pour eux des concubines temporaires et ils les abandonnaient avec leurs enfants ou les passaient à d'autres arrivants, quand, leurs affaires terminées, ils retournaient chez eux ou allaient ailleurs.

C'est ainsi qu'on explique le mot *Mâppiḷḷei*, qui voudrait dire, en tamoul, « fils de mère » (et de père inconnu). On lit à cet égard, dans le *Glossary of Indian Terms* de H.-H. Wilson, Londres, 1855, in-4° : « *Mappilla*, plur. *mappillammar*, commonly *moplah* or *moplay*, malayâla. A native of Malabar, or descendant of the Arabs, who first settled in Malabar, lit. « the son (*pilla*) of his mother (*ma*) » as sprung from the intercourse of foreign colonists, who were

persons unknown, with malabar women ». Dans leur dictionnaire *Hobson-Jobson*, MM. Yule et Burnell disent, de leur côté, que cette appellation s'applique aussi aux chrétiens nestoriens du Travancore et de Cochin et qu'en tamoul *mâppiḷḷei* signifie proprement « fiancé » ou plutôt « gendre, beau-fils » ; ils rappellent que le Dr Badger y voit une altération de l'arabe *falaha* et lui donne, comme à l'égyptien *fellah*, le sens de « cultivateur », tandis que M. C.-P. Brown y voit une altération de *mu'abbar* « de dessus les eaux ».

Sur ma demande, mon ami M. Bourgoin, Conservateur de la Bibliothèque de Pondichéry, a bien voulu s'enquérir des traditions qui auraient cours parmi les Musulmans de Pondichéry et de Karikal, sur leur origine. L'un d'eux lui a remis une note dont voici la traduction :

« Hasan et Huçain, fils de Huzrat 'Ali Mortaza, petits-fils du Prophète, furent invités à se rendre auprès des habitants de Kufa qui leur disaient qu'ils étaient prêts à les reconnaître comme les légitimes successeurs de Mahomet. Confiants dans ces promesses, Hasan et Huçain allèrent chez les Koufiens qui les assassinèrent de sang-froid.

» Un siècle après, Gengis-Khan, le conquérant tartare, traversa la Perse et passa en Arabie dans le but de se venger des Koufiens. Il les aurait exterminés tous, jusqu'au dernier, sans son ministre qui lui persuada de faire transporter tous les Koufiens mâles dans diverses contrées de l'Univers. Quatre gros vaisseaux en furent remplis et partirent de l'Arabie.

» Un de ces vaisseaux arriva à la côte de Malabar, près de Cochin ou de Tellichéry. Les trois autres mouillèrent à Négapatam, à Madras et à Paliacate, sur la côte de Coromandel. Toutes ces localités étaient alors des villages de pêcheurs très peu peuplés ; outre les marins (*macouas*), il n'y avait que des *çânârs* (ceux qui extraient le suc du cocotier pour en faire une boisson fermentée). Les Koufiens débarqués, n'ayant point de femmes, car leurs femmes et leurs filles avaient été réduites en esclavage par les vainqueurs, s'unirent à des Indiennes et alors commença la multiplication d'une nouvelle race.

» Comme ils ne connaissaient pas la langue du pays, les nouveaux débarqués répondaient toujours, à toutes les questions que leur posaient les indigènes : *labbéik*, avec le sens de « merci » ou « bien ». C'est pourquoi les Indiens les appelèrent *Lebbés* ou *Lévés*. Les enfants nés des nouveaux venus et des femmes du pays furent aussi appelés *Lebbés* à la côte de Coromandel. Au Malabar, on les désigna sous le nom de *Mapplets* (*Mâppiḷḷei*), qui veut dire « mari » en tamoul, parce que, faute de connaître leurs noms propres, on appelait « maris » *mâppiḷḷei* les étrangers mariés à des femmes indigènes.

» Au commencement, les *Lebbés* furent pêcheurs ou fabricants de filets. Puis quelques-uns devinrent tailleurs et prirent le titre de *Choulias*, *Chônavar*, ou *Tayakkar*. Leur colonie s'était augmentée, ils se marièrent entre eux et cessèrent de prendre des femmes du pays. Un certain nombre de *Lebbés* abandonnèrent les villages de la côte et allèrent se

fixer dans les villes de l'intérieur en qualité de marchands de poisson sec salé ; ils prirent des femmes dans ces villes et s'y adonnèrent à divers travaux de culture. Ils formèrent alors la tribu des *Ravoutters* ou *Kayalers*.

» Ceux des *Lebbés* qui firent des voyages sur mer pour commercer, en qualité de marchands de tissus, et qui acquirent ainsi de l'argent, de la considération et de l'instruction, méritèrent l'appellation de *Maraikkâyer* (en fr. *marécars*) « grands hommes » ou « maîtres hommes ».

» On appelle *Tuḷukkérs* tous les Musulmans en général ; *Paṭhans* les conquérants venus du Nord, qui ne sont pas unis à des femmes indigènes et dont la race est restée pure ; *Saïds* ou *Mias* les descendants du Prophète. »

Suivant W. Logan (*Malabar*, Madras, Gov. Press, 1887), *Chônaka*, qui est la forme littéraire de *Choulia*, serait une altération de *Yavanaka*, Yonien, Grec. Dans le *Payyanûr pât*, le plus vieux poème malayâla connu, certains marins sont appelés *Chônavan*. *Chônavan*, *Chônagar*, *Chonaka*, *Jonaka* sont identiques. Il y aurait bien là un souvenir des anciennes relations commerciales de l'Inde méridionale avec les Européens.

M. Bourgoin ajoute, dans la lettre qu'il m'a fait le plaisir de m'adresser : « Les *Choulias* sont donc les « matelots ». Aussi, à Karikal, les marins et les bateliers musulmans sont-ils officiellement appelés « bateliers *choulias* » par opposition aux « bateliers *caréars* » ; ceux-ci sont des marins du rivage (*karéi*),

de terre, d'eau douce. A Pondichéry, il y a la rue des Choulias. Les *Lebbés* ou *Lévés*, comme on dit à Karikal (le mot est inusité à Pondichéry), exercent les professions de marchands, boutiquiers, petits commerçants, etc. Devenus riches après avoir entrepris des voyages sur mer avec des cargaisons d'étoffes, ils sont très fiers de s'appeler *Marécars*.

Dans le *Manual of the District of Tanjore*, par Venkasamy Row (*Madras*, 1883), on lit, sous la rubrique *mixed races :* « The community which comes prominently to view under this head is that of the tamul-speaking Mahomedans called *Labbés* or *Sonakars*, a race of mixed Semitic and Turanian blood. They are the descendants of the early colonists from Arabia, who emigrated from their native land in the early part of the eighth century, in consequence of the tyrannical sway of Hijajben Yusef, and to whom the coast line of Tanjore, as commanding a never-failing trade in rice with Ceylon, held out special attractions. First establishing themselves, as elsewhere, on the coast, they have in course of time crept into the interior, and have everywhere adopted the language of the country. In the absence of all restraint, religious or social, they, on their first settlement, took women of the lowest classes as both wives and concubines, and also admitted into their households, and made members of their own family, young boys and girls of the same class, who were either parted with for a consideration or abandoned by their relations during the prevalence of famine and general distress. And the resulting cross-breed

race, with free concubinage and widow-marriage, has rapidly multiplied and is multpilying.

» The *Labbés* who inhabit the coast have the honorific title of *marakkayar*, and those who have settled in the interior that of *ravuttar*.

» The *Labbé* class constitutes more than four fifths of the Mahomedan population of Tanjore.

» Caste rules, in respect of inter-marriage, are now observed more or less, by all classes of Mahomedans, the *Labbés* not excepted, but the custom is recent. »

A propos du mot *ravuttar*, M. Bourgoin écrit : « J'ai questionné, il y a déjà longtemps, à Karikal, diverses personnes, sur la signification de ce mot, sur son origine, son étymologie ; et voici ce qu'on m'a dit à ce sujet : certains Choulias ayant renoncé aux métiers exercés tout d'abord par les descendants des Arabes unis à des femmes de la côte de Coromandel, devinrent agriculteurs ; leurs mères étaient ou des veuves de la caste des *Sûrar* ou des filles de cette caste. Par une sorte d'atavisme, ils s'adonnèrent au travail des champs et particulièrement à la culture du bétel ; encore aujourd'hui, les plus beaux jardins de bétel sont cultivés par des Musulmans. C'est ceux-là qui ajoutent à leurs noms le titre de *ravuttar*. »

Il est difficile d'expliquer ce mot *ravuttar* en tamoul ; il y a là évidemment des altérations profondes ; le dictionnaire de la Mission de Pondichéry le traduit « cavalier ». *Macoua*, qu'on a vu plus haut, est proprement *mukkuvan* « pêcheur ».

Quant à *lebbé* (*ilappai*), le même dictionnaire le traduit « marchand ». MM. Yule et Burnell, qui l'écrivent *lubbye*, *lubbee*, rapportent l'explication de M. C.-P. Brown pour qui ce serait une altération de *'arabi*. Mais on y voit généralement l'arabe *labbaïk* « me voici, je suis à toi, je suis prêt à t'obéir, etc. ».

Marécar est proprement *muraikkâyar*, pour *marakkâyar*, et vient de *maram* « arbre, bois, vaisseau »; c'est donc quelque chose comme « marin, navigateur, armateur ».

Julien Vinson.

APERÇU

SUR

l'influence de l'ancienne Ibérie sur la Russie ancienne

AU POINT DE VUE LINGUISTIQUE

I

Quelle influence l'ancienne Ibérie a-t-elle eue sur l'ancienne Russie ? Cette question pourra bien étonner quelques-uns, mais le fait de cette influence est hors de doute.

Quelques auteurs trouvent l'influence de l'Ibérie dans une poésie populaire russe sur Thamar, reine de Géorgie (XIIe s.), dans l'architecture russe où l'on remarque quelquefois des dômes coniques, reproduits d'après ceux des églises géorgiennes, et dans l'écriture slave, dont quelques caractères ressemblent à ceux de l'écriture géorgienne dite *khoutzouri*, sacrée.

Les autres prétendent que l'ancienne Ibérie aurait dû avoir de l'influence sur l'origine même des Russes. Par exemple, selon Rawlson, orientaliste anglais, l'ancien Moscou avait été une colonie des Mosches, peuple géorgien de la province de Meschethi qui a joué un grand rôle dans l'histoire de la Géorgie, et a donné à la patrie des noms illustres, des rois, des hommes d'état, des écrivains et des

artistes. Procenco, auteur russe, dans un ouvrage spécial, nous assure que les Variagui, invités par les Russes et qui fondèrent le royaume de Russie, étaient des Ibères.

Il est bien possible que les opinions que nous avons rapportées soient adoptées par les uns et rejetées par d'autres à cause de l'origine qui sépare les Russes indo-européens d'avec les Géorgiens sémites. Les anciens peuples d'Urarthu et Hethi [1], qui sont considérés comme les ancêtres des Ibères et des Arméniens, formaient, dans l'antiquité la plus reculée, une puissante nation répandue dans toute l'Asie mineure jusqu'aux sources de l'Euphrate. Par conséquent, ils pouvaient être en contact avec les Slaves qui, par leurs invasions, atteignaient parfois même Constantinople et les autres endroits peuplés aux bords de la mer Noire.

Ce sont ces circonstances qui firent naître chez quelques auteurs le désir de rechercher l'influence de l'Ibérie aussi sur la langue russe. Dans ce but, Moïse Djanaschvili a d'abord essayé de comparer quelques formes grammaticales russes avec celles du géorgien. Il nous a montré, dans la revue géorgienne *Moambé* (Le Messager), d'une manière assez persuasive, que *oscha*, terminaison de la troisième personne du pluriel du passé des verbes slaves, n'est autre chose que *es* des verbes géorgiens pris à la même

1. Ne sont-ils pas équivalents aux formes géorgiennes *Urethi*, qui veut dire le pays d'Ur, et *Hethi*, le pays de Hi. On pourrait les traduire, en arménien, *Vrastan*, la Géorgie, et *Haïastan*, l'Arménie.

personne, au même nombre et au même temps. Ensuite c'est L. Lopatinsky qui a lu en russe, dans la Société archéologique de Tiflis, un exposé spécial sur ce que le suffixe russe *sky*, employé pour quelques adjectifs, n'est que *squa* qui, en mingrélien, dialecte géorgien, veut dire « le fils » et dérive d'une racine géorgienne *su* ou *schu*, d'où *schuili* « le fils ». Le *qu* y est aspiré aussi bien que dans les mots mingréliens *tchquimi* « mon » (géor., *tchemi*), *squani* « ton » (géor., *scheni*), et géorgiens *qumari* « le mari » (svane, dialecte géorgien, *maré ;* arménien, *mard*) et *quvrivi* « le veuf » (arménien, *aïri*).

Jusqu'à présent, les recherches sur la question se sont arrêtées à ce point. La philologie comparée est bien le moyen de recherches le plus rassurant et c'est pour cela que nous avons pris le parti d'expliquer quelques faits de la philologie russe qui restaient inexpliqués.

La langue russe emploie, pour le superlatif, le suffixe *eischi*, qui n'est que *esi*, employé en géorgien pour le même degré. Les lettres *s* et *sch* ne sont que les expressions des sons sifflants qui se remplacent l'un par l'autre. Le sens du suffixe géorgien *esi* reste pour nous inconnu et il ne sert qu'à indiquer la comparaison des objets.

Pour exprimer le genre féminin, la langue russe emploie souvent le suffixe *kha*, mais sa signification reste pour les Russes inconnue. Dans les inscriptions cunéiformes laissées par le peuple d'Urarthu et Hethi, les cunéologues rencontrent souvent le suffixe *khi* qu'ils traduisent « le fils ». Or, le nom *Cardu-khi*,

que les anciens Grecs donnaient aux Géorgiens, doit se traduire « le fils de Cardu », en géorgien *Quarthu*, d'où *quarthueli*, nom que les Géorgiens se donnent à eux-mêmes. Aussi entendons-nous le suffixe *khi* dans le nom slave *variagui*, « issus », selon Procenco, « des Ibères ». Par conséquent, *variagui* devrait indiquer « le fils d'Ur ». Ce nom donna l'origine aux termes *Vrastan* et *Vir*, employés par les Arméniens pour désigner la Géorgie et les Géorgiens, d'où dérive à son tour l'Ἰβηρία classique. Il est à remarquer que le suffixe *khi*, comme tel, se retrouve dans un seul mot géorgien, *zrokha* « la vache », et comme racine aussi dans un seul mot *mkhevali*, qui veut dire « la fille ». Mais, en mingrélien, dialecte géorgien, il existe toujours en qualité de suffixe et s'emploie quand on veut indiquer une naissance de la fille, par exemple *dadikhé* « née Dadiani ». Aussi s'emploie-t-il en arménien pour indiquer le genre féminin, par exemple *varjouhi* « l'institutrice ». Après cela, il est évident que le suffixe russe *kha* sert aussi à indiquer le féminin. Les mots russes *portnikha* « une tailleuse », *starukha* « une vieille », *povarikha* « une cuisinière », ne peuvent être expliqués autrement qu'à l'aide du suffixe *khi*.

Pour quelques noms substantifs, les Russes emploient le suffixe *ar*, par exemple *pakhar* « un laboureur », *buntar* « un révolté », *zvonar* « un sonneur ». Ce suffixe-là nous rappelle *ari* qui dérive de *ar*, *il est*, et s'emploie en géorgien pour les participes et les noms substantifs, par exemple *maquéburi* « louant », *naquébari* « loué », *saquéburi* « à louer »,

odischari « un habitant d'Odischi ». Les mots *mtsqrali* « fâché », *mkhrdali* « timide », nous représentent les formes avec changement de *r* en *l* devant *r* radical.

Aussi quelques noms substantifs russes ont-ils parfois le suffixe *ian*, par exemple *smutian* « un tracassier », *buian* « un insensé ». Ce suffixe n'est que le *iani* du géorgien, employé quand on veut répondre à la question *avec quoi ?*, par exemple *inadiani* « capricieux ». Les Arméniens s'en servent aussi pour indiquer le nom du père, par exemple *Petros Marcoséan* « Pierre fils de Marc ».

Nul doute que quelques linguistes trouveront l'identité des suffixes géorgiens *ari*, *ali* et *iani* avec *arius*, *alis* et *ianus* employés dans la langue latine avec le même sens. Mais je dirai à mon tour que cette identité des suffixes géorgiens et latins va nous intéresser plus encore en présence d'une grande multitude de racines primordiales communes que nous rencontrons dans les deux langues parmi lesquelles il y a, comme on le sait, une grande différence d'origine.

Après cette hypothèse de Trombetti suivant laquelle les langues aryennes et sémitiques auraient une seule langue pour mère, surgit une question : le géorgien ne paraît-il pas être le prototype de la langue mère, cherchée par Trombetti ?

II

A l'époque païenne, quand il fallait immoler quelques animaux pour rendre les dieux cléments,

les Ibères avaient l'habitude d'immoler un veau, en géorgien *zuaraki*, de *zuara*, et l'acte d'immolation s'appelait *zorva* (*ua* = *o*), qui, plus tard, s'est changé en *tzirva* « la messe ». Le mot russe *jertva* « la victime », dont *jer* est une racine, nous rappelle bien le géorgien et devait signifier, au commencement, une offrande de veau.

L'action du *zorva*, dans l'antiquité, avait lieu sur les places publiques ou foires. Aussi les Russes auraient-ils dû accomplir le *jertva* à leur *vetché* qui, étant une place publique, formait en même temps la foire, le lieu des discussions. Ce qui nous le confirme, c'est le *forum* des Latins (*fari*, parler) et l'ἀγορά des Grecs (ἀγοράωμαι, parler) où, comme nous le savons, avait lieu l'immolation des veaux, ainsi que les discussions concernant les affaires publiques et la vente, à savoir la fixation des prix. Le mot géorgien *btché* « un juge », dont la racine est *btch* ou *vtch* et d'où dérive le verbe arménien *vtchrel* « fixer, marchander » et le mot géorgien *vatchari* « un marchand », n'est que le prototype du *vetché* des Russes. Ainsi *vetché* devait d'abord indiquer le juge, comme veut dire le *btché* des Géorgiens, mais ensuite il était rattaché à une place où avaient lieu le jugement et la vente. Il est complété d'un *e* ainsi que *vetch*, qui veut dire en arménien « la dispute ». Les usages du *vetché* russe étaient les mêmes que ceux du *forum* latin, de l'ἀγορά grec et pour les ancêtres des Géorgiens et des Arméniens (avant l'arianisation de l'arménien); le mot *laparaki*, qui veut dire en géorgien « la discussion », a conservé dans la bouche des

Arméniens le sens de « place publique », comme nous le montre le mot *hraparak*.

Les Russes étaient des agriculteurs et nous trouvons dans leur langue les termes propres à l'agriculture comme *pakhat* « labourer » et *plug* « la charrue ». Mais que veut dire le mot *sokha* qui, en russe, a le même sens que *plug* ? Ce terme, par sa forme et sa signification, nous rappelle le *sakhnisi* des Géorgiens qui signifie proprement « à labourer ». La racine en est *khun*, d'où *khunva* ou *khvnva*, vulgairement *khvna* « labourer ». *Sa* en est le préfixe et *isi* n'est que la terminaison que l'on emploie parfois pour indiquer le participe futur passif. La racine *khun* représente un développement de l'ancien *khu*, ainsi que le *sunt* des Latins à l'égard de la forme slave *sut*, qui a le même sens. Le *u* a disparu dans *sokha*, ainsi que dans *sakhnisi*, mais ce qui est à remarquer dans *sokha*, c'est qu'il a conservé le préfixe *so*, qui est équivalent au *so*[1] des Géorgiens que l'on rencontre seulement dans deux mots, *somekhi* « l'arménien », *sopheli* « le monde, le village ».

Qu'est-ce que le mot *jat*, qui veut dire en russe « moissonner » ? Ce mot, ainsi que *snop* « la gerbe », nous rappelle le mot géorgien *zna* « la gerbe ». La lettre *a*, en slave, se prononçait *en*. Nous en sommes assurés par sa conjugaison : *jnu* « je moissonne », *jnesch* « tu moissonnes », etc. Au mot géorgien *zna* se rattache aussi le troisième mot russe *zerno*, qui

1. Ses autres formes sont : *su*, rencontré dans le mot *suphèra* « le royaume », *sé*, dans *sephé* « royal », et *si*, dans plusieurs mots, à savoir, *sitqua* « dire », *sirbili* « courir », etc.

signifie « le grain » et qui aurait dû auparavant exprimer seulement « le grain de blé ». La racine de *zerno* est *zen*, *r* n'y est qu'une aspiration. *Zen* nous rappelle la racine géorgienne *tzen*, d'où les *tzentzis* « pousser » et *tzanel*, des Arméniens, qui veut dire « semer », sans aucun doute, et ces mots sont dérivés de *zna*, dont la racine s'entend mieux dans le mot *snop*.

Dans l'histoire de l'évolution des principes de la religion, de la politique et de l'agriculture dans l'ancienne Russie, les termes *vietche*, *jertva*, *sokha*, *jats*, *snop* et *zerno* doivent, sans doute, avoir une grande valeur, mais, pour mieux les comprendre, il faut que nous cherchions leur origine et leur explication dans la langue des Ibères ou Géorgiens actuels.

La philologie slave, à l'aide du géorgien, pourra expliquer beaucoup de choses au premier abord inexplicables, si messieurs les slavistes se mettent à étudier la philologie géorgienne.

PIERRE MIRIANISCHVILI.

Tiflis, le 20 mars 1907.

A SYNOPSIS

ANALYTICAL AND QUOTATIONAL

of the 338 Forms of the Verb, used in the Epistle to the Hebrews, as found in the Baskish New Testament of Jean de Liçarrague, *printed in 1571, at La Rochelle.*

Ὀυ ῥᾴδιον ἅπαντα· μάνθανε μέντοι ὅσα κεφαλαιώδη (Lucien, *Dialogue des Morts*, 17).

[The alphabetical order here assumed is A, B, C and Qu = K, D, E, G, I, L, N, T, TZ and Z and C and Ç = Z.]

AC. 1. Impératif singulier 2e personne, régime singulier, adressé au masculin[1], auxiliaire actif. *Have thou it, o man!*

1. Du tutoiement masculin, on voit dans cette Epître les 22 mots que voici : Ac, Deçán, Diaudec, Dic, Diraueat, Dituc, Dituc, Ditzán, Draucac, Drautac, Duc, Duc, Nauc, ez Taquiála, ez Teçála, ezTituc, ezTituc, ezTuc, Çayán, Çaic, eTZaizquic, eTZiayóc.

Le tutoiement dans l'Evangile de St Marc, que nous avons étudié dans la *Revue de Linguistique* (1898-1903), contient les 83 mots que voici :

Masculins (c'est-à-dire en s'adressant à un homme), 75 : Ac, Aguc, Auc, Daquiala, Daquizquic, baDacusquic, baDacussac, Daguiadan, baDaguic, baDeçac, Deçánçat, Diabiltzac, baDiacusquiat, Diagu, Diarioc, Diat, Dic, Dié, Dieçadan, Dihoac, Dioc, Diossat,

8. 5. ..., Bada IKUSS*ac*... Or voy

ADI. 1. Imp. sing., 2e p., auxiliaire. *Be thou !*

1. 13. ..., IAR *adi* ene escuinean, ..., Siez-toy à ma dextre,

AIZ. 7. Indicatif présent, 2, verbe substantif. *Art.*

1. 5. ..., Ene Semea AIZ hi, ..., Tu es mon Fils,

1. 11. ..., baina hi permanent AIZ : ..., mais tu es permanent :

1. 12. ... : baina hi hura bera AIZ, ... : mais toy, tu es vn mesme,

5. 5. ..., Ene Semea AIZ hi, ..., Tu es mon fils,

5. 6. ..., Hi AIZ Sacrificadore ..., Tu es Sacrificateur

7. 17. ..., Hi AIZ Sacrificadore ... (Hautin mit *aiz*, parce que Liçarrague avait lu « Ὅτι σὺ ἱερεὺς ».) ..., Tu es Sacrificateur

7. 21. ..., Hi AIZ Sacrificadore ..., Tu es Sacrificateur (H. mit *aiz*, parce que L. avait lu « Σὺ ἱερεὺς »).

AICEN. 1. I. q. *aiz*, auxil., avec *e* euphonique devant *n* conjonctif. *That thou art.*

Diraucuc, Diraueat, Dituala, Dituanac, Dituc, Dituc, Drauat, Drauc, Ditzán, Drauzquián, Duán, Duaná, Duana, Duc, Duc, Eyec, Eçac, Gaituc, Gaitzac, Gaitzaizquic, Guendiquec, Ieçaguc, Ieçagun, Iecec, Ietzéc, Itzac, Nauála, Nauc, Nauc, Neçaquec, Neçan, Nitziayec, ikusQuic, ezTaguioala, ezTeçála, ezTerreola, ezTerroan, ezTié, ezTituc, ezTuála, ezTuc, ezTuc, ezTseaquiagu, Çaic, Caizquic, baCeaquiat, baCeaquiagu, Cieçan et eTZieçan, Cieçateán & eTZieçatean, Cioc, Citiagu, Citiat, Cituán.

Féminins, 8 : Dionán, Diosnat, Draunat, Dun, ezTinát, ezTun, ez Tun, eTZeaquinat.

2. 6. ..., harçaz ORHOIT *aicen* ? ... que tu as memoire de luy ?

AICENEAN. 1. I. q. *aiz*, aux. *e* euph., *n* pronom relatif temporel décliné au temporel (*nean* = *quand*). *When thou art.*

12. 5. ... harçaz CORREGITZEN *aicenean*.
... quand tu es reprins de luy.

AV. 1. Indic. prés., s., 3, rég. sing., 2e pers., aux. act. *Has thee.*

1. 9. ... : halacotz UNCTATU *ukan au* Iaincoac, eure Iaincoac ... : pour ceste cause Dieu, ton Dieu t'a oinct

AVT. 7. Ind. prés., s., 1, r. s., 2e p., aux. act. *I have thee.*

1. 5. ..., nic egun ENGENDRATU *aut* hi ? ..., ie t'ay auiourd'huy engendré ?

2. 12. ..., *eta* Eliçaren'erdian LAUDATUREN *aut* hi.
..., & te loueray au milieu de l'assemblée. (The greek text has no equivalent for *eta* or &.)

5. 5. ..., nic egun ENGENDRATU *aut* hi.
..., ie t'ay engendré auiourd'huy.

6. 14. ..., Segur BENEDICATUZ BENEDICATUREN *aut*, eta MULTIPLICATUZ MULTIPLICATUREN *aut*.
..., Certes ie te beniray abondamment, & te multiplieray merueilleusement.

13. 5. ..., E*zaut* UTZIREN, eta e*zaut* ABANDONNATUREN. ..., Ie ne te laisseray point, & ne t'abandonneray point.

AVÇVE. 2. Impér. pl., 2, r. s., aux. act. *Have ye it !*

3. 12. GOGO*auçue*, anayéac, Freres, prenez garde

12. 25. BEGUIR*auçue* ... Voyez

BEDI. 1. Imp. s., 3, aux. *Be it, let it be!*

13. 1. Charitate fraternala EGON *bedi*. Que la charité fraternelle demeure,

BEÇATE. 1. Imp. pl., 3, r. s., aux. act. *Let them have Him!*

1. 6. ..., Eta ADORA *beçate* hura Iaincoaren Aingueru guciéc. (H. omit la virgule.) ..., Et que tous les Anges de Dieu l'adorent.

BIRE 1. Imp. pl., 3, v. subst. *Be they, let them be!*

13. 5. *Çuen* conditioneac BIRE auaritia gabe, Que vos mœurs soyent sans auarice,

BAICARA & GARA. 14. Ind. prés., pl. 1. *We are.* (*Cara* is probably more ancient than *gara*. Many instances prove that an initial *g* in the Baskish of the 16th century, where our study of it finds its beginning fixed by cruel destiny, represents an earlier *k* or hard latin *c*.)

2. 5. ..., ceinez MINÇO bai*cara*: ..., duquel nous parlons.

3. 6. ...: ceinen etchea baiCARA gu, ...: duquel nous sommes la maison,

3. 14. Ecen Christen participant EGUIN *içan gara*, ..., ceinez SUSTENGATZEN bai*cara*, Car nous sommes faites participans de Christ, ... de nostre soustenance (voyez *baDeçagu*).

4. 3. Ecen SARTHUREN *gara* reposean gu, Car nous ... entrerons au repos,

6. 9. Baina SEGURATZEN *gara* ... : hunela MINÇO ba*gara*-ere. Or nous-nous sommes persuadez ..., ia soit que parlions ainsi.

7. 19. ... ceinez HURBILTZEN bai*cara* laincoagana. ..., par laquelle nous approchons de Dieu.

10. 10. Cein vorondatez SANCTIFICATU içan bai*cara*, Par laquelle volonté nous sommes sanctifiez,

10. 39. Baina gu ez GARA (H. mit guezgara) Mais nous ne sommes point

12. 9. ..., eta VICICO bai*cara?* ..., & viurons?

12. 25. ..., gu anhitzez guehiago PUNITUREN *gara*, ..., nous serons punis beaucoup plus

13. 18. ... : ecen ASSEGURATZEN *gara* ... : car nous-nous asseurons

baiQVIRATE. 1. Ind. fut., pl. 1, v. s. It is the old form of souletin *guirate*. (See Inchauspe, *Le Verbe Basque*, 1858.) *We shall be.*

12. 28. ... non haren gogaraco baiQUIRATE, ..., tellement que luy soyons agreables

DA. 62. Ind. prés., s. 3, v. s. et aux. *Is.*

2. 2. Ecen baldin ... hitza fermu IÇAN ba*du*, Car si la parole ... a esté ferme :

2. 6. ..., Cer DA guiçoná, ... ? edo *cer* DA guiçonaren semea,... ? ..., Qu'est-ce de l'homme ... ? ou qu'est-ce du fils de l'homme ... ? (H. mit *cer da*, parce que dit ἡ υἱὸς ἀνθρώπου, sans verbe.)

2. 14. ..., hura-ere halaber participant EGUIN *içan da* hetan beretan, ..., luy aussi semblablement y a participé,

2. 18. ... AIUTATZECO botheretsu DA. ..., il est aussi puissant à aider

3. 3. ... gloria handiagoren digne ESTIMATU *içan da,* ... est reputé digne de plus grande gloire

3. 4. Ecen etche oro norbeitez EDIFICATZEN *da* : ..., Iaincoa DA. Car toute maison est edifiee de quelqu'vn : ..., est Dieu.

3. 5. Eta segur Moyses fidel IÇAN d*a*. ...Or bien est vray que Moyse a esté fidele

3. 6. Baina Christ seme beçala DA bere etchean : Mais Christ est comme fils sur sa maison :

3. 17. Baina ceinéz ENOYATU *içan da* berroguey vrthez ? Mais desquels a-il esté ennuyé quarante ans ? (H. mit 27.)

4. 10. ..., REPOSATU *içan da* hura-ere bere obretaric, ..., s'est reposé aussi de ses œuures,

4. 12. Ecen Iaincoaren hitza VICI *da* eta efficaciotaco, ... : eta DA ... iuge, (H. omit ce point). Car la parole de Dieu est viue & d'efficace, ..., & est iuge (H. mit vici *da*, parce que L. a lu ζῶν γὰρ ὁ λόγος, sans verbe.)

5. 1. Ecen Sacrificadore subirano gucia guiçonetaric HARTZEN *da*, eta guiçonengatic ORDENATZEN *da* Iaincoa baitharaco gaucetan : Or tout souuerain Sacrificateur se prend d'entre les hommes, & est constitué pour les hommes és choses qui se font enuers Dieu :

5. 13. ... : ecen haour DA : ... : car il est enfant.

5. 14. Baina HANDITUENTZAT DA vianda CARRATUA, Mais la viande ferme est pour ceux qui sont desia tous grans,

6. 8. ..., REPROBATUA *da* (H. mit *da* parce que L. a lu ἀδόκιμος, sans verbe) ..., est reiettee,

7. 2. ... : eta lehenic *hura da* INTERPRETATZEN iustitiazco regue, ... : & premierement est interpreté Roy de iustice :

7. 7. ... BENEDICATZEN *da*. ... est benit

7. 9. Eta ... Abrahamtan DETCHEMATU *içan da* Leui bera-ere, Et ..., Leui mesme ... a esté dismé en Abraham.

7. 12. Ecen Sacrificadoregoaren officioa CAMBIATU IÇANIC, necessario DA ... Car l'office de Sacrificature estant changé, il est nécessaire

7. 14. Ecen claro DA ... Veu qu'il estoit notoire (L. traduit « est clair », parce qu'il a lu πρόδηλον, sans verbe. Dans quelques éditions Calvin aussi avait traduit « est ». Pourquoi donc Hautin n'a-t-il pas mis *da* ?)

7. 15. Eta are *haur* DA claroago, Et d'auantage ceci est encore plus manifesté, (H. mit *da*, bien que le grec dise ἐστιν).

7. 18. Ecen aitzineco manamendua ABOLITZEN *da* ... Car il se fait abolition du mandement precedent

7. 19. ... : baina IÇAN *da* sperança hobeagoaren preparationebat (H. mit « *içan da* »), ... : mais *a esté* vne seconde introduction de meilleure esperance,

7. 22. Hambatenaz alliança hobeagoren fiadore EGUIN *içan da* Iesus. D'autant Iesus est fait pleige d'vn meilleur Testament.

8. 1. Bada ... sommarioa *haur* DA, Or la somme ... *est*, (H. mit *da* parce que le grec n'exprime pas *est*).

8. 3. ... donoén eta sacrificioén OFFRENDATZECO ORDENATZEN *da* : bada, necessario DA ... est ordonné pour offrir dons & sacrifices : parquoy il est nécessaire

8. 10. Ecen haur DA ... Alliançá, Car voici le Testament (It is remarkable that *da* should not be in Italic here, because the equivalent is not found in the Greek, and in the French one reads, *c'est que*).

9. 2. Ecen Tabernaclea EDIFICATU *içan da*, Car le tabernacle a été construit,

9. 12. ... behin SARTHU *içan da leku* sainduetan redemptione eternala OBTENITURIC. ..., est entré vne fois és *Lieux* saincts, ayant obtenu vne redemption eternelle.

9. 15. Eta halacotz DA Testamentu berriaren ararteco, herioa artean IARRIRIC, Et pourtant est-il Mediateur du nouveau Testament, ... la mort entreuenant

9. 16. ..., necessario DA ..., il est necessaire

9. 17. Ecen testamentua hilétan CONFIRMATU *da*, Car le Testament est confermé és morts :

9. 20. ..., Haur DA ... odola. ..., C'est ici le sang

9. 23. BEHAR *içan da* beraz ... Il a falu donc

9. 26. ..., bere buruäzco sacrificioaz COMPARITU *içan da*. ... il est comparu ... par le sacrifice de soy mesme.

10. 7. ... (liburuaren HATSEAN SCRIBATUA DA niçaz) ... : au commencement du liure il est escrit de moy,

10. 12. Baina haur sacrificio bakoitzbat bekatuacgatic OFFRENDATURIC, eternalqui IARRIA DA Iaincoaren escuinean. Mais cestui-ci ayant offert vn seul sacrifice pour les pechez, est assis eternellement à la dextre de Dieu.

10. 16. Haur DA ... alliançá, C'est ici l'alliance

10. 23. (ecen fidel DA ... : car ... est fidele : (H. mit *da*, parce que L. a lu πιστὸς γὰρ, sans verbe.)

10. 30. ..., Ene DA MENDECATZEA,[1] ..., A moy est la vengeance,

10. 31. Gauça horriblea DA Iainco viciaren escuetara ERORTEA. C'est chose horrible de cheoir és mains de Dieu viuant.

10. 37. ... ETHORRIREN *da*, ... viendra,

10. 38. Eta iustoa fedez VICICO *da* : Et le iuste viura de foy :

11. 1. Bada, fedea DA ... Or la foy est

11. 4. : eta oraino ... MINÇO *da*. ... : & ... parle encore

11. 5. Fedez Henoch ERAMAN *içan da*, Par foy Henoc a esté emporté

1. From *vindica* pronounced *bindica*. Cf. *mena*, *meu* = *mine*, from *vena* = *bena*, *vein* of metal.

11. 6. Bada impossible DA fede gabe *haren* gogaraco IÇATEA : . . ., BEHAR *da* . . . Or il est impossible de luy plaire sans foy : . . . il faut

11. 12. Eta halacotz batetaric (etare ia hilaganic) SORTHU *içan da gende handi* . . . Pourtant aussi d'vn seul (voire mesme amorti) sont nais *de gens en multitude*

12. 2. . . ., eta laincoaren thronoaren escuinean IARRI *içan da*. . . ., & s'est assis à la dextre du throne de Dieu.

12. 7. . . . : ecen cein DA haourra . . . ? . . . : car qui est l'enfant . . . ?

12. 20. . . ., LAPIDATUREN *da* edo gueciaz[1] IRAGANEN *da*. . . ., elle sera lapidee, ou percee d'vn dard.

12. 29. Ecen gure laincoa . . . DA. Car aussi nostre Dieu est (L. wrongly omits « καὶ », « aussi ».)

13. 4. Honorable DA gucién artean ezconçá[2], Mariage est honnorable entre tous,

13. 8. . . ., hura bera DA eternalqui-ere[2]. . . ., est aussi le mesme eternellement.

13. 9. . . . : ecen on DA . . . : car il est bon.

13. Colophon. *Hebraicoetara SCRIBATU içan da Italiaric Timotheorequin. Enuoyee d'Italie par Timothee.*

1. L. translates « du dard ». The word is Latin *gæsi, gesi*, which Dr J. Rhys takes to be Gaulish. Cf. *gueci* Eph., 6, 16. See the *Diccionnario Bilingüe*, of D. J. Francisco de Aizquibel.

2. In these verses Hautin put *da* because the Greek has no equivalent of « est ».

DABILTZALA. 1. Ind. prés., pl. 3, avec *la* conjonctif = *que*, verbe irrég. intr. *ebil*. *That they walk*.

11. 14. ... ecen *bere* herriaren ondoan DABILTZALA. ... qu'ils cerchent *leur* païs. ὅτι πατρίδα ἐπιζητοῦσι.

DAQVIÓN. 1. Subj. prés., s. 3, r. i. s., aux. *That it be to Him*.

6. 10. ..., AHANZ *daquión* çuen obrá, (H. omit la virgule) ..., pour mettre en oubli vostre œuure (L. translates « that it be to Him forgotten »).

baDAQVIÇVE. 1. Ind. prés., pl. 2, r. s., v. irr. act. *iaquin*.

12. 17. Ecen baDAQUIÇUE are ... Car vous sçauez

baDACVSSAGV. 1. Ind. prés., plur. 1, r. s., v. irr. act. *ikus*.

3. 19. Ecen baDACUSSAGU ... Ainsi nous voyons

ba DADI. 1. Hypothétique prés., s. 3, aux. *If he be*.

10. 38. ... : baina baldin *cembeit* APPARTA ba*dadi*, ... : mais si *quelqu'vn* se soustrait,

DADIN. 3. Subj. prés., s. 3, aux. *That it be*.

7. 12. ... Leguearen cambioa-ere EGUIN *dadin*. ... qu'il y ait aussi changement de Loy.

12. 13. ..., bainaitzitic SENDO *dadin*. ..., mais que plustost il soit remis en son entier.

13. 9. ... bihotza gratiaz CONFIRMA *dadin*, ... que le cœur soit establi par grace,

DADVCAGVN. 3. Impératif, pl. 1, r. s., v. irr. act. *eduki*. *Let us hold it!*

4. 14. ..., DADUCAGUN confessione *haur*. ..., tenons la confession.

10. 23. Eta IKUCIRIC gorputza v r chahuz, DADUCAGUN *gure* speranças en confessionea VARIATU gabe ... 10. 22. ..., & le corps laué d'eau nette : Tenons la confession de nostre esperance sans varier (H. put *gure* because the Greek has not the equivalent of « nostre ». L. in some places departs from Calvins division of the verses, e. g. *çaicu* 11.)

12. 28. ..., DADUCAGUN gratiá, ..., retenons la grâce

DAGVIGV. 2. Ind. prés., pl. 1, r. s., v. irr. act. *eguin*. *We make it.*

2. 3. ..., baldin hain saluamendu handiaz contu-ric ezpADAGUIGU ? (H. omit la virgule, comme aussi l'imprimeur Lyonnais) ..., si nous mettons en nonchalance vn si grand salut, (L. translates « if we make not any account », for ἀμελήσαντες).

10. 26. Ecen baldin IAQUIARA bekatu bADAGUIGU[1] eguiaren EÇAGUTZEA RECEBITUZ gueroztic, Car si nous pechons volontairement apres auoir receu la cognoissance de verité,

DAGVIGVN, 1. Impér., pl. 1, r. s., v. irr. act. *eguin*. *Let us make it!*

1. *Ba*, the complement of *baldin*, meaning *if*, is probably a more recent form of *pa*, which remains unchanged when it has the negative *ez* as a prefix.

4. 11. DAGUIGUN[1] bada diligentia repos hartan SARTZERA : Estudions-nous donc d'entrer en ce repos-là :

DAGVIÇVEN. 1. Subj. prés., pl. 2, r. s., v. irr. act. *eguin. That ye may do it.*

13. 19. ... haur DAGUIÇUEN, ... de ce faire

DAGO. 1. Ind. prés., s. 3, v. neutre irrég. *egon. Remains.*

7. 3. ... : baina Iaincoaren Semearen irudico EGUIN IÇANIC, DAGO Sacrificadore eternalqui. ..., mais estant fait semblable au Fils de Dieu, demeure Sacrificateur eternellement.

DAGOCA. 1. Ind. prés., s. 3, r. i. s., v. irr. neut. *egon. Remains to it.*

8. 13. ... ABOLITU IÇATEARI hurbil DAGOCA. ..., est pres d'estre aboli. (En basque « à l'estre », *içateari.*)

DAGOELARIC. 1. I. q. *dago,* avec *e* euphonique devant *laric* participial. *While He stays, He staying.*

10. 13. ... BEGUIRA DAGOELARIC, Attendant ce

DAIDIDAN. 1. I. q. *daidit.* Potentiel futur, s. 3, r. s., r. i. s. 1re pers., avec *da* euph. pour *t* devant *n* pron. rel. = *que ; (That) which he may do to me*[2].

1. This word is but *daguigu* with the suffix *n* = *que* the conjunction. It is not only imperative in sense, but expresses the conjunctive or subjunctive mood.

2. This is an unfortunate homonym of *daididan*, of the first

13. 6. ... guiçonac AHAL *daididan* gauçaren. ... chose que l'homme me puisse faire.

DAITEQVEEN. 2. Pot. prés., s. 3, *e* euph. devant *n* rel. nom. = *qui*, aux. (*That*) *which can be.*

12. 18. ... escuz HUNQUI AHAL *daitequeen* mendi batetara, ... à vne montagne qui se puisse toucher à la main,

12. 28. Hunegatic HIGUI ECIN *daitequeen* resumá ... le royaume qui ne peut estre esbranlé

DAITEQVENA. 1. I. q. *daitequeen*, décl. acc. *That which can be.*

6. 17. ... fermetate MUTHA ECIN *daitequena* ERACUTSI NAHIZ, ... voulant ... monstrer l'immuable fermeté

DAITEN. 1. Pot. prés., s. 3, aux., *n* rel. nom. = *qui*. (*That*) *which can be.*

11. 12. ..., eta itsas costaco CONTA ECIN *daiten* sablea beçala. ..., & comme le sablon qui est au riuage de la mer, lequel ne se peut nombrer.

DAITEZQVENEZ. 1. Pot. prés., pl. 3, *n* rel. nom. pl., décl. médiatif indéterminé, aux. [*nez* = *par* (*choses*) *qui*.] *By things which can be.*

6. 18. Bi gauça MUTHA ECIN *daitezquenez* ... par deux choses immuables

DATENIC. 1. Ind. fut., s. 3, *n* rel. nom., décl. partitif

person, the conjunctive of *daidit*. St Luc, 16, 3; St Jean, 5, 30. See St Matt., 26, 36; St Mark. 14, 32, *daididano*; St Matt., 9, 28, *daididala*.

indéfini, verbe subst. *Something which shall be.*

13. 21. ... çuetan haren aitzinean placent DATENIC, ... en vous ce qui est agreable deuant luy,

baDATOR. 1. Ind. prés., s. 3, v. irr. passif *ethorri. Comes.*

13. 23. (baldin sarri baDATOR) ..., s'il vient bien tost.

DAVDENEY. 1. Ind. prés., pl. 3, *n* rel. nom. pl. = *qui*, décl. dat. pl. déterminé, v. irr. neutre *egon* (*ney* = *à ceux qui*). *To those who wait.*

9. 28. ... haren BEGUIRA DAUDENEY saluamendutacotz. ... à ceux qui l'attendent à salut.

DAVDECENÇAT. 1. Subj. prés., pl. 3, décl. destinatif, v. irr. neut. *egon. To the end that they remain.*

12. 27. ... DAUDECENÇAT. .., afin que ... demeurent.

baDAÇAGVGV. 1. Ind. prés., pl. 1, r. s., v. irr. act. *eçagun. We know it.*

10. 30. Ecen baDAÇAGUGU ... (voyez *duena*) ... Car nous cognoissons celuy

DELA 11. I. q. *da*, avec *la* conj. = *que. That it is.*

2. 9. ..., gloriaz eta ohorez COROATU *içan dela* : ... estre couronné de gloire & d'honneur :

7. 8. ... : baina han VICI *dela* ... : mais ... qu'il vit.

7. 14. ... Iudaren leinutic ILKI *içan dela* gure Iauna, ... que nostre Seigneur est issu de Iuda,

10. 25. ... HURBILTZEN *dela* egun hura. ... le iour approcher.

11. 3. ... Iaincoaren hitzaz mundua EGUIN *içan dela* : ... que les siecles ont esté ordonnez par la parole de Dieu, (L. is here independent of the Greek as well as of Calvins French.)

11. 6. ... ecen *Iaincoa* BADELA, eta ... recompensaçale DELA. ... que Dieu est, & qu'il est remunerateur (L. mit *Iaincoa* en italique parce que le grec ne dit pas *Dieu* mais ὅτι ἔστι.)

12. 11. ... bozcariotaco DELA, ... estre de ioye,

12. 17. ..., REFUSATU *içan dela:* ... que ..., il fut reietté :

13. 23. ... *gure* anaye Timotheo LARGATU *içan dela*, ... que *nostre* frere Timothee est deliuré,

13. 25. Gratia DELA çuequin guciòquin. Grace soit auec vous tous.

E.-S. DODGSON.

(A suivre.)

L'HYPOTHÈSE

DE LA

CONTRACTION RÉVÉLATRICE D'ÉTYMOLOGIES INDO-EUROPÉENNES

1° *imber*, *umbra*, ὄμβρος, etc.
2° μέγας, μεγάλ-η, *mille*, etc.

I

Le latin *umbra* « ombre », pour **umber-a*, est proprement le féminin régulier du latin *imber* « pluie », « nuage », « eau ». De son côté, le grec ὄμβ'ρ-ος « pluie », peut être considéré comme la forme masculine du même mot. Enfin le neutre correspondant ne faisait pas défaut dans la langue mère : le sanscrit l'a conservé sous la forme du mot *abhr-am* pour **abhar-am*, **ambhar-am*, au sens de « nuage ». Ajoutons pour compléter la liste des termes sanscrits de cette famille :

Ambhas « eau », dont le changement de la finale *s* en *r* dans certains cas déterminés par le *samdhi* rend compte, tout à la fois, de la finale thématique *r* de *umb'r-a* (fém.), de ὄμβ'ρ-ος (masc.), et de *abhr-am* (neutre).

Sc. *Abhr-iyas*, adjectif au sens de « aqueux, orageux, nuageux », en rapport de dérivation avec le subst. *ambhas*.

Sc. *Ambar-am* (subst. neutre), au sens de « entourage, enveloppe ».

Sc. *Ambhu* (subst. neutre), au sens de « eau ».

Quant à la concordance sémantique, elle s'établira facilement, à la suite de la concordance phonétique et morphologique, si l'on fait remarquer que la signification commune est celle de « brouillard » ou de « nuage pluvieux », enveloppant d'ombre ou de ténèbres l'ensemble des choses visibles.

Nous achèverons la preuve de ces rapports en rappelant que la même constatation ressort de la synonymie originaire du sc. *nabhas*, « enveloppe du ciel », du gr. νέφος « nuage », νιφάς « neige » et « pluie », et νίφω « neiger », — du lat. *nubes* « nuage, ombre, voile », du gr.-lat. νύμφη, *lympha* « l'eau mythique personnifiée », etc.

Conclusions : 1° L'ombre a été considérée d'abord comme brume ou brouillard.

2° Le sens primitif de *nûbo* est « couvrir, voiler » ; celui d'épouser est secondaire.

II

Des développements analogues, accompagnés de contractions, ont donné naissance à des formes aussi curieuses, prises parmi les dérivés de la famille à laquelle appartient le gr. μέγας « grand ».

Nous nous en rendrons compte en établissant d'abord la possibilité de la chute d'une gutturale

(κ ou γ; *c* ou *g*) devant la liquide λ (lat. *l*). Entre différents exemples ce phénomène phonétique se remarque dans le lat. *paulum*, pour **pauc-lum*, comme l'indique *pauc-us*. Appliquant cette hypothèse à la recherche de l'étymologie du lat. *mel-ior*, nous serons en droit de conclure que la forme anté-classique de ce mot était *meg-l-ior*, à savoir le comparatif masculin de l'adjectif μέγας sous la forme altérée par le rhotacisme, μέγαρ (cf. μεγαλ par lambdacisme ultérieur), et dont le féminin est resté sous la forme très régulière μεγάλ-η. Explications analogues pour la série suivante qui s'y rattache :

Gr. μάλα « grandement, fortement », pour *μαγ'λ-α, neutre plur. de l'adjectif *μαγ'λ-ος, employé adverbialement.

Gr. μᾶλλον pour *μαγ'λ-jων, comparatif neutre sing. employé adverbialement, se rattachant au même adjectif.

Gr. μάλ-ιστ-α pour μαγ'λ-ιστ-α, neutre plur. du superlatif correspondant employé adverbialement.

Gr. μαλερός pour μαγ'λ-ερος, adj., « violent, robuste ».

Il convient d'ajouter à cette liste le lat. *mille*, très probablement pour **mig'l-e* au sens primitif de « grand (nombre) », — ainsi que le gothique *mikils* et les noms gaulois *magulus* et *maglûs*, indiqués par M. Vendryès (*Mém. de la Société de Linguistique de Paris*, XIII, 225), et dont le sens est très probablement celui de « grand ».

Je n'ajouterai rien pour l'instant aux observations générales que suggère l'exposé de ces faits : les leçons qu'ils comportent se dégageront d'elles-

mêmes, tôt ou tard, grâce aux travaux des phonétistes compétents.

III

ADDENDA

Rapprochements de formes linguistiques au sens fondamental de **grand** *dont le vocalisme s'encadre dans (le graphique)* μ-χ-{ρ/λ}.

A

Le radical gr. χιλ-ο « mille », est pour (μ)'χιλ'-ο, et s'identifie par là, pour le sens et la forme, avec le lat. *mille* (*mih-'l-e*), compte étant tenu, d'ailleurs, des contractions qui ont resserré les éléments phonétiques de l'un et l'autre de ces vocables.

B

Le nom actuel d'Achille, le héros vaillant et fort des poèmes homériques, part d'un antécédent, μϝαχ-ιλλ-ευ (forme actuelle 'Αχιλλ-εύς) dont le sens propre et original est d'accord avec l'idée *grandiose* que suggèrent les faits et gestes du Péléide ; — cf. l'épithète ἀλκίδης « le fort », qui s'est adaptée au nom d'Hercule.

C

Au goth. *mikils* « grand » et au lat. *mille* (*mih-'l-e*) « grand » (par le nombre), d'où notre mot *mille*, se rapproche surtout le lat. *mīles* (pour **mīh-'l-es*) au

sens de « troupe »; d'où « celui qui fait partie d'une troupe armée, attroupée = soldat » (au plur. « militaires, troupiers, etc.».

Explication analogue pour le lat. *môlês* (*môh-'l-ês*) au sens de « multitude » = « grand nombre, masse » (confusion de l'idée du sing. et de celle du plur.). — Autres formes apparentées : μῶλος pour *μωχ-'λ-ος au sens d' « effort » = « emploi de la force », auprès de ὀχ-'λ-ος pour *μϝοχ-'λ-ος au sens de « troupe, multitude », μοχ-'λ-ός « levier = outil pour l'effort, — qui sert l'effort »; — μύλος pour *μυχ-'λ-ος au sens de « meule, masse » ; — μύλη pour *μυχ-'λ-η, même sens et même explication phonétique ; — ὀχυρ-ός, ἐχυρ-ός « fort », probablement pour un antécédent commun *μοεχ-υρ-ος, *μϝεχ-υρ-ος, etc.

D

Conclusion des faits qui précèdent au point de vue de la sémantique germanique ; se rattachent au rad. μεγ avec l'idée de grandeur et de force :

Allemand	*mehr* « plus »,
—	*macht* « puissance »,
—	*mögen* « pouvoir », etc.
Anglais	*more* « plus »,
—	*much* « beaucoup »,
—	*might* « pouvoir », etc.

D'où la constatation importante qu'en ce qui concerne cette famille, l'idée de *pouvoir* a pour *base* celle de *grandeur* ou de *force*.

Paul Regnaud.

LE MALAIS VULGAIRE

VOCABULAIRE

ET

ÉLÉMENTS DE GRAMMAIRE

INTRODUCTION

Les Malais paraissent originaires de l'ancien royaume de Tyampa, qui s'étendait le long de la côte de l'Indo-Chine, à l'est du Delta du Mékong. De là, ils se répandirent sur la presqu'île de Malakka, sur l'Insulinde et jusqu'en Polynésie. Commerçants ou pirates, ils s'établirent principalement sur les côtes, introduisant partout, avec l'islâm qu'ils avaient adopté au XIIIe siècle, leur langue, qui devint la *lingua franca* de toute la Malaisie.

Abâtardie, mais enrichie aussi par de nombreux emprunts au sanscrit, à l'arabe et aux langues des peuplades conquises, puis, au XVIe et au XVIIe siècle, par des mots introduits par les conquérants portugais et hollandais, cette langue, le malais vulgaire, se parle aujourd'hui sur toutes les côtes, depuis la

Pointe d'Atchin jusqu'à la Nouvelle-Guinée : dans la presqu'île de Malakka, dans certaines régions de la Cochinchine et du Cambodge, à Sumatra, à Java, à Bornéo, à Célébès, dans les petites îles de la Sonde, aux Moluques, etc. Et le tagal des Philippines, la langue des indigènes de la côte de Formose et le malgache ne sont eux-mêmes que des idiomes dérivés du malais.

La connaissance du malais vulgaire est indispensable à tous ceux qui voyagent dans l'archipel indo-australien. Son acquisition est d'ailleurs des plus faciles : quelques semaines d'étude et de pratique suffisent pour comprendre les indigènes et se faire comprendre. Il est évident que, dans une région aussi étendue, il existe plusieurs dialectes, et que le parler des gens de Padang diffère de celui des habitants de Ternate ; mais les différences sont, en somme, peu considérables, et il suffit de connaitre un dialecte malais pour se tirer d'affaire dans la Malaisie entière.

Le présent vocabulaire est surtout celui des grands centres : Singapour, Batavia, Sourabaya, avec lequel on peut se faire comprendre partout. Quand nous nous sommes trouvé en présence de deux mots différents exprimant la même chose, nous les avons donnés tous deux ou nous avons choisi celui dont l'usage nous a paru le plus répandu.

Quant à la transcription, nous l'avons simplifiée autant que possible, n'utilisant que les lettres strictement nécessaires. Elles se prononcent toutes et conservent toujours leur son alphabétique.

Règles de Prononciation.

Parmi les voyelles, *a*, *i* et *o* se rendent comme en français ;

u se prononce toujours comme *ou* (Ex. : *gunung* = *gounoung*) ;

e et *é* se prononcent à peu près comme dans le mot *liberté;* cependant, dans la première syllabe, l'*e* est généralement presque muet. (Ex. : *sebab*, etc.)

Les voyelles particulièrement longues ont été pourvues d'un accent circonflexe. (Ex. : *bodô.*)

Les voyelles nasales n'existent pas : *an*, *am*, *en*, *em*, *in*, *im*, *on*, *om*, *un*, *um*, se prononcent donc *ann*, *amm*, *enn*, *emm*, *inn*, *imm*, *onn*, *omm*, *oun*, *oum*. (Ex. : *hutan* = *houtann.*)

Dans les diphtongues, les voyelles se prononcent séparément : *ai* = *aï*, *au* = *aou*. (Ex. : *kain* = *kaïn*, *taun* = *taoun.*)

Les consonnes ont le même son qu'en français ; cependant l'*h* est toujours — quoique légèrement — aspiré ; l'*s*, sifflant ; le *g* se prononce toujours comme devant *a*, *o*, *u* (Ex. : *gila* = *guila*, *gedong* = *guedong*) ; le *k*, à la fin d'un mot, est presque muet (Ex. : *baïk* = *baï'*) ; l'*f* ne se trouve guère que dans des mots d'origine étrangère, et les indigènes lui donnent généralement le son de *p* (Ex. : *fransis* = *pransis*). — La prononciation des consonnes composées *dj* et *ty* se rapproche de celle de *di* et *ti* dans les mots *diable* et *tiare ; ng* se prononce comme en chinois ou en allemand, dans les mots *Ding*, *Fang*, etc.

I. — SUBSTANTIFS

ORIGINE DES NOMS MALAIS

Un grand nombre de noms malais sont tirés de l'arabe. Ce sont surtout des termes métaphysiques : *Allah* (Dieu), *dunia* (univers), *akál* (intelligence), *hukum* (loi), *sadaka* (aumône), etc. ; mais aussi des noms physiques : *kitab* (livre), *surat-kabar* (journal), *garfu* (fourchette), *krosi* (siège), *kaua* (café), etc.

Beaucoup d'autres substantifs sont des mots portugais ou espagnols à peine altérés ; ce sont exclusivement des noms concrets : *bandéra* (drapeau), *bomba* (pompe), *roda* (roue), *martil* (marteau), *trigu* (blé), *tembako* (tabac), *tinta* (encre), *didal* (dé), *mantéga* (beurre), *sabun* (savon), *toala* (serviette), *sako* (sac), *banko* (banc), *lemari* (armoire), *karéta* (voiture), *sepatu* (soulier), *kamédja* (chemise), *soldadu* (soldat), *padre* (prêtre), etc.

D'autres encore, moins nombreux, sont hollandais : *kamar* (chambre), *setal* (écurie), *kantor* (bureau), *karap* (carafe), *jas* (veste), *glas* (verre), *koki* (cuisinier), *jonges* (domestique), mots qui ne se trouvent d'ailleurs guère que dans le vocabulaire des indigènes au service des Européens aux Indes néerlandaises.

Les Anglais, dont les établissements en Malaisie sont postérieurs et moins étendus que ceux des Hollandais, n'ont doté le malais que de très peu de mots.

D'autres noms sont d'origine hindoue, chinoise, javanaise, etc.

Beaucoup de substantifs malais ne sont que des adjectifs ou des verbes employés comme tels :

Adjectifs : gila (fou, folie), *djaga* (attentif, attention), *sala* (coupable, faute), *mara* (emporté, colère), *malu* (honteux, honte) *djahat* (méchant, vice), *malas* (paresseux, paresse), etc.

Verbes : tidor (dormir, sommeil), *batok* (tousser, toux), *makan* (manger, repas), *suka* (aimer, désir), etc. — Quelquefois le substantif se forme par l'addition, au verbe, du suffixe *an*, ou de celui-ci et du préfixe *ka*. Exemples : *makanan* (aliments, *makan* = manger) ; *minuman* (boissons, *minum* = boire), *kalihatan* (vue ; *lihat* = voir), *katakutan* (terreur ; *takut* = craindre).

NOMS COMPOSÉS.

Les noms composés sont nombreux ; ils sont formés de deux substantifs, d'un substantif et d'un adjectif, ou d'un substantif et d'un verbe, réunis sans aucune préposition. Exemples :

Deux substantifs :

mata-hari (œil-jour) = soleil,
gunung-api (montagne-feu) = volcan,
areng-batu (charbon-pierre) = houille,
orang-hutan (homme-forêt) = orangoutan, etc.

Substantif et adjectif :

pokok ketjil (arbre petit) = buisson,
rumput kring (herbe sèche) = foin,

tembaga kuning (cuivre jaune) = laiton,
tima puti (plomb blanc) = étain, etc.

Substantif et verbe :

tali-ikat (lien-serrer) = ceinture,
kamar-tidor (chambre-dormir) = dortoir,
orang-minta (homme-mendier) = mendiant,
orang-dayong (homme-ramer) = rameur, etc.

GENRE.

En malais, il n'y a une différence de sexe que pour les êtres animés : hommes et animaux. L'article n'existant pas, et le substantif lui-même étant invariable, la distinction se fait par les mots *laki-laki*[1] (homme) et *prampuan* (femme). Exemple :

anak laki-laki = garçon ; *anak prampuan* = fille (*anak* = enfant).

Pour désigner le sexe des animaux, on peut se servir des mêmes termes ; mais on fait usage, plus communément, de *djantan* (mâle) et *bétina* (femelle). Exemple :

kuda djantan = étalon ; *kuda bétina* = jument (*kuda* = cheval).

NOMBRE.

On forme le pluriel d'un substantif en le doublant. Exemple :

(la ou une) maison = *ruma ;* (les ou des) maisons = *ruma-ruma.*

1. *Orang* = homme dans le sens du latin *homo*, de l'allemand *Mensch ; laki-laki* = homme dans le sens du latin *vir*, de l'allemand *Mann.*

On ne double pas le mot quand la pluralité est évidente. Exemples :

ampat ruma = quatre maisons ; *banyak ruma* = beaucoup (de) maisons.

Certains substantifs s'emploient toujours doubles : ce sont des noms collectifs, comme *barang-barang* (bagages), *manik-manik* (perles de verre), *alang-alang* (une herbe haute, très répandue en Malaisie), etc.

COMPLÉMENT DU NOM.

Le complément d'un nom se place à sa suite sans aucune préposition. Exemples :

puntjak gunung = (le) sommet (de la) montagne, *kapala desa* = (le) chef (du) village, etc.

Vocabulaire des Substantifs

ASTRES, MÉTÉORES, ETC.

Soleil	mata-hari
lune	bulan
étoile	bintang
terre	bumi
monde, univers	dunia
ciel	langit
air	udara
eau	ayer
terre, sol	tana
feu	api

nuage	auan
brouillard	habut
pluie	hudjan
rosée	umban
neige	saldj
glace	ayer-batu
vent	angin
tempête	ribut
ouragan	tofan
tonnerre	guntur, guro
éclair	kilat
arc-en-ciel	plangi

TERRE, MER, ETC.

terre	tana
mer	laut
nord	utara
sud	selatan
est	timor
ouest	barat
côte, rive	darat
plage	panté
pays	negri
île	pulu
cap, promontoire	tandjong, udjong
baie	teluk
chenal, passage	trusan
roc, écueil	batu, karang
sable	pasir
poussière	habu
boue	lumpur

montagne	gunung
colline	bukit
volcan	gunung-api
sommet	puntjak
plaine	padang
vallée	lemba
forêt, jungle	hutan
fleuve	kali
rivière	sungé
ruisseau	sungé ketjil
source	mata-ayer
cascade	ayer-terdjun
lac, étang	tasek, danan, telaga
marécage	paya
vague	ombak
marée haute	ayer surut
marée basse	ayer pasang

LE TEMPS.

temps	uaktu, tempo
année	taun
saison	musim
saison sèche (chaude)	musim panas
saison pluvieuse (froide)	musim dingin
mois	bulan
semaine	minggo
jour	hari
heure	djam[1]

1. *Djam* est l'analogue de l'anglais « *hour* », de l'allemand « *Stunde* », de l'espagnol « *hora* ». Dans une phrase comme

demi-heure	stenga djam
quart d'heure	sa' per ampat djam
matin	pagi
midi	stenga hari
soir	soré, petang
nuit	malam
minuit	stenga malam
dimanche	hari minggo
lundi	hari senin
mardi	hari selasa
mercredi	hari rebô
jeudi	hari kamis
vendredi	hari djumaët
samedi	hari sabtu
jour de fête	hari radja

L'HOMME.

homme *(homo)*	orang
homme *(vir)*	laki-laki
femme	prampuan
enfant	anak
garçon	anak laki-laki
fille	anak prampuan
corps	badan
squelette	rangka
os	tulang

celle-ci : il faut deux heures pour aller à..., on traduira « deux heures » par « *dua djam* » ; mais dans « il est deux heures » ou « je viendrai à deux heures » on dira « *pukul dua* » ; en ce cas « *pukul* » (frapper, sonner) correspond à l'anglais « *o'clock* », à l'allemand « *Uhr* », à l'espagnol « *las* ».

chair	daging
peau	kulit
sang	dara
sueur	ayer kring
voix	suara
respiration	nafas
tête	kapala
face	muka
front	dahi
joue	pipi
menton	dagu
mâchoire	rahang
œil	mata
paupière	klopak-mata
nez	hidong
narine	lobang-hidong
oreille	kuping, telinga
bouche	mulut
lèvre	bibir
langue	lida
dent	gigi
cheveux, poils	rambut
barbe	djengut
cerveau	otak
cou	leher.
épaule	bahu
dos	blakang
poitrine	dada
cœur	hati
poumon	paru
ventre, estomac	prut

taille	pinggang
fesses	pantat
membre	angguta
bras	langan
coude	siku
poignet	gelangan
poing	gengam
main	tangan
paume de la main	tapak-tangan
doigt	djari
pouce	djumpol
ongle	kuku
cuisse	paha
jambe, pied	kaki
genou	lutut
cheville	mata-kaki
talon	tumit
plante du pied	tapak-kaki
orteil	djari-kaki

MALADIES, ETC.

maladie	sakit, penjakit
blessure	luka
fatigue	lété
sommeil, repos	tidor
fièvre	demam
folie	gila
faim	lapar
soif	aus
douleur, mal	usik
toux	batok

enflure	bengkok
ulcère	bisul
tumeur	bongko
éruption	djeravat
mal de tête	sakit kapala
mal de la poitrine	sakit dada, etc.
médicament	obat
poison	ratjun

LA FAMILLE

famille	anak-ber-anak
race, tribu	bangsa
mari, époux	laki
femme, épouse	bini
parents	orang tua
père	baba
mère	mak
enfant	anak
fils	anak laki-laki
fille	anak prampuan
frère	sudara laki-laki, abang
sœur	sudara prampuan, kakak
grand'père	ungkong
grand'mère	ma
petit-fils, petite-fille	tjutju
oncle	baba sudara
tante	mak muda
cousin, cousine	sa-pupu
neveu	anak sudara laki-laki
nièce	anak sudara prampuan
mariage	kauin

veuf, veuve	djanda
orphelin	anak yatim

PAYS, NATIONS, RELIGIONS

pays	negri
nation	bangsa
France	negri fransis
Angleterre	» inglis
Hollande	» blanda
Chine	» tjina
	etc.
Français	orang fransis
Anglais	» inglis
Hollandais	» blanda
Chinois	» tjina
Malais	» melayu
Javanais	» djava
Siamois	» siam
nègre	» kafri, o. hitam
	etc.
Batavia	Betavi
Singapore	Singapura
	etc.
indigène	orang negri
étranger	» asing
chrétien	» srani
mahométan	» slam
bouddhiste	» buda
israélite	» yahudi
	etc.

DIGNITÉS ET PROFESSIONS.

empereur	sultan
roi	radja
prince	raden
gouverneur	gobenor
chef	kapala
prêtre	padre, pandita.
juge	hakim
commerçant	saudagar
maître d'école	guru
médecin	dokter
pharmacien	tukang obat
orfèvre	» mas
maçon	» batu
charpentier	» kayu
forgeron	» besi
boulanger	» roti
tailleur	» djahit
cordonnier	» sepatu
blanchisseur	» menatu
barbier	» tjukor
	etc.
marin	orang laut
marchand	» dagang
gardien	» djaga
serviteur	» gadji
journalier	» kuli
mendiant	» minta
contre-maître	mandur

agent de police	mata-mata
paysan	rayat
cuisinier	koki
servante indigène	babu
sage-femme	dukun
danseuse	rongeng
esclave	hamba
brigand, voleur	pentjuri
pirate	prompak
	etc.
Monsieur[1]	tuan, sinyo
Madame	nyonya, nya, mem
Mademoiselle	nonna

AGGLOMÉRATIONS HUMAINES, ÉDIFICES, ETC.

ville	kota, bandar
bourg, village	desa
hameau, quartier	kampong
maison	ruma
hutte	pondok
route, rue	djalan besar

1. Les indigènes des Indes néerlandaises ne se servent du terme « *tuan* » (seigneur) que vis-à-vis des Européens et des Arabes. Il s'emploie, comme « monsieur », seul ou accompagné d'un titre : *tuan dokter*, etc. « *Sinjo* » s'emploie, comme « *master* » en anglais ou « *señorito* » en espagnol, en s'adressant à des enfants et à des jeunes gens. « *Nyonya* » se dit à une dame européenne mariée, « *nonna* » à une jeune fille. Les métis de père européen (*half-castes*, *kleurlingen*), mariés ou non, sont titulés « *sinyo* » et « *nonna* ». Dans les colonies anglaises, « *nyonya* » et « *nonna* » sont remplacés par « *mem* » (madame).

chemin	djalan
ruelle, sentier	lorong
canal	parit, trusan
pont	djembatan, dedoko
marché, bazar	pasar
place	alun-alun
promenade	padang
palais	kraton, istana
église	gredja
mosquée	mesigit
temple, pagode	tempat sembayang
magasin, hangar	gedong
boutique	toko, varong
théâtre	vayang
caserne	tangsi
bureau	ofis, kantor
poste	pos
banque	tempat vang
bain	» mandi
école	ruma skola
hôpital	» sakit
pharmacie	» obat
hôtel, restaurant	» makan
prison	» tutup, penyara
jardin	kebun
ferme, plantation	ladang, kebun
clôture, haie	pagar
cimetière	kuburan
tombe	kubur
marabout	kramat

MAISON, MEUBLES, ETC.

maison	ruma
meubles	pekakas ruma
brique	batu-bata
tuile	genting
poutre	batang-kayu
planche	papan
mur	tembok
cloison	dinding
toit	atap
plafond	langit-langit
plancher	lanté
cheminée	tjorong-asap
porte	pintu
fenêtre	djandela
clef	kuntji
chambre	kamar, bilek
chambre à coucher	kamar-tidor
salle à manger	kamar-makan, etc.
cuisine	dapur
salle de bain	kamar mandi
commodités	kamar buang ayer
écurie	tempat kuda, setal
remise	ruma kareta
poulailler	kandang ayam
escalier, échelle	tanga
table	médja
chaise	krosi
canapé, banc	banko
armoire	lemari

toilette	médja tjutji tangan
lit	tempat tidor
matelas	tilam
oreiller, coussin	bantal
rouleau	guling
drap de lit	kaïn
couverture	kaïn panas
taie d'oreiller	sarong bantal
moustiquaire	klambu
miroir	katja, tjermin-muka
pendule	lontjeng
tableau	gambar
cage	sangker
paravent	sampiran
rideau	tabir, pagar
natte	tikar
tapis	permidani
cloche, sonnette	lotjeng

Dr F. Weisgerber.

(A suivre.)

LA SCIENCE & LES AMATEURS

On me communique un numéro daté du 17 janvier 1907, du journal quotidien « économique et littéraire » *La politique coloniale*. En tête de ce numéro, est un article signé « Henri Mager, du Conseil supérieur des Colonies », intitulé « les origines du Tahitien et des Tahitiens ». En commençant, l'auteur rappelle que, dans le même journal, le 7 juillet 1902, il a démontré que le malgache « dérive directement d'une forme primitive asiatique » et que « comme ses frères le battak, le malainésien *(sic)* et le polynésien, il s'est constitué par des modifications de consonnances qui sont régulières et qui le caractérisent parce qu'elles lui sont propres » ; et il ajoute : « Depuis, j'ai recherché de quelle forme primitive asiatique dérive le malgache, et ma conviction est faite aujourd'hui : le malgache descend en ligne directe de la langue originelle des Indo-Européens. » Ceci posé, M. Mager prétend démontrer que le tahïtien est apparenté au malgache et par conséquent à l'indo-européen primitif. Si l'on jette les yeux sur les raisonnements et les prétendues démonstrations de l'auteur, on reste confondu devant l'ignorance, qu'on me permette le mot, et la naïveté qui s'y révèlent.

Le procédé est véritablement enfantin. Il me suffira de citer un exemple : « Grâce », dit M. Mager, « aux règles de concordance que j'ai posées, il est loisible de déduire de la racine primordiale la forme probable des mots malgaches correspondants. A la racine primordiale *la-ba* (tomber), d'où vient le latin *la-bo* (chanceler), devra correspondre un mot malgache en *la-b* ou *la-v* : ouvrant le dictionnaire malgache à la lettre *l*, nous y verrons le mot *la-vo* qui signifie précisément tomber. » Et l'on nous explique que, si le malgache a été pris pour intermédiaire de préférence aux autres langues du même groupe, c'est parce qu'il a seize consonnes (f, h, m, n, p, r, t, v, b, d, j, i, k, l, s, z), tandis que le tahitien n'en a que huit (f, h, m, n, p, r, t, v). C'est pourquoi le tahitien, qui a laissé tomber la consonne de quantité d'éléments constitutifs, ne permet pas la recherche directe des éléments qui l'ont formé : il dit *i-te* (pénétrer) pour le mot malgache *i-di-tra*. Un dernier exemple : « la racine *gha-da* (creuser) a constitué le mot sanscrit *katvalas* (fossse), le mot grec *kêthis* (urne), le mot latin *catinus* (plat creux), le mot malgache *hadi* (creux) et le mot tahitien *etu* (creuser) ».

Je n'aurais pas relevé ces fantaisies, s'il n'était à craindre que quelques lecteurs de bonne foi ne les prissent au sérieux. C'est pourquoi il m'a paru bon de protester une fois de plus contre les prétentions des amateurs à l'encontre de la méthode et des affirmations de la science.

Julien Vinson.

NÉCROLOGIE

Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, la mort de notre ami regretté, W. Webster. L'amour de la vérité nous oblige à dire que c'est uniquement pour raison de santé qu'il alla, en 1858, dans l'Amérique du Sud.

A la liste de ses ouvrages, il faut ajouter le suivant, qui a paru sans nom d'auteur, et qui est un recueil d'articles publiés dans l'*Anglican Church Magazine* :

6. *Some features of modern romanism*. Londres, Society for promoting christian knowledge, 1884, pet. in-8°, viij-159 p. ; — 2e éd., 1898, viij-224 p.

Nous avons également à déplorer la mort, survenue le 9 février dernier, d'un de nos anciens collaborateurs, M. Victor Henry, qui s'est occupé surtout des langues américaines et des idiomes indo-européens classiques (sanskrit, grec et latin). Son dernier travail, dans cette *Revue*, a été un article sur le prétendu langage de la planète Mars inventé par une visionnaire spirite.

Né à Colmar en 1850, docteur en droit, conservateur de la Bibliothèque de Lille, docteur ès lettres, professeur à la Faculté des Lettres de Douai, et enfin professeur de sanskrit et de grammaire comparée à la Sorbonne, il laisse le souvenir d'un travailleur acharné, d'un homme aimable et d'un esprit original.

J. V.

BIBLIOGRAPHIE

Linguistic survey of India. Tome IV. Muṇḍâ and Dravidian languages. Compiled and edited by G.-A. Grierson. *Calcutta*, Gov. printing office, 1906, in-fol., xvj-681 p. et 2 cartes.

L'œuvre excellente se poursuit, sous l'active et intelligente direction de M. G.-A. Grierson. Le présent volume, — le huitième qui a paru sur les seize qu'on nous a promis, — est extrêmement intéressant : il est consacré au Muṇḍâ et au Dravidien, c'est-à-dire aux deux familles anaryennes les plus importantes de l'Inde; elles représentent une population de soixante-dix millions d'hommes, c'est-à-dire près du quart de la population totale. Il paraît que le volume a été préparé par M. Sten Konow, de Norvège, et que les épreuves de la partie dravidienne ont été revues par V. Venkayya, épigraphiste du Gouvernement de Madras.

Je ne m'occupe ici que de la partie dravidienne, qui commence à la p. 277. Il est extrêmement regrettable que M. Grierson n'ait pas cru pouvoir s'occuper du Tulu, du Kuḍagu, du Kota et du Toda. Ces quatre très intéressants idiomes non littéraires forment ce qu'on pourrait appeler le groupe dravi-

dien sauvage des Nilagiris ou de l'ouest; ils ne sont pas assez connus et mériteraient de l'être davantage, le Toda surtout, qui n'est que peu soumis à des influences aryennes et dont le système phonétique paraît si spécial : le court essai de grammaire écrit par M. G.-U. Pope, il y a une trentaine d'années, est devenu véritablement insuffisant. En revanche, nous avons de nombreux détails et de bons spécimens du groupe sauvage nord-oriental, qui comprend les patois parlés sur la frontière Muṇḍâ-aryenne, le Kuru*kh*, le Malto, le *Kui* et le *Gôṇḍî*, auxquels on ajoute le *Brâhûî* de la frontière Indo-Bélouchistane.

Une question importante se pose à propos de ces diverses langues. Les consonnes cérébrales, — *ṭ*, *ḍ*, *ṇ*, *ḷ*, *ṛ*, — paraissent spéciales aux Muṇḍâs et aux Dravidiens. Étrangères aux idiomes Indo-Européens, elles se sont cependant développées en sanskrit. Ont-elles donc été empruntées par les Aryens aux habitants antérieurs de l'Inde? Je réponds sans hésiter : certainement non; des sons et des bruits vocaux ne s'empruntent pas, mais se développent spontanément dans les mêmes conditions physiologiques, sociales et climatériques. Les cérébrales sont un produit direct et spontané de l'Inde : elles sont plus employées chez les Dravidiens et les Muṇḍâs, moins avancés et plus près de la nature; elles le sont moins et elles tèndent à disparaître chez les Aryens, plus civilisés et dont les conditions générales d'existence sont, si j'ose m'exprimer ainsi, plus raffinées. D'autre part, le *ł* barré polonais est une cérébrale; et les *t*, *d*, *l*, anglais le sont aussi fort souvent.

Je trouve beaucoup trop dure cette appréciation : « the form *tamul* is due to the french missionaries and should be disregarded ». Ni Ziegenbalg qui écrit *damulica,* ni Beschi et Walther qui écrivent *tamulica*, ni Fabricius, Breithaupt et Anderson qui écrivent *tamul,* n'étaient français. C'est que « tamoul » est la forme qui se rapproche le plus de la prononciation.

La notice bibliographique sur le tamoul (p. 302-307) est malheureusement insuffisante et contient des inexactitudes fâcheuses. Le *Nannûl* n'était pas la seule grammaire indigène qu'on aurait dû citer. Quant aux grammaires de Beschi, la première édition de celle du dialecte vulgaire est de 1738 : il n'y a pas d'édition de 1728; la seconde édition de la traduction de Horst n'est pas de 1881 mais de 1831. Quant à la grammaire du haut tamoul, il y en a eu deux, l'une qui n'a jamais été imprimée et qui a été traduite en anglais par Babington en 1822; l'autre qui est une adaptation latine d'une grammaire écrite en tamoul et qui a été imprimée à Tranquebar en 1876. La grammaire de Baltasar da Costa n'a jamais été imprimée. Il n'y a aucune grammaire tamoule imprimée à Tranquebar en 1734. J'aurais d'autres erreurs et d'autres omissions à relever.

Dans les indications sur la prononciation tamoule, il est dit que les explosives initiales sont quelquefois prononcées douces : *guru, dêvan*, *bayam*, *janam;* c'est que ce sont là des mots sanskrits empruntés, dont la prononciation originale a été retenue.

P. 292, il est dit que « neuf » et « huit » sont probablement « dix moins un, dix moins deux ». Je ne suis pas de cet avis. En ce qui concerne « neuf » par exemple, il paraît établi que ce numéral est formé de « dix » avec le préfixe *toḷ*, *toṇ* ayant le sens de « incomplet, défectueux » : le tamoul *onbadu* est pour *toṇbadu* (*toṇḍu* existe), comme on a *toṇṇûr'u* « quatre-vingt-dix » et *toḷḷâyiram* « neuf cents ». Quant à huit, *eṭ* ou *eṇ* se rattache peut-être à *ir* « deux » : dans beaucoup de langues, « huit » est apparenté à « deux »; c'est un duel en aryen[1].

P. 294, il n'est pas exact de dire que beaucoup de bases sont à la fois noms et verbes. Les suffixes dravidiens gardent si bien leur indépendance et leur signification propre que, lorsqu'il disait par exemple *vardên* « je suis venu », un tamoul voyait dans *ên* la première personne : c'était comme s'il disait « venu-moi », et dès lors, rien d'étonnant à ce qu'il dise *Kônên* « je suis roi », c'est-à-dire « roi-moi ».

P. 293 : les pluriels pronominaux en *m* substitué au *n* du singulier, rapprochés des *k*, *ṅg*, *g*, *ṅga* gôṇḍî et kuî, suggèrent l'idée d'un pluriel personnel inclusif primitif opposé à l'exclusif *gaḷ* neutre et général. C'est un point à étudier.

P. 296, il est dit que le futur est formé de diverses façons. C'est que le futur n'est pas un temps primitif; il a été formé à une époque postérieure du développement de la langue. Il n'y avait originairement qu'un passé et qu'un présent peu défini.

1. M. Stempf a rapproché le basque *zortzi* « huit » de *sor* « naître » ; il y a peut-être là une racine commune « divisé, fendu, coupé en deux ».

P. 486, je remarque une formation très curieuse du gôṇḍî. L'instrumental y est en *âl* ou en *sê* : *mâṛsânâl* ou *mâṛsânsê* « par l'homme » : *âl* est dravidien et *sê* est hindî. C'est ainsi que la grammaire s'altère par l'intrusion de suffixes d'emprunt. Le processus paraît évident : on emprunte des phrases toutes faites, puis des mots tout formés, puis des mots qu'on soumet aux règles de la grammaire spéciale, puis des suffixes; et enfin la grammaire s'altère de plus en plus : la langue change de caractère et n'existe pour ainsi dire plus.

Est-ce le cas du *brâhûî*, parlé dans le Bélouchistan et par environ 48.000 Hindous? Il ne m'est pas possible d'y voir une langue dravidienne : quelques formes pronominales, deux noms de nombre, un ou deux suffixes, cinq à six racines sur cent, ne sauraient suffire à établir une parenté. Cette parenté pourrait servir à prouver que les Dravidiens sont, comme les Aryens et avant eux, venus du nord; mais je ne vois pas l'utilité de cette démonstration. Certains savants locaux pensent au contraire qu'ils viennent du sud. Que nous importe? Je ne verrais aucun inconvénient à les regarder comme originaires du sol qu'ils habitent. Julien Vinson.

Manuali Hoepli. E. Portal. Letteratura provenzale ; *i moderni trovatori*. *Milan*, U. Hoepli, 1907, in-18, xvj-215, portrait de Fr. Mistral.

Je n'ai jamais eu un grand enthousiasme pour la renaissance provençale, pour le félibrisme, pour la

tradition basque, pour les pardons bretons, et pour toutes les entreprises analogues qui, sous prétexte de culture littéraire, d'originalité locale, de décentralisation, cachent un effort plus ou moins avoué de réaction cléricale et anti-républicaine. Je n'en veux d'ailleurs nullement aux vieux langages, aux anciens patois, dont je déplore la disparition et dont l'étude est si importante au point de vue de la linguistique générale ou particulière. Mais le fait est là, incontestable : ces respectables restes du passé subissent la loi commune des choses humaines : ils ont vécu, ils ont prospéré, ils sont entrés en décadence et meurent lentement d'anémie, si j'ose m'exprimer ainsi. Ce ne sont pas les fêtes, les associations, les banquets, les poètes, qui pourront leur rendre la vie ; l'heure est passée et le mouvement sera toujours artificiel, superficiel et factice.

Ces réflexions n'enlèvent rien d'ailleurs à l'intérêt du petit volume de M. Portal. C'est un recueil de notes biographiques recueillies avec soin et *con amore*. Mais quand on lit les titres de tous ces ouvrages peu connus, dont beaucoup sans doute ont de la valeur, mais dont beaucoup aussi sont médiocres, on songe malgré soi au vers de Boileau, et on se dit, en le modifiant un peu : « Ils se tuent à rimer en provençal, que n'écrivent-ils en français ? »

Julien Vinson.

La morte di Vaca ossia il Racsaso di Ecaciacra, tradotto... da M. Kerbaker (Nova biblioteca di cultura, t. III). *Naples*, T. Pironti, 1906, in-18, 88 p.

L'épisode dont il s'agit, intitulé *Vakavadhâ*, forme les chants 58 à 66 du livre premier, Âdiparva, du Mahâbhârata. M. Kerbaker l'a traduit en 108 octaves qui correspondent chacune à un, deux ou trois des *çlôkas* de l'original. La traduction paraît d'ailleurs exacte, autant du moins que peut l'être, dans ces conditions, une traduction en vers. Le traducteur a mis, à la fin du volume, des notes intéressantes et utiles. Mais je n'aime pas beaucoup, dans le récit, ces adaptations orthographiques où *c* devient *ci*, *j ji*, *ks cs*, etc. Je sais bien qu'elles ont pour but de ne pas rebuter les lecteurs ; mais est-ce vraiment bien utile ?

J. V.

J. Berjot. *Premières leçons d'annamite... Paris*, E. Leroux, 1907, petit in-8°, 19 p.

Ce petit ouvrage est réellement bien fait et pourra rendre service à ceux qui voudront étudier l'annamite. C'est une bonne introduction, assez claire et précise, à l'étude rigoureuse de la langue. La seule chose à craindre, c'est qu'après cet exposé si simple, l'étudiant ne se heurte aux complications voulues d'une grammaire soi-disant complète. Comme si les langues monosyllabiques avaient besoin de grammaires !

Mais quel alphabet bizarre que celui inventé par

les missionnaires pour la transcription : *â* valant a bref, *ây* eil, *d* intermédiaire entre *y* et *z*, etc.

J. V.

Manuel de la langue japonaise, par Th. Gollier. I. Eléments de la Grammaire. *Bruxelles et Leipzig*, Misch et Thron, 1907, in-8°, 239 p.

Livre utile et consciencieusement fait, quoique les mots japonais y soient tous en caractères latins. Il en ressort une fois de plus la preuve que le japonais est une langue agglutinante et qu'il a subi fortement l'influence du chinois. La complexité de certaines expressions demanderait une analyse minutieuse : de quoi et comment, par exemple, sont formés les pronoms personnels ? Du reste, en général, ce livre est fait d'une façon vraiment trop empirique et avec la préoccupation trop évidente de suivre le cadre classique ordinaire : déclinaisons avec nominatif, génitif, etc. ; conjugaisons avec les temps dérivés et composés de l'indo-européen ; etc. C'est pourquoi certaines indications paraissent naïves, comme par exemple lorsque l'auteur dit qu'il y a des fausses post-positions, des quasi-post-positions, qui sont en réalité des substantifs.

Après la grammaire, M. Gollier a mis une anthologie, recueil de textes en prose (toujours en romain) qui occupe 26 p., et qui est suivie d'un vocabulaire très complet ; ce vocabulaire paraît avoir été établi avec beaucoup de soin.

J. V.

Bulletin du parler français au Canada. Québec, Université Laval, 1907 (mai-août, nos 9 et 10). Gr. in-8°, p. 321-408.

Contient, outre les sarclures, les anglicismes, les revues de livres et brochures, les tables du tome V. Comme articles de fond, on y lira avec intérêt la suite du lexique canadien-français ; une étude de M. l'abbé Amédée Gosselin sur l'instruction primaire au Canada sous le régime français ; un article fort instructif de M. Rivard qui, répondant à M. Paul Mayer, fait voir que la proportion des Canadiens parlant français est au moins 32,04 pour cent ; un travail de M. l'abbé Camille Roy sur l'histoire de la littérature canadienne (Michel Bibaud) et quelques extraits de journaux européens.

J. V.

Revue Internationale des Études basques. Paris, P. Geuthner, mai 1907, n° 3 (p. 217-328), gr. in-8°.

Contient douze notes ou articles fort intéressants et consciencieux, en espagnol, en français et en basque : A. Campion, l'exactitude de la forme *euskera* (avec *s*) ; — L. Echegaray, les calligraphes basques : C. de Iciar ; — G. Hérelle, les représentations de pastorales ; — J.-B. Daranatz, monnaies romaines découvertes au pays basque (avec fig., dont une réduction de l'inscription de Hasparren) ; — J. Vinson et Jean de Jaurgain, le Nouveau-Testament de Liçarrague ; — A. Campion, les noms de l'antique Vasconie ; — J. de Jaurgain, Corisandre d'Andoains ; — J.-B.

Darricarrère, proverbes et dictons ; — G. Lacombe, W. Webster; — X..., la laitière basque ; — Bibliographie.

J. V.

Revue du Monde Musulman, t. II, nos v, vi et vii, gr. in-8o. p. 1-448 : *Paris*, E. Leroux, mars à mai 1907.

Outre les notices bibliographiques et les *Notes et Nouvelles*, les revues de la *presse musulmane*, les analyses de *livres et revues*, ces trois numéros contiennent de très remarquables travaux : Ghilan, Le club national de Tauris ; — L. Bouvat, L'Islam dans l'Afrique nègre ; — N. Slousch, Les Juifs en Tripolitaine ; — A. Le Chatelier, L'Emir d'Afghanistan aux Indes; — A. Cabaton, Les Chams musulmans dans l'Indo-Chine française; — E. Fevret, Le groupement des centres habités en Perse; — J. Vinson, Les Musulmans du Sud de l'Inde (reproduit ci-dessus, p. 137-144); Abboz, En Perse ; Imzá Marfouz, L'Islam en Bosnie et Herzégovine ; — A. Le Chatelier, La Révolution persane ; — A.-L.-M. Nicolas, Le Sermon de de A. Seyyéd Djemal-al-din ; — Cl. Huart, Le droit de la guerre ; — E. Michaux-Bellaire, L'Islam chez les Berbères marocains.

J. V.

VARIA

I. — Le Nouveau-Testament basque de 1571.

Nous empruntons à la *Revue internationale des Études basques* (t. I, p. 288) la très intéressante note ci-après, de M. Jean de Jaurgain :

Le *Fonds d'Oihenart*, de mon ami Paul Labrouche, contient un cahier intitulé *Rolle des offices et mandements de finances expedié par commandement de Monseigneur de Gramont* (27 avril 1564-28 novembre 1565) dans lequel je relève ces trois articles :

« 10 juillet 1565. A Lissarrague, traducteur du Nouveau Testament en langue basque, ses gages comme à un ministre non marié, à compter du 1er janvier dernier, par l'advis du Conseil.

» A Tartas (ministre à Saint-Palais en 1578), La Rive (aussi ministre à Saint-Palais), Landetchevery, Tardets (ministre à Ostabat, mort en septembre 1578), correcteurs et revisiteurs (*sic*) de ladite traduction, la somme de 6 s. t. par jour jusque au premier synode, à compter du jour qu'ils ont commencé.

» Dernier septembre 1565. Aux mêmes, pareille somme de 6 s. par jour, durant qu'ils vaqueront à ladite traduction. »

Il en ressort que Liçarrague commença sa traduction vers le mois de janvier 1565 et qu'il eut pour collaborateurs quatre ministres basques, dont deux au moins, — Tartas et Tardets, — étaient souletins.

II. — Prononciation modifiée.

La Comédie-Française est un temple de la tradition. On y a le culte du genre classique. Tous les artistes de la Comédie-Française prononçaient le mot Achéron, non pas Akéron, mais en ayant bien soin de marquer les deux lettres *ch*. Ils faisaient remarquer

avec raison qu'ils avaient pour eux l'opinion de Racine. Lorsque celui-ci écrivait :

Et l'avare Achèron ne lâche point sa proie,

c'était surtout au point de vue de l'harmonie imitative. *Ch* se trouve, en effet, dans Achéron et dans lâche. Mais voici que depuis quelque temps les artistes de la Comédie-Française prononcent Akéron.

D'aucuns, esprits malicieux, feignent de croire que l'ordre vient du sous-secrétaire d'État à la Guerre.

III. — Indiens et Européens.

Dernièrement le ministre anglais s'est décidé, sur la demande de lord Ripon, à appuyer un bill tendant à soumettre les Anglais et autres Européens résidant aux Indes à la juridiction des juges indigènes. Il en est résulté une extrême effervescence parmi la colonie européenne qui n'a aucune confiance dans la justice hindoue et qui prétend qu'elle ne peut en attendre que de la malveillance et de l'hostilité.

En présence de cette explosion de mécontentement, il est à présumer que le gouvernement ajournera indéfiniment la mesure dont il s'agit. Mais il en résultera un des ferments d'antipathie entre les Européens et les indigènes. Voici déjà comment, malgré la législation si rigoureuse qui pèse sur la presse, s'exprime une feuille hindoue, le *Progrès,* en s'adressant aux conquérants des Indes :

« Vous nous avez familiarisés avec les idées anglaises ; après avoir aboli nos institutions séculaires, vous nous avez initiés aux sciences, à l'administration européennes ; vous nous avez construit des chemins de fer. Toutes ces innovations, nous les avons acceptées, mais pour les exploiter en vue d'un but dont vous ne vous doutez pas même en rêve.

» Nous savons ce que nous voulons, et nous ne nous reposerons plus avant d'avoir constitué une Inde libre, avant d'avoir gouverné, unifié les populations de notre continent, et secoué le joug des étrangers qui nous pressurent. »

IV. — L'âge et le génie.

Voici une curieuse statistique publiée par *The Musical Times* sur les dates où les plus grands compositeurs ont composé leurs œuvres les plus remarquables. Il ne s'agit que de maîtres morts. Sont placés à côté l'un de l'autre le nom du compositeur, l'œuvre principale, l'âge du compositeur quand il composa cette œuvre, et l'âge de sa mort :

Bach, messe en *si* mineur, quarante-huit ans, mort à soixante-cinq ans.

Hændel, le *Messie*, cinquante-six ans, mort à soixante-quatorze ans.

Haydn, la *Création*, soixante-cinq ans, mort à soixante-dix-sept ans.

Mozart, *Don Juan*, trente et un ans, mort à trente-cinq ans.

Beethoven, symphonie en *ut* mineur, trente-cinq à trente-huit ans, mort à cinquante-six ans.

Weber, le *Freischütz*, trente à trente-trois ans, mort à trente-neuf ans.

Schubert, symphonie en *ut* majeur, trente et un ans, mort à trente et un ans.

Mendelssohn, *Elie*, trente-sept ans, mort à trente-huit ans.

Schumann, concerto de piano, trente et un à trente-cinq ans, mort à quarante-six ans.

Wagner, les *Maîtres chanteurs*, quarante-cinq à cinquante-quatre ans, mort à soixante-neuf ans.

Brahms, *Requiem*, trente-deux à trente-cinq ans, mort à soixante-trois ans.

Il conviendrait d'ajouter à cette liste notre grand compositeur Rameau, qui composa son premier opéra *Hippolyte et Aricie*, à l'âge de cinquante et un ans. Il mourut à soixante-dix-neuf ans.

(Le Temps.)

L'Imprimeur-Gérant :
E. Bertrand.

CHALON-SUR-SAÔNE, IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND

Pour les annonces de librairie, s'adresser à :

IMPRIMERIE E. BERTRAND
CHALON-SUR-SAONE (Saône-et-Loire)

La Gazette Numismatique Française

Dirigée par F. MAZEROLLE
Bibliothécaire à la Monnaie de Paris

PUBLIE :

Les Catalogues des Œuvres des Graveurs en médailles français avec la reproduction de leurs œuvres principales sur planches hors texte.

L'Historique des Médailles, des Jetons, des Coins et Poinçons des différents Centres et des différentes contrées de la France.

Des comptes rendus d'ouvrages français et étrangers sur la Numismatique; le sommaire des périodiques s'occupant de Numismatique.

Édition luxueusement imprimée, in-8° soleil, publiée à raison de 4 livraisons par an, formant environ 450 pages et comprenant 16 planches hors texte.

Prix de l'abonnement : 25 francs

à envoyer avec la demande à

L'IMPRIMERIE E. BERTRAND

5, Rue des Tonneliers — CHALON-SUR-SAONE — (Saône-et-Loire)

Spécialité d'impression de Volumes et Revues

d'Histoire, de Philologie, d'Archéologie et de Numismatique

TYPOGRAPHIE ORIENTALISTE

COMPRENANT :

Hiéroglyphes — Arabes
Coptes — Hébreu — Syriaque
Cunéiformes — Grecs — Grec d'Inscription
Caractères de Transcription
pour toutes Langues

TYPOGRAPHIE ÉTRANGÈRE

COMPRENANT :

Espagnol — Portugais — Danois — Norvégien — Russe

Travaux pour la Librairie, le Commerce et l'Industrie

IMPRIMERIE E. BERTRAND
CHALON-SUR-SAONE (Saône-et-Loire)

A partir du 1er Janvier 1907, la *Revue de Linguistique* est devenue la propriété de M. Julien VINSON, Professeur à l'École Nationale et spéciale des Langues Orientales, à Paris.

Prière de s'adresser, pour la rédaction, à M. J. VINSON, *58, rue de l'Université, Paris;* pour l'administration et les abonnements, à M. E. BERTRAND, *Imprimeur, 5, rue des Tonneliers, à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire).*

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont *un* exemplaire aura été adressé à la *Revue.*

Philol 4

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

TOME QUARANTIÈME

15 OCTOBRE 1907

CHALON-SUR-SAONE

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE

E. BERTRAND

5, Rue des Tonneliers, 5

1907

SOMMAIRE DU N° 4

Pages

L'ibère et le basque, par Julien VINSON..... 209
ὄχλος-ὀλίγος, par Paul REGNAUD..... 237
Les mots arabes et hispano-morisques du « Don Quichotte », par Paul RAVAISSE..... 238
Les verbes dans l'Épître aux Hébreux du N.-T. basque de 1571, par E. S. DODGSON (*suite*)..... 254
Le malais vulgaire, par le Dr F. WEISGERBER..... 271
Varia. I. L'esprit du coq..... 282
II. Les beautés de l'allemand... 282
III. Il faut travailler..... 283
IV. Le vol au British Museum..... 284
V. Prononciation transcrite..... 284
Table du tome XL..... 286

BIBLIOGRAPHIE

Bureau of American Ethnology, 24th report..... 278
— — 30th bulletin.. 279
W. PLANERT. *Die Syntaktischen Verhältnisse des Suaheli*..... 279
Revue du monde musulman. Nos 8 et 9..... ... 280
Revue internationale des études basques..... 281

L'IBÈRE ET LE BASQUE

Réponse a H. SCHUCHARDT

Le travail de M. E. Philipon sur « la déclinaison dans l'onomastique de l'Ibérie », qui occupe les pages 237 à 269 des « Mélanges d'Arbois de Jubainville » publiés en 1906, m'a amené à m'occuper de la question ibérienne en janvier dernier dans cette *Revue* (p. 1 à 23). En même temps, M. H. Schuchardt était conduit à préparer un mémoire qu'il a communiqué à l'Académie des Sciences de Vienne (séance du 6 mars 1907) et qui forme une brochure de 90 p. in-8° (Vienne, A. Hölder, 1907). Les p. 79 à 80 forment un *post-scriptum* consacré à mon article de janvier dernier. La conclusion de Schuchardt est que, s'il n'adopte pas les propositions de M. Giacomino, il n'est pas exact de dire que M. Giacomino soit seul à soutenir la parenté du basque et de l'ibère : cette parenté, dit-il, est à considérer comme démontrée, tant que les bases de la démonstration n'auront pas été réfutées une à une et dans leur ensemble. La réserve est prudente, car les argument de Schuchardt ne me paraissent point convaincants et je persiste à affirmer que, jusqu'à présent, la parenté du basque moderne et de l'ibère antique n'est aucunement établie.

Certes, il ne s'agit plus, comme au temps de G. de Humboldt, de voir dans le basque le descendant direct, le représentant exact de l'ibère ; la parenté dont on nous parle est semblable à celle de l'anglais et du gotique ou, pour plus d'analogie encore, du tamoul littéraire et d'un idiome dravidien inculte, l'uraon ou le gôndî, par exemple. Ces parentés-là ne sont point évidentes et n'apparaissent pas au premier examen. Ainsi ce passage d'Ulphilas : *Jah qath im Jesus : hiriats afar mir jah gatauja igqis vairthan nutaus manne* (Marc, 1, 17) paraît fort différent de l'anglais : *and Jesus said unto them : come ye after me and I will make you to become fishers of men.* Cependant *im* fait penser à *him*, *afar mir* n'est pas trop éloigné de *after me*, *manne* et *men* se ressemblent fort, et, si nous connaissons un peu le germanisme, nous retrouverons *do* dans *gatauja*. D'autre part le gôndî *undî* (ou *bôr*) *manêkur raṇḍ* (ou *irur*) *mark* (ou *pêkor*) *mattôr* (ou *mattork*, ou *mandork*), comparé au tamoul *oru mânidanukku iraṇḍu piḷḷeigaḷ* (ou *makkaḷ*) *irundârgaḷ* « à un homme deux enfants (ou fils) étaient », permet un peu plus facilement de penser à une communauté d'origine, quoique cette parenté ne s'impose pas au premier abord. Je ne vois rien de pareil dans les documents ibères ; ni mots, ni racines, ni formes grammaticales, ni, — qu'on me pardonne le mot,—*facies* général rappelant le basque. On a trouvé sans doute des analogies comme les désinences en *an* ou *ik*, comme les mots *asturko* ou *idubeda*, mais elles sont rares, forcées et peu probantes.

Quelle langue ou quelles langues parlait-on en

Espagne il y a vingt siècles ? Les côtes du S.-O. avaient été occupées par les Carthaginois, d'autres marins y étaient venus ; les Celtes avaient envahi la péninsule et s'étaient mélangés aux habitants indigènes, aux Ibères, et Rome avait étendu partout sa domination.

Le pays est demeuré latin, malgré l'invasion des Barbares, le règne des Goths, la longue occupation des Arabes. Il est donc probable que le langage primitif de l'Ibérie avait subi, dans une assez grande mesure, l'influence du latin. D'autre part, si les races peuvent se mêler, les langues ne se mêlent point. Les Celtibères parlaient donc un idiome celte avec des mots et des tournures ibères, ou ibère avec des tournures celtiques. J'ai fait voir précédemment que les monuments écrits, ceux du S.-O. en caractères romains, ceux du S. en caractères ibéro-phéniciens tracés de droite à gauche, ceux de l'E. en caractères ibéro-phéniciens de gauche à droite, indiquaient trois systèmes ou trois langues différentes. Il est remarquable que dans aucune inscription n'apparaissent des mots d'emprunt, latins, celtes, puniques ; il est remarquable aussi que l'on ne trouve pas de formules communes, de tournures analogues, de phrases répétées. Cela pourrait faire supposer que le déchiffrement n'a pas dit son dernier mot et qu'il y avait peut-être là une écriture mystérieuse, ancienne, un langage de convention. Je ne le crois pas pourtant.

J'ai, en janvier dernier, examiné ces documents et proposé quelques faits grammaticaux. Le travail de Schuchardt ne démontre point que je me sois

trompé. Il fait des hypothèses différentes, voilà tout.

Pour pouvoir comparer utilement le basque et l'ibère, il faut d'abord être sûr de la forme des mots ibères et, en second lieu, reconstituer autant que possible l'état ancien de la langue basque.

En ce qui concerne l'ibère, les lectures de Hübner sont généralement bonnes, sauf bien entendu les voyelles à intercaler, et sous réserve des erreurs et des méprises du graveur. M. Schuchardt modifie quelques-unes des valeurs ou des transcriptions de Hübner, et je remarque notamment le nom de ville *ilurir*, qui correspond au latin *iliberi*, et qu'il faut lire, paraît-il, plutôt *ildurir*. Je n'y contredis point et j'accorderais même que la forme complète peut être *ilidurir;* je n'explique pas, du reste, comment *ildurir* ou *ilidurir* a donné la graphie latine *iliberi*. On a, dans les listes de noms topographiques de l'Ibérie, d'autres *iliberi*, *illiberi*, *illiberri*, etc., et dans tous on y a vu les noms modernes *ulibarri*, *ullibarri*, *iriberri*, *hiriberri* « ville neuve » du basque moderne. Schuchardt m'oppose triomphalement ce passage de Webster (*Bull. Hisp.*, l. 17) : « *Villeneuve* ou *Newtown* ne sont pas français ou anglais, si *Iriberri*, *Iliberri*, *Ulibarri*, *Iria flavia* ne sont pas basques », mais l'argument de Webster est un argument de sentiment; il raisonne en historien, en littérateur, en philosophe et pas du tout en linguiste. Schuchardt serre de plus près la question; il s'étonne de l'objection fondée sur l'antériorité probable du *r* : *r*, dit-il, peut très bien provenir d'un *l* primitif, car

l intervocal latin est souvent devenu *r* en basque : *caelum* = *zeru*, par ex. Mais, je remarque que tous les exemples sont en *e* ou *u* et pas en *i* ; or, *i* a certainement plus d'affinités avec *l* qu'avec *r*; d'ailleurs, en phonétique générale, *r* a précédé *l*. Quant au *h* initial du moderne *hiri*, Schuchardt ne serait pas éloigné d'y voir une particularité dialectale, un renforcement latin postérieur, quelque chose comme ce qui s'est produit dans *hirrisku* « risque », *hira* « ira », *garrathoin* « raton », *guipuzcoa*, dont la forme ancienne paraît avoir été *Ipuzkoa* (cf. esp. *guada*, pour l'arabe *wadî* [1]). Mais je ferai remarquer que la tendance phonétique générale du basque (je dirai même de toutes les langues parlées en Espagne ; témoin l'espagnol où le *h* initial n'est plus qu'un signe étymologique correspondant à une soufflante latine que le béarnais aspire fortement : cf. *filius, hil, hijo ; femina, hemne, hembra*, etc.) est la suppression des aspirations. L'exemple le plus caractéristique et le plus certain est le pronom de seconde personne singulière : *hi* est certainement antérieur à *i*. Il y a plus ; je crois avoir démontré que, dans ce mot comme dans d'autres (*hume* « petit » notamment), *h* a remplacé un *k* ancien : *ki, kume*, etc. [2]. Une fa-

1. On peut ajouter les variantes *aztigar* et *gaztigar* « tilleul », et rappeler que l'esp. *ataud* (de l'arabe *tâbût* تابوط, *attâbût* avec l'article) a fait *atabute* et *katabute*.

2. J'ai trouvé *sugakume* « serpenteau ». *Emakume* « femme » doit être définitivement expliqué « femelle enfant » ; *eme, ema* « femelle » n'est pas douteux : cf. par ex. *otsema* « louve » (Oih., *prov.* 390). De *ema* dérive *emazte, emazteki* comme *iguzki (iduzki,*

mille de mots intéressante à ce point de vue est celle de *kide* « compagnon » : *adiskide* « compagnon d'âge, ami », *haurhide* ou *aurhide* « parent, compagnon de bouche, commensal?[1] », *ohaide* « compagne de lit, concubine » ; *kide* et ses dérivés, *kidego*, *kidetasun*, sont d'un usage courant.

Cette question du *h* initial est fort importante et elle se pose notamment à propos de la forme primitive de certains pronoms et de certains adverbes basques. J'en reparlerai plus loin.

Relativement à l'état ancien de la langue basque, voici où j'en suis arrivé. La phonétique basque n'admet pas de *r* initial, adoucit les explosives dures initiales des mots d'emprunt, durcit les douces après les sifflantes, adoucit les dures après les nasales, n'aime pas les géminations de consonnes, ne tolère que les groupes formés de consonnes d'ordres différents, etc. Elle aime les contractions et les syncopes et nous en avons vu se produire, pour ainsi dire, sous nos yeux depuis deux ou trois siècles : les noms de lieux *Çubiburu* et *Berazkoitz* (Briscous) sont devenus *Çiburu* et *Beskoitze*.

Faut-il rappeler les complexités et les irrégularités de la déclinaison : la définie sans pluriel, le double nominatif passif et actif (on a pu voir dans

iruzki, *iluzki*) vient de *egun*, dont le sens primitif pouvait être « soleil » et auquel se rattache le nom du dimanche.

1. D'où vient *ahaïde*? n'est-il pas apparenté à *ahizpa* « sœur de femme » ? Et n'y a-t-il aucune relation entre ces mots et *aita* « père », *anai* et *anaya* « frère » (en biscayen « frère d'homme » ; « frère de femme » s'y dit *neba*, où se retrouve la finale de *arreba* « sœur d'homme »).

ce dernier un instrumental), la suppression de l'article au défini singulier avec certains suffixes et son remplacement par *eta* au pluriel, les intercalations de lettres inexpliquées, les contractions inattendues, etc. ? L'article était primitivement triple, car ce n'était que les trois démonstratifs : celui-là, celui-ci, cet autre. Le pronom personnel de seconde personne pluriel est devenu un succédané honorifique, respectueux, majestatique de « tu, toi » et s'est fait un pluriel pléonastique. La distinction des genres n'existe pas et ne s'observe que dans les conjugaisons aux formes où la seconde personne singulière est sujet ou bien dans ce qu'on a appelé les variantes allocutives de chaque expression (datif éthique). Il n'y a pas de duel, pas d'adjectifs pronominaux suffixés. La composition est très abondante et les éléments juxtaposés sont d'ordinaire fortement altérés. Le vocabulaire, à la fois pauvre et varié, manque de mots généraux[1], et comprend surtout des mots de signification matérielle et concrète.

L'indéfini jouait jadis dans la grammaire basque un rôle plus important qu'aujourd'hui. Les noms propres, qui sont des noms de maisons, — *Jauregui*,

1. Ainsi, il n'y a pas de mots pour « sœur », mais on distingue la sœur d'un homme, *arreba*, de celle d'une femme, *ahizpa*. Il est nécessaire de ne pas oublier cette distinction pour bien comprendre le proverbe cité par Oihenart : *arreba biz etchea bethe* « de deux sœurs, la maison (est) pleine ». On a vu plus haut que le biscayen distingue aussi le frère d'un homme, *anai*, du frère d'une femme, *neba*.

Etchbarne, *Hirigaray*, — n'ont point d'article ; et « le roi » se dit *Errege*, également sans article.

Quant au verbe, je ne pense pas qu'on puisse soutenir aujourd'hui la primitivité de la conjugaison périphrastique ; elle est évidemment de formation secondaire, postérieure, relativement moderne. Le verbe basque, qui incorpore les pronoms sujets et régimes, se réduit d'ailleurs à deux temps simples[1], un présent et un passé (qui a pris généralement aujourd'hui le sens de l'imparfait) ; ces deux temps diffèrent l'un de l'autre, pour les radicaux intransitifs, par une nasalisation au passé ; pour les radicaux transitifs, par une interversion de position de l'élément sujet : *niz* « je suis », *gizaz* « nous

1. Il ne faut pas oublier que le basque dérive des temps, modes et voix secondaires, à l'aide de divers préfixes et suffixes : *derahatza* « il le fait oublier », *banintz* « si j'étais », *ailu* « puisse-t-il l'avoir ! », *baikare* « parce que nous sommes », *albaitindoa* « puisses-tu-aller ! », *duket* « je l'aurai, je l'aurais, je puis l'avoir », *nizate* « je serais », etc. On pourrait faire, des formes en *era*, *ara*, préfixés, une voix secondaire, la voix causative, et à ce propos, je crois qu'on pourrait expliquer par le causatif les formes en *r* de l'auxiliaire dans la conjugaison périphrastique : là où on prononce aujourd'hui *dio*, *diyo* « il l'a à lui », *daut* « il l'a à moi », on écrit ou on écrivait *derio* (et *derie* pl.), *derizdadaçu* « vous l'avez à moi », *cenericun* « vous l'aviez à nous », *darot*, *daraut*, *deraut*, *derat*, etc. *Eman daraut* serait proprement « il le fait avoir à moi donné » et *emaiten derio* « il le fait avoir à lui en-donner », *emanen deracute* « il le font avoir à nous pour-donner » (*dandum*). Je me suis même demandé si, dans l'auxiliaire transitif *eza*, il n'y aurait pas un causatif (avec mutation de *r* en *z*) ; cf. *ezarri* « mettre », de *yarri* « se placer » ; dans l'auxiliaire intransitif *edi*, le *di* serait un suffixe conditionnel, dubitatif (cf. le radical *aidi* : *daidit* « je peux, je pourrais le faire » ; *balaidi* « elle pourrait le faire », Oih., *prov.* 20).

sommes », *noha* « je vais », *gohazi* « nous allons » ; *niniz* « je fus, j'étais », *ginizaz* « nous fûmes, nous étions » ; *ninoha* « j'allai, j'allais », *ginohaz* « nous allions » ; *dut* « je l'ai », *dugu* « nous l'avons », *dakit* « je le sais », *dakigu* « nous le savons » ; *nu* « je l'avais », *ginu* « nous l'avions », *naki* « je le savais, je le sus », *ginaki* « nous le savions ». Il faut remarquer cependant que, lorsque le régime direct est de première ou de seconde personne, l'imparfait offre la même construction que le présent et se caractérise par une nasalisation : *zitut* « j'ai vous », *zindud* « j'avais vous », *nuzu* « vous m'avez », *ninduzu* « vous m'aviez » ; pourquoi cette anomalie ? Je crois en avoir trouvé l'explication : dans le présent transitif, le pronom sujet est suffixé et le pronom régime préfixé ; dans l'imparfait intransitif et dans le transitif à régime de troisième personne, le pronom sujet est préfixé ; dans le transitif à régime de troisième personne, rien ne représente ce régime, de même que rien ne représente le sujet de troisième personne dans le présent transitif ordinaire ; mais cette absence de l'élément sujet de troisième personne ne nous surprend pas ; le verbe sémitique nous y a habitués. Ce qui est extraordinaire, c'est l'absence du régime. Aussi, me suis-je demandé si cette absence, si cette identité de formation entre les temps intransitifs et l'imparfait transitif, n'impliquerait pas une identité de signification, c'est-à-dire si l'imparfait transitif n'était pas proprement un intransitif. Dans cette hypothèse, le verbe basque primitif, comme le verbe sémitique, comme le verbe ougro-finnois,

comme le verbe algonquin, comme le verbe dravidien, comme tant d'autres, aurait eu deux voix : l'une intransitive, indéterminée, indéfinie, neutre, moyenne ; l'autre transitive, déterminée, définie, active, caractérisées par l'interversion de position de l'élément sujet, et deux temps dont l'imparfait était caractérisé par une nasalisation[1]. Aux magyares *látok* « je vois » et *látom* « je le vois » correspondaient en basque *nàkus* et *dakust* ; à l'imparfait, on aurait eu **ninakus* (cf. le plur. *ginaki*[2]) et **dinakust*. Puis l'imparfait déterminé aurait disparu, ainsi que le présent indéterminé qui se serait parfois confondu avec l'imparfait indéterminé et qui n'aurait subsisté que

1. *Nu* « j'ai », *ginuz* ou *ginute* « nous eumes », *zitut* « j'ai vous », *zindut* « j'avais vous », *dut* « je l'ai », etc.

2. On ne me demandera pas, je l'espère, de justifier ici les restitutions que je propose. Entre autres choses probables, j'ai cru remarquer que les formes plurielles, outre l'élément pronominal, ont un signe de pluralité, *z* ou *t*. Ainsi, « j'avais vous », *zindudan* en guipuzcoan moderne, fait *zindudazan* en biscayen et *zinduzada* en haut-navarrais méridional ; « nous serions » *gintezke* en labourdin donne *gintzaizkitzake* « nous serions à vous », où *gintzaiz* a manifestement le sens de « nous étions ».

Je ne puis m'empêcher de constater, à ce propos, combien sont mal commodes et peu méthodiques les travaux du prince L.-L. Bonaparte sur le verbe basque. Outre son entêtement à faire de *zu* le pronom singulier de la seconde personne, il présente les formes dans un ordre fantaisiste, accumule à peu près au hasard les paradigmes et se perd dans les détails. Il semble plutôt préoccupé de la signification actuelle des formes que de leur dérivation ; n'y aurait-il pas eu avantage par exemple à rapprocher, en souletin, *nündüzün* « vous aviez moi » de *nündükezü* « vous m'auriez », *banündüzü* « si vous m'aviez », et *ainündüzü* « puissiez-vous m'avoir » ?

dans les formes à régime direct de première ou de seconde personne. Les deux temps indéterminés auraient été naturellement conservés pour les verbes essentiellement intransitifs. M. Stempf avait proposé naguère de voir dans le présent actif, dans le présent déterminé, une forme passive, *dut* par exemple devant être traduit « il est à moi » et non « je l'ai »; l'explication était ingénieuse, mais je crois la mienne bien meilleure. Aussi proposerais-je volontiers de rapporter à l'imparfait indéterminé les formes *dauntza*, *zauntza*, *gauntza* « ils gisent, vous gisez, nous gisons », dont se préoccupe Schuchardt (cf. *Revue internationale des études basques,* t. I, n° 2, p. 154) et où il voit des formations produites sous l'influence de *egon*. La position singulière du *n* ne saurait nous étonner quand nous rencontrons des formes comme *eztazqui* « il ne les sait pas ». Il est vrai que le *au* pour *a* est surprenant; mais il n'y a peut-être là qu'un renforcement vocalique. Le verbe *erauntzi* qui a le sens de « sonner » ne me paraît être qu'une variante de *erasi* « bavarder », avec le même renforcement et le même *n ;* on pourrait aussi y voir un dérivé du causatif *erantzun* « faire entendre », dont le radical est *enzu*, car les *n*, *i*, *o*, *ki*, etc., sont des terminaisons de participes passés. Il y a tant de choses surprenantes dans la grammaire basque, par exemple les doublets *gaude* et *gaudez* où le second a deux fois un signe de pluralité ; on ne peut que constater ces faits dont l'explication est évidemment dans la préoccupation constante de faire sentir que le mot est pluriel. Quant à l'imparfait déterminé,

il doit certainement en rester des traces dans les vieux auteurs[1].

La construction est d'ordinaire : sujet, — complément ou attribut, — verbe. Le déterminant se place après le déterminé; le génitif cependant se met avant le cas nominatif. Le pronom relatif qui manque est remplacé par une phrase commençant par *bai* « parce que », qui forme alors comme une sorte de parenthèse. N'oublions pas les constructions participiales : *nik ikhusia* « ce que j'ai vu », *ni ikhusia* « ce qui m'a vu ». Nous avons vu que la dérivation s'opère par suffixes le plus souvent, mais quelquefois aussi par préfixes.

Un point assez obscur de l'histoire du basque, c'est la forme primitive des pronoms. Il n'y a pas de difficulté pour *ni* « moi », *ki* « toi », *gu* « nous », *zu* « vous[2] »; cependant, quand le pronom de première

1. Il n'est pas inutile de faire remarquer ici que certains verbes intransitifs suivent en basque la conjugaison transitive ; on dit *iluzkiak argitzen du* « le soleil brille » ; *odolak su gabe diraki* « le sang bout sans feu » (Oih., *prov.* 342 ; *prov.* 1596, n° 146). Ce cas n'est pas du tout le même que celui des verbes qui n'ont pas de correspondants exacts ; ainsi « suivre » se traduit par *arrai* qui est intransitif, *arreit niri* « suis-moi » (Liçarrague). Il y a d'ailleurs des exemples de radicaux qui ont les deux conjugaisons, transitive et intransitive : dans les proverbes de 1596, on trouve *ezaun adi* « connais-toi, γνῶθι σεαυτόν ». Dans le proverbe 139 d'Oihenart, *nik demadan* est pris dans le sens intransitif ou moyen « afin que je m'adonne » ; dans le *Bréviaire des dévots* de Dargaignaratz, j'ai relevé *demaquela* avec le sens « qu'elle se mettra ». N'ai-je pas entendu souvent dans le pays *eman zite* dans le sens de « asseyez-vous, mettez-vous là, *nehmen Sie platz* »?

2. Le prince L.-L. Bonaparte, qui a eu la maladresse de

personne singulière est suffixé, il devient *t*. Quel rapport y a-t-il entre *t* et *n?* Sont-ce des mots différents? Peut-on supposer que le *n* final, resté seul après la chute de *i*, se soit assourdi en un *r* facilement varié en *d*, lequel à son tour se serait durci en *t?* Le dialecte de Roncal, actuellement, dit *dud*, avec, au lieu de *t*, un *d* imparfait, intermédiaire entre *d* et *r*, suivant le prince Bonaparte : dans sa *Notitia*, Oihenart écrit *dud* pour *dut*. D'autre part, « soi » paraît être un radical commençant par *b* et ce *b* se retrouve préfixé aux soi-disant impératifs de 3e personne : *biz* « qu'il soit », *berrait* « qu'il me suive », *bemo* « qu'il la lui donne ». Enfin, le pronom de 3e personne, qui est *o* quand il est complément indirect, offre, préfixé, les variantes *d*, *r*, *l;* quel est le prototype et à quoi se rattache-t-il? au *b* réfléchi?

L'*o* dont il vient d'être parlé représente évidemment l'un des trois démonstratifs qui sont en *a* ou *ar* « celui-là », *u* ou *ur* (*un*) « celui-ci », *or* « cet-autre », et servent tous les trois d'articles déterminatifs suffixés[1]. Isolés, ils sont en *h* initial : *hura*, *hau*, *hori;* le roncalais et le zalazarais ont *kau*, *kaur*, *kori;* le

s'obstiner à voir dans *zu* la seconde pers. sing. « toi », ce qui a gâté tous ses paradigmes, croyait m'embarrasser en m'opposant le *irek* « vous » de certaines vallées espagnoles. Mais cela prouve au contraire la primitivité de *zu* « vous »; quand il est devenu d'emploi général au singulier, on a éprouvé le besoin de faire un « vous » pluriel : les uns l'ont dérivé de *hi*, la plupart des autres de *zu*.

1. Un pronom, dont la formation est assez obscure, se rencontre dans les auteurs labourdins du dix-septième siècle, *haina* ou *haiña* « celui-là, lui ».

haut-navarrais méridional, *gau*, *gori*. Les mêmes dialectes disent *kola*, *gola*; *kala*, *gala*; *kan*, *gan*; *kemen*, *gemen*; pour *hola* « ainsi », *hala* « ainsi », *han* « là », *hemen* « ici ». Je ne prétends pas, comme le prince Bonaparte, que l'existence de ces formes en *k* ou *g* soit décisive en faveur du *k* initial : elles peuvent être au contraire purement accidentelles, locales et récentes : c'est ainsi que l'absence du *n* final des imparfaits en haut-navarrais méridional ne prouve rien, car ce dialecte a connu le *n* final. Mais ici, il paraît y avoir une tendance phonétique générale, *k* primitif passant à *h*, puis suppression de l'aspiration : *ki*, *hi*, *i*; — *kori*, *gori*, *hori*, *ori*.

Schuchardt m'objecte que l'ibère avait l'aspiration initiale et même qu'il écrivait sans *h* des mots où l'aspiration paraît s'être produite postérieurement. On m'objectera aussi l'aversion du basque pour les explosives dures initiales (*gorputz* = corpus, *gela* = cella, *garthak* = les quatre (temps), etc.). Cependant, je répondrai qu'il y a peut-être là un fait d'évolution et je rappellerai qu'un allemand parlant français durcira ou adoucira une explosive là où, dans sa propre langue, il prononcerait une douce ou une dure.

C'est à propos de la formule *arethg*, *aredc*, *are-de*, *aredk*, qui paraît correspondre au latin *hic est situs* (ou *sita*), que la question s'est posée. Y a-t-il là deux mots ou n'y en a-t-il qu'un ? Les bascomanes — cette expression paraît avoir choqué Schuchardt, mais je n'en trouve pas de meilleure — tiennent pour la première opinion ; pour eux *are* est « ici »

et Schuchardt dit à ce propos : « ich halte die Bed. *are* « hier », für sicher, will es aber vorderhand mit keinem bask. Wort identifizieren ». Quant à *dc*, *dk*, *thg*, on y verrait le basque *dago* « il demeure » et Schuchardt lirait volontiers sur le vase de Sicile : « ici est (le vin) ». Il me dit que *datza* et *dago* sont aussi bien employés l'un que l'autre sur les tombeaux actuels ; mais je lui ferai observer que *dago* « il demeure » est abusivement employé pour *da* « il est », par analogie avec l'espagnol où *estar* remplace souvent *ser*. Un Guipuzcoan ne demandera-t-il pas *nola dago berori*, voulant dire « como esta vm. », là où un Labourdin dira simplement : *nola zare* « comment êtes-vous ? » Si l'on tient pour le basque, il vaudrait mieux lire *aren duk* « tu l'as en ce lieu », en faisant de *aren* le locatif de *ar* « cela » ; mais l'absence du *k* ou *h* initial ? mais la variante *thg ?*

Avant de parler de la déclinaison ibérienne que nous présente Schuchardt, est-il utile que je réponde à toutes les observations qu'il m'adresse ? Je ne le crois pas ; je voudrais seulement noter qu'il n'accepte pas mon étymologie de *oiharzun* « écho », *oihu-harrizun*, c.-à-d. « endroit où il y a des pierres sonnantes ». Schuchardt préfère voir dans *oihar* une variante de *oihan* « forêt, bois » : cf. le nom *oyarbide* « chemin de (la) forêt ». C'est possible, mais je crois mon explication meilleure et plus conforme au fait matériel. *Oihar* d'ailleurs ne se rattache-t-il pas à *oihu ?*

Voici maintenant le tableau de la déclinaison ibère, suivant mon savant contradicteur :

	SING.	PLUR.
Nom.	»	* *-ce*
Gén.	*-n* (*-m*)	*-cen*
Dat.	*-i* (*-e*)	*-cei* (*-ceai*)
Erit.	*-ŝ* (*-s*)	*-ciŝ ?*
Act.	*-c* (*-k*)	?

Quelle est la déclinaison basque ? On peut en faire le tableau suivant :

SINGULIER INDÉFINI	DÉFINI
ogi	*ogi-a*
-r-en	*-a-r-en*
-r-i[1]	*-a-r-i*
-r-ik	- »
-z	*-a-z*
-n ou *-ta-n*	*-a-n*
-ta-ko	*-ko*
-ta-r-ik	*-tik*
-ta-r-at ou (*a*)	*-ral* (*-ra*, *-ala*, *-alat*, *-ara*)
-gabe	*-a-gabe*
-tzat	*-a-r-en-tzat*
-ki, *kin*	*-a-re-ki-n*, *a-gaz*
-k	*-ak*

PLURIEL DÉFINI	
ogi-a-k	nom.
-(a-k[1]*)en*	de (gén.)

1. La forme primitive du suffixe du datif est peut-être *ki*. Dans les formes verbales, *ki* indique le datif : cf. *natorkio* « j'arrive à lui », *doakit* « il vient à moi », *gagozkitzu* « nous demeurons à vous », mais ce *ki* précède le pronom régime indirect.

-(a-k)-i, *-ei*	à (dat.)
-ez	par
-eta-n	dans
-eta-ko	de (pos.)
-eta-rik ou *-tik*	de (abl.)
-eta-ra (*-rat*, etc.)	à (mouv.), vers
-a-kabe	sans
-en-tzat	pour
-e-kin, a-kaz, e-ki-en	avec
-ek	nom. actif

Il y a aussi les suffixes *-ontz* « vers », *-no* « jusqu'à », etc. ; les suffixes locaux et personnels *gan, ganik, ganat, baithan, baitharik, baithara*, etc. et les combinaisons comme dans *esku-ra-tze-ko-an* « main-vers-être-de-dans, quand il était près de venir à la main », *mañada-re-ki-en* « avec les enfants », *egun-da-ño-ti-ka-ko* « de depuis presque vers le jour, depuis le temps passé jusqu'à ce jour » ; *gizonendako* « pour les hommes », *enekilako* « de pour être avec moi », *zezutikan* « du haut du ciel », etc.

Il y aurait, avec de grandes différences, certaines analogies. Mais le tableau de Schuchardt est-il exact ? Pour l'établir, Schuchardt a dépouillé des inscriptions et surtout des légendes monétaires, et dressé des listes plus ou moins longues, mais où est la garantie de la classification ? Pourquoi *n* ou *m* est-il plutôt génitif qu'autre chose ? pourquoi *ceai* serait-il datif pluriel ? J'ai peur que Schuchardt, songeant au basque, n'ait obéi à une sorte d'auto-suggestion. On peut lui adresser du reste la même objection qu'à

Philipon : comment reconnaître tel ou tel cas dans un texte qu'on ne comprend pas ? Sans doute, les médailles peuvent offrir des nominatifs, des datifs, des génitifs pluriels, mais qui les reconnaîtra ? Par exemple, *ken* qui est le génitif pluriel basque, est-il vraiment le correspondant des *cn*, *cm*, *qm*, *om*, *gin*, etc., ibères ? Je prends entre autres *neroncen* (peut-être plutôt *nerhoncen*[1]), où le nominatif est certainement *neron* ou *nerhon* ; si c'est un génitif, on ne devrait traduire que de trois façons : « de Narbonne », « des Narbonnes », « des habitants de Narbonne » ; mais la première traduction n'est pas possible à cause du *c* pluriel ; la seconde, non plus, car Narbonne n'a jamais été un pluriel ; la troisième, pas davantage puisqu'aucun élément ne représente « ceux, habitants, citoyens, etc. ». Mais alors ? D'autre part n'est-il pas aventureux et hardi d'assimiler *cen*, *gin* et *com ?* Décidément, en tout ceci, on raisonne vraiment trop par à peu près.

Je trouve d'ailleurs un autre exemple de raisonnement défectueux aux p. 62-64 du mémoire de Schuchardt : il a remarqué que, dans les composés, son *ili* « ville » devient quelquefois *ilit*, ce qui lui rappelle les féminins hébreux, et il en rapproche les mots basques *betarte* « vue, visage », *betazal* « pau-

1. De ce que le signe lu *h* est un *o* certain dans une variante d'une légende, s'ensuit-il que le premier signe soit toujours *o* ? Ne peut-on supposer tantôt une erreur du lapicide, tantôt une omission de la voyelle ou de l'aspiration ? Les véritables formes ne peuvent-elles être *nerhon*, *saronaho*..., *hotkšcen* ou même *ohtkšcen* ?

pière », *otondo* « morceau de pain », *sutopil* « pain cuit sous la cendre », *bepuru* « sourcil », *supazter* « côté du feu », pour *begitarte*, *begitazal*, *ogitondo*, *sukopil*, *begítburu*, *sutbazter*, etc., de *begi*, *ogi*, *su*. On pourrait ajouter *bethule* « sourcil », *betaspalak* variante de *begispalak* « paupières », *bekoki* « front, audace, toupet », *bekhaitz* « envie, mauvais œil », *bethitz* « langage des yeux, œillade », *betazpi* « ce qui est sous les yeux, cernes », *beteraztun* « sourcil, mine », *betheritsu* « qui a mal aux yeux », *betsein* « pupille », *betain* et *betagin* « dent canine[1] », *betazbeta* « face à face », de *begi* (en faisant remarquer qu'en labourdin on prononce *bethazal*, *bethule* et *bethille*, *bephuru*) ; — *okhin* « boulanger », *othuruntz* ou *otorontz* « aliment », *othorde* « en place du pain », de *ogi* ; — *suthondo* « coin du feu », *suthaitzin* « devant du feu », *sukhalde* « cuisine », *sukopil* var. de *sutopil*, *sugino* ou *sukhino* « place au foyer », de *su*; — *artizar* et *arthizar* « Vénus, Lucifer, étoile du matin », *arthurratz* « aube, point du jour », de *argi*; — et même *bethalde* « troupeau de vaches », de *behi*. On pourrait indiquer aussi *bitarte* « intervalle, entre deux ». Dans tous ces composés, le *t* ou le *th* pourrait être considéré comme une mutation du *k* du suffixe *ko*, après élision de *o*, qui aurait été suivie d'une contraction, d'une syncope quand ce *ko* aurait été précédé de plus d'une syllabe. Il aura pu

1. *Betagin* correspond à notre « œillère (dent canine supérieure, censée placée immédiatement sous l'œil), dent de l'œil » ; *agin* ou *hagin* est « incisive ». Mais on a les variantes *itain*, *litain*, *litagin*, *lethagin* : d'où vient ce *l* ?

aussi y avoir élision du *i* final et durcissement compensatif du *g* en *k* puis en *t* (*kb* en *p*; pour *begiburu*, *bephuru*). On peut supposer aussi le passage à *t* du *k* initial ancien du second composant : *ule*, *ille*, *azal*, *ondo*, *arte*, *argi*, auraient été *hule*, *hille*, *harrale*, *hondo*, *harte*, *hargi*, pour de plus anciens *kargi*, *kule*, *kazal*, *karte*, *kondo*, etc. ; on a bien *asteharte* ou *astearte* « milieu du commencement, mardi[1] » ;

1. Ce mot montre que les Basques, en dehors du dimanche, partageaient leur semaine en deux périodes de trois jours : le commencement (*has*) et la fin (sans doute *hil* « tuer, mourir, finir, terminer », d'où *ilki* « sortir ») ; les noms du jeudi et du vendredi ont été empruntés à des mythologies étrangères (« jour du tonnerre », « (jour) qui suit (celui du) tonnerre »), mais le samedi s'appelle encore *azkeneguna* « dernier jour ». Les souletins disent *nazkanegun*, *nazkenegun*, *nezkanegun*, ce qui a permis à de mauvais plaisants de traduire « jour des filles », sous prétexte que, en raison du repos dominical, la nuit du samedi au dimanche est la plus propre aux rendez-vous amoureux; mais il ne faut pas confondre l'immoralité avec le naturalisme. Le samedi s'appelle aussi *larunbat*, où le prince Bonaparte voit avec raison « un quart » (de la lunaison). La semaine commençait donc par le dimanche et le mois était lunaire. Il est probable que, de temps en temps, on intercalait un treizième mois pour rétablir la correspondance des saisons. Celles-ci étaient vraisemblablement au nombre de deux : la belle, la chaude (*uda*) et la désagréable, la froide (*negu*), qui se partageaient chacune en trois périodes de deux mois : *udalchen*, *udarte*, *udazken*, etc. Le parallélisme entre la semaine et l'année suggère l'idée que le jour de l'an devait être une fête générale comme le dimanche (*igande* « jour du soleil », plutôt que « grand jour ») et s'appeler *eguberri* « soleil nouveau », nom que les Basques christianisés ont donné à la Noël, où, comme on sait, l'année a longtemps commencé : en persan, le jour de l'an est bien *nâuroz* « nouveau jour ». On pourrait peut-être aussi voir dans les mots *astelchen*, *astearte*, *asteazken*, *larunbat*, les noms des quatre semaines de la lunaison. Remarquons en passant *larun* pour *lauren*, *laurden* « quart », à rappro-

quant à *gaitz* « mauvais », il est peut-être pour *kaitz*, comme *hitz* « parole » serait pour *kitz*, avec l'intermédiaire *gitz*, d'où pourrait être dérivé *gizon* « homme, être à la bonne parole[1] ». C'est ainsi que *ki* « toi » a donné *t* dans *baitaiz* « parce que tu es », *albeitindoa* « puisses-tu aller ! », etc. Nous voici ramenés à la théorie du *k* primitif, affaibli, dans le cours des âges, en *h* qui tombe à l'époque moderne[2]. On

cher de *heren* « tiers », *lehen* « premier », où se révèle la dérivation ordinale primitive.

1. Cette étymologie est très douteuse ; dans les composés, *gizon* devient *giza ; gizakune* « enfant mâle », *gizerhaile* « homicide », etc. ; Liçarrague fait remarquer qu'il a traduit « pêcheur » par *pescadore* pour ne pas mettre *gizarrainzale* « poissonnier d'hommes ». Je crois d'ailleurs que *g* vient après *h* et que *h* est le substitut direct de *k*, sans doute par l'intermédiaire de *kh*. Au milieu des mots, où p.ex. *h* remplace *r*, *g* est sûrement postérieur : *urotcho*, *uhotcho*, *ugotcho* « brochet, loup d'eau » ; *urarte*, *uharte*, *ugarte* « île, (maison) entre les eaux », qui a donné, par métathèse, *huart; urolde*, *uholde*, *ugolde* « déluge » ; *uralde*, *uhalde*, *ugalde*, et même *ubalde* « cours d'eau » ; **uratz*, **uhatz*, *ugatz* « mamelle ».

2. Beaucoup de noms topographiques basques se terminent en *eta*, *aga* et *egi ; eta* indique particulièrement la pluralité, *aga* l'abondance et *egi* la collectivité ; je traduirais *harrieta* « les pierres », *expeleta* « les buis », *orreaga* « la genevraie », *aritzaga* « la chesnaye », *zumalakarregi* « endroit couvert de bourdaine », etc. Mais *egi*, *ei*, *gi* se rattache à *tegi*, *tei*, *toi*, *ti*. *Eta* est de même très probablement pour *keta*, qui est d'usage courant : *amezketa* « les chênes tauzins », *elheketa* « conversation », *ardiketa* « troupeau de brebis », etc. Ce *keta* ne pourrait-il pas être le suffixe général de pluralité, réduit plus tard à *k* ? Il y aurait eu un pluriel indéfini et un défini ; on aurait dit *mendi* « montagne », *mendiar* « la montagne », *mendiketa* « montagnes », *mendiarketa* « les montagnes » ; et il se serait produit des confusions entre le défini et l'indéfini : *mendietan* « dans les montagnes » serait pour *mendiketan*, tandis que *mendien* « des montagnes » serait une

sait combien le basque aime la composition syncopée : *opil* est pour *ogi-bil*, *okhin* pour *ogi-egin*. En tout cas, le *t* ne paraît pas pouvoir venir du premier composant.

Mais, pour en revenir à la déclinaison proposée, il m'est difficile d'admettre que *e*, *i*, *cei*, *ceai* soient des datifs; *s* un instrumental; *c* ou *k* actif serait plus admissible, mais ne prouverait rien par lui seul. En ce qui concerne *s* et *cn*, je persiste dans mon opinion, exposée aux p. 5-6 de mon précédent article : *s* doit être un génitif et *cn* un mot, abrégé sans doute, ayant le sens de « ville, cité, municipe ». Schuchardt n'a point discuté cette opinion; il s'est borné à reproduire, avec une pointe de raillerie, la traduction tout à fait hypothétique que j'ai indiquée comme possible pour la lame de Castellon. Il la rapproche des traductions fantaisistes de MM. Stempf et Giacomino; cela n'est pas juste, car ces messieurs ont prétendu faire une traduction ferme, définitive; au lieu que j'ai dit seulement que l'inscription pourrait signifier quelque chose comme : *airiemta*, etc.; mais je n'y tiens en aucune façon. Schuchardt rectifie la lecture de quelques mots; le quinzième serait *ťithsm*, ce qui permet de rapprocher *ithsm*, *ťithsm*, *iithsin*... comme je l'avais déjà fait; le dix-neuvième *aicas;* le dix-huitième *arstco*. Il s'ensuivrait qu'il y aurait identité entre les deux mots où j'ai vu hypothétiquement « bouche » et « ventre, organe sexuel »;

réduction de *mendiar-keta-en*, *mendiaketen*, *mendiakeen*, *mendiaken*, *mendiaen*.

il y a entre ces deux expressions « bouche » et « ventre » une idée commune, celle de chose intérieure; le second pourrait être aussi « anus ».

Schuchardt ne fait aucune conjecture sur la signification possible des incriptions; c'est prudent, mais cela ôte un peu de valeur à ses propositions. Tout le monde n'a pas imité cette prudence. Ainsi, le P. Fita, dans le *Bulletin de l'Académie royale d'histoire* de Madrid, s'est occupé d'un monument découvert à Fraga (Huesca) depuis la publication du livre de Hübner et qui est fort intéressant. Il se rapproche de l'inscription n° IV de Hübner, en ce qu'il présente comme celle-ci l'image d'une roue, signe religieux, mystique, ou allégorique ; il lit ensuite *alosildu* | *i·glaṣṭis* | *erein · celder* | *ererui · atue* | *zikhen · eru* | *i*. Schuchardt corrige *alôo ildu* | *i·klaṣṭis* | *ereṭn·celder* | *ercerui·aue* | *thiceoen·erc* | *i*. Le n° IV porte *nuke·iltra·zui* (ou *tui*). Ces deux inscriptions sont analogues, elles sont probablement funéraires; on doit y trouver des noms, des titres, des indications de parenté, des formules pieuses. La plus ancienne se compose de trois mots dont le dernier finit par *i;* la nouvelle se partage en trois membres de phrase terminés chacun par *i*. Cet *i* est-il le signe du datif? Le mot *zui* (ou *tui*) est bien court pour être un datif; quand je me rappelle les formations *cei*, *ai*, *ceai*, etc., j'y verrais plutôt une dérivative nominative, une sorte d'article, et alors *nuke* pourrait être un verbe, à la 3e pers. sing., « il repose, il est béni, il est loué »; le fameux *aredk* pourrait se lire *areduke*, avec *ke* verbal. Le nouveau document n'aurait pas de verbe;

il aurait trois nominatifs en *i*; le premier mot *alosildu* rappelle le *andlsldu* du n° VI de Hübner qui correspond au latin *fulvia* ou *lintearia;* ce serait donc un nom de femme. *Erein*, *ercerui* ou *ererui*, *erui* ou *erci* sont parents l'un de l'autre et le P. Fita les rapproche de l'*erba* du n° XLVI (en caractères latins); ce n° XLVI et le suivant sont remarquables par des mots répétés en *o* et *om* : *arimo*, *arimom;* *sintamo*, *sintamom*, et par *indi* qui revient sept fois comme un adverbe ou une conjonction copulative. *Erein* est peut-être le féminin de *erci* ou *erui*, avec *n* final marquant le datif : « A Fulvia, fille de Glasi (?) ». *Ercerui* ou *Ererui* est peut-être « petit-fils » et *erci*, *erui* « fils »; *celder* et *atue* ou *auedik* seraient des noms d'hommes ou des adjectifs de qualité : une inscription a *Auedunic*; en transcription latine, Fita cite *Avidoni* (dérivé de *aio*, *aiu?*). *N* (peut-être *m* des *arimom*, etc., que les Latins prononçaient en nasalisant) serait donc un datif, comme je le propose à la p. 22 de mon précédent article. Je n'affirme rien; mais il me semble que cet *i*, qu'on trouve souvent précédé de *u*, joue plutôt le rôle d'un nominatif : les formules relevées par Schuchardt, *iqnuciui-ildu-kleşein* (où *ildu-kleşein* ressemble à l'*ildui-klaştis* ci-dessus), *ardc-aiuni*, *ardc-sicduninein* (il confère *sicdu* avec Ségéda), confirment mon hypothèse : *ildu*, *klasi*, *aiu* pourraient être des noms propres; de *aiu* dériverait *aiuni* et même *aueduni*, comme *sicduni* de *sicdu* (l'habitant de Ségéda), et *sicduninein* serait un second dérivé, quelque chose comme « à ceux, parmi ceux de Ségéda » : *n* serait un datif-locatif, *i* un

adjectif-pronominal ou un article, *e* une dérivative participiale : *sicduninein* pourrait donc être *sicdu-n-i-n-e-i-n* « Ségéda-à-lui-à-qui est-lui-à, à celui qui est originaire de Ségéda ». Je n'insiste pas sur ces hypothèses; *ni* pourrait être d'ailleurs un suffixe spécial.

Mais appliquons, vérifions, recherchons les suffixes casuels indiqués par Schuchardt. La lame de Castellon, par exemple, nous donnerait : un instrumental, — un nominatif (ou verbe), — un génitif, — un datif, — deux datifs pluriels, — 2 nominatifs (ou verbes), — un datif, — un génitif, — 4 nominatifs (ou verbes), — un génitif, — 2 datifs, — 2 nominatifs (ou verbes), — un instrumental, — un datif; il y aurait, dans le même texte, des datifs en *e* et en *i*, des génitifs en *m* et en *n;* et il y aurait des combinaisons singulières de suffixes : *ceai*, *ceaie*, *sense*, *case*, *aies*, *carse*. Il est vrai que *sinekten* pourrait être un verbe, dit-on. En résumé, l'arrangement grammatical serait tout à fait étrange. Les mêmes difficultés se présenteraient avec tout autre document. On peut remarquer aussi que Schuchardt dresse des listes de suffixes particuliers, les uns aux légendes monétaires, les autres aux inscriptions ; il y aurait eu, dans la même langue, deux systèmes différents; p. ex. le suffixe génitif *cn*, *cen* des médailles deviendrait *ein* dans les inscriptions, et on nous affirme qu'il y aurait là un affaiblissement de *c* en *i*, affaiblissement déjà constaté dans les variantes de légendes *ṣalircn* et *ṣalirin*, *qnthcqm* et *qnthiqm ;* mais n'y a-t-il pas une erreur d'observation : *ṣalir*, *ṣaliri*,

ṣalirin, *ṣalircen* ne forment-ils pas plutôt des cas différents ? Je pourrais, pour tous les suffixes proposés, faire des objections analogues.

Trouve-t-on le *ko* basque dans l'ibère *q*, *qo*, *qn*, *qom* (avec le suffixe génitif ordinaire *m* ou *n* en plus) ? Faut-il traduire *asturco* par « (le cheval) d'Asturie » ? *Ko* a certainement un sens locatif ; *etcheko yauna* est « le maître *dans* la maison ». Mais, ajouter à ce *ko* le *n* génitif ne signifierait rien en basque : *-koen* serait une contraction de *-koaken* : *Bayonakoen* « des gens de Bayonne » pour **Bayonako-ak-en*. Quant à *Alorsus*, rattaché par Giacomino à *Alor-ko* de *alor* « champ », je réclame la priorité pour *alhor* avec *h* ; on néglige vraiment trop les formes aspirées dans toutes ces étymologies. Il est d'ailleurs exact que *-ko* forme des diminutifs, parce qu'il signifie : « de, venu de, dérivé de », mais je ne crois pas qu'il ait jamais formé des augmentatifs. Schuchardt retrouve même le suffixe composé *-tiko* dans les *-icoi*, *-digoé* ibères : c'est au moins fort douteux, car on n'explique pas les *e* ou *i* ajoutés : est-ce le signe du datif ? Ce seraient alors des datifs indéfinis, mais quel en serait le sens ? *Toudadigoe* est traduit « à celui de Tuda », comme *Lamaticom* « de celui de Lama » ; or, en basque moderne, on emploierait dans ce cas *ko* seulement et non *tiko*, on intercalerait l'article et l'on dirait *Tudakoari*, *Lamakoaren*, ou plutôt encore *Tudatarrari*, *Lamatarraren*. Tout cela est donc très incertain et même un peu fantaisiste.

De même, Schuchardt expliquerait volontiers par « épouse » le mot *nersnatn* (et ses variantes), qu'il

rapprocherait du basque *neskato*, *neskaso*, *neskatcha* « fille, servante » (*magd*, *mädchen*), qu'on a expliqué par un diminutif en *to* (*puella*) ou par *neska-oso* « fille entière, intacte, vierge ». Je crois plutôt qu'il convient de le rapprocher de *nerhabe* « domestique, célibataire mâle », dérivé de *yabe* « maître ». Quant à *yabe* lui-même, j'y verrais un dérivé de *yaun* « seigneur » par *be* « sous, inférieur » ; ce serait le *magister operum* p. ex., le commandeur des esclaves : faire de *yaun* un composé de *yabe-on* « bon maître » m'a toujours paru beaucoup trop métaphysique pour être exact.

Pour prouver que le basque a été parlé sur un territoire plus étendu qu'aujourd'hui, on a cité des noms à apparence basque qui figurent dans des *ex-voto* et des inscriptions de toute la région pyrénéenne ; mais cela peut simplement être le fait de voyageurs, comme la pierre de Cagliari et l'urne de Sicile sont des faits accidentels. Il est du reste remarquable que l'escuara moderne, dont le vocabulaire contient tant de mots latins, offre si peu d'éléments celtes, s'il est vraiment apparenté à l'ancien ibère. Car, il ne faudrait pas oublier qu'à l'époque des inscriptions, l'Espagne était habitée par une population mixte, les Celtibères : il avait dû se produire là ce qui est arrivé dans l'Inde dravidienne où les Aryas se sont infiltrés peu à peu dans la population locale, adoptant son langage, mais y ajoutant beaucoup de mots sanscrits ; de même l'ibère a dû s'altérer et se mélanger de mots celtes. Il ne suffit pas au surplus de comparer des désinences, des suffixes grammati-

caux pris un peu au hasard ; il faudrait pouvoir assimiler des racines verbales, des mots complets ; or, à part le très discutable *ili* (car *berri* ne se trouve pas dans les textes originaux), on ne nous en présente aucun. Aucun nom, aucune légende, aucune inscription n'a pu être expliquée à l'aide du basque. Si nous relevons les noms originaux de personnes, de divinités, de localités, assez nombreux dans les inscriptions latines de l'Espagne, nous n'en voyons pas qui nous apparaisse comme basques : *aiu*, *aia*, *aio*, *ammo*, *allo*, *ambaicus*, *ambaici*, *ambatus*, *ambata*, *arno*, *aerno*, *cloutai*, *clouti*, *atecina dea*, *ceceaigi dei*, *ceceaeci lares*, *cerepaeci lares*, *bandiaeapolisegus*, *bandueaetobrigus*, *mantunaecus*, *reuveanabaraecus*, *ongiamunaecus*, *crougintoudadicoe*, etc., etc. ; peut-être pourrait-on retenir *andero*, *bigur* et deux ou trois autres. Bien habile celui qui verra dans tout cela des radicaux basques ! M. A. Carnoy vient précisément de publier dans le *Museon* (t. VIII, nos 1-2, 1907, 39 p., gr. in-8°) une étude sur les *Éléments celtiques dans les noms de personnes des inscriptions d'Espagne*, où il fait voir que la plupart des noms dont je viens de parler sont d'origine celtique, ou si l'on veut, indo-européenne. Bien des dérivations d'apparence escuarienne sont plutôt celtiques ; ainsi les *ko*, *iko*, *gom*, etc., paraissent se rapporter aux *icus*, *cus*, *cum*, *gue*, *qum* du celte ou du gaulois. Les étymologies sont en tout cas fort douteuses.

Je n'ai donc aucune raison pour revenir sur les conclusions de mon article du mois de janvier der-

nier. La parenté de l'ibère et du basque n'a point été démontrée, même par Schuchardt. Mais quelque négatifs ou incertains que soient les résultats de pareilles études et de pareilles discussions, elles ne sont pas inutiles. Elles dégagent le terrain en portant la lumière sur beaucoup de points obscurs, en attirant l'attention sur beaucoup de questions secondaires, en posant de nouveaux problèmes de détail. La question principale sera-t-elle jamais résolue ? Peut-être, car rien n'est impossible à l'esprit humain, mais la prudence n'est jamais inutile, et, comme dit le proverbe basque, celui qui parla par « peut-être » ne se trompa pas, *aguian zerrana etzadin engana.*

Julien VINSON.

ὄχλος-ὀλίγος

Le grec ὄχλος, pour ὀχ-'λ-ος au sens de « troupe, foule, nombre, quantité », se range, comme je l'ai fait voir dans le numéro de la *Revue* du 15 juillet dernier, dans la liste des termes du rad. sansc. *mah* au sens de « grand, étendu, nombreux, etc. ».

Je reprends la plume à ce propos pour signaler comme appartenant à la même liste le gr. ὀλίγος « en (petit) nombre » pour l'adj. ὀχ'λ-ικ-ός « ce qui concerne la foule », lequel a tous les caractères d'un dérivé synonymique de ὄχλος (en restituant à l'une et à l'autre de ces formes les éléments phonétiques détruits par la contraction). Ainsi s'expliquent de plus en plus par un même schéma primitif des dissemblances qui paraissaient irréductibles à première vue.

P. REGNAUD.

LES MOTS

ARABES ET HISPANO-MORISQUES

DU « DON QUICHOTTE »

Le 25 septembre 1575, la galère *El Sol,* voguant de Naples vers les côtes d'Espagne, rapatriait, après trois rudes campagnes contre le Turc, un groupe de militaires en congé des armées navales de Don Juan d'Autriche et d'André Doria, lorsqu'elle donna au milieu d'une escadre algérienne, fut contrainte d'amener son pavillon en dépit d'une héroïque résistance, puis conduite en triomphe jusqu'au nid des corsaires.

Parmi les prisonniers se trouvait le poète-soldat Miguel de Cervantès, le glorieux estropié de Lépante[1].

Du bagne de Déli-Mammi, renégat albanais, celui-là même à qui revenait la prise du vaisseau espagnol, Cervantès passa par voie d'achat, vers 1577, dans le

1. Il y avait aussi son frère, Rodrigo, soldat comme lui. Ses multiples allusions à cette bataille, livrée le 7 octobre 1571, semblent prouver qu'il était plus fier du sobriquet qu'il se donnait, *el manco de Lepanto*, que d'avoir écrit le *Don Quichotte*, auquel il préférait de beaucoup son théâtre (cf. le Prologue de la 1re partie). — Les Vénitiens ont fait *Lèpanto* de *Naupaktos*, et les Turcs *Aïnèbakhti.*

propre bagne du *roi* d'Alger, Hassan-Aga, de son vrai nom Andreta, car il était Vénitien de nation, renégat comme de juste, au demeurant le plus féroce et le plus rapace de tous les forbans du rivage barbaresque.

Après trois tentatives d'évasion aussi infructueuses que sévèrement châtiées, après cinq ans passés sous la menace permanente du gibet ou du pal, il fut enfin donné au misérable captif d'apaiser la soif de liberté qui le dévorait. Une commission de rachat pour la Couronne de Castille débarqua à Alger, y traita du prix des rançons et, le 19 septemhre 1580, le futur auteur du *Don Quichotte* était arraché à grand peine des serres de son vautour. Quelques minutes plus tard, Hassan-Aga, esclave du Grand-Seigneur, qui venait de lui retirer le gouvernement de la régence d'Alger, mettait le cap sur Stamboul[1].

Il y avait alors 25.000 esclaves chrétiens dans les bagnes d'Alger; mais tous ne relevaient pas de Philippe II.

Le souvenir des glorieuses campagnes de Lépante et de Tunis, et surtout de la terrible aventure qui s'ensuivit, resta à jamais gravé dans l'esprit de Cervantès. Il y a fait allusion dans presque tous ses écrits; il a été jusqu'à prendre pour sujets de drames et de nouvelles les étranges épisodes de sa captivité. Le *Capitan cautivo* qu'il inséra dans la 1re partie du *Don Quichotte*, le *Trato de Argel*, les *Baños de Argel*, la *Gran Sultana Catalina de Oviedo*, la *Española*

1. Cf. Perez Pastor, *Documentos cervantinos*, Madrid, 1897.

Inglesa, la *Guarda cuidadosa*, sont autant de chapitres d'autobiographie où le romanesque, cependant, n'a pas complètement abdiqué ses droits. Il suffit de lire son œuvre maîtresse pour voir combien il se plaît et combien il excelle à mettre en scène quelqu'un de ces Mores ou de ces renégats *marfuces*[1] au milieu desquels il vécut les plus sombres heures de son existence accidentée. Leurs usages, leur costume, leur mentalité si particulière ont trouvé en lui un observateur attentif. D'un trait de plume il campe ses silhouettes orientales, véritables croquis de voyage enlevés sans retouche. Il n'est pas jusqu'à leurs propres expressions qu'il n'emploie, quand, l'imagination hantée par le souvenir des choses vécues, il veut teinter son récit d'une pointe de couleur locale. Sous ce rapport, l'histoire du *Captif*, qui est un peu la sienne, forme un intéressant feuillet d'album (1re partie, ch. XXXIX à XLII). Enfin, on a émis l'opinion, en partie fondée, semble-t-il, que son séjour à Alger, où il s'attarda pendant quelques mois après sa délivrance, n'a pas été sans influence sur son style et sur ses idées.

Cervantès, on le sait, se piqua toujours d'écrire purement — ses admirateurs disaient : divinement — dans une langue d'ores et déjà qualifiée de divine, mais qui commençait alors à déchoir de cette dignité

1. « No te fies de ningun moro, porque son todos *marfuces* » (2e pie, ch. XL) : mot arabe passé en espagnol. Engelmann le fait venir de *markhoûs* = vil, sans valeur, et Dozy de *marfoûd* = réprouvé. V. leur *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, Leyde, 1869, pp. 303 et 391.

et de cette élégance qu'elle avait acquises au cours du siècle précédent. Une nouvelle école, en effet, était apparue, dans les rangs de laquelle se pressait tout ce que l'Espagne comptait de *copleros*, de poètes crottés, de licenciés en veine d'écrire, tristes imitateurs de la littérature italienne, les uns parlant espagnol en latin, les autres en arabe, tous méconnaissant la hauteur et la fécondité du castillan, de l'idiome national, tous encourant pour cette injure l'anathème de l'immortel manchot, qui regardait leur pédantesque littérature comme « *la idiotez y la arrogancia del mundo* ».

Cervantès s'érigea donc en champion de la pureté castillane et consacra tous ses efforts à réagir contre le goût facile de l'époque. Les Avellaneda, les Villegas, les Suarez de Figueroa ne lui pardonnèrent pas leur infériorité. Il y eut une levée d'écritoires : les pygmées, empruntant au géant ses propres armes, le blâmèrent insolemment d'allonger son Roman d'histoires parasites, taxèrent son style de langage terre à terre « *idioma humilde* », comme si Sancho Panza eût été un bachelier de Salamanque et la Teresina quelque Galathée de pastorale; ils lui reprochèrent enfin de faire « *ostentacion de sinonimos voluntarios* ».

« *Olivo y aceituno — es todo uno*[1]. » Ce dicton populaire a raison, on ne peut le nier. On ne peut nier davantage que le *Don Quichotte* renferme nombre de vocables de l'idiome courant, de cette

1. Ces deux mots sont synonymes, l'un est latin, l'autre est arabe, *Zeïtoûn* = olivier.

langue où foisonnaient par centaines les termes relatifs à l'administration et aux sciences, à l'agriculture et aux arts et métiers, que la conquête arabe avait imposés à la péninsule avec sa civilisation. Tous ces mots étrangers, plus ou moins privés d'équivalents ou de synonymes d'origine latine, mais pittoresques, éparpillés à travers les cent vingt-six chapitres du livre, vont et viennent, se perdent, puis se retrouvent, parfois à de longs intervalles, ou encore se rencontrent dans la même phrase par groupes de plusieurs.

A quoi faut-il attribuer ces petites débauches d'*algarabia*[1] ? Sont-ce des marques de l'empreinte laissée par cinq ans d'existence en pays arabe ? Est-ce le résultat d'une composition hâtive ?

Ce ne sont que les négligences hautaines du génie.

La preuve en est, pour le moins, dans l'admirable page où Ricote, le More converti, narre ses aventures. Ce hors-d'œuvre est, à n'en pas douter, une réponse, entre vingt autres tout aussi spirituelles, adressée aux Zoïles qui supportaient si difficilement les leçons de goût sorties de la bouche même de Don Quichotte[2], « plus apte à faire un prédicateur qu'un chevalier errant », au dire de Sancho Panza. Au préalable, Cervantès a avisé le lecteur que « *Ricote, sin tropezar nada en su lengua morisca, en la pura castellana le dijo las siguientes razones* ». Et, de fait, le récit

1. C'est-à-dire « la langue arabe » *el-ʿArabîya*, mot qui a fini par signifier en espagnol « galimatias » et qui est passé en français sous la forme *charabia*.

2. Cf. entre autres passages le ch. XVI de la 2e partie.

de Ricote, cette victime de la persécution de 1609 que l'auteur déplore hardiment, est rendu dans un style impeccable, dont *nulle* expression d'importation étrangère, *nul* emprunt fait à l'*aljamia*[1], ne vient choquer la belle tenue, en un mot dans le plus élégant et le plus pur castillan, comme si le puissant écrivain eût voulu rappeler que son génie, quand il lui plaisait, pouvait ne pas connaître de limites.

Par contre, on demeure quelque peu interdit, lorsque, six chapitres plus loin, on voit l'Ingénieux hidalgo de la Manche, dont la folie bien souvent sommeille, faire, « en passant », un petit cours d'étymologie hispano-morisque à son écuyer balourd et madré tout à la fois. Que penser de ces lignes, sur lesquelles d'ailleurs nous aurons à revenir ?

« Dieu me garde ! dit Don Quichotte. Quelle vie nous allons mener, Sancho mon ami ! Que de flageolets (*churumbelas*) vont résonner à nos oreilles ! que de cornemuses (*gaitas zamoranas*), que de tambourins, que de grelots et que de rebecs (*rabeles*) ! Que si parmi ces diversités de musiques résonne celle des *albogues*, nous aurons là presque tous les instruments champêtres ! — Qu'est-ce là, des *albogues ?* demanda Sancho ; je n'en ai jamais entendu parler et n'en ai jamais vu de ma vie entière. — Les *albogues*, répondit Don Quichotte, sont des plaques dans

1. Arabe *el-'Adjamiya*, le castillan corrompu et mêlé de mots arabes que parlaient les Morisques. Ceux-ci, de leur côté, donnaient ce nom à l'espagnol parce que c'était la langue des étrangers, des barbares, *'Adjam*.

le genre des chandeliers de cuivre (*sic*) ; en les frappant l'une contre l'autre, par le côté vide et creux, cela rend un son sinon très harmonieux et agréable, du moins qui ne déplait pas et qui s'accorde bien avec la rusticité de la cornemuse et du tambourin. Or ce nom d'*albogue* est morisque, comme le sont tous ceux qui dans notre langue castillane commencent par AL ; savoir : *Almohaza* (étrille), *almorzar* (déjeûner), *alhombra* (tapis), *alguacil* (agent de *police*), *alhuzema* (lavande), *almacen* (magasin), *alcancía* (tirelire, etc.), et autres semblables qui ne doivent pas être beaucoup plus nombreux ; notre langue n'a que trois mots qui sont morisques et finissent en I, ce sont : *borcegui* (brodequin), *zaquizami* (galetas), et *maravedi*. *Alheli* (giroflée) et *alfaqui* (théologien musulman), tant par l'AL du commencement que par l'I de la fin, sont connus pour être arabes[1]. Je te dis cela en passant, le hasard qui m'a fait te parler des *albogues*, me l'ayant rappelé à la mémoire...» (2e partie, ch. LXVII.)

La leçon est assurément incomplète ; le plus fâcheux, c'est qu'elle est tissue d'inexactitudes dont il paraît bien difficile de démêler l'origine et le but. Si Don Quichotte, poursuivant une nouvelle chimère, expose simplement son opinion de monomane, la cause est entendue ; elle devient sérieuse s'il est l'innocent truchement de l'auteur ; dans l'une

1. Tous ces mots sont identifiés dans le *Glossaire* de Dozy. — V. le commentaire par endroits erroné que Diego de Clemencin consacre à ce passage dans une note du tome VI, p. 360, de son édition du *Don Quijote* (Madrid, 1833-39, 6 vol., pet. in-4°).

et l'autre alternative, quelque invraisemblable qu'elle soit, elle mérite d'être examinée.

1° Il est presque absurde d'observer qu'un mot n'est pas nécessairement arabe parce qu'il commence par AL. Il y en a plusieurs en espagnol qui ont de ce chef toute l'apparence de mots arabes, bien que dérivant directement du latin. Voici, à titre d'exemples, les plus curieux de ces vocables mulâtres : *Alcorque* (quercus), *Almaceria* (maceria), *Almena* (minæ), *Almodrote* (moretum); peut-être *Almorzar* (mordere ?); puis *Albedrio* (arbitrium), qui n'a de trompeur que l'apparence, et *Alimaña* (animal). Ce dernier n'est pas le moins intéressant comme phénomène linguistique; dans la bouche des Morisques, ce mot latin est devenu *al-Yamanîya* = originaire du Yémen ! et, ainsi altéré par l'interversion des consonnes, il a obtenu ses lettres de naturalisation, il est rentré dans le giron de la langue maternelle, où, sous son masque de *moharracho*[1], il s'est retrouvé synonyme de lui-même, car le mot latin *animal* avait été soigneusement conservé en castillan.

2° Le dictionnaire espagnol ne contient pas moins

1. « *Quién diablos te habia de conocer, Ricote, en ese traje de moharracho que traes?* » Qui diable! pourrait te reconnaître, Ricote, sous cet accoutrement de carême-prenant, que tu portes? (2e pie, ch. LIV.) — C'est l'arabe *mouharradj* (V. *Glossaire*, p. 308), synonyme de *maskhara* qui a donné *mascara* en espagnol et *mascarade* en français. Cf. Devic, *Dictionnaire étymologique*. Le mot *alimaña*, qui n'a plus cours aujourd'hui, était encore en usage à l'époque de Cervantès : « ..... *los jumentos y alimañas que sirven de caballeria à los escuderos de los caballeros andantes.* » (*D. Q.*, 2e pie, ch. XI.)

de dix-huit cents mots d'origine arabe, et non pas une vingtaine, comme l'insinue Cervantès par l'organe de son héros. Engelmann et Dozy en ont inventorié un peu plus des trois quarts; Eguilaz et Simonet après eux n'ont pas tout épuisé[1].

3° Les vocables morisques terminés en I qui sont venus enrichir l'espagnol ne dépassent pas la trentaine. On se contentera de citer ici ceux que Cervantès *lui-même* emploie dans son *Don Quichotte*[2]; ce sont: *Lelili* (le cri de guerre des Mores), *Bocaci* (toile gommée, boucassin), *Guadamaci* (tenture de cuir gaufré et doré), *Tabi* (taffetas ondé, tabis), *Tahali*, baudrier), *Jábali* (sanglier). — *Alholi*, moderne *Alfoli* (grenier à fourrage) et *Aljonjoli* ou *Ajonjoli* (sésame) semblent être, avec les deux mentionnés par Cervantès, les seuls mots arabes passés en espagnol qui ont conservé l'article AL et qui ont I pour désinence.

4° Quant au sens de *cymbales* que, au moyen d'une bizarre comparaison, Don Quichotte prête au mot *albogues* (*unas chapas a modo de candeleros de azofar, que dando una con otra por la vacio y hueco hacen un son*), il est d'autant plus déconcertant que ce mot revient plusieurs fois dans le livre avec, suivant toute apparence, sa véritable signification qui est : *instrument à vent*, en arabe *boûq* (Dicc. de la Acad. : lat. *buccina*); que l'espagnol n'a qu'un mot pour désigner les cymbales : *platillos*, et que l'arabe, qui

1. Eguilaz, *Glosario etimologico de las palabras españolas de origen oriental*, Granada, 1886. Simonet, *Glosario de voces ibericas y latinas usadas entre los Mozarabes*, Madrid, 1888.

2. Cette liste ne prétend pas être complète.

n'en possède pas, confond dans une même expression cymbales et crotales, c'est-à-dire *ṣounoûdj*.

5° Si, dans ce passage, la distinction entre mots *moriscos* et mots *arabigos* est intentionnelle, elle ne repose cependant sur rien de sérieux au point de vue de la linguistique. Elle nous laisse seulement soupçonner que, sur ces douze mots, l'origine des dix premiers était vaguement tombée dans l'oubli ou près de le devenir.

Que Cervantès ait péché par ignorance ou seulement par inadvertance en faisant tenir au chevalier de la Triste Figure un discours à ce point hors de saison et de raison, c'est une hypothèse qui, à la réflexion, paraît inadmissible. Par la force des choses, en sa double qualité d'Espagnol — ce qui suppose un homme ataviquement habitué à l'ambiance arabe — et d'écrivain hors de pair, capable de doter son pays « du seul livre qui montre le ridicule de tous les autres[1] », Cervantès était mieux placé que personne pour connaître non seulement l'historique de la langue « divine » qu'il travailla à rénover, mais encore les principes de la langue ondoyante et parasite qu'était celle des Mores d'Espagne. Quant aux séjours qu'il avait faits parmi Mores et Qouloghlys de Tunis et d'Alger, il y a lieu de croire qu'ils ne furent pas tout à fait sans profit pour lui.

1. Montesquieu, *Lettres persanes*, LXXVIII. Diego de Clemencin dit que les Mores étaient particulièrement nombreux dans les villages de la Manche, surtout depuis 1568 et 1569. *L. c.*, I, p. 200, note.

Il est donc impossible que Cervantès n'ait pas commis délibérément les erreurs qu'on vient de signaler.

Aussi bien, dans le même temps qu'il composait la deuxième partie du *Don Quichotte*, le licencié D. Sebastian de Cobarruvias Orozco, « Capellan de S. M. C. el Rey D. Felipe III, Mastrescuela y Canonigo de la santa Iglesia de Cuenca, y Consultor del santo Oficio de la Inquisicion », publiait son *Tesoro de la lengua Castellana* (Madrid, M.DC.XI), œuvre remarquable pour l'époque, unique en son genre, où la plus large part était faite à l'étymologie des mots issus de l'arabe. Malgré quelques assertions hasardées, ce dictionnaire qui complétait d'heureuse façon les livres de vulgarisation publiés un siècle auparavant par le P. Pedro de Alcala[1], fut accueilli des érudits et des littérateurs de métier avec toute la faveur qu'il méritait.

Cervantès fut-il du nombre ? Pourquoi en douterait-on ? Ce précieux ouvrage de lexicographie réunissait assez de titres pour attirer son attention, exciter son intérêt, satisfaire sa curiosité, le conduire à des découvertes. Il le consulta. Dès les premières pages, l'article *Albogue* l'édifia, comme nous-mêmes, amplement : « Espèce de flûte, de doulcine, en usage chez les Mores d'Espagne, particulièrement dans

1. *Vocabulista aracigo en letra castellana*, Granada, 1505 ; *Arte para ligeramente saber la lengua araciga*, Salamanca, 1505. Ces manuels, extrêmement rares aujourd'hui, furent composés dans le but de faciliter aux religieux la conversion des Morisques. Ils sont imprimés, l'arabe transcrit, en caractères gothiques.

leurs *zambras* (ce sont des danses); espèce de *gaita*, suivant le Padre Guadix...[1]» Voilà ce que dit Cobarruvias; mais de cymbales, il n'est pas question. Vingt articles du même genre précèdent celui-ci, cent autres et davantage le suivent. Les mots latins commençant par AL alternent dans l'ordre alphabétique avec les arabes de la même catégorie... *Et cætera*. D'où, encore une fois, l'inévitable conclusion: c'est à bon escient que Cervantès fait disserter son héros sur l'épineux sujet que l'on sait.

Depuis quelque temps déjà, remarquons-le bien, Don Quichotte, qui se sent parvenu au terme de son aventureuse carrière, songe avec attendrissement à troquer lance et rondache contre la pacifique houlette des bergers arcadiens. « Quelle vie nous allons mener, Sancho mon ami! » Et, « en passant », à propos d'*albogues*, il continue à déraisonner le plus naturellement du monde, ni plus ni moins qu'à son ordinaire.

Mais rien ne nous dit que sous l'extravagance de ce dernier hors-d'œuvre d'un genre tout spécial, le « père putatif de Don Quichotte, de ce fils sec, maigre, jauni, fantasque, plein de pensées étranges et que nul autre n'avait conçues[2] », n'ait pas caché un dernier

1. Les principales références de Cobarruvias sont deux lexiques qui semblent aujourd'hui perdus et dont les auteurs sont le P. Francisco Guadix et le P. Francisco Lopez Tamarid de Grenade. Il a, en outre, mis à contribution les lumières de l'interprète du roi (Philippe III) pour les langues orientales, Don Diego de Urrea, « qui sait l'arabe, dit-il, de façon magistrale ».

2. V. le Prologue de la 1re partie.

trait d'énigmatique ironie à l'adresse des « gradués de Sigüenza »[1], des puristes de mauvais aloi, des *syllabarum aucipites*, qui traitaient de Don Quichotte le créateur de Don Quichotte lui-même.

Il me reste, avant d'aborder l'examen critique des mots arabes tombés sous la plume de Cervantès, à montrer la fortune d'une très vieille légende orientale qui, née dans le temple de Salomon, fut tour à tour et simultanément juive, chrétienne et musulmane, franchit les terres et les mers, les déserts et les montagnes, et trouva l'accomplissement de son dernier avatar dans le XLVe chapitre de la seconde partie du *Don Quichotte* : « Comment le grand Sancho Panza prit possession de son île et de quelle manière il commença à gouverner. »

Qu'on veuille bien lire ou, pour ne pas être impertinent, relire ces pages pleines de sens et de verve, et s'arrêter davantage au différend très banal qui amène devant le gouverneur de l'île de Barataria deux vieillards : l'un, débiteur de l'autre pour quelques écus d'or, jure que la somme est rendue, cependant qu'il confie son bâton au demandeur le temps de prêter serment. Mais Sancho qui, du coin de l'œil, observe les deux parties, flaire la ruse : le bâton est creux et renferme l'objet du litige. Sancho explique alors comment il a pu, quoique sot, prononcer en juge avisé : « C'est, dit-il, que j'ai ouï conter jadis une histoire semblable au curé de mon village. »

1. Cf. ch. I, 1re partie. L'Université de Sigüenza, ville de 4.000 âmes, n'existait que de nom, comme beaucoup d'autres.

Elle se trouve en effet rapportée tout au long dans l'*Historia lombardina seu Legenda sancta* (Vie de Saint-Nicolas de Bari, ch. III), dont l'auteur, Fra Giacopo di Voragine, né à Voraggio vers 1230, mourut évêque de Gênes en 1298; livre si célèbre au moyen âge — et même longtemps après — que l'admiration des pieux lecteurs le décora du nom de *Légende dorée*. Seulement, cette historiette, Cervantès l'a quelque peu dénaturée quant au fond, sans doute pour les besoins de la cause.

Ce reproche n'atteint pas les Arabes, ces traditionnistes par excellence. S'en étant emparés sur place, c'est-à-dire à Jérusalem, à l'époque de la conquête, comme l'ont fait, d'ailleurs, les Chrétiens à l'époque des Croisades, les Arabes conservaient encore de cette fable, au XVIe siècle de notre ère, un souvenir que les milliers d'années n'avaient pas entamé. Dans leurs traditions, qui ne varient guère de l'une à l'autre, la scène se passe dans le Temple, près de la roche de Jacob (la *Ṣakhra* de la mosquée d'Omar); le serment des plaideurs est prêté sur une chaîne miraculeuse qui se lève ou s'abaisse suivant qu'elle est touchée par un homme véridique ou un parjure; la contestation a pour objet un dépôt qui consiste soit en un joyau précieux, soit en une somme de cent ou de deux cents dinars en espèces ou fondus, coulés dans le bâton foré; les parties adverses sont deux Juifs. La moralité de la fable ne souffre pas de variantes : la perversité du genre humain a tué le prodige.

C'est ainsi que cette curieuse légende est trans-

crite pour la dernière fois, semble-t-il, en Orient, par l'Arabe Moudjir ed-Dîn el-Ḥanbaly, mort en 1521, dans son *Histoire de Jérusalem et d'Hébron* (p. 30 de la traduction de H. Sauvaire, Paris, 1876) ; un siècle auparavant, par le compilateur Chihâb ed-Dîn el-Achbîḥy, mort en 1446, dans son *Kitâb el-Moustaṭraf* (tome II, p. 198 de la traduction de M. G. Rat, Paris, 1902) ; enfin, par un contemporain de celui-ci, Khalîl ben Châhîn eẕ-Zâhiry, vizir du sultan d'Égypte Djaqmaq (1438-1453), dans sa *Zoubdat Kachf el-Mamâlik* (p. 21 du *Texte arabe*, publié par P. Ravaisse, Paris, 1894). La voici telle que nous la trouvons consignée dans cet ouvrage :

« Une légende nous apprend que Salomon, fils de David, avait fait suspendre dans la Maison du Sanctuaire une chaîne que devait toucher quiconque avait à prêter serment. Elle s'élevait devant le parjure, elle s'abaissait au contraire sous la main de l'homme véridique. Mais il arriva dans la suite qu'un homme confia à un autre cent pièces d'or. Quand il les lui réclama, l'autre nia de les avoir reçues. Tous deux alors se présentèrent devant la chaîne. Cependant le dépositaire avait glissé les cent pièces d'or dans un bâton [creux] qu'il remit à son créancier. Or, comme la somme était coulée en lingot dans le corps du bâton, la chaîne ne s'éleva point lorsqu'il la toucha, ce qui frappa de stupéfaction et le plaignant et ses témoins. Aussi, à partir de ce jour, elle ne s'abaissa plus et elle est restée suspendue jusqu'à présent. C'est à cela que le poète fait allusion dans ce vers :

« De même que l'Inspiration d'en haut, l'ère des grandes choses est passée ; ainsi la vertu est restée en suspens avec la Chaîne. »

Paul Ravaisse.

(A suivre.)

A SYNOPSIS

ANALYTICAL AND QUOTATIONAL

of the 338 Forms of the Verb, used in the Epistle to the Hebrews, as found in the Baskish New Testament of Jean de Liçarrague, *printed in 1571, at La Rochelle.*

(SUITE)

DELARIC. 3. I. q. *dela*, but in the participial sense. The partitive ending *ric* adds nothing perceptible to the meaning. *He being.*

1. 3. ... eta ... imagina propria DELARIC, (H. omit la virgule.) ... estant ..., & la marque engrauee

7. 25. ..., bethi VICI *delaric* hecgatic ararteco IÇATECO. ..., tousiours viuant pour interceder pour eux.

11. 4. ... : eta ... HIL *delaric* ... : & luy estant mort

DEMOGVN. 1. Imp. pl. 1, r. s., r. i. s., v. ir. act. *eman. Let us give it to him!*

10. 24. Eta gogoa DEMOGUN elkarri, charitatera eta obra onetara INCITATZECO : (H. omit la virgule.) Et prenons garde l'vn à l'autre, afin de nous inciter à charité & à bonnes œuures,

DEN. 25. I. q. *da,* qui devient *de* devant *n*[1] relatif, et (12. 3., 13. 7.) conjonctif. *Which is; in which is; of which any one is; he may be; (what) may be.*

1. 7. Eta Aingueruéz DEN becembatean ... Et quant aux Anges

1. 8. Baina Semeaz DEN becembatean ... Mais ..., quant au Fils, (L'imprimeur lyonnais mit « aux ».)

2. 5. ... ETHORTECO DEN mundua, ... le monde à venir,

4. 4. ... çazpigarren egunaz DEN becembatean, (H. put çazpi at the end of the line without a hyphen.)
..., touchant le septieme iour,

4. 12. ..., eta DEN ezpata bi ahotacoric baino penetrantago[2] : ..., & plus penetrante que tout glaiue à deux trenchans,

5. 2. ... BEHAR *den* becembat ... competemment

6. 5. ..., eta ETHORTECO DEN secularen verthuteac : ..., & les puissances du siecle à venir,

6. 6. ... hetan DEN becembatean, ... quant à eux,

1. This pronoun is in the nominative case except in 10. 18., where it is locative; and in 11. 1., where it is the possessive plural.

2. The use of *den* = *which is*, in the sense of « *all*, or *any which is* », is common. L. renders *trenchans* = *edges* by *aho* = *mouth*, as if he were speaking of a two-edged saw. The expression occurs again under *Çaizte*.

6. 9. ... çueçaz DEN becembatean, ... quant à vous,

6. 19. ... SARTZEN *den*-bat *beçala*. ... *comme* ..., & penetrant (L. translates « as one-which-is entering ».)

7. 4. ... cein handi EGUIN *içan den* haur, ... combien grand a esté cestuy-ci,

7. 23. Eta Sacrificadoréz DEN becembatean, D'auantage, quant aux Sacrificateurs,

9. 13. ... haraguiaren puritateaz DEN becembatean : ... quant à la pureté de la chair :

9. 16. Ecen testamenturic DEN lekuan, ... testamentu eguilearen herioa DEN. Car où il y a Testament, ... que la mort du testateur entreuienne.

10. Som. 26. *Spiritu sainduaren contra DEN bekatua. Peché contre le sainct Esprit.*

10. 18. Bada gauça hauen barkamendua DEN lekuan, Or là où il y a remission de ces choses,

11. 1. ... nehor sperançatan DEN gaucén fundamenta, ... vne subsistence des choses qu'on espere,

11. 7. ... fedearen arauez DEN iustitiaren heredero. ... heritier de la iustice qui est selon la foy.

12. 3. ... nor DEN ... celuy (L. translates « who may be ».)

12. 13. ... : maingu DEN gauçá ... ce qui cloche (H. mit *den*, parce que L. avait lu τὸ χωλὸν.)

12. 18. ..., ez ERRATZEN *den* sura[1], ez haice buhumbara, ..., ni au feu bruslant, ni au tourbillon,

12. 23. ..., eta gucién iuge DEN Iaincoagana, eta iusto SANCTIFICATUEN spirituetara : ..., & à Dieu qui est iuge de tous, & aux esprits des iustes sanctifiez :

13. 7. ... ceric IÇAN *den* hayén conuersationearen fina. quelle a esté l'issue de leur conversation.

DENA. 10. I. q. *den*, *n* rel. nom. décl. nom. intr. & accusatif. (*na* = *celui qui*) *He*, or *Him who is; that which is.*

3. 2. ... fidel DENA : (régime d'*eçaçue.*) Fidele

4. 10. Ecen Iaincoaren reposean SARTHU *içan dena*, Car celuy qui est entré au repos de Dieu,

4. 15. ... manera berean gauça gucietan TENTATU *içan dena*, salbu bekatuan. (régime de *dugu.*) ... *celuy* qui a esté sembablement tenté en toutes choses, hors mis peché.

7. 7. ... chipién DENA ... ce qui est moindre

8. 13. ... : eta ÇAHARTZEN eta ANCIANOTZEN *dena* ... : & ce qui est fait vieil & ancien,

9. 3. ..., Sainduén sainduac DEITZEN *dena* : ..., qui est appelé :

10. 37. ..., eta ETHORTECO DENA ..., & celuy qui doit venir

11. 27. ... : ecen inuisible DENA ... celuy qui est inuisible.

1. Cf. latin *suber*, *sūrus*, *surcŭlus*, *sŭbāre*, *sūrīre*, et basque *zure* = bois, *zumea* = mimbre, et cætera.

12. 25. ... MINÇO *dena* : ... celuy qui parle :

13. 8. Iesus Christ atzo IÇAN *dena* eta egun, (H. mit *içan dena.*) Iesus Christ qui a esté hier & auiourd'huy,

DENAC. 2. I. q. *den,* aux., *n* rel. nom. décl. nom. s. act. (*nac* = *celui qui;* nom. de *eztrauca* & *deçan.*) *He who is.*

5. 4. ..., baina Iaincoaz DEITZEN *denac*, ... ains celuy qui *en iouit* qui est appelé de Dieu, (L. ne traduit pas *en iouit.*)

11. 6. ... : ecen Iaincoagana ETHORTEN *denac,* ... que celuy qui vient à Dieu,

DENAGANIC. 1. I. q. *den*, *n* rel. nom. décl. ablatif déterminé. *From him who is.*

12. 25. ... cerutic MINÇO *denaganic* ... de celuy qui parle des cieux. (L. dit « de ciel ».)

DENAREN. 2. I. q. *den*, *n* rel. nom. décl. possessif dét. *Of that which is.*

10. 13. Goitico DENAREN ... ce qui reste, (Voyez *dagoelaric.*)

13. 14. ... : baina ETHORTECO DENAREN ondoan ... celle qui est à venir. (Voyez *gabiltza.*)

DENAZ. 1. I. q. *den,* v. s., *n* rel. nom. s., décl. médiatif dét. (*naz* = *par celui qui.*) *By him who is.*

7. 7. ... guehién DENAZ ... par le plus grand.

DENEC. 1. I. q. *denac,* mais indéterminé, influencé par *cembeit* = *quelque.* (*nec* = *qui.*) Sujet de *etzaitzatençát.* (*Something*) *which is.*

12. 15. ... : cembeit erro karmin goiti IALGUITEN *denec* ... : que quelque racine d'amertume bourionnant en haut (The sense of the Baskish is the same as if one read *den cembeitec*, namely « any (one) which may be ». It is in the active case, because it is the nominative of the transitive verb *etzaitzatençát*. It is quite different from the definite and determinate *denac* meaning *that which is*. So too *batek* means (*any*) *one* in the active case. But *batek* is « the one » in the active case, as distinguished from *berzeak* = « the other ». For the same difference compare *denaz* and *denez*.)

DENEZ. 1. I. q. *den* aux. avec *e* euph. devant *z* médiatif ou adverbial indéterminé. [*nez* = *de* (*quelque chose*) *qui*.] *About* (*something*) *which is*. (The sense would be the same were *gauça* (= *causa* = *thing*) thrown forward and the sentence formed thus « hobe eta ... den gauça batez ». The whole relatival clause is an epithet added to *hobe* = better. Such separations between the noun and the termination that qualifies it are common in Baskish phrases. See the note on *denec*.)

6. 9. ..., gauça hobez, eta saluamenduarequin EGUITENAGO[1] *denez* : ..., choses meilleures & conuenables à salut, (L. traduit *chose*.)

1. For cases of the application of the comparative degree to the

DENIC. 1. I. q. *den*, v. s., *n* rel. décl. partitif indéterminé. (*nic* = *quelque chose qui*) qualifiant le régime de *duçuela*. (*Something*) *which is*.

10. 34. ..., eta permanent DENIC. ... vne ..., & qui est permanente.

DENO. 3. I. q. *den*, aux., *n* rel. temporel décl. duratif. (*no* = *durant que*.) *While it is*.

3. 13. ..., egungo egun DEITZEN *deno*, ..., tandis que ce iourd'huy est nommé,

3. 15. ERRAITEN *deno*, Cependant qu'il *nous* est dit, (Leiçarraga does not express *nous*.)

9. 17. ... testamentu eguilea VICI *deno*. ... durant que le testateur vit. (*Eguilea is the maker*) which governs *testament* = *will*, i. e. *the* (*will-*)*maker*.

DIAVDEC. 1. Ind. prés., pl. 3. adr. masc., v. irr. neutre *egon*. *They stand, o man!* (Acts, 13. 21.)

1. 12. ..., eta MUTHATZECO *diaudec* : . ., & seront changez : (L. dit « restent à changer ».)

DIC. 3. Ind. prés., s. 3, r. s. adr. masc., aux. act. *Has it, o man!*

7. 21. ..., IURATU *ukan dic* Iaunac, ..., Le Seigneur a iuré,

12. 6. ... Iaunac GAZTIGATZEN *dic*, eta ... haour gucia CEHATZEN *dic*. Car le Seigneur chastie celuy ..., & fouëte tout enfant

infinitive, cf. Acts, 9. 22, *fortificatzenago* ; Luke, 23. 5, *gortzenago*.

The sense is « making-er », i. e. « more contributive to ».

DIEÇOGVN. 1, Imp. pl. 1, r. s., r. i. s., aux. act. *Let us have it to Him.*

13. 15. Harçaz bada OFFRENDA *dieçogun* ardura Iaincoari laudoriozco sacrificio, (H. mit Iaincoari,) Offrons donc par luy sacrifice de louange à tousiours à Dieu :

DIO. 10. Ind. prés., s. 3, r. s., v. irr. act. *erran. Says it*[1].

1. 6. ..., DIO, (H. omit la 2e virgule.) ..., il dit,

1. 7. ... DIO, ..., il dit,

1. 8. ... DIO, (H. mit *dio* et omit la virgule.) *il dit*,

8. 5. ... (DIO) ... (dit-il)

8. 8. ..., DIO Iaunac, (dit le Seigneur)

8. 9. ..., DIO Iaunac. ..., dit le Seigneur.

8. 10. ..., DIO Iaunac, ..., dit le Seigneur,

10. 5. Halacotz, munduan SARTZEAN, DIO. A raison de quoy, en entrant au monde, il dit,

10. 16. ..., DIO Iaunac, ..., le Seigneur dit,

10. 30. ..., DIO Iaunac. ..., dit le Seigneur.

DIOELA. 4. I. q. *dio*, avec *e* euph. devant *la* participial. *While he says it.*

2. 6. ..., DIOELA, ..., disant.

2. 12. DIOELA, Disant,

8. 11. ..., DIOELA, ..., disant,

12. 26. ..., DIOELA, ..., disant.

1. From a stupid note in the Grammar of Iturri it seems necessary to say that *dio* and the next three forms are not derived from *erran;* but express its idea, just as *da* does that of *izan*, or in Latin *tuli* that of *ferre*, *fui* that of *esse*.

DIOSTE. 1. Ind. prés., s. 3, r. s., r. i. pl., v. irr. act. *erran. Says it to them.*

8. 8. ..., DIOSTE, ... il leur dit,

DIOT. 1. Ind. prés., s. 1, r. s., v. irr. act. *erran. I say it.*

9. 2. ..., DIOT, (H. mit *diot*,.) ..., *asçauoir*

DIRADE. 23. Ind. prés., pl. 3, v. s. et aux. *They are.*

2. 11. ..., batganic DIRADE guciac, ..., sont tous d'vn,

3. 11. ..., Baldin *seculan* SARTHUREN ba*dirade* ene reposean. ..., si *iamais* ils entrent en mon repos.

4. 3. ..., Baldin *seculan* SARTHUREN ba*dirade* ene reposean : ..., si *iamais* ils entrent en mon repos,

4. 5. ..., Baldin *seculan* SARTHUREN ba*dirade* ene reposean. ..., Ils n'entreront point en mon repos.

4. 13. ... : aitzitic gauça guciac DIRADE BILLUCIAC[1] eta IREQUIAC haren beguietan ... : ains toutes choses sont nues & ouuertes aux yeux de celuy

7. 5. ..., Abrahamen guerruncetic ILKI *içan* ba-*dirade* - ere. ... combien qu'ils soyent sortis des reins d'Abraham.

7. 20. (ecen berceac iuramendu gabe Sacrificadore EGUIN *içan dirade*. ... (car les autres ont esté faits Sacrificateurs sans serment :

1. Du latin *rillo* et *utz* = *vidé*, *dépourvu*, comme la brebis tondue?

7. 23. ..., anhitz EGUIN *içan dirade*, ..., il en a esté fait plusieurs,

8. 8. ..., ETHORRI *dirade* egunac, ..., les iours viendront, (L. traduit ἔρχονται.)

8. 10. .... eta hec IÇANEN *dirade* ene populu. .... & ils me seront peuple.

9. 22. Eta quasi gauça guciac Leguearen arauez odolez PURIFICATZEN *dirade*, Et presque toutes choses selon la Loy estoyent nettoyees par sang, (In the original there is a comma after Loy, but not after sang.)

11. 13. Fedean hauc gucioc HIL *içan dirade* promessac RECEBITU gabe : Tous ceux-ci sont trespassez en foy, n'ayans receu les promesses :

11. 34. ..., sendo EGUIN *içan dirade* erietaric, borthitz EGUIN *içan dirade* guerlán[1], ... de maladés sont deuenus vigoreux, se sont monstrez forts en bataille,

11. 35. ... : eta batzu HEDATU *içan dirade*, ..., les vns aussi ont esté estendus,

11. 36. Eta berceac PHOROGATU *içan dirade* escarnioz eta vkaldiz, Et les autres ont esté esprouuez par mocqueries & batures,

11. 37. LAPIDATU *içan dirade*, SEGATU *içan dirade*, TENTATU *içan dirade*, ezpata herioz HIL *içan dirade* : hara huna EBILI *içan dirade*

1. Does *guerla* come from *guerra*,, or from low-latin *querela*? The use of *erietaric*, to render « de malades », appears too literal. L. ought to have used a periphrase to shew that it means « instead of, or after being ill », such as « eri içanez gueroztic ».

ardi eta ahunz larruz VEZTITURIC, ABANDONNATURIC, AFFLIGITURIC, TORMENTATURIC. Ils ont esté lapidez, ils ont esté sciez, ils ont esté tentez, ils ont esté mis à mort par occision de glaiue, ils ont cheminé çà & là vestus de peaux de brebis, & cheures, destituez, affligez, tormentez.

12. 25. ... : ecen baldin ITZURI *içan* ezpa*dirade* ... : car si ceux-là ..., ne sont point eschappez,

13. 11. Ecen abrén gorputzac, ..., ERRATZEN *dirade* tendetaric lekora[1]. Car les corps des bestes ..., sont bruslez hors du camp.

DIRADELA. 3. I. q. *dirade*, avec *la* conjonctif = *que. That they are.*

2. 8. ... gauça guciác haren suiet DIRADELA. ... toutes choses luy estre suiettes.

3. 19. ... ECIN SARTHU *içan diradela*. ... qu'ils n'y peurent entrer

4. 6. ... batzu SARTZEN *diradela* hartan, ... qu'aucuns y entrent,

DIRADELARIC. 1. I. q. *dirade*, aux. avec *laric* participial. *While they are, or they being.*

1. 14. .... cerbitzuco IGORTEN *diradelaric* ..., & qu'il enuoye (L. traduit εἰς διακονίαν ἀποστελλόμενα).

DIRADEN. 7. I. q. *dirade*, avec *n* conj. (5.12., and 9. 33. ruled by *baino*) rel. et = *qui*, et 7.6. *de*

1. Cf. *dugula* 13. 13. *Ra* is the directive case-ending, or postposition. Possibly *lecobidi* in the *Lelo* (= *Canción*) of Markina may mean « let be excepted », « soit mis hors ».

laquelle. That they are, (they) which are, and 7. 6. *of which they are.*

5. 12. . . cer DIRADEN ... lehen HATSECO elementac : ... quels sont les rudimens du commencement

7. 6. Baina hec DIRADEN leinu bereco Mais ... d'vne mesme race qu'eux, (L. mit *diraden* parce que dans le grec on ne trouve que ἐξ αὐτῶν.)

7. 8. Eta hemen HILTZEN *diraden* guiçonec Et ici les hommes qui sont mortels,

9. 23. ... ceruëtan DIRADEN gaucén figurác, ... hauc DIRADEN baino sacrificio hobez. ... les figures des choses qui sont és cieux ... par meilleurs sacrifices que ceux-la.

12. 23. Eta ceruëtan SCRIBATUAC DIRADEN lehen SORTHUÉN congregationera, Et à l'assemblee des premiers nais qui sont escrits és cieux,

DIRADENAC. 6. I. q. *dirade*, avec *n* rel. nom. pl. décl. pl. nom. intr. et accusatif. (*nac* = *ceux,* ou *celles qui.*) *Those who are.*

2. 11. Ecen bay sanctificaçalea, bay SANCTIFICATZEN *diradenac*, Car celuy qui sanctifie, & ceux qui sont sanctifiez,

6. 4. ... behin ILLUMINATU *içan diradenac*, ..., eta Spiritu sainduan participant EGUIN *içan diradenac*, ... ceux qui ont vne fois esté illuminez, ..., & ont esté faits participans du sainct Esprit.

7. 25. ..., harçaz Iaincoagana[1] HURBILTZEN *diradenac*, ... ceux qui s'approchent de Dieu par luy,

10. 14. ... SANCTIFICATZEN *diradenac*. ... ceux qui sont sanctifiez. (L. translates τοὺς ἁγιαζομένους = those who are being sanctified.)

12. 27. ... : fermu DIRADENAC ... celles qui sont immuables

DIRADENACGATIC. 1. I. q. *diradenac*, avec *n* nom. pl. et la terminaison prodessive *gatic*. *For those who are*.

1. 14. ... saluamenduco heredero IÇANEN *diradenacgatic*. ... à cause de ceux qui receuront l'heritage de salut. (L translates « On behalf of those who shall be heir ».)

DIRADENÉC. 2. I. q. *diradenac*, mais nominatif actif, sujet de *baduté* et *ezpaitute*. *Those who are*.

7. 5. Eta Leuiren semetaric DIRADENÉC ... Car ceux d'entre les fils de Leui (Voyez *dutelaric*. L. ought to have put *diradenéc* in Italic, because the Greek has only οἱ μὲν ἐκ τῶν υἱῶν.)

13. 9. ... APPLICATU *içan diradenéc*. ... à ceux qui s'y sont occupez. (See *ezpaitute*. L. translates οἱ περιπατήσαντες, which Calvin turned into a dative.)

1. The Heuskarian idiom expresses the idea of approach, as in English, by *to* or *towards*, here rendered *gana*.

DIRADENÉN. 2. I. q. *diraden* nom. aux. décl. poss. dét. pl. (*nén* = *de ceux*, ou *celles qui.*) *Of those who are.*

2. 18. ... TENTATZEN *diradenén*-ere AIUTATZECO ... à aider ceux qui sont tentez.

12. 27. ...., hala nola escuz EGUIN *diradenen* DESEGUITEA : ... l'abolition ..., comme de celles qui ont esté faites de main,

DIRADENETARANO. 1. I. q. *diraden* v. s., *n.* rel. nom. décl. au cas arrivatif déterminé. (*netarano* = *jusqu'à ceux qui.*) *Until*, or *as far as, those which are.*

6. 19. ...., eta vela barnean DIRADENETARANO sartzen ..., & penetrant iusqu'au dedans du voile : [L. translates neither the Greek nor the French; but turns τὸ ἐσώτερον into « those (things) which are ».]

DIRATENEY. 1. Ind. fut., pl. 3, *n* rel. nom. décl. dat. pl. dét. aux. (*ney* = *à ceux qui.*) *To those who shall be.*

12. 11. ... harçaz EXERCITATU *dirateney*. (γεγυμνασμένοις, exercitatis.) ... à ceux qui sont exercez par iceluy. (L. translates *seront*, parce que l'idée est future. Voyez *guero* sous *draue.*)

DIRADENEZ. 1. I. q. *diraden*, aux. nom. décl. médiatif pl. déterminé. (*néz* = *de ceux qui.*) *Of, or about, those who are.*

13. 3. ... : AFFLIGITZEN *diradenez*, ... : & de ceux qui sont tormentez, (L. does not translate

et, because the Greek has not the equivalent. The termination ought to be *éz*.)

DIRAVEAT. 1. Ind. prés. s. 1. r. s., r. i. pl. adr. masc. aux. act. *I have it to them, o man!*

2. 12. ..., DENUNTIATUREN *diraueat* hire icena neure anayey, ..., l'annonçeray ton nom à mes frères, (cf. St Jean, 17. 6.)

DITENO. 1. Subj. prés., pl. 3, aux. *n* rel. temp. décl. duratif. (*no* = *jusqu'à ce que*). *Until they be.*

10. 13. ..., haren etsayac haren oinén scabella EÇAR *diteno*. ..., iusqu'à ce que ses ennemis soyent mis pour le marchepied de ses pieds.

baDITEZ. 1. Hypothétique pl. 3, aux. Cf. St Luc, 19. 40. *If they be.*

6. 6. Baldin EROR ba*ditez*, S'ils retombent, (Cf. *dadi*. The Hypothetic is the Suppositive of the Subjunctive.)

DITECEN. 2. Subj. prés., pl. 3, aux. (Variante de *diten*.) *That they be.*

6. 6. ..., berriz ARRAMBERRI *ditecen* penitentiatara, que (v. 4.) ..., soyent renouelez à repentance,

9. 23. ..., baina celestial berac PURIFICA *ditecen* ..., mais que les celestes *soyent nettoyees* (H. mit *purifica ditecen*, et Calvin *soyent nettoyees*, parce que le grec n'exprime pas ces mots. L. ought to have written *celestialac*, because *berac* is not here *eadem* but *ipsa*.)

DITV. 5. Ind. prés., s. 3, r. pl., aux. act. *Has them.*

7. 8. ... : baina han ... HARTZEN *ditu*. ... : mais là ... *les prend* (H. mit *hartzen ditu.*) (The italic in both texts shews that the Greek does not express the equivalent.)

7. 28. Ecen Legueac Sacrificadore subirano ORDENATZEN *ditu* guiçon infirmoac : Car la Loy ordonne pour souuerains Sacrificateurs les hommes qui sont infirmes :

9. 13. Ecen baldin cecenén eta akerrén odolac, eta bigáren hauts BARREYATUAC, satsuac SANCTIFICATZEN ba*ditu* ... Car si le sang des taureaux & des boucs, & la cendre de la genisse espandue sanctifie les souillez

10. 14. Ecen oblatione bakoitz batez CONSECRATU *ukan ditu* seculacotz ... Car par vne seule oblation il a consacré à perpetuité

13. 4. ... : baina paillartac eta adulteroac IUGEATUREN *ditu* Iaincoac. ... : mais Dieu iugera les paillards & les adulteres.

E. S. DODGSON.

(*A suivre.*)

CORRIGENDA

P. 134. Entre « pour » et « some », insérez « we » à l'impératif.

Il serait mieux de commencer ces rimes ainsi :

« With water let us fill a bowl,

And make it froth with lathering soap ; »

P. 135. l. 4. Changez *is* en *be*.

P. 153. Selon l'édition de Dindorf (Paris, 1840), il faut lire ῥᾴδιον et ὅσα μέντοι κεφαλαιώδη μάνθανε (Dialogues des Morts, 20, p. 107).

l. 5 d'en bas, lisez 82; 4 d'en bas, 74.

P. 154. l. 5. Lisez : présent sing. 2.

l. 5 et 6 d'en bas. Lisez eTZeaquiagu & ba-Ceaquiagu.

St Marc, 12. 14. bacequiagu est une faute d'impression. Etzeaquiagu en est la forme négative.

P. 156. Lisez BaiCARA.

P. 157. l. pénultième. Après « que », ajoutez « le texte grec ».

P. 160. l. 15. Après « que », ajoutez « ie mettray... »)

P. 163. l. 14. Après *iaquin*, insérez *Ye know*.

l. 17. Après *ikus*, ajoutez *We see it*.

P. 164. l. 3. Lisez : vr.

l. 7. Après « varier », insérez deux points.

l. 11. Lisez : 1. 1.)

l. 12. Lisez : grace

P. 165. l. 6. d'en bas. Après *que*, insérez : v. irr. act. *eguin*.

E. S. Dodgson.

LE MALAIS VULGAIRE

VOCABULAIRE

ET

ÉLÉMENTS DE GRAMMAIRE

USTENSILES DE TABLE, DE MÉNAGE, ETC.

couteau	piso
fourchette	garfu
cuiller	sendok
assiette	piring, pingan
plat	basi
soupière	tempat sop
tasse	mangkok
soucoupe	piring ketjil
verre	glas
bouteille	botol
carafe	karap
gargoulette	gendi
bouchon	sumbat-botol, prop
filtre	batu-saringan
cafetière	tempat-kopi
pot	blanga
chaudron	priok
poêlon	kuali
jarre	tempayan

conduite d'eau	pantjuran
seau	timba
tonneau, fût	tong
panier	bakul
sac	sako, karong
balai	penyapu
brosse	sapu
cuvette	tempat ayer tjutji
brosse à dents	sekat-gigi
brosse à ongles	» kuku
» à cheveux	» rambut
peigne	sisir
éponge	gabus
rasoir	piso-tjukor
savon	sabun
serviette	toala, sapu-tangan
lampe	lampo, pelita
lanterne	tenglong
bougie	lilin
allumette	korek api, tarek api
mèche	tali api
corde, ficelle	tali
fil	benan
ciseaux	gunting
aiguille	djarum
épingle	peniti
dé	didal
encre	tinta
plume	penna, kalam
papier	kartas
livre	kitab, buku

VÊTEMENTS, BIJOUX, ETC.

vêtements	pakéan
chapeau	topi, kepia
veste	badju, jas
gilet	rompi
pantalon	tjélana, seluar
caleçon	tjélana di baua
chemise	kamédja
bas, chaussettes	sarong-kaki
gants	» -tangan
soulier, bottine	kasut, sepatu
pantoufle	tjinella
robe	badju, kaïn
poche	sako
mouchoir	stangan
pagne indigène	sarong
veste, camisole	kabaya
turban	serban, stangan-kapala
ceinture	tali-pinggang, tali-ikat
bijou	permata
montre	orlodji
chaîne	ranté
broche	krusang
bague	tjin-tjin
bouton	kantjing
éventail	kipas
éperon	tadji
canne	tongkat
parapluie, ombrelle	payong
lunettes	katja-mata
parfum	vangi

ALIMENTS, BOISSONS, ETC.

aliments, provisions	makanan
boissons	minuman
repas	makan
banquet	makan besar
viande	daging
bœuf, porc, etc.	daging sapi, d. babi, etc.
poisson	ikan
volaille	ayam
venaison	daging rusa
pain	roti
farine	tepong
œuf	telor
omelette	dadar
légumes	sajoran
riz (cuit)	nasi
haricot	katjang
pois	katjang puti
pomme de terre	ubi, kentang
salade	slada
oignon	bauang
lait	susu
crême	kapala susu
beurre	mantega
fromage	kédju
gateaux	kvé-kvé
confitures	manisan
miel	madu
sucre	gula
sel	garam

poivre	maritja, lada
noix de muscade	pala
gingembre	halia, djaï
cannelle	kayu-manis
cary	karé
vinaigre	tjuka
huile	minyak
fruits	bua-bua
banane	pisang
ananas	nanas
mangue	manga
noix de coco	kalapa
raisin	bua-angor
orange	djeruk-manis
citron	» -asam
pamplemousse	» -besar
grenade	delima
pastèque	semangka
papaye	papaya
anone	bua-nona

mangka, mangistan, duku, rambutan, durian, etc.

eau potable	ayer-minum
glace	ayer-batu
limonade	ayer-djeruk
lait de coco	ayer-kalapa
vin	angor
bière	bir
vin de cocotier	tuvak
cognac	brendi
genièvre	sopi
bitter	paït

champagne	angor-puf
café	kaua, kopi
thé	té
chocolat	tjoklat
tabac	tembako
cigare	roko
cigarette	serutu
opium	tjandu
bétel[1]	siri

INDUSTRIE, COMMERCE, ETC.

travail	kerdja
outils	pekakas
machine	djentra
chaudière	priok
roue	roda
vapeur	huap
houille	areng-batu
feu, flamme	api
étincelle	bunga-api
fumée	asap
cendre	habu

1. La chique de bétel, ce masticatoire dont l'usage est si répandu parmi les habitants des îles de la Sonde, se compose d'un petit morceau de *pinang* (fruit de l'*Areca Catechu*), d'un peu de *gambir* (suc solidifié des feuilles du *Nauclea Gambir*), de chaux et de tabac enveloppés dans une feuille de *siri* (*Piper Betle*). Constamment tenue sous la lèvre inférieure, elle déforme la bouche, teint la salive en rouge et les dents en noir ; mais elle parfume l'haleine et, astringent énergique du tube digestif, oppose son action aux atteintes d'un climat débilitant.

suie	areng-para
bassin, réservoir	kolam-ayer
tuyau	pantjoran
bord	tepi
pointe	udjong
surface	atas
pompe	bomba
hache	kapak
marteau	pengetok, martil
tenailles	girgadji
clou	paku
rabot	patjol
scie	arit
lime	kikir
ciseau	pahat
enclume	landasan
bêche	tjankul
chaîne	ranté
corde	tali
fil de métal	tavaï
commerce	perniagan
poids	brat
mesure	sukat
valeur, prix	harga
balance	datjing
lettre	surat

Dr F. Weisgerber.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Twenty-fourth report of the Bureau of american ethnology... 1902-1903... by W. H. Holmes, Chief. *Washington*, Gov. printing office, 1907, gr. in-4°, xl-846 p., 1112 fig. et 21 planches.

Outre le rapport du Chef du bureau, ce volume contient un très important et très remarquable mémoires par M. Stewart Culin, sur les jeux des Indiens de l'Amérique du Nord.

Je retiens surtout, dans le rapport, les deux notices, p. xxxv-xxxviii, sur M. Powell et Mlle Thomas, le premier chef et la seconde bibliothécaire du bureau, dont la perte sera vivement regrettée par tous les linguistes. M. John Waley Powell, né à Mont-Morris le 24 mars 1834, est mort le 23 septembre 1902 à Haven. Il se livra, dès sa première jeunesse, à des études approfondies d'histoire naturelle et parcourut une grande partie de l'Amérique. Officier de mérite pendant la guerre de sécession, il revint à ses travaux scientifiques et fut professeur de géologie; puis il devint directeur du service géologique et fonda le Bureau d'ethnologie américaine dont il fut le directeur pendant de longues années : les vingt-trois rapports qu'il a publiés suffiront à rendre sa mémoire immortelle. Quant à Mlle Thomas (Jesus E.), née à

Carbondale le 31 octobre 1875, elle s'était occupée de linguistique sous la direction de son père, le Dr Cyrus Thomas; après avoir passé avec un grand succès l'examen spécial institué par le Gouvernement, elle fut nommée en mai 1900 bibliothécaire adjointe et en janvier 1901 bibliothécaire titulaire du bureau. Elle est morte, lamentablement, le 14 janvier 1903, d'un accident de « skating ».

Julien VINSON.

Handbook of american Indians (north Mexico), edited by Frederick Webbe HODGE. *Washington*, Gov. pr., 1907, in-8°, ix-972 p. à 2 col. et 1 carte, fig. dans le texte. Tome Ier, Aanatun-Mythology; Smithsonian Institution, Bureau of american ethnology, Bulletin n° 30.

Ce *Manuel*, dû à la collaboration de quarante-six travailleurs habiles, est une véritable encyclopédie de tout ce qui regarde l'ethnologie du Mexique septentrional, non seulement contemporaine mais historique, avec de nombreuses références bibliographiques; l'ordre alphabétique, seul convenable, a été rigoureusement suivi. Livre extrêmement intéressant, fort bien fait et très utile : on a hâte de voir paraître le second volume. J. V.

Die syntaktischen Verhältnisse des Suaheli, von D. W. Planert. *Berlin*, W. Süsserott, 1907, in-8°, v-59 p.

Travail d'un haut intérêt pour la linguistique générale, car il montre les incertitudes et les complica-

tions de la phrase dans les idiomes primitifs. Les suffixes s'accumulent et modifient, les uns par les autres, leurs significations déjà confuses. Par exemple, *mpishi a-nga-bi-vi-pika viazi watumwa wa-nga-li-pata vyakula* « si le cuisinier avait fait cuire les patates, les esclaves auraient eu de quoi manger », mot-à-mot : « cuisinier lui-peut-être-était-à-aller-à-cuire patates esclaves eux-peut-être-étaient-à obtenir aliments ».

On ne peut résumer une étude aussi intéressante; il faut la lire. Je la recommande à tous les linguistes.

J. V.

Revue du Monde musulman, vol. II, n° 8 et vol. III, n° 9, juin à septembre 1907. p. 449-640, 1-192, gr. in-8°.

Contient, comme d'ordinaire, de fort intéressants articles : *De Téhéran à Ispahan* par Eug. Aubin, *A propos de l'ancien Khotan* par A. Le Chatelier, *Les Musulmans algériens au Maroc et en Syrie* par X..., *Chine et Turquie* par A. Vissière, Voyage d'*Echref Khan à Teheran* par A.-L.-M. Nicolas, *La médecine en Turquie* par Abdul-Hakîm-Hikmet, *Les Tatars de Crimée* par A. Fevret, *Le club national de Tauris* par Ghilan, *Hadji Mohammed 'Ali* par Vâkif; et les revues habituelles : *La presse musulmane* par L. Bouvat, *Notes et nouvelles, Livres et revues, Bibliographie.*

J. V.

Revue internationale des études basques, n° IV, juillet 1097, p. 329-439.

Onze articles tous pleins d'intérêt : *Basque et Roman* par H. Schuchardt, *Palabras alavesas* par C. Baraibar, *El proceso de Dechepare* par J. de Urquijo, *Un manuscrit de Larreguy* par V. Dubarat, *Notes du prince Bonaparte sur son Verbe* par G. Lacombe, *Lettres à M. Duvoisin* par V. Dubarat, *Maintonen Poza* par P. Zamarripa, *Euskalzaleen bilzarra* par Landerretche, *Le catéchisme de Arzadun* par J. de Urquijo, *Bibliographie*, et le commencement (16 p.) de la reproduction phototypographique d'un opuscule basque fort rare, *El borracho burlado*, publié en 1764 par le comte de Peñaflorida. J. V.

VARIA

I. L'esprit du coq.

« J'étais occupé, hier, nous écrit un lecteur, dans mon bureau, peu éloigné d'un poulailler; la fenêtre était ouverte. Le chant d'un coq plusieurs fois répété me causa des distractions. Je pris le parti de faire taire mon agaçant voisin. Quand je fus arrivé devant le grillage, je m'aperçus que les poules avaient l'air triste; le coq se sépara d'elles, s'avança vers moi et, me regardant fixement, se mit à jargonner; j'en conclus qu'il voulait me « parler ». Je n'y aurais rien compris, bien entendu, si je n'avais remarqué que, de temps en temps, il tournait la tête vers un angle du poulailler. Suivant des yeux le geste du roi de la basse-cour, j'aperçus un poulet étendu à terre, la tête prise entre deux grosses pierres, et dégagé, le poulet se retira vivement. Le coq entonna un vrai chant de joie; les poules se dispersèrent, et ce poulailler auparavant lugubre redevint animé et joyeux. »

Qu'on aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont pas d'esprit!

(*Journal thermal*, août 1907.)

II. Les beautés de l'Allemand.

Chez les Hottentots, *Hottentoten*, les kangourous, *Beutelratte*, se trouvent en grand nombre. Beaucoup sont capturés et mis dans des cages, *Kotter*, munies d'une couverture, *Lattengitter*, qui les met à l'abri du mauvais temps. Ces cages s'appellent donc en allemand *Lattengitterkotter*, et le kangourou captif prend le nom de *Lattengitterkotterbeutelratte*.

Un jour on arrêta un assassin, *Attentater*, qui avait tué une Hottentote, *Hottentotenmutter*, mère de deux enfants hébétés et bègues, *Stottertrottel*. Cette mère, en bon allemand, avait droit au titre de *Hottentotenstottertrotelmutter*, d'où il suit que, de son coté, l'assassin prend le nom d'*Hottentotenstottertrotelmutterattentater*.

Le meurtrier fut enfermé dans une cage à kangourou, *Beutelrattenlattengitterwatterkotter*, d'où il réussit à s'évader. Mais il ne tarda pas à retomber dans les mains d'un Hottentot, qui se présenta tout joyeux au chef du district.

— J'ai pris le *Beutelratte*, dit il.

— Lequel, fit le juge.

— L'*Attentater tattengitterwetterkotterbeutelratte* ! balbutia l'indigène.

— Mais nous en avons plusieurs !

— C'est, acheva à grand'peine le malheureux, l'*Hottentotenstrottertrottelmutterattentater* !

— Alors vous ne pouviez pas dire tout de suite que vous aviez pris le *Hottentotenstrottertrotelmutterattentaterlattengitterwetterkotterbeutelratte* !

Le Hottentot s'enfuit. Il y a longtemps que le lecteur en a fait autant.

(*Le Cri de Paris*, août 1907.)

III. Il faut travailler

There's just one thing that makes life worth living
  In every time and tide,
One joy beyond all mere mortal giving,
  Supreme, superb, world-wide ;
One friend that never will fail, forsake you,
  Nor times of trouble shirk,
But comfort bring when sore griefs o'ertake you—
  So here's to work, dear work !
The dreariest day it can touch with glory,
  The loneliest fill with cheer ;

'Twill sweeten alike sad failure's story
And solace the mourner's tear;
A boon from the glow of life's radiant morning
Till the twilight shadows lurk,
In this world's dusk and the next world's dawning—
So here's to work, dear work!

IV. Le vol au British Museum

It is remarkable how very few books are stolen from the British Museum reading room. A book scarcely ever disappears, and the few volumes, not a dozen, that have recently been purloined during as many years, have in all instances been of small value and generally of an elementary character. During the South African war, for example, a Dutch grammar and dictionary passed beyond the precincts of the British Museum; and if these lines should meet the eye of the young gentleman in whose baggage they presumably found a passage to the southern hemisphere, he is invited to restore them to their lawful owners. He would only be following another example. A few years ago a parcel of four or five valuable scientific books, which had been missing for very many years, was unexpectedly returned through the Post Office. The person who had borrowed them appears to have finished with them, for subsequent inquiries disclosed the fact that a widow lady had posted the parcel.—Sir E. Maunde Thompson in the "Cornhill Magazine."

(*Daily Mail*, Sept. 1907.)

V. Prononciation transcrite

J'ai donné, il y a longtemps, dans cette *Revue*, un spécimen de la manière dont les Allemands prétendent indiquer la prononciation des mots français. Je reçois le spécimen suivant d'un guide de la conversation allemand-anglais :

Deutsch.	Englisch.	Aussprache.
Gehen Sie mit dem Schnellzug?	*Are you going by the express?*	ahr juh goh'ing bei *th*i express?
Wann fährt der Zug ab?	*When does the train start?*	huenn dös *thö* trehn start?
Kann ich eine Durchreise-Fahrkarte nach ... haben?	*Can I book through to ...?*	känn ei bukk thruh tu ...?
Wir möchten einen Schlafwagen haben	*We want a sleeping carriage*	*uih uonnt ö* sslihping kärrid*sch*
— einen Durchgangswagen	— *a corridor carriage*	— *ö* korridor kärrid*sch*
— ein Damen-Koupé	— *a carriage for ladies*	— *ö* kärrid*sch* for [lehdis
— ein Nicht-Raucher-Koupé	— *a non-smoking compartment*	— *ö* nonn-smohking kommpartment
Ist dies der Zug nach ...?	*Is this the train for ...?*	is *th*iss *thö* trehn for ...?
Wo muss ich umsteigen um nach ... zu gelangen?	*Where must I change for ...?*	huehr möst ei tschehnd*sch* for...?
Ist dieser Platz besetzt?	*Is this seat engaged?*	is *th*iss ssiht enngeh'd*sch*'d?
Da ist kein Platz	*There is no room*	*th*ehr is noh ruhm
Rufen Sie den Schaffner	*Call the guard*	kähl *thö* gahrd
Hier ist die Station	*Here is the station*	hihr is *thö* steh'sch'n
Halten wir hier?	*Do we stop here?*	duh *uih* stopp hihr?
Wie lange halten wir hier?	*How long do we stop here?*	hau long duh *uih* stopp hihr?
Fünf Minuten	*Five minutes*	feiw minnits
Mein Gepäch ist verloren gegangen	*My luggage is lost*	mei lögged*sch* is lost

Das Dampfboot. *(The Steamboat.)*

Wohin geht das Boot?	*Where is the boat going?*	huehr is *thö* boht goh'ing?
Wann gehen Sie ab?	*When do you start?*	huenn duh juh start?
Mit der Flut	*With the tide*	*uith thö* teid
Um welche Zeit?	*At what time?*	ätt huott teim?
Um neun Uhr	*At nine o'clock*	ätt nein o'klokk
Man fährt ab	*They are going to start*	theh ahr goh'ing tu start

TABLE DU TOME QUARANTE

J. Vinson. La langue ou les langues ibériennes..... 1
F. Soulier. La langue polynésienne..... 24, 100
E. S. Dodgson. The philology of Madagascar..... 31
J. Vinson. The French in India..... 35
G. B. de Fontainieu. Le mouvement Çwadêcî..... 43
C. Lacombe. Variantes des exemplaires de Liçarrague..... 65
J. Vinson. Observations sur l'article précédent..... 68
G. Lacombe. Notes du prince L.-L. Bonaparte sur son *Verbe* 75
C.-C. Uhlenbeck. Réponse à M. Vinson..... 80
J. Vinson. Thème ou version..... 81
P. Regnaud. La famille du latin *opus*..... 121
J. Vinson. Les Musulmans du sud de l'Inde..... 137
P. Mirianischvili. L'Ibérie et la Russie..... 145
E.-S. Dodgson. Le Verbe de l'Épître aux Hébreux de Liçarrague..... 153, 254
P. Regnaud. La contraction révélatrice d'étymologies..... 169
F. Weisgerber. La langue malaise..... 174, 271
J. Vinson. La Science et les amateurs..... 193
J. Vinson. L'Ibère et le basque..... 209
P. Regnaud. ὀχλος-ὀλίγος..... 237
F. Ravaisse. Les mots arabes et hispano-morisques du *Don Quichotte*..... 238
Nécrologie (W. Webster, Victor Henry)..... 122, 195
Varia. Le caractère et la taille des crayons..... 62
— Pour les écoliers..... 62
— Critique américaine..... 63
— Illusion ou naïveté..... 63
— Politesse espagnole..... 134
— Le Verbe basque..... 134
— Prononciation du français par les Allemands..... 135
— La langue universelle..... 136

Varia. Le Nouveau-Testament basque de 1571..... 206
— Prononciation modifiée..... 206
— Indiens et Européens 207
— L'âge et le génie..... 208
— L'esprit du coq..... 282
— Les beautés de l'allemand..... 282
— Il faut travailler..... 283
— Le vol au British Museum..... 284
— Prononciation anglaise en allemand..... 284

BIBLIOGRAPHIE

J. de Urquijo. *Obras de J. d'Etcheberri*..... 49
G. Ferrand. *Dictionnaire* de Flacourt..... 55
E. Rouillard. *Noms géographiques de Québec*..... 56
Smithsonian Institution. Bulletins n° 30 et 32..... 58, 279
— — 24e Rapport pour 1902-1903..... 278
H. Müller. *Semitica.* I et II..... 59
A. Meillet. *L'état actuel des études de linguistique*..... 125
G.-A. Grierson. Linguistic survey of India, t. IV..... 196
E. Portal. Letteratura provenzale..... 200
M. Kerbaker. La morte di Vaca..... 202
J. Berjot. Premières leçons d'annamite..... 202
Th. Gollier. Manuel de la langue japonaise..... .. 203
W. Planert. Die Syntaktischen Verhältnisse des Suaheli.. 279
Kuhn's *Zeitschrift.* XL, 4..... 59
Bulletin du parler français au Canada. V..... 60, 204, 130
Revue du monde musulman. I-IX..... 61, 131, 205, 280
British and Foreign Bible Society. 102e rapport..... 127
Journal de la Société Finno-Ougrienne. XXIII..... 128
Mémoires de la Société Finno-Ougrienne. XXIII et XXIV 129
Revue internationale des études basques. 1-4..... 129, 204, 281
Anthropos. II..... 132

LANGUES ÉTUDIÉES

Linguistique générale. 59, 81, 125, 127, 135, 136, 169, 193, 206, 282
Sanscrit et Inde..... ... . 43, 202
Grec 237

Latin 121
Français 60, 130, 204
Espagnol 238
Provençal 200
Allemand 135, 283, 284
Anglais 282, 284
Russe 145
Sémitique 59
Arabe 238
Annamite 202
Japonais 202
Dravidien 137
Tamoul 35, 137
Ougro-Finnois 123, 129
Géorgien 145
Basque. 1, 49, 65, 68, 75, 80, 129, 134, 153, 204, 206, 209, 254, 281
Américain 56, 58, 278, 279
Maléo-polynésien 24, 100, 174, 271
Malgache 71, 45, 193

AUTEURS

E.-S. Dodgson 31, 134, 158, 254
G.-B. de Fontainieu 43
G. Lacombe 65, 75
P. Mirianischvili 145
P. Ravaisse 238
P. Regnaud 121, 169, 237
F. Soulier 24, 100
C.-C. Uhlenbeck 80
J. Vinson... 1, 35, 49-61, 68, 81, 125-129, 137, 193, 196-203, 209, 282-284.
F. Weisgerber 174, 271

L'Imprimeur-Gérant :
E. Bertrand.

CHALON-SUR-SAÔNE, IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND

Pour les annonces de librairie, s'adresser à :

IMPRIMERIE E. BERTRAND
CHALON-SUR-SAONE (Saône-et-Loire)

La Gazette Numismatique Française

Dirigée par F. MAZEROLLE
Bibliothécaire à la Monnaie de Paris

PUBLIE :

Les Catalogues des Œuvres des Graveurs en médailles français avec la reproduction de leurs œuvres principales sur planches hors texte.

L'Historique des Médailles, des Jetons, des Coins et Poinçons des différents Centres et des différentes contrées de la France.

Des comptes rendus d'ouvrages français et étrangers sur la Numismatique; le sommaire des périodiques s'occupant de Numismatique.

Édition luxueusement imprimée, in-8° soleil, publiée à raison de 4 livraisons par an, forman environ 450 pages et comprenant 16 planches hors texte.

Prix de l'abonnement : 25 francs

à envoyer avec la demande à

L'IMPRIMERIE E. BERTRAND

5, Rue des Tonneliers — CHALON-SUR-SAONE — (Saône-et-Loire)

Spécialité d'impression de Volumes et Revues

d'Histoire, de Philologie, d'Archéologie et de Numismatique

TYPOGRAPHIE ORIENTALISTE

COMPRENANT :

Hiéroglyphes — Arabes
Coptes — Hébreu — Syriaque
Cunéiformes — Grecs — Grec d'Inscription
Caractères de Transcription
pour toutes Langues

TYPOGRAPHIE ÉTRANGÈRE

COMPRENANT :

Espagnol — Portugais — Danois — Norvégien — Russe

Travaux pour la Librairie, le Commerce et l'Industrie

IMPRIMERIE E. BERTRAND
CHALON-SUR-SAONE (Saône-et-Loire)

A partir du 1er Janvier 1907, la *Revue de Linguistique* est devenue la propriété de M. Julien VINSON, Professeur à l'École Nationale et spéciale des Langues Orientales, à Paris.

Prière de s'adresser, pour la rédaction, à M. J. VINSON, *58, rue de l'Université, Paris;* pour l'administration et les abonnements, à M. E. BERTRAND, *Imprimeur, 5, rue des Tonneliers, à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire).*

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont *un* exemplaire aura été adressé à la *Revue*.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

TOME XLI

Philol 4

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

ESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

TOME QUARANTE-ET-UNIÈME

15 JANVIER 1908

CHALON-SUR-SAONE

PRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE

E. BERTRAND

5, Rue des Tonneliers, 5

1908

SOMMAIRE DU N° 1

Pages

Essai de grammaire de la langue baghirmi, par le commandant H. Gaden 1
Documents sur les imprimeurs-libraires de Bayonne, par Louis Batcave 13
Le verbe dans Liçarrague (suite), par E.-S. Dodgson 24
Le malais vulgaire (suite), par M. le Dr F. Weisgerber 44
Les mots arabes et hispano-morisques du Don Quichotte (suite), par Paul Ravaisse 57
Liçarrague ou Leizarraga, par J. Vinson 70
Varia. I. Pages oubliées 79
II. La poste anglaise en 1906 79
III. Le val devint vol 80

BIBLIOGRAPHIE

Bulletin du parler français au Canada, VI, 1-3 75
Revue du Monde musulman, III, 10 75
Azkue. *Diccionario vasco-español-frances* 76
The 103d report of the B. and F. Bible Society 78

Essai de grammaire de la langue baghirmi

Différentes peuplades, parlant des langues de même famille, sont répandues dans le Territoire du Tchad et dans les régions qui l'avoisinent à l'Est : les Baguirmiens, qui habitent le Baguirmi proprement dit et ont essaimé des colonies entre Chari et Logone; les Koukas, stationnés dans le bassin du cours inférieur du Batha Ouadayen, et dont les Boulalas ont adopté la langue après avoir conquis sur eux le Fittri ; les Kengas, qui doivent à leur situation au pied de montagnes voisines de nos frontières, d'avoir conservé vis-à-vis des Ouadayens une demi-indépendance ; les Saras dont les villages se pressent entre Chari et Logone et vers le lac Iro ; les nGamas dont le territoire est à l'ouest du Gribingui, et enfin les nDougwas ou nDoukas, refoulés du Ba Mingui vers le Gribingui par les pillages de notre protégé, le Sultan du Kouti. Bien que cette énumération soit déjà longue, il est infiniment probable que, lorsque notre occupation s'étendra vers l'est du moyen Chari et du Gribingui, elle nous mettra en contact avec des populations parlant des langues du même groupe.

Bien que parlant des idiomes voisins les uns des autres, ces peuplades présentent des caractères très différents.

Si les Baguirmiens et les Koukas, tous islamisés, ont atteint une civilisation assez avancée, les Kengas sont encore de très frustes montagnards qui, bien que fétichistes, ont cependant pris l'habitude du vêtement. Quant aux autres, ce sont des primitifs qui ignorent la culture du coton et que l'on ne soupçonnerait pas, lorsqu'ils vous abordent de face, d'être vêtus de la peau de cabri qui leur cache à peine le bas des reins.

Les Koukas disent venir de la vallée du Nil; ils auraient contourné le Dar For à l'Est, auraient traversé le Dar Tama, puis, chassés du Ouaday actuel par les arabes Beni Halba, seraient remontés au Fittri et au Batha en venant passer par le canton de Koubar (E. de Massénya), déjà occupé par des peuplades parlant une langue voisine du baguirmien, bien que le Baguirmi ne fût pas encore fondé.

Les Kengas seraient, d'après eux-mêmes, venus de loin dans l'Est, d'une montagne nommée Mogoum.

Quant aux Saras, dont nous n'avons pas recueilli de traditions, la famille de leur plus grand chef, le mBang Day, est de même origine que celle des Sultans du Baguirmi.

Il serait téméraire et, d'ailleurs, inutile de refaire l'historique du Baguirmi après Nachtigal, dont la sûreté d'information est vraiment remarquable. Disons cependant que lorsque les chasseurs, très certainement originaires des montagnes Kengas, qui devaient fonder le Baguirmi, arrivèrent dans ce pays, au commencement du XVIe siècle, ils y trouvèrent, dans ce canton de Koubar que les Koukas avaient déjà

traversé, des populations parlant une langue très voisine du baguirmien actuel et probablement amenées elles aussi dans ces régions par des migrations antérieures.

Quant aux points de départ des migrations de ces différentes peuplades, ils devraient probablement être recherchés dans les bassins du Bahr el Ghazal (du Nil) et du Soueh. La langue des Bongos étudiés par Schweinfurth présente, en effet, avec le baguirmien et, par suite, avec les langues qui lui sont apparentées de si près, assez de racines communes pour indiquer au moins d'anciens mais longs rapports de voisinage.

On sait que, dès ses débuts, le petit Sultanat créé autour de Massénya reçut le nom de Baguirmi, à cause du tribut annuel de 100 bœufs *(Baggarmia)* que lui payaient les foulbé et les arabes nomadisant aux environs. De *Baguirmi,* les Baguirmiens ont fait *Bârma;* c'est ainsi qu'ils se nomment eux-mêmes aujourd'hui, et ils nomment leur langue « Tar Bârma ». La forme « Bagrimma », donnée par Barth et Nachtigal, n'existe déjà plus qu'à l'état de souvenir.

L'histoire du Baguirmi n'est qu'une longue suite d'expéditions de guerre. Défensives, d'abord contre les Boulalas du Fittri pour en affranchir les foulbé et les cultivateurs du Koubar, puis, plus tard, contre le Bornou et le Ouaday. Agressives contre les fétichistes voisins pour conquérir un territoire au nouvel état, entretenir les bandes armées qui constituaient la force des mBangs, alimenter en captifs

Si les Baguir
ont atteint une
sont encore d
que fétichist
vêtement. (
qui ignorer
connerait
vêtus de
bas des

Les
auraie
trave
par
Fit
K
p

les maisons des dignit
dont l'esclave fut toujours
portation. Ainsi le Bag
dire Massenya, ne se m
continuels d'éléments no
langue baguirmienne a d
que ses proches parentes.

N'ayant à leur service qu
puisque c'était celle de tr
leur fortune politique mit r
miens en contact avec des p
avancées qu'eux et dont ils adopte
sation. Il leur fallut completer
l'adoption de nombreux mots nouv
civilisateurs. Ils empruntèrent à l'
habituel de mots que lui prennent
qui s'islamisent ou qui apprennent
cheval avec une selle et une bride.
aussi des mots abstraits que la pauvreté
dérivatifs du baguirmien ne permet
former. Les Bornouans, entre les mai
était le commerce, durent leur fournir
termes commerciaux; nous n'avons pu en
tre que fort peu, faute de savoir la langue
Quant à la langue peuhle, malgré le contact
intime, surtout au début, des Baguirmiens
foulbé, elle a peu fourni au baguirmien. Le
est une langue difficile et que les baguirmiens
parlent pas. Les foulbé, au contraire, ont, au Bagu
adopté un certain nombre de mots usuels de la
gue baguirmienne.

dialecte que nous avons étudié est celui de ·énya, qui est le « Tar Bârma » proprement dit, gré ses éléments étrangers. Les dialectes du bar et des villages riverains du Chari n'en diffè- d'ailleurs que par quelques mots, quelques ressions, dont les gens de Massénya se moquent ıme de provincialismes. Les mots et les phrases es en exemple ont tous été vérifiés au point de de leur correction, avec le secrétaire particulier Sultan Gaourang, qui passait pour parler d'une on particulièrement correcte le dialecte de ássénya.

Tout en ayant conservé tous les procédés des lan- ues isolantes, le baguirmien est entré dans la période e l'agglutination. Les mots proprement baguirmiens ont, en général, soit monosyllabiques, soit dissylla- iques et commencent par une consonne. La grande najorité d'entre eux sont invariables, et présentent la même physionomie ; le sens seul permet de les classer en noms, verbes, qualificatifs ou éléments de relation. Mais toute une catégorie de verbes se présentent sous deux formes différentes suivant le temps qu'il s'agit d'exprimer. C'est là une particularité remarquable.

Le baguirmien est la langue des sédentaires du Baguirmi actuel ; la plupart n'en parlent pas d'autre. Il est également parlé entre Chari et Logone par les anciens captifs, les affranchis ou les commerçants baguirmiens, assez nombreux dans cette région. On peut estimer à 30.000 environ, le nombre des indigènes qui parlent le baguirmien. Malgré que ce

Price Greenleaf

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME QUARANTE-ET-UNIÈME

CHALON-SUR-SAONE

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE

E. BERTRAND

5, Rue des Tonneliers, 5

—

1908

Philol 4

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME QUARANTE-ET-UNIÈME

15 JANVIER 1908

CHALON-SUR-SAONE

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE

E. BERTRAND

5, Rue des Tonneliers, 5

1908

Du pronom

Pronom personnel

Le pronom personnel prend les formes suivantes, suivant qu'il est :

	a) isolé.	*b*) sujet indépendant du verbe.	*c*) sujet préfixé au verbe.	*d*) régime suffixé au nom (possessif) ou au verbe, ou aux prépositions.
1re p. s.	*ma*	*ma*	*m*	*m/a*
2e p. s.	*i*			*i*
3e p. s.	*ne*	*ne*	*n*	*in'/a, n'/a*
1re p. p.	*d'e*	*d'e*	*d'e, d'*	*d'e*
2e p. p.	*se*			*se*
3e p. p.	*d'e*	*d'e*	*d'e, d'*	*d'e*

Nous reparlerons, à propos du Verbe, des formes *a*), *b*), *c*), qui jouent un rôle important dans la détermination du temps.

Forme *d*). — L'*a* final des 1e p. s. et 3e p. s. ne s'exprime qu'en fin de proposition. (Il y a des exceptions pour la 1e p. s., ainsi que nous l'avons déjà mentionné pour *kapam.*)

Ex. : Chasse-le tout à fait, *turin' kor/o*.

Lorsque le mot auquel le pronom est suffixé perd sa voyelle finale, conformément à la 2e loi phonétique, cette voyelle est remplacée, *à la 1re p. s. seulement*, par une voyelle de liaison. Cette voyelle de liaison est *i* quand la voyelle accentuée du radical est *i;* elle est *u* ou *ù* dans tous les autres cas.

Ex. : *ak/a*, regarde ; *akd'e*, regarde-les.
akuma, regarde-moi ; *adùmd'ò*, donne-moi (qu'il ne faudrait pas orthographier *ademd'e*).

La 2e p. s. *i*, suffixée à un mot se terminant par une voyelle *a*, *e*, *o*, donne fréquemment la diphtongue correspondante *ay*, *ey*, *oy*.

Quand la voyelle finale est *o*, si elle est précédée d'une autre voyelle ou d'une consonne mouillée, *oi* se contracte en *üi*.

Ex. : *d'üi* pour *d'oi*, sur toi.

L'*i* initial de la 3e p. s. donne lieu aux mêmes contractions ; il peut également disparaître après une voyelle.

Ex. : *san'/a*, manger ; *ḏugon'/a*, achète-le ; *met ḏ'uüin'/a*, je le réveille (de *ḏ'uo*, réveiller).

Pronom et adjectif possessifs

La forme habituelle de l'adjectif possessif est la forme *d)* du pronom personnel, suffixée au nom. Les observations déjà faites à propos de cette forme s'appliquent ici :

bana, meüin' ot'o, le fleuve, son courant est fort (de *meo*, courant).

Le pronom possessif *le mien*, *le tien*, etc., s'obtient en encadrant le pronom de la forme *d)* entre l'élément *a*, qui est probablement ici une corruption de la particule *an*, dont nous verrons plus loin l'emploi, et le déterminatif *na*. A la 1re p. s., *ma* est invariable :

a ma na, a i na, a in' na, etc.

C'est cette forme, moins le déterminatif *na*, que prend le pronom personnel aux 2e et 3e p. s. et p., quand il est régime indirect du verbe.

Ex. : *adin' a in'ki*, donne-le lui.

Le pronom possessif, employé comme adjectif, donne une forme emphatique :

nê amana, ma femme,

ğab ain'na, son mari,

sinda ad'ege na, nos chevaux ou leurs chevaux, sont des formes emphatiques.

Pronom démonstratif

Se rend par *ennâ*, qui est invariable et paraît provenir de *et nâ* « est devant », par assimilation du *t* ; dans le langage courant, le redoublement de l'*n* est habituellement peu marqué, aussi écrirons-nous de préférence : *eṇâ*.

Ce pronom sert d'adjectif démonstratif :

Cette chose-ci, *ğas eṇâ*

Pronom relatif

Se rend par la particule invariable *ga*.

Ex. : *deb ga et pia*, la personne qui est (à) jouer.

Pronom interrogatif

Qui, se rend par *nanga*, pl. *nangage ;*

Ex. : *eṇ nanga ?* qui celui-ci ?

debge eṇ nangage ? qui ces gens-ci ?

Que, quoi se rendent par *di :*

ğas eṇ di ? cette chose, quoi ?

On ajoute quelquefois un *a* final :

tad dia ? que fais-tu ?

Henri Gaden,
Chef de bataillon d'Infanterie coloniale

(A suivre.)

DOCUMENTS

SUR LES

Imprimeurs-Libraires de Bayonne

Un arrêt du Conseil tentait, à la date du 6 décembre 1700, de mettre fin à la publication des livres où se trouvaient attaquées la religion, la royauté et les mœurs. Cet abus était attribué au nombre trop considérable d'imprimeurs et de libraires difficiles à surveiller. L'arrêt interdisait donc la réception de nouveaux imprimeurs-libraires. Il enjoignait, en outre, à ceux qui étaient en fonctions de fournir un mémoire, signé par eux, donnant leurs noms, celui de leurs apprentis ou compagnons, le nombre de presses employées, enfin tous autres renseignements intéressants au point de vue de la réglementation. Les juges de police recevaient l'ordre d'inspecter les magasins ou boutiques dans leur ressort et de dresser un procès-verbal de cette enquête[1].

La collection d'Anissoir-Duperron, le dernier directeur de l'Imprimerie Royale, a conservé le procès-verbal de la visite des imprimeurs et libraires de Bayonne[2]. Ce document offre quelque intérêt.

1. E. Brives-Cazes, *De la police des livres en Guyenne*, 1713-1785, *Actes de l'Académie des Sciences de Bordeaux*, 1882-1883, p. 23.

2. Ce document a été analysé par M. Julien Vinson dans son très érudit *Essai sur la Bibliographie de la langue basque*, Paris, Maisonneuve, 1891, in-8°, p. XXXI. On trouvera aux archives de la Gironde (1730-1777 C. 3313), quelques documents concernant les imprimeurs et libraires de Bayonne.

Nous le faisons suivre d'une lettre de l'imprimeur Trébos.

I

L'an mil sept cens un et le dix-neufiesme du mois d'avril, dans l'hostel comun de la ville et citté de Bayonne, par devant nous Jean Duvergier advocat en la Cour, clercq assesseur de lad. ville, ayant pour escrire le greffier secretaire du corps, a comparu Me Joseph Dibarbore conseiller du Roy et procureur de lad. ville et citté, lequel auroit remontré qu'en conséquence des ordres de Monseigneur de La Bourdonnaye[1] conseiller du Roy en ses conseils, et Intendant en cette province, et de la délibération prise sur iceux le jour d'hier par les sieurs eschevins jurats et conseil de lad. ville, juges criminels et de police, il a fait mandér sommairement tous les particuliers, libraires et imprimeurs qui font profession de librerie ou imprimerie, qui se sont habitués en cette ville, sçavoir Jean Maffre, Dusarrat Pierre et Paul Fauvet, et comme ils estoient presens led Procureur du Roy auroit requis qu'il nous pleut les interpellér moyennant serment sur les faits marqués dans l'arrest du conseil, et mémoire imprimé envoyé au corps par mond. seigneur l'Intendant, pour sur leurs responses en estre dressé proces-verbal; Surquoy de nostre ordonnence, et en conformité de la requisition dudit procureur du Roy, lesd. Maffre Dusarrat et Fauvet, ayans l'un après l'autre lévé leurs mains,

1. Yves-Marie de la Bourdonnaye, successivement intendant à Poitiers, à Rouen et à Bordeaux, de septembre 1700 à octobre 1709.

promis et juré à Dieu de dire vérité interpellés de leurs noms, surnoms, âge, profession et habitation.

Le Premier a dit se nommér Jean Maffre, âgé de cinquante ans, estre marchand ibraire de profession faisant son principal comerce en Espaigne, bourgeois de cette ville et y habitant.

Le Deuxiesme Pierre Dusarrat libraire de profession âgé de quarante-quatre ans ou environ, estre bourgeois originaire de cette ville et y habitant.

Le Troisiesme Paul Fauvet âgé de vingt-huit ans, imprimeur de profession, bourgeois originaire de lad. ville et y habitant.

Enquis led. Maffre sur le contenu dans l'arrest du conseil du sixiesme décembre dernier; ensemble sur led. estat imprimé contenant dix-huit articles en deux chapitres, dont lecture luy a esté faite.

A dit qu'il y a trente-neuf ans qu'il est habitué en cette ville, qu'il n'y a point de maistrise de sa profession, et que depuis cé temps, il a fait son comerce principal de librerie en Espaigne et tenu boutique ouverte en cette ville, sans qu'il aye connù pour cella, qu'il eut besoin d'autre titre, que son droit de bourgeoisie, l'usage et la possession de tous les bourgeois de lad. ville; qu'au reste il a fait des aprantissages en la ville de Tolose chez le nommé Guerin Vinaut, marchand libraire de lad. ville de Tolose, résidant paroisse appelée La Daurade, que le dit aprantissage[1] a duré trois ans au terme du

1. Un règlement de 1649 exigeait que « l'apprenti fût de bonne vie et mœurs, catholique, originaire français, congru en la langue latine ». Voir des détails intéressants sur l'apprentissage dans Mellottée, *Histoire*

contrat retenû en lad. ville devant Capelle notaire; qu'après ledit aprantissage consommé et la quittance à luy octroyée par son maitre, led. Maffre se retira auprès d'autre Pierre Maffre son frère marchand libraire de la ville de Bourdeaux, chez lequel il a résté en qualité de compaignon libraire[1] l'espace de deux années et que de là, il retourna à Toloze où il résida encore deux années chez le sieur Colomiés marchand libraire; qu'enfin le sieur Bernard Boscq aussi marchand libraire et imprimeur de lad. ville, de Toulose, aiant esté receu par les eschevins et jurats de Bayonne, bourgeois de lad. ville, avec faculté d'y tenir librerie et imprimerie, led. Boscq auroit choisi led. Maffre pour venir diriger lad. librerie seulement; suivant les conventions par eux stipulées par contrat retenu par Dutourot notaire de Tolose, après quoy le répondant acquit le fonds que led. Boscq avait eu en cette dite ville, se maria ensuite avec une bourgeoise et s'y establit[2] sans autre titre

économique de l'Imprimerie, Paris, Hachette, 1905, in-8°, chapitre V, p. 207.

2. Sur les compagnons, cf. Mallottée, *op. cit.*, chap. VII, p. 254.

3. Jean Maffre, mort le 9 décembre 1705, avait été en apprentissage chez Guérin Vincent, de Toulouse, dont le docteur Desbarreaux-Bernard ne mentionne pas le nom sur sa liste d'imprimeurs toulousains. On pourra s'étonner qu'il n'ait pas passé chez J. Maffre, de cette ville, que Deschamps mentionne comme en ayant été l'un des principaux imprimeurs (*Dictionnaire de Géographie*, suppl. de Brunet, p. 1246). M. Lubadie, l'érudit bibliophile bordelais, consacre une notice à Pierre Maffré (avec é fermé), maître libraire, 1666-1671. *Notices biographiques sur les imprimeurs bordelais des XVI*e, *XVII*e *et XVIII*e *siècles*, Bordeaux, 1900, in-8°, p. 73. — Les Colomiez sont « cette grande famille de typographes qui rayonne pendant deux siècles sur l'imprimerie toulousaine » (Deschamps). — Bernard Bosc avait été établi à Toulouse et à Agen avant de s'installer à Bayonne où il avait son atelier « près les Carmes ». Il

que son droit de bourgeoisie et la permission qui avoit esté octroyée aud. Boscq, sans qu'il ait tenû ny des aprantifs, ny des compaignons et s'est led. Maffre signé à l'original des presens.

Led. Dusarrat a déclaré, qu'estant bourgeois natif originaire de cette ville, son père et son grand-père ayans esté comme luy marchands libraires, il a suivy cette mesme profession, et fait des aprantissages à Bordeaux chez le sieur Lacour marchand libraire et imprimeur, il y a près de vingt-cinq ans, selon le contrat retenû par Vivenalois notaire royal de lad. ville de Bordeaux; qu'après le terme de son aprantissage finy, led. Lacour luy en auroit octroyé quittance, que de lad. ville de Bordeaux lui répondant alla à Paris, où il travailla en qualité de compaignon libraire environ quatre ans chez divers libraires, qu'après cela il a voyagé et travaillé de sad. profession, en diverses villes d'Italie et d'Espaigne et s'est retiré enfin en cette ville comme lieu de sa naissance il y a dix-huit ans; qu'il y a ouvert boutique, sans aucun autre titre ny permission que la possession où estoient son père et son grand-père, et qu'il fait son comerce principal en Espaigne[1], que pendant le cours des dix-huit années, il n'a eu que deux apran-

se qualifiait « Imprimeur de la ville ». Cf. sur Jean Maffre et sur Bosc les renseignements fournis par M. J. Vinson, *op. cit.*, p. xxix et xxxviij.

1. Pierre Dussarat « faiseur de livres » a imprimé divers livres basques. J. Vinson, *op. cit.*, *Additions*, Paris, Maisonneuve, 1898, in-8°, p. 521, 535. Il avait fait son apprentissage à Bordeaux chez Guillaume de Lacourt, maître imprimeur-libraire, 1640-1683, rue St-James, enseigne « A la Bible d'Or ». Labadie, *op. cit.*, p. 57. La planche V de cet ouvrage reproduit la maison occupée, place du Vieux-Marché, par cette famille réputée qui a donné plusieurs imprimeurs à la ville de Bordeaux.

tifs qui estoient ses propres frères lesquels il instruisoit à la profession sans avoir passé contrat avec eux ni sans convention pécuniaire; qu'il a eu aussy divers compaignons qui ont travaillé si peu de temps soubs luy, qu'il n'est point memoratif, ny de leurs noms, ny de leur pays; qu'au reste il n'y a aucune maistrise de librerie en cette ville ny par consequent sindicqs, gardes ou adioints; Et a led. Dusarrat signé à l'original.

Ledit Fauvet a dit qu'il n'y a qu'un an qu'il tient et occupe une imprimerie suivant la concession et titre à luy donné par lesd. sieurs eschevins et jurats; qu'Antoine Fauvet son père l'occupoit auparavant en conséquence d'un pareil titre; qu'il a deux presses en estat de servir garnies de leurs ustancilles. qu'il a six fontes différentes aussy en estat de servir du poids d'environ dix cens pesant de six sortes de caractère; savoir, une de petit canon, une de gros romain. une de S'Augustin, une de Cicero, une de philosophie, et une de petit romain; qu'il ne fait point d'autre commerce que de son imprimerie; qu'en l'année dix sept cens, il avait imprimé trois ou quatre feuilles de la composition d'un particulier de cette ville traitant de l'instruction des petits enfens, mais que les dits sieurs eschevin et jurats luy aiant ordonné de les suprimer, il la fait effectivement, et journelement il imprime les ordres de police, bulletins et billets lorsque cella luy est ordonné de la part des eschevins et jurats, qu'il a fait ses aprantissages chez led. Antoine Fauvet son père sans autre contrat ni convention; qu'il a travaillé ensuite en qualité de

compaignon chez le sieur Lacour libraire à Bordeaux environ trois ans, à Paris chez le sieur Couignard deux mois, chez le sieur Anissel imprimeur de la ville de Soissons quatre mois[1] et enfin en Espaigne environ six mois, que depuis un an il a eu deux compaignons apellés Corret et Despauby qui se disoient de Lyon et qu'outre l'imprimerie il travaille encore quelquefois à la reliure[2] et s'est led. Fauvet signé à l'original.

De fait nous estans transportés chez led. Maffre et lui interpellé de nous representer sa boutique et magasin s'il en a aucuns; il nous auroit introduit en premier lieu dans sa boutique, et nous auroit dit que les differens volumes de livres que nous voyions pouvoient bien monter en nombre de dix à onze mille de toute grandeur; ensuite estans montés en haut de sa maison où il avoit magasin, nous aurions veu divers volumes que led. Maffre nous auroit dit estre destinés pour Espaigne et enfin qu'outre les volumes ci-dessus exprimés, il en avoit encore ches le sieur Verdier, son gendre[3], rue de la Salie, un autre

1. Antoine Fauvet, imprimeur de la ville, mourut le 11 avril 1700. A la date du 16 avril, sa veuve, Gracy Fesancieux, présentait requête au corps de ville pour que son beau-fils, Paul Fauvet, fut reçu imprimeur de la ville par succession à son père (J. Vinson, *op. cit.*, p. xxx). Paul Fauvet avait les deux presses réglementaires. — Sur l'échelle des caractères on peut consulter Mallottée, *op. cit.*, p. 397. — Fauvet avait été en apprentissage chez Nicolas de la Court, imprimeur de l'intendance de Guienne (Labadie, *op. cit.*, p. 57), chez Coignard, le libraire parisien réputé, et à Soissons chez un imprimeur de renom, N. Asseline, si tant est que le nom d'Anisset ait été écrit à tort.

2. Les deux professions s'excluaient. Des arrêts de 1666-1667 défendaient aux relieurs d'avoir des imprimeries et librairies.

3. Arnaud Verdier, né le 5 mai 1644, avait épousé Saubade Maffre, le

magasin pour envoyer aussy en Espaigne et nous y estans transportés en sa compaignie nous aurions observé oculairement autre quantité de volumes dans une des chambres basses dud. sieur Verdier, sans que dans aucun desd. lieux il y eut aucune presse d'imprimerie ni de relieure, de quoy par nous commissaire a esté octroyé acte et s'est led. Maffre signé à l'original.

Après quoy nous estans transportés dans une boutique, rue de la Salie, occupée par Estienne Caron, où il nous paroissoit y avoir quelque petit livre, nous l'aurions interpellé de nous déclarer s'il faisoit profession d'imprimerie ou librerie, et pourquoy il tenoit lad. boutique, et des volumes in-octavo en petit nombre que nous y voyions. Surquoy led. Caron après serment par luy presté nous auroit dit qu'il travailloit à la relieure des livres que nous voyions dont la plupart n'étoient pas encore effectivement achevés de relier et rogner, et que c'estoit pour compte de la veuve Fauvet dont le mari estoit imprimeur[1].

Enquis cé que c'estoit qu'une presse remplie au fond de roignures de papier et sy elle estoit propre pour l'imprimerie, il aurait respondu que non, et que nous pouvions bien jugér que l'estat de cette presse et desd. roignures, et d'un volume qu'il plioit et

14 février 1694. Il succéda à son beau-père et prit le nom de Verdier-Maffre (J. Vinson, *op. cit.*, p. xxxviij). Il habitait rue de la Salie, depuis rue Salie, entre la rue Poissonnerie et les Cinq Cantons.

1. Il venait de mourir depuis huit jours et Gracy Fesancieux épousera « précipitamment, sans attendre l'expiration de l'année de deuil, le relieur Hugues Caron » (J. Vinson, *op. cit.*, p. xl).

roignoit entièrement lors de notre transport, que lad. presse n'estoit propre que pour la relieure des livres. Et s'est led. Caron signé à l'original.

Et dans le même instant nous estans transportés chez led. Fauvet et entré dans un appartement qui sert à son imprimerie, il nous auroit représenté les deux presses, dont il avoit fait mention dans sa déclaration précédente, l'une montée et l'autre démontée, ensemble divers outils pour la relieure des livres et des places ou petits trous sur divers treteaux où sont les caractères de fer qui servent à lad. imprimerie, ensemble dans un petit coffre quelque vieux meschant livre qu'il nous auroit dit exposer en vente lorsqu'il tient boutique ouverte et s'est led. Fauvet signé à l'original.

Ensuite ayans esté chez led. Dusarrat nous serions entrés dans sa boutique où nous aurions veu divers livres de toute grandeur au nombre comme il a déclaré de trois cens ou environ; et luy par nous enquis à quoi sert une presse trouvée montée dans ladite boutique, il auroit répondu que c'estoit des livres seulement, et estans montés en haut de sa maison il nous auroit fait voir, dans une chambre quantité de livres grands et petits où il auroit dit y avoir deux mille volume tant vieux qué nouveaux, et n'en avoir point d'autre. Et a led. Dusarrat signé l'original.

De quoy et de tout ce dessus nous avons fait et dressé notre présent procès-verbal que nous avons signé avec le procureur du Roy et fait signer au greffier secretaire de lad. ville de Bayonne ledit jour

dix-neufiesme avril mil neuf cens. — (Signé) : Duvergier clerc assesseur et commissaire du corps — Dugalard greffier-secrétaire — Tarbos pocureur du Roy — Dibarbore procureur du Roy.

Bib. Nat., F. Frçs. 22125, f° 43.

II

Jean-François Trebosc, de Toulouse, épousa à Bayonne, le 20 juin 1747, Marguerite Lacalet : dans l'acte de mariage il se fait qualifier « libraire, successeur de Verdier-Maffre, rue Pont-Mayou ». « Le 23 février 1763, écrit M. J. Vinson, une requête signée de Paul Fauvet et de François Trebosc, dénonçait encore « les abus journaliers commis par les colporteurs qui se livrent impunément à la vente publique des livres de toute espèce. » Une ordonnance municipale du même jour renouvela en conséquence les défenses faites aux colporteurs de vendre des livres. »[1]

Or Trebosc ne vendait-il pas aussi « des livres de toute espèce » ? Il y a lieu de le craindre d'après un document de l'intendance de Guienne, concernant « l'affaire du libraire Trebosc, de Bayonne, conduit à la Bastille pour avoir fait imprimer ou vendre, à Bordeaux, l'*Apologie de l'institution des Jésuites et l'Esprit des magistrats politiques* »[2]. Voilà qui était bien d'un factieux au moment où les Jésuites

1. J. Vinson, *op. cit.*, p. xl.
2. Arch. de la Gironde, C. 3315, année 1766.

venaient d'être supprimés (26 novembe 1764) et où le Parlement de Paris luttait contre l'autorité royale.

Voici donc un document de Trebosc intéressant pour l'imprimerie bayonnaise :

« Monsieur

» Une absence de plus d'un mois m'a empéché d'avoir l'honneur de repondre à votre lettre du premier courant pour satisfaire à votre demande. J'auray celuy de vous dire qu'il n'y a jamais eû dans cette ville de chambre syndicale de libraires et imprimeurs.

» Le mois d'octobre dernier il nous fut communiqué par M. l'Intendant[1] un état imprimé par lequel on demandoit des éclaircissemens sur l'état de la librerie et imprimerie de cette ville[2], auquel nous avions repondu sur tous les articles. Cet état a été sans doute renvoyé à la Cour par M. l'Intendant.

» J'ai l'honneur d'être très respectueusement, Monsieur,

» Votre très humble et très obeissant serviteur.

» TREBOS[3]. »

Bayonne, ce 22 avril 1765.

(*Bib. Nat.*, F. Fçs, 22129, f° 33.)

Louis BATEAVE.

1. Les intendants en fonction étaient Boutin, de Fayes et Esmangart.

2. Aux termes des arrêts de 1704 et de 1739, Bayonne avait droit à deux imprimeurs, Mallottée, *op cit.*, p. 401. On sera surpris que l'état général des imprimeurs du royaume, dressé en 1777 (B. Nat., F. Fçs, 21832), cité par M. Mallottée, n'en mentionne aucun pour Bayonne ni pour Pau. Ce peu d'exactitude montre la foi que méritent les statistiques !

3. La signature est Trebos et non Trebosc.

A SYNOPSIS

ANALYTICAL AND QUOTATIONAL

of the 338 Forms of the Verb, used in the Epistle to the Hebrews, as found in the Baskish New Testament of Jean de Liçarrague, *printed in 1571, at La Rochelle.*

(SUITE)

baDEÇA. 2. Hypothétique s. 3. r. s. aux. act. *If he have it.*

6. 3. ..., baldin behinçát PERMETTI ba*deça* laincoac (H. omit la virgule.)..., voire si Dieu le permet.

12. 20. ..., Baldin abre batec-ere mendia HUNQUI ba*deça*, ... *asçauoir*, Si mesme vne beste attouche la montagne,

DEÇADAN. 2. Subj. prés. s. 1. r. s. aux. act. (équivalent de *deçadançát*). *That I may have it.*

10. 7. ... EGUIN *deçadan*, o laincoá, hire vorondatea : ..., que ie face, ô Dieu, ta volonté.

1. For cases of the application of the comparative degree to the infinitive, cf. Acts, 9. 22. *fortificatzenago ;* Luke, 23. 5, *gortzenago.*

The sense is « making-er », i. e. « more contributive to ».

10. 8. ... EGUIN *deçadan*, o Iaincoa, hire vorondatea. ..., afin de faire, ô Dieu, ta volonté.

baDEÇAGV. 1. Hypothétique prés. pl. 1. r. s. aux. act. *If we have it.*

3. 14. ..., bay baldin HATSE hura, ..., fermu EDUQUI ba*deçagu* finerano. ..., voire si nous retenons ferme le commencement... iusqu'à la fin.

DEÇAGVNÇÂT. 1. Subj. prés. pl. 1. r. s. décl. dest. aux. act. *To the end that we may have it.*

4. 16. ..., misericordia ARDIETS eta gratia ERIDEN *deçagunçât* AIUTA BEHAR demboraco. ... : afin que nous obtenions misericorde, & trouuions grace pour estre aidez en temps opportun. (L. traduit « pour le temps de besoin d'aide », moins bien que Calvin.)

DEÇÂN. 1. Subj. prés. s. 2. r. s. adr. masc. aux. act. *That thou mayest have him, o man!*

2. 6. ..., hura VISITA *deçân*? ... que tu le visites?

DEÇAN. 2. Subj. prés. s. 3. r. s. aux. act. *That he may have it.*

6. 11. ... çuetaric batbederac artha bera ERACUTS *deçan*, ... qu'vn chacun de vous monstre le mesme soin

11. 6. ... SINHETS *deçan* ecen ... que celuy ..., croye que

DEÇANÇÂT. 2. I. q. *deçan* s. 3. décl. dest. *To the end that he may have it.*

9. 25. Baina ez anhitzetan bere buruä OFFRENDA *deçançát*, Mais non point qu'il s'offre souuentefois soy-mesme

10. 9. ..., guerocoa EÇAR deçançát.
..., afin qu'il establisse le second.

DEÇATENÇÁT. 2. Subj. prés. pl. 3. r. s. décl. dest. aux. act. *To the end that they may have it.*

9. 15. ..., DEITHUÉC heretage eternaleco promessa RECEBI *deçatençát*. ..., afin que ..., ceux qui sont appelez, reçoyuent la promesse de l'heritage eternel.

13. 17. ... alegueraqui EGUIN *deçatençat*, eta ez gogoz[1] garaitic : ... : afin que ..., ils le facent ioyeusement & non point à regret,

baDEÇAÇVE, 3. Hyp. 2. r. s. aux. act. *If ye have it.*

3. 7. ..., Egun baldin haren voza[2] ENÇUN ba*deçaçue*, (H. omit cette virgule.)..., Si auiourd'huy vous oyez sa voix,

3. 15. ..., Egun baldin haren voza[2] ENÇUN ba*deçaçue*, ..., Si vous oyez auiourd'huy sa voix,

4. 7. ...) Egun baldin haren voza[2] ENÇUN ba*deçaçue*, ..., Si auiourd'huy vous oyez sa voix,

DEÇAÇVENÇÁT. 1. Subj. prés. pl. 2. r. s. décl.

1. *Garai* = victoire, supériorité, peut gouverner, comme *berce*, *campo*, *guero*, le médiatif. Le sens est « par victoire de volonté (gogo) ». *Gogoz* = « quant à volonté ». On fait à regret ce qu'on ne fait qu'en survainquant la répugnance du cœur (*gogo*).

2. Why had the Basks to borrow the Castilian *voz?*

dest. aux. act. *To the end that ye may have it.*

10. 36. ... promessa RECEBI *deçaçuençát.* ... : afin que ..., vous en rapportiez la promesse.

DITVC. 3. Ind. prés. pl. 3. adr. masc. v s. & aux. *They are, o man !*

1. 10. ..., eta ceruăc hire escuen obrác DITUC : ..., & les cieux sont les œuures de tes mains.

1. 11. Hec DESEGUINEN *dituc*,... : eta guciac veztidura beçala ÇAHARTUREN *dituc* : Ils periront, ... : & tous s'enuieilliront comme vn vestement.

DITVC. 2. Ind. prés. s. 2. r. pl. adr. masc. aux. act. *Hast them, o man !*[1]

1. 12. Eta estalqui baten ançora *hic dituc* hec BIRIBILGATURÉN, Et tu les enuelopperas comme vn habit,

2. 8. Gauça guciac suiet EGUIN *ukan dituc* haren oinén azpico. Tu as assuietti toutes choses sous ses pieds.

DITVELARIC. 2. I. q. *ditu*, avec *e* euph. devant *laric* participial. *While he has them ; he having them.*

1. 3 ..., eta SUSTENGATZEN *dituelaric* gauça guciac berc hitz botheretsuaz, (H. omit la 1re vir-

1. Cf. the duplicity of *duc*. The Heuskarian Verb being *to have* and *to be*, it is not surprising that the two ideas coincide now and then. *Thou hast them* means " they are by thee ". *Hic* = *tu* is the active case meaning ' by thee ', as *agent*, not ' *near* thee '.

gule.) ..., & soustenant toutes choses par sa parole puissante,

8. 8. Ecen hec REPREHENDITZEN *dituelaric*, Car en les reprenant

DITVEN. 3. I. q. *ditu*, avec *e* euph. devant *n* rel. nom. act. = *qui*, et (5. 8.) accus. = *que*. *(things) Which he has* (5. 8.); *which has them*.

5. 8... SUFFRITU *ukan dituen* gaucetaric: ... par les choses qu'il a souffertes :

10. 27. Baina indicioaren BEGUIRA EGOITE terriblebat, eta suaren furia aduersarioac IRETSIREN *dituen*-bat. Mais vne attente terrible de iugement, & vne ferueur de feu qui deuorera les aduersaires.

12. 24. ..., eta Abelenac baino gauça hobeac ERRAITEN *dituen* odol ISSURIRA ..., & au sang espandu, proferant meilleures choses que celuy d'Abel.

DITVENA. 3. I. q. d. *ditu*, avec *e* euph. devant *n* rel. nom. act. décl. nom. intr. et (5. 14.) acc. *He*, or *Him who*, or *that which*, *has them*.

3. 4. ...: eta gauça hauc guciac EDIFICATU *dituena*, ...: & celuy qui a basti toutes ces choses,

4. 14. ..., ceruãc PENETRATU *dituena* ..., qui est entré és cieux,

11. 1. ..., eta... gauçác ERACUSTEN *dituena*., & demonstrance des choses (L. traduit : « ce qui démonstre ».)

DITVENAZ. 1. l. q. *ditu*, *e* euph. *n* rel. temporel décl. méd. dét. (*naz* = *du temps*, ou *fait que*, régi par *gueroz* = *depuis*). *(Since) the (time) when*, or *(fact) that he has them.*

2. 8..., Eta gauça guciac haren suiet ECUIN *dituenaz* gueroz, ... Or en ce qu'il luy a assuietti toutes choses, (Cf. *baDaguigu* 10.26, *çuqueen* 9.26, *dugunaz*, *çuenaz*, pour le cas médiatif régi par *gero*. L. dit « Et puis qu'il. »)

DITVGV. 2. Ind. prés. pl. 1. r. pl. aux. act. *We have them.*

12. 9. Eta gure gorputzén aitác gaztigari *ukan ditugu*, eta reuerentiatan EDUQUI *ditugu* : Et puis que nous auons eu pour chastieurs les peres de nostre chair, & nous les auions en reuerence : (L. translates the greek rather than the French.)

DITVGVN. 2. 1. q *ditugu*, avec *n* rel. pl. acc. = *que*. (*Things*) *which we have.*

2. 1. ... ENÇUN *ukan ditugun* gaucetara, ... aux choses qui nous ont esté dites : ... τοῖς ἀκουσθεῖσι.

8. 1. Bada ERRAITEN *ditugun* gaucén sommarioa Or la somme de nostre propos Κεφάλαιον δὲ ἐπὶ τοῖς λεγομένοις,

DITVT. 6. Ind. pres. s. 1. r. pl. aux. act. *I have them.*

8. 9. ..., eta nic MENOSPRECIATU *ukan ditut* hec, ..., & ie les ay mesprisez,

8. 10. ..., EÇARRIREN *ditut* neure Legueac hayén adimenduan, eta hayén bihotzean *ditut* SCRIBATUREN : ..., *c'est que* ie mettray mes Loix en leur entendement, & les escriray en leur cœur,

10. 16. ..., EMANEN *ditut* neure Legueac hayén bihotzetan, eta hayén adimenduetan hec *ditut* SCRIBATUREN : ..., le mettray mes loix en leur çœur & les escriray en leurs entendemens :

DITVZTÉ. 5. Ind. prés. pl. 3. r. pl. aux. act. *They have them.*

7. 8. ... guiçonec hamarrenac HARTZEN *dituzté* : ... les hommes ..., prennent les dismes :

11. 33. ..., OBTENITU *ukan dituzte* promessac, BOÇATU lehoinén ahoac, 34 IRAUNGUI-suaren indarra, (H. omit la 1re virgule.) ..., ont obtenu les promesses, ont clos les gueules des Lions. 34 Ont esteint la vehemence du feu,

11. 34. ..., estrangerén campoac ihessitan IRION *dituzté*, ... ont repoussé les camps des estrangers :

11. 35. Emaztéc RECEBITU *ukan dituzte* resurrectionnez bere HILAC : Les femmes ont receu leurs morts par resurrection,

13. 2. ... : ecen harçaz batzuc ... ostatuz RECEBITU *ukan dituzte* Aingueruäc ... Car par icelle aucuns ont receu des Anges en leur logis,

DITVZTEN. 1. I. q. *dituzté,* avec *n* rel. nom. pl. act. *(Those) who have them.*

8. 4. ..., Leguearen arauez donoac OFFRENDATZEN *dituzten* Sacrificadoreac ... Sacrificateurs offrans dons selon la Loy :

DITVZTENÉC. 1. I. q. *dituzten*, décl. nom. pl. act. *(néc = ceux qui.) Those who have them.*

11. 14. Ecen gauça hauc ERRAITEN *dituztenéc*, Car ceux qui disent ces choses,

DITVZTENÉN. 2. I. q. *dituzten*, décl. poss. pl. dét. (*nén = pour*, ou *de ceux qui.) For*, or *of those who have them.*

5. 14. ..., *hala nola* COSTUMATU IÇANEZ sensuac EXERCITATUAC DITUZTENÉN[1] onaren eta gaitzaren BERETZECO. ..., *asçauoir* pour ceux qui pour y estre habilitez ont les sens exercitez à discerner le bien et le mal.

6. 12. ..., baina fedez eta patentiaz promessac HERETATZEN *dituztenén* imitaçale. ... : mais qu'ensuyuiez ceux qui par foy & patience receuoyent les promesses en heritage.

DITZAQVE. 1. Potentiel prés. s. 3. r. pl. aux. act. *He can have them.*

7. 25. Eta halacotz SALVA-ere perfectoqui AHAL *ditzaque*, Et pourtant aussi peut-il sauuer à plein ceux

1. See *handituentzat* under *da* 5. 14. The destinative or receptive ending *tzat* is understood as transferred from that word to this.

DITZAQUEDANO. 1. Pot. prés. s. 1. r. pl., avec *da* euph. pour *t* devant *n* rel. temp. décl. duratif, aux. act. (*no* = *jusqu'à tant que.*) *Until I have them.* (See p. 113, *Manuel*... par J.-P. Darthayet, Bayonne, 1876.)

1. 13. .... EÇAR *ditzaquedano* hire etsayac hire oinén scabella?..., iusqu'à tant que ie mette tes ennemis pour le marchepied[1] de tes pieds?

baDITZAGV. 1. Hypothétique pl. 1. r. pl. aux. act. *If we have them.*

3. 6. ..., baldin confidançá eta ... sperançá finerano fermu EDUQUI ba*ditz*ag*u*. ..., si nous retenons ferme insques à la fin l'asseurance & la gloire de l'esperance. (Voyez *garen*. L. ne traduit mot à mot ni le texte grec, ni le texte français.)

DITZÁN. 1. Subj prés. s. 2. r. pl. adr. masc. aux. act. *That thou mayest have them, o man!*

8. 5. ... EGUIN *ditzán* gauça guciac... que tu faces toutes choses

DITZANÇÁT. 1. Subj. prés., s. 3. r. pl. décl. dest. aux. act. *To the end that he may have them.*

5. 1. ... : OFFRENDA *ditzançát* donoac eta sacrificioac bekatuacgatic : ... : afin qu'il offre dons & sacrifices pour les pechez,

1. In St-Matthew, 5. 35. L. translates this by *alki*. The *tzát* = *pour*, not being required by the Baskish idiom, is left out. Cf. *Diteno*, and, under *Ditugu*, *gaztigari* = pour chastieurs.

(The words beginning in *DR* were probably pronounced as if written DER. In Spanish inscriptions one sometimes finds the letter *D* instead of the syllable *DE*.)

DRAVCA. 3. Ind. prés. s. 3. r. s., r. i. s., aux. act. (Cf. Marc 2. 21., 12. 36.) *Has it to him.*

1. 5. Ecen egundano Aingueruëtaric ceini ERRAN *ukan drauca*, ... ? Car auquel des Anges a-il onc dit, ... ?

1. 13. Eta Aingueruëtaric ceini ERRAN *ukan drauca* egundano, ... ? Et auquel des Anges dit-il iamais, ... ?

11. 4. Abelec fedez Cainec baino sacrificio Excellentagoa laincoari OFFRENDATU *ukan drauca* : Par foy Abel a offert plus excellent sacrifice à Dieu que Caïn :

DRAVCAC. 2. Ind. prés. s. 2e r. s., r. i. s., adr. masc. aux. act. *Thou hast it to it, o man!*

1. 9. On ERITZI *draucac* institiari, eta gaitz ERITZI *draucac* iniquitateari : Tu as aimé iustice, & as hay iniquité :

DRAVCANAC. 1. I q. *drauca*, avec *n* rel. = *qui*, décl. nom. act. (*nac* = *celui qui*.) *He who has it to him.*

5. 5. ..., baina hari ERRAN *ukan draucanac*, ... : mais celuy *l'a glorifié* qui luy a dit, (L. n'a pas traduit *l'a glorifié*. Calvin les mit en italique, parce qu'il ne les a pas lus en grec.)

DRAVCANAZ. 1. I. q. *drauca*, *n* rel. nom. décl.

méd. dét. (*naz* = *par celui qui.*) *By Him who has it to Him.*

7. 21. ..., hari ERRAN *ukan draucanaz*,..., par celuy qui luy a dit,

DRAVQVEONAC. 1. Ind. fut. s. 3. r. s., r. i. s., *n* rel. nom. act. décl. nom. act., aux. act., sujet de *duqueela.* (*nac* = *celui qui.*) *He who has it to him.*

10. 29. ... : eta gratiazco Spirituari iniuria EGUIN *drauqueonac*? ... : & qui aura fait iniure à l'Esprit de grace?

DRAVCV. 1. Ind. prés. s. 3. r. s., r. i. pl. 1re pers., aux. act. *Has it to us.*

10. 15. Eta TESTIFICATZEN *draucu* Spiritu sainduac berac-ere : Et aussi le sainct Esprit *le* nous tesmoigne,(En insérant *berac.*=*ipse*, L. traduit καὶ τὸ Πνεῦμα etc., le s. E. *lui-même*,)

DRAVCVN. 1. I. q. *draucu*, avec *n* rel. acc. = *que.* *(That) which he has to us.*

10. 20. DEDICATU *draucun* bide frescoan eta vician gaindi, Par[1] le chemin lequel il nous a dedié frais & viuant

DRAVE. 1. Ind. prés. s. 3. r. s., r. i. pl., aux. act. (4 times in St Johns Gospel.) *Has it to them.*

12. 11. ... : baina guero iustitiazco fructu baquezcoa RENDATZEN *draue* ... : mais puis

1. *Gaindi*, literally « from on top, through », is often used of traversing space, governing the locative as *vician* here.

apres il rend fruit paisible de iustice à ceux (Voyez *dirateney.)*

DRAVENAC. 1. I. q. *draue, n* rel. nom. act. décl. nom. act. (*nac* = *celle qui,* sujet de *du.*) *That which has it to them.*

6. 7. ..., eta ... belhar sasoinezcoric EKARTEN *drauenac,* (H. omit la 1re virgule.) ... qui ..., & produit herbe propre à ceux

DRAVEÇVEN. 1. Ind. prés. pl. 2. r. s., r. i. pl., *n* conj. régi par *becembatean,* aux. act. *(Inasmuch as) ye have it to them.*, Sainduey aiuta EGUIN eta EGUITEN *drauecçuen* becembatean.

6. 10. ..., entant que vous auez subuenu aux saincts, & y subuenez.

DRAVTAC. 1. Ind. prés. s. 2. r. s ; r. i. s. 1re pers. adr. masc. aux. act. *Thou hast it to me, o man !*

10. 5. ..., baina gorputzbat APPROPIATU *ukan drautac* niri. ... : mais tu m'as approprié vn corps : (En Philémon 19, *drautadala* doit être une faute pour *drautacala.*)

DRAVÇVEN. 1. Ind. prés. s. 3. r. s., r. i. pl. 2e pers., *n* rel. acc. = *que.(That) which He has to you.* (See *darotzue* in Darthayeta. Compare Mark, 16. 7.)

9. 20. ... Iaincoac çuey ORDENATU *drauçuen* Testamentuco odola. ... le sang du Testament, lequel Dieu vous a ordonné.

DRAVÇVENEZ, 1. Ind. prés. pl. 3. r. s., r. i. pl. 2e pers., *n* rel. nom. pl. décl. méd. pl.

dét. *(néz = de ceux qui.) Of those who have it to you.* [1]

13. 7. ... çuen giudaçaléz, Iaincoaren hitza DECLARATU *ukan drauçuenéz*, ... de vos conducteurs, qui vous ont porté la parole de Dieu :

DRAVÇVET. 3. Ind. prés. s. 1. r. s., r. i. pl. 2e pers., aux. act. (Cf. Philipp, 2.19., 2.23.) *I have it to you.*

13. 19. Eta hambatez guehiago othoitz EGUITEN *drauçuet* ... Et ie vous prie ... d'autant plus grandement

13. 22. Halaber othoitz EGUITEN *drauçuet*, anayeác, ... : ecen hitz gutitan SCRIBATU *drauçuet*. Aussi freres, ie vous prie ... : car ie vous ay escrit en peu de paroles.

DRAVZQVIDAN. 1. Ind. prés. s. 3. r. pl., r. i. s. 1re pers., *da* euph. pour *t* devant *n* rel. pl. acc. = *que*, aux. act. (Cf. John 5. 6.) *(Those) which he has to me.*

2. 13. ..., Huná ni eta Iaincoac niri EMAN *drauz quidan* haourrac. ..., Me voici & les enfans que Dieu m'a donnez.

DV. 29. Ind. prés. s. 3. r. s. v. poss., & aux. act., *Has it.*

1. This may be a misprint for *drauçuetenez*, like *drauçueçatenez* 1 Pet. 1. 12. Neither of these forms is found elsewhere in this translation. Cf. Darthayet, p. 69, éd. 1876. In the edition of *Testamentu Berria* published by the Trinitarian Bible Society, 7 Bury Street, London, w. c. in 1908, I have put *drauçuetenez* in both places, though Liçarrague does not use it anywhere.

1. 4. ..., hambatenaz hec baino icen excellentagobat ACQUISITU *ukan du* hetaric abantail. ..., qu'il a obtenu vn nom plus excellent par dessus eux.

2. 2. ..., eta transgressione eta desobedientia guciac recompensa bidezcoa RECEBITU *ukan ḅadu,* ... : & toute transgression et desobeissance a receu iuste retribution :

2. 6. Eta TESTIFICATU *ukan du* nombeit cembeiec, Et quelqu'vn a tesmoigné en quelque lieu,

2. 16. ..., baina Abrahamen hacia HARTU *ukan du.* ... : mais a prins la semence d'Abraham.

4. 4. Ecen nombeit hunela ERRAN *ukan du* Car il a dit ainsi en quelque lieu,

4. 7. Berriz DETERMINATZEN *du* egun iaquin-bat[1], Il determine derechef un certain iour,

4. 12. ... : eta ARDIESTEN *du* ... diuisionerano : ..., & attaint iusqu'à la diuision

6. 7. ..., RECEBITZEN *du* benedictione Iaincoaganic : ..., reçoit la benediction de Dieu : (L. traduit bien ἀπὸ τοῦ θεοῦ. « De Dieu » pourrait être « Iaincoaren ».)

6. 15. Eta hala patientqui IGURIQUIRIC RECEBITU *ukan du* promessa. ... Et ainsi ayant attendu patiemment, il a obtenu la promesse.

6. 17. ..., iuramenduz SEGURATU *ukan du* : ...,

1. In Liçarrague's preface ' Heuscalduney ' the words « edocein leku iaquineco » may mean « of any *certain, given* place », a place *selected* as typical, rather than a *well-known* place.

s'est entreposé par iurement : (L. does not translate literally the French, or the Greek ἐμεσίτευσεν.)

7. 6. ..., hamarrena HARTU *ukan du* Abrahamganic, eta ... BENEDICATU *ukan du.*, a dismé Abraham, & benit celuy

7. 11. (ecen populuac Leguea haren azpian RECEBITU *ukan du*) ... (car le peuple a receu la Loy sous icelle).

7. 17. Ecen TESTIFICATZEN *du* hunela, Car il tesmoigne ainsi,

7. 24. Baina hunec, ..., Sacrificadoregoa perpetualbat[1] DU. Mais cestuy-ci, ..., a vne Sacrificature perpetuelle.

7. 27. ... : ecen *haur* behingoaz EGUIN *ukan du* bere buruä OFFRENDATURIC. ... : car il a fait ceci vne fois, s'estant offert soy-mesme.

7. 28. ... : baina iuramenduco hitz Leguearen ondocoac, ORDENATZEN *du* Seme eternalqui SANCTIFICATUA. ... : mais la parole du serment qui est apres la Loy *ordonne* le Fils qui est consacré à iamais. (H. mit *ordenatzen du*, et Faure *ordonne*[2], parce que

1. This is one of Liçarrague's unpardonable *erdarisms*. His own language has *betiko*, which translates *perpetuelle* fully and exactly.

2. The use of Italics in Liçarrague's text compared with the French of Calvin is very instructive. It proves that both translators worked from the original Greek, that L. collated this with Calvin's version, and succeeded in expressing its sense more exactly in Baskish than Calvin did in French. There is nothing Calvinistic in either of these beautiful translations. It is not true that I have inserted Italics in my quotations from the Liçarra-

l'on ne trouve pas ce verbe au texte grec, mais seulement, au commencement du verset, καθίστησιν.)

8. 6. Baina orain *gure Sacrificadore subiranoac* ministerio excellentagoa OBTENITU *ukan du*, Mais maintenant *nostre souuerain Sacrificateur* a obtenu plus excellent office, (The words in Italic are not found in the Greek.)

8. 13. ..., ÇAHARTZEN *du* lehena : ..., il enuieillit le premier :

9. 14. Cembatez areago Christen odolac, ..., CHAHUTUREN *du* obra HILETARIC çuen conscientiá Iainco VICIAREN CERBITZATZECO ? Combien plus le sang de Christ, ... nettoyera-il vostre conscience des œuures mortes, ... ?

10. 8. ...) orduan ERRAN *ukan du*, ...) adonc il a dit,

10. 9. KENTZEN *du beraz* lehena, Il oste *donc* lé premier, ... ἀναιρεῖ τὸ πρῶτον,

10. 30. ..., launac IUGEATUREN *du* bere populua. ..., le Seigneur iugera son peuple.

12. 26. ... : baina orain DENUNTIATU *ukan du*, ... : mais maintenant il a denoncé,

12. 27. Eta *hitz* hunec, Oraino behin, DECLARATZEN *du* ... DESEGUITEA : Et ce *mot*, Encores

gan text, other than those which serve to mark off the forms of the verb, for grammatical purposes, to help my readers.

vne fois, signifie l'abolition (H. omit la 1re virgule.)

13. 5. ... : ecen ERRAN *ukan du* berac, ... : car luy-mesme a dit,

13. 12. Halacotz Iesusec-ere, ..., SUFFRITU *ukan du* portaleaz campotic[1]. Pourtant aussi Iesus, ..., a souffert hors la porte.

13. 16. ... : ecen halaco sacrificioéz placer HARTZEN *du* laincoac. ... : car Dieu prend plaisir à tels sacrifices.

E.-S. DODGSON.

(*A suivre.*)

1. *Campo* = *hors* gouverne le cas médiatif portaleaz, comme *berce, garai, gero*, etc. Voyez *dituenaz*.

CORRIGENDA

Revue de Linguistique, Tome 40.

P. 154. l. 4 d'en bas, lisez Çaizquic.
P. 166. l. 9, avant... insérez Parquoy.
P. 254. l. 7 d'en bas, lisez irr.
P. 255. A la fin, ajoutez Cf. St Luke 21. 24. στόματι μαχάιρας = *ezpataren ahoz*. Leiçarraga reproduces exactly the Greek idiom. Cf. Beowulf 2259.
P. 257. l. 9, après fina. insérez...
l. 2 d'en bas, *süber*.
P. 258. l. 8 d'en bas, lisez : mais... celle
P. 259. l. 11, lisez *batak*.
l. 8 d'en bas, lisez *better*.
P. 260. l. 14, lisez is.
P. 261. l. 17, lisez DIO,
Dans la note, Ithurry.
P. 262. l. 19, L. traduit 'Ει ἐισελεύσονται
P. 263. l. 4, ἔρχονται.
ligne finale, after, being.
P. 264. l. 9 d'en bas, lisez or.
l. 4 d'en bas, lisez et rel. = *qui*,
P. 266. l. 16, insérez : At the end of this verse the note of interrogation was omitted both by Favre and by Hautin. This fact is one of the

many proofs that Liçarrague and his four assistants, discovered by M. J. de Jaurgain, worked with the aid of *Le Nouveau Testament* printed for Sebastian Honorati at Lyon or Lion (both spellings are used therein) in 1566, though in the previous year they would have used an earlier edition, different only in a few *typographical* details. The *text* of the revised Calvinian version appears to have been the same from 1561 until 1566.

P. 267. l. 9, *n* rel.

l. 3 d'en bas, lisez or.

Il faut mettre Diradenez avant Dirateney.

P. 268. Après *diten*. insérez Cf. *ditez*.

P. 269. l. 3 et 4, lisez *ditu*. The.

Les mots commençant en DEÇA ont été correctement placés dans le tirage à part.

Dans ma Synopsis du verbe trouvé dans l'Évangile de St Mathieu, publiée le 8 juillet 1907, p. 90, l. 16, lisez : NEÇAC. (sans ez.); p. 181, l. 15 d'en bas, lisez 9 au lieu de 10; et dans la ligne suivante, biffez Caizquic; p. 171, l. 6 d'en bas, lisez Pour *emaçue;* p. 189, l. 7, lisez : arropari-ere.

On a distribué des feuillets corrigeant certaines fautes qui me sont échappées aux pages 80, 91, 114, 197, 199 du même ouvrage.

Dans la Synopsis publiée à Amsterdam en 1904, p. 8, l. 15, lisez 3e r. s. ; l. 32, lisez f. 35 ; p. 9, l. 18, lisez « sera bon pour » ; p. lisez

« Daunçateney » est une variante de *dauçaney*; p. 29, l. 1, lisez 2. l. q.

Dans ma Synopsis publiée dans *Hermathena*, n° 33 (Dublin, 1907) :

P. 241. l. finale, ajoutez Rom. 8. 22.
P. 242. l. finale, ajoutez Cf. Rom. 6. 20. libré.
P. 245. l. 20, après 3, insérez & 6. 3.
P. 258. l. 22, lisez *gaitu*
P. 259. l. 17, lisez GVENEÇANÇÂT.
l. 5 d'en bas, lisez équiva-
à la fin, ajoutez Comparez p. 244, *gorputzean* p. 246, *hitzean*.
P. 260. l. A, lisez *had* au lieu de *has*.

E. S. Dodgson.

(A suivre.)

LE MALAIS VULGAIRE

VOCABULAIRE

ET

ÉLÉMENTS DE GRAMMAIRE

demande	minta
réponse	djauab
ordre	surô
note, compte	surat vang
livre	kitab, buku
profit, gain	untong
perte	rugi, bentjana
dette	utang
marché, achat	perdjandjian
vente	lélong
salaire	gadji
argent	vang
dollar, piastre	ringit
roupie	ropia
cent (centime de dollar)	cen

NAVIGATION, VOYAGES, ETC.

voyage par terre	berdjalan
voyage par mer	berlayar

navire	kapal
vapeur	kapal-api
voilier	kapal-layar
grande embarcation indigène	prau
chaland indigène	pentjalan
canot »	sampan, tambangan
radeau	rakit
coque	badan-kapal
mât	tiang
voile	layar
ancre	sau
rame, aviron	dayong
pagaie	pengayu
gouvernail	kamudi
boussole	paduman
télescope	tropong
capitaine	capten
équipage	anak-kapal
passagers	orang-menumpang
cargaison	muatan
bagages, marchandises	barang-barang
caisse, boîte	peti
malle	koper, batang
sac	karong, sako
filet	djaring
hameçon	gayil
côte	darat
port	labuan
jetée	djembatan
phare	ruma-api

chemin de fer	kareta-api
voiture	kareta
chariot	kahar
char à buffles	pedati
harnais	pakéan-kuda
selle	séla
fouet	tjabuk

GUERRE, ARMES, ETC.

guerre, bataille	prang
paix	damaï
armée	tentara
troupe	pasok
soldat	soldadu
chef	kapala
forteresse	kota
fort, village fortifié	benteng
rempart	pagar
fossé	parit
caserne	tangsi
tente	kéma
drapeau, pavillon	bandéra
vaisseau de guerre	kapal-prang
ami	kauan, sôbat
ennemi	musô, satru
blessure	luka
cadavre	mayat
espion	intaï
information	kabar
piège	perangkap
trou, brèche	lobang

armes	sinyata
canon	mariam
fusil	senapang, bedil
balle, boulet	peluru
poudre	obat bedil
sabre (européen)	pedang
sabre (indigène)	klévang
poignard	kris
lance	tumbak
javelot	lembing
arc	pana
flèche	anak-pana
sarbacane	sumpitan
tambour	tambor
médaille	bintang

ANIMAUX

animal	binatang
oiseau	burung
poisson	ikan
peau	kulit
poil	rambût
plume	bulu
aile	sayap
museau	muntjong
bec	patok
queue	ékor
troupeau	sa-kauan
gîte, tanière	tempat-binatang-liar
nid	sarang
cheval	kuda

étalon	kuda djantan
jument	kuda bétina
poulain	anak kuda
taureau, vache	lembu, sapi
âne	kaldé
cochon	babi
chien	andjing
chat	kutjing
chèvre	kambing
mouton	kambing blanda
éléphant	gradja
rhinocéros	badak
buffle	karbo
sanglier	babi-rusa
chameau	unta
daim, cerf	mendjangan
chevreuil	kandjil
lion	singa
tigre	matjan, harimau
panthère	harimau-kumbang
ours	bruang
loup	trigala
singe	monyet, kura
civette	kuskus
écureuil	badjing, tupaï
souris	tikus
rat	tikus besar
chauve-souris	kalong
aigle	radja uali
autruche	burung kasoari
paon	» merak

cygne	burung undan
hibou	» hantu
perroquet	» nuri, kasturi
perruche	» betet
pigeon	» dara, terkukor
tourterelle	» perkutut
moïneau	» pipit
coq	ayam djantan
poule	ayam bétina
canard	itek, bébek
oie	gansa
poisson de mer	ikan-laut
poisson de rivière	ikan-kali
baleine	ikan-paus
requin	ikan-yu
crocodile	buaya, caïman
lézard	tjitjak
gécko	toké
grenouille	kodok, katak
crapaud	katak-puru
tortue	kura-kura
serpent	ular
ver	ulat, tjatjing
sangsue	linta
insecte	kumbang
mouche	lalat
abeille	leba
moustique	nyamok
luciole	api-api
papillon	kupu-kupu
sauterelle	ualang

fourmi	semut
termite	rayap
myriapode	kaki-saribu
scorpion	kalantjinking
araignée	laba-laba
crabe	ketam
écrevisse	kepiting
crevette	udang
coquille	siput
huître	tiram
corail	karang-bunga

PLANTES

arbre	pohon, pokok
racine	akar
tronc	batang
branche	dahan
rameau	ranting
écorce	kulit
feuille	daun
épine	duri
fleur	bunga, kembang
bouton	kuntum
fruit	bua
semence	bidji
arbuste, broussaille	pokok ketjil
herbe	rumput
foin	rumput kring
paille	djerami
riz	padi, bras
maïs	djagong

blé	gandum, trigu
orge	bras blanda
canne à sucre	tebu
bambou	pohon bambu
roseau	resam
rotin	ratan
cocotier	pohon -kalapa
aréquier	» -pinang
palmier éventail	» -lontar
sagoutier	» -aren
bananier	» -pisang
bétel	» -siri
gambir	» -gambir
quinquina	» -kina
caféier	» -kaua
cotonnier	» -kapas
papayer	» -papaya
tamarinier	» -asam-djava
banian	» -varingin
opium	tjandu
indigo	nila
mousse	lumut

MÉTAUX, MATIÈRES DIVERSES

métal	leboran
or	mas
argent	pérak
fer	besi
acier	badja
rouille	karat
cuivre	tembaga, t. méra

laiton	tembaga kuning
étain	tima puti
plomb	tima hitam
zinc	tima sari
pierre	batu
houille	areng-batu
silex	batu-api
chaux	kapor
craie	kapor-blanda
ardoise	papan-batu
soufre	balerang
pétrole	minyak-tana
diamant	intan
rubis	batu-delima
perle	mutiara
ivoire	gading
corne	tandok
cire	lilin
verre	katja, glas
amidon	kandji
résine	damar
gélatine	agar-agar
gomme	getâ
bois	kayu
charbon	areng
étoffe	kaïn
lainage	kaïn-panas
doublure	alas
laine	bulu
coton	kapas
soie	sutra

velours	beludra
cuir	kulit

NOMS ABSTRAITS

adresse, savoir	akal
affaire	perkara, hal
âge	umur
ami	sòbat
attention	djaga
aumône	sadaka
bêtise	bodô
bonheur	nasib
bruit	bunyi
chant	nyanyian
chose	perkara
colère	marâ
conseil	bitjara, nasihat
conte	tjerita
couleur	vorna
coutume, usage	adat, biasa
danger	bahia
dépense	blandja
désir	suka
devoir	patut, pankat
Dieu	Allah
discours, langue	bahasa
don	hedia
ennemi	satru
emploi, usage	guna
erreur, faute	salâ
esprit	hantu

étude	belayar
faute, erreur	salâ
fin	udjong
folie	gila
forme, image	rupa
fortune	nasib
gain	untong
goût	rasa
histoire, conte	tjerita
honte	malu
image, forme	rupa
jalousie	tjemburu
jeu, amusement	permainan
joie	kasukaan
langue, discours	bahasa
loi	hukum
lumière	trang
malheur	tjelaka
marque	tanda
mémoire	ingatan
message	suroan
modèle	tjonto
mort	kamatian
moyen	daya
musique	bunyian
naufrage	kapal-petja
nom	nama
nonsens	sia-sia
nouvelle	kabar
occasion	ketika
odeur	bau

ombre	bayang
opinion	fikiran
ordre	printa
origine	asal
ornement	perhiasan
pardon	ampon
pas	langka
péché	dosa
peine, souci	susa
perte	rugi
peur	takut
pitié	kasian
plaisir	kasukaan
pouvoir	kuasa
preuve	tanda
profit	untong
querelle	tinkar
raison	sebab
récompense	upa
regret	sesal
rêve	mimpi
savoir	akal
secret	rasia
serment	sumpa
signe, signal	tanda
silence	diam
souci	susa
souvenir	ingatan
surprise	héran
tort	bentjana
tourment	usik

vérité	benar
vice	djahat
vie	djiva.

II. ADJECTIFS

A. ADJECTIFS QUALIFICATIFS

L'adjectif qualificatif est invariable et se place à la suite du substantif qu'il qualifie. Exemple :

ruma besar (maison grande) = la (une) grande maison.

Pour accentuer le qualificatif, on se sert du pronom *yang* placé entre lui et le nom. Exemple :

ruma yang besar (maison qui grande).

Le comparatif se rend par *lebé... déri* (plus... que). Exemple :

orang blanda lebé besar déri orang djava = (le) Hollandais (est) plus grand que (le) Javanais.

Le superlatif absolu se forme en doublant l'adjectif ou en le faisant suivre de l'adverbe *sekali* (très). Exemple :

besar-besar ou *besar sekali* = très grand.

Le superlatif relatif se rend par *yang... sekali* (qui... très). Exemple :

ruma yang besar sekali (maison qui grande très).

Dr F. Weisgerber.

(A suivre.)

LES MOTS

ARABES ET HISPANO-MORISQUES

DU « DON QUICHOTTE »

(Suite)

Telle est, quant au fond, la vieille allégorie salomonique introduite par Voragine dans la littérature religieuse de l'Europe chrétienne, où longtemps elle fit l'édification des ouailles pieuses et l'amusement des veillées. Il se peut que Cervantès ait eu connaissance de la légende orientale; mais il est bien plus probable qu'il s'inspira de la *Légende dorée*. Quoi qu'il en soit, on doit à la vérité de dire qu'en l'appropriant à son sujet, il sut lui donner une allure profane et humoristique qui laisse bien loin en arrière les originaux juifs, chrétiens et musulmans.

Les traditions relatives à la Chaîne et à la coupole de la Chaîne ont été rassemblées à différentes époques par les Arabes. Ch. Schefer a indiqué ces recueils encore inédits dans sa *Relation du voyage de Nassiri Khosrau*[1], un persan qui vagabonda à travers le monde oriental de 1035 à 1042 et qui, comme tant d'autres de ses frères en religion, visita en pèlerin et décrivit en géographe Jérusalem et son temple.

1. *Sefer Nameh*, Paris 1881, p. 93, note.

Le témoignage de l'émir syrien Ousâma ibn Mounqid, à qui la légende de la Chaîne fut contée sur place un siècle plus tard, en l'année 1137, laisserait supposer que ces traditions demeurèrent orales jusqu'à une époque assez avancée, sans doute jusqu'au XIIIe siècle, qui précisément vit naître la compilation de Voragine. « Jamais, dit l'émir poète et guerrier, je n'ai vu cette histoire relatée par écrit; je l'ai rapportée comme je l'ai entendue raconter. » (H. Derenbourg, *Ousâma ibn Mounkidh*. p. 173-174, *texte* p. 519.)

Elle se trouve finalement reproduite avec de légères variantes dans les *Biblische Legenden der Muselmænner* de G. Weil (p. 213-215) et dans *Palestine et Syrie* de Socin (p. 18).

Il eût été bien extraordinaire que le sujet qui nous occupe n'ait pas déjà tenté un compatriote de Cervantès. La compétence en pareille matière de M. L. de Eguilaz y Zanguas le rendait particulièrement apte à remplir cette tâche. Aussi le distingué professeur de l'Université de Grenade publiait-il, voici huit ans, sous le titre de *Notas etimológicas al ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha*, un article contenant trente-trois identifications qui ne sont pas nouvelles, et pour cause : elles sont — plus ou moins modifiées — extraites de son Glossaire étymologique des mots espagnols d'origine orientale; une douzaine de noms propres forment toutefois une ma-

nière d'appendice à ce consciencieux ouvrage. Ces courtes *Notas* se trouvent un peu perdues dans un recueil spécial intitulé : *Homenaje á Menéndez y Pelaio* (Madrid 1899, 2 vol. in-4°).

En entreprenant l'étude des quelques expressions purement arabes et des vocables hispano-morisques les plus intéressants que l'on rencontre de-ci de-là dans le texte du *Don Quichotte*, mon dessein est non seulement de réunir en faisceau, de compléter et, s'il y a lieu, de reprendre en sous-œuvre les informations de mes devanciers, mais encore d'ajouter à leur œuvre lexicographique et étymologique un certain nombre d'éléments nouveaux — *saracenum redolentia* — qui ont échappé à leur sagacité.

Trois ouvrages fort anciens constituent les bases d'une étude de ce genre. C'est, en première ligne, un *Glossarium Latino-Arabicum*, dû à un anonyme espagnol du XIIe siècle, dont le manuscrit unique, ayant successivement appartenu à Guillaume Postel († 1581), à son ami Fr. Raphelengh († 1597), puis à J.-J. Scaliger († 1609), conservé aujourd'hui à la bibliothèque royale de Leyde, a été publié sous le titre précité, par M. F. Seybold (Berlin 1900, XX-574 p., in-8°).

Vient ensuite un vocabulaire arabe-latin et latin-arabe qui, s'il le cède en ancienneté au précédent, lui est supérieur à beaucoup d'égards. Il offre un curieux spécimen de la langue vulgaire en usage au XIIIe siècle parmi les Mores d'Espagne et particulièrement de l'aljamia mozarabe. L'auteur est un

moine de l'ordre des Frères Prêcheurs, du nom de Raimundo Martin, né en Catalogne, missionnaire *in partibus infidelium*, écrivain, philosophe et théologien, tenu en haute estime par le roi Jacques Ier d'Aragon, et qui mourut un peu après 1286. Le manuscrit de son ouvrage (Bibl. Riccardiana de Florence) a été édité pour la première fois par C. Schiaparelli, sous le titre de *Vocabulista in arabico* (Firenze, 1871, XXXV-644 p., in-4°).

Enfin, la plus importante de ces trois œuvres fondamentales est le *Vocabulista Aravigo* (Salamanca, 1505, 316 fos, pet. in-4°, 2e éd.) de Pedro de Alcalá, déjà nommé, autre religieux, de l'Ordre de St-Jérôme, confesseur du R. Sr Don fray Hernando de Talavera, archevêque de Grenade. C'est un dictionnaire soigneusement élaboré et précédé d'une grammaire de l'arabe tel qu'il était parlé dans la péninsule au XV-XVIe siècle, à peine différent de l'arabe d'Afrique, au dire du F. Patricio de la Torre[1]. Ce document était depuis longtemps rarissime, quand il en parut une réimpression sous ce titre : *Petri Hispani De Lingua arabica libri duo Pauli de Lagarde studio et sumptibus repetiti* (Göttingen, 1883, VIII-440 p., in-4°).

Je citerai à la suite le *Tesoro de las tres lenguas, Española, francesa é italiana* de Hierosme Victor (Genève, 1609) et le *Tesoro de la lengua Castellana* de Cobarruvias, son contemporain, dont il a été

1. V. Simonet, *Glosario*, p. CLXIX et note. — P. de la Torre était professeur d'arabe au couvent de l'Escurial en 1805.

parlé plus haut. Des dictionnaires de F. del Rosal et de P. de la Torre, il n'y a rien à dire ici, parce que, manuscrits, on ne peut les consulter qu'à la bibliothèque de l'Escurial[1]. Le *Dicc. Español-latino-arábigo* du Fray Fr. Cañes (Madrid, 1787) et le *Dicc. de la lengua Castellana por la real Academia Española* (Madrid, 1726, 6 vol. in-f°) avec des exemples, réédité en 1822 (1 vol. in-f°) sans exemples, mais avec beaucoup d'articles nouveaux, sont en la matière les principales sources originales et d'utiles instruments d'information. Pour le surplus, on consultera avec fruit la longue liste bibliographique qui termine la préface du glossaire mozarabe de Simonet (p. CCXIX à CCXXXII).

J'ai pensé qu'il serait intéressant de placer en avant de chaque article les passages du *Don Quichotte* qui renferment des mots d'origine arabe. Mais, comme ces phrases réunissent parfois jusqu'à quatre et cinq mots de cette espèce, il devenait impossible de suivre, dans le corps de ce travail, l'ordre alphabétique auquel le lecteur est accoutumé. On y a suppléé en faisant accompagner chaque rubrique de *numéros d'ordre* qui, correspondant à un nombre égal de mots étudiés (ceux entre parenthèses sont

1. Rosal, *Origen y etimológia de todos los vocables originales de la lengua Castellana*. Né à Cordoue, le médecin Rosal vivait au commencement du XVIIe siècle. La Torre n'a fait que remanier le *Vocabulista* de Alcalá. Son ouvrage n'est imprimé qu'aux deux tiers sous le titre *Vocabulista Castellano-Arábigo*. V. Simonet, *Glosario*, p. CLXVIII sqq. et CCXXVIII.

en quelque sorte surérogatoires), seront indiqués comme repères dans un index final.

La transcription des mots arabes est celle qui est le plus généralement usitée.

(1-4) Alá, Gualá (Ole, Ojalá)

« *El verdadero* Alá *te guarde* » (1re pie, XL) « Que le vrai *Dieu* te garde ! »

ALÁ pour ALLÂH « le dieu par excellence, Dieu ». Rare exemple d'un mot arabe où l'L double est transcrit phonétiquement et non suivant l'orthographe. LL a, en effet, dans l'alphabet espagnol une place à part, et dans la prononciation la valeur de L mouillé. Partout ailleurs, ou peu s'en faut, l'L renforcé des mots arabes passés en espagnol a été conservé dans l'écriture, et l'indigène l'a adapté à sa prononciation. Par exemple : *Alfolla* (tissu de soie brochée d'or), *Argolla* (anneau de fer), *Bellota* (gland), *Guilla* (récolte abondante), etc., qui sont respectivement en arabe : *al-Ḥolla*, *al-Gholl*, *Balloûṭa*, *al-Ghalla*. *Almofalla* (campement, armée) et *Almocella* (tapis de prière, auj. courtepointe), qui se transforma même en *Almoceria*, ont été corrigés en *Almahala* et *Almozala*, orthographe en tout conforme à l'arabe *al-Maḥalla* et *al-Moṣallà*. Mais *Chalan* (marchand qui sait *achalander* sa boutique; brocanteur), qui est pour *Djallàb*, s'est soumis, comme *Allâh*, aux exigences de la phonétique[1].

1. Le sens comme la prononciation de ce mot s'est singulièrement altéré en passant dans le vocabulaire castillan : *Djellàb*

«... *Dijo* : Gualá, *cristiano, que debe ser muy hermosa*... » (1re p1e, XLI) « Il dit : *Wallâh !* chrétien, elle doit être bien belle ! »

GUALÁ est la transcription de *wa* « par » et *Allâh* « Dieu », interjection par laquelle les Arabes expriment les sentiments les plus divers. (Cf. Lane, *Modern Egyptians*, éd. de 1871, I, p. 349.)

L'espagnol a conservé le mot *Allâh* dans deux expressions qui sont d'un usage courant : 1° OLE, qui sert à exciter ou à applaudir, et qui n'est autre que l'arabe YALLÂH, m. à m. : « ô Dieu ! » En langue vulgaire, *Yallâh* traduit notre expression : « Allons ! » La formule plauditive est l'interjection MÂ CHÂ 'LLÂH[1]. 2° OJALÁ « plaise à Dieu » qui représente cette autre expression si fréquente parmi les musulmans : IN CHÂ 'LLÂH : « si Dieu veut, si Dieu voulait ! » (Cf. Lane, I, p. 358). — Le galicien l'a sous la forme OGALLÁ et OUGALLÁ; le catalan, le valencien : OIALÁ; le portugais : OIXALÁ et OUXALÁ. Nebrija[2] attribue à ce mot une toute autre origine : « OXALÁ, dit-il, pala-

signifie en arabe « maquignon » et « marchand-traîneur d'esclaves », et par abus « bavard, criard, braillard », comme un marchand qui *fait l'article*. Si notre mot *chaland* vient de l'espagnol, ce serait une antiphrase ; il représente plutôt l'adjectif verbal *chalancado* « attiré, entraîné par le *chalan* ». L'étymologie qu'en donnent Littré et Darmsteter dans leurs Dictionnaires est toute autre et rien moins que concluante.

1. Litt. « ce que Dieu veut ! » avec le sens de « comme c'est beau ! » (cf. Lane, I, p. 315). Un synonyme plus moderne de *Mâ châ 'llâh*, en Egypte, est le mot *Afërin* « bravo ! », impératif du persan *afëriden* « applaudir ».

2. *Diccionario de romance en latin por el Maestro* (médecin) *Antonio de Nebrija*, Barcelona 1585.

bra punica (*utinam, ó sí*)», d'après Alcalá, sans doute, et, à son tour, Eguilaz pense que cet adverbe pourrait bien venir tout au moins de l'hébreu *ahhàlaï* ou *ahhaléi* qui a le même sens, « nul n'ignorant que le phénicien, et particulièrement le punique, était de l'hébreu presque pur » (*Gl.*, p. 446). Il vaut mieux ne pas remonter plus haut que Mahomet, et encore!

(5-6) Macange Zoraida

« *A lo cual respondio la mora : Sí, sí, Maria :* Zoraida macange, *que quiere decir no* » (1re pie, XXXVII). « Ce à quoi la Morisque répondit : Oui, oui, [je me nomme] Marie, *makach Zoraida* (et Cervantès ajoute après l'arabe *macange* :) ce qui veut dire : non. »

Le vulgarisme arabe MAKACH est contracté de l'expression *mà kàn ché*, littéralement : *mà kàna cheyyoun* « une chose n'est pas, c'est-à-dire : il n'y a pas »; locution négative propre à l'Afrique Mineure, et qui correspond au *mafich*, litt. : *mà fihi cheyyoun* « en ceci rien, il n'y a pas » des Arabes orientaux et particulièrement des Egyptiens.

L'interprétation que donne Eguilaz de ce MACANGE (*Gl.*, p. 540) : *mà akoùn chy* « je ne suis pas », est inexacte.

Quant au nom de la Morisque en question, Eguilaz pense que c'est la transcription de *Çoreyyà* — par le *t mouçallaç* — « candelabrum » (*Notas etimológicas*). Dans R. Martin, « *Çoreyyà* = lampas » et « Candelabrum = *Taor*, pl. *Atwar* »; dans Beaussier,

« lustre » ; dans Cherbonneau, *Tseria* est la lampe primitive (?) des Bédouins. C'est, en réalité, un lustre à six lumières qu'on allume principalement lors de la célébration des mariages, parce que les six étoiles de la constellation des Pleïades (Çoreyyâ) dont il est l'image, passent — depuis la plus haute antiquité, d'ailleurs — pour être emblème de chaleur et de richesse[1]. Ce sens de « lustre » est inconnu à l'arabe classique.

En admettant que Cervantès n'ait pas forgé un nom propre pour la circonstance, ZORAIDA paraît être simplement le féminin de *Doreid*, qui a l'avantage d'exister au moins comme sobriquet, peu flatteur, il est vrai, pour une héroïne de roman : *Doreida* « l'édentée » ; mais la chose est de très mince importance. D est prononcé z, p. ex. : dans *Zarzahan* = *Zardakhânî* (taffetas de soie), *Zara* = *Dourra* (blé de Turquie), etc., et, en espagnol même, à la fin des mots.

(7-9) Tameji, Ameji, Jumâ

« *Me dijo :* ¿Tameji, *cristiano*, tameji? *que quiere decir : ¿ Vaste, cristiano, vaste ? Yo la respondi : Señora, sí, pues en ninguna manera sin ti ; el primer* jumá *me aguarda...* » (1re pie, XLI). « Elle me dit : *Tamchi*, chrétien ? ce qui veut dire : Tu t'en vas ? — Oui, lui répondis-je, madame, mais non sans toi ; attends-moi le prochain *djoum'a.* »

1. Cf. L. Krehl, *Ueber die Religion der vorislamischen Araber*, Leipzig 1863, p. 25. V. dans Lane (*l. c.*, 1, p. 206) la description et la reproduction d'une « pleïade ». Un lustre ordinaire s'appelle *nadjafa*.

Et quelques lignes plus loin : « *Volvió á decir :* Ameji. » — « Elle répéta : *Amchí.* »

Tamchî = « tu t'en vas » ; Amchî = « va-t'en », du verbe *machâ*. La transcription de Cervantès est correcte, sauf l'épenthèse de l'*e* qui lui a paru nécessaire pour faciliter la prononciation de la chuintante. Le même impératif se rencontre pourtant sous la forme amxy dans un vers des *Cantares* de l'archiprêtre de Hita (copla 1486) et dans la *Chrónica de Alonzo XI* par Ruy Yañez (Cf. Eguilaz, *Glos.*, p. 260). Le son du *j* et de l'*x* était alors celui du *ch* doux allemand. Ce n'est qu'assez longtemps après Cervantès que la prononciation de ces deux consonnes prit la valeur du *Khâ* arabe (*ch* dur allemand). Puis, au commencement du XIXe siècle, le *j* se substitua dans l'écriture à l'*x*, toutes exceptions faites.

Dans leur système parfois arbitraire de transcription, les Espagnols ne se sont pas contentés de rendre par *x* le *Chîn* arabe ; ils ont encore adapté cette lettre ainsi que le *j* (ou *ge, gi*) à la prononciation du *Djîm* et même du *Ḥâ*. Le mot Jumá, cité plus haut, et que nous retrouvons encore dans le passage suivant du *Don Quichotte*, en est un exemple :

«... *Un papel donde decia que el primo* jumá, *que es el viernes, se iba al jardin de su padre* » (1ro pie, XL). « Un billet dans lequel elle disait que le prochain *djoum'a*, qui est le *vendredi*, elle irait au jardin de son père. »

Cette confusion de sons paraît plus sensible dans la transcription des noms propres, comme *Abencerrage* = *Ibn es-Serrâdj, Ecija* = *Estidja, Guadix* =

Wâd Ich, Jaen = *Djayân*, *Xerez* = *Chérèch*, *Xativa* = *Chatîba*, *Argel* = *Al-Djézâir*, *Sargel* = *Cherchel* (*D. Q.*, même chap.), et dans une quantité de mots espagnols ou bas-latins employés par la population mozarabe[1].

(10-12) Zalá, Lela Marien

« *Cuando yo era niña, tenia mi padre una esclava, la cual en mi lengua me mostró la* zalá *cristianesca y me dijo muchas cosas de* Lela Marien » (1re pie, XL). « Quand j'étais toute enfant, mon père avait une esclave qui m'apprit dans ma langue la *ṣalât* chrétienne et me dit beaucoup de choses de *Lalla Maria.* »

L'arabe *Ṣalât* « oraison, prière », est passé sous plusieurs formes dans le vocabulaire espagnol : ZALÁ en castillan[2], ÇALA et ÇALLA en valencien; ASALÁ et AZALÁ avec l'article arabe soudé au mot (AṢ-ṢALÂT) qui reste du genre féminin. Il est du masculin dans ce vers de la *Danza de la Muerte* (copla 75) : Venit vos, amigo, dexar el *zallá* » (Venez, ami, et laissez là votre prière), et dans le *Tesoro* de Hiérosme Victor : AZALATO = dévotions (Cf. Dozy et Eguilaz). Les anciens textes donnent en outre un certain verbe ACEAR dans le sens de « pratiquer les cérémonies religieuses des Mores », d'après les dictionnaires de Stevens, Giral del Pino et Terreros. *Azalato* a seul conservé la terminaison *ât*, qui, suivant une règle assez généralement observée, est

1. V. les glossaires de Dozy (p. 16) et de Simonet (p. CCXVI sqq.).
2. Mais non en basque, comme le dit Eguilaz. Il s'agit, suivant M. J. Vinson, d'un tout autre mot.

rendue par *a* et même par *i* brefs. Dans *zalá* et ses congénères l'accent tonique est du moins resté à sa place. (Cf. *Alcana* = *al-Khânât*, *Asequi* = *az-Zakât*.)

Le catalan forma ce mot bizarre : CABACALA = « Sacerdots dels Sarracenos » (Cf. *Zabazala et Zabalaza*), de l'arabe *Ṣaḥib aṣ-Ṣalât* (Eguilaz, *Gl.*).

LELA MARIEN pour LALLA MARYAM, c'est-à-dire : « Notre Dame [la Vierge] Marie » (Cf. Cherbonneau). A la fin des mots l'*m* se change souvent en *n*, p. ex. : *Haren* pour *Ḥarem*, *Monzon* pour *Mausim* (fr. « mousson »), *Iman* pour *Imâm* (de même en fr.), *Moqueden* pour *Moqaddam*, *Zavalachen* pour *Ṣâḥib al-Aḥkâm*, *Galan* pour *Ghoulâm* (si cette étymologie est juste) etc. ; et *vice-versâ* [1].

LELA est le berbère *Lella* ou *Lalla* (cf. l'art. ALLÂH), synonyme de l'arabe *Sitta* « dame », dans R. Martin « domina », et dans P. de Alcalá : « Doña, pronombre castellano = *Lelle, lellet* ». Parmi les populations berbères, c'est un titre d'honneur que l'on donne aux femmes de Cheikhs, aux princesses. (Dict. français-berbère, Paris 1844.)

L'opinion suivante touchant l'origine de *Lalla* est de Simonet : « C'est probablement un ancien mot ibère, parent de l'anglais *lady*, ou plutôt ayant la même origine que les mots espagnols *dâda* ou *déda* « nourrice » et *déde* « papa » (Ducange rapproche ces mots du grec τίτθη et τεττα); à noter que dans les

1. En français : *Nicham* pour Nichân-Iftikhâr, *Simoun* pour *Samoûm*, *Souakim* pour *es-Sawâkin* (port égyptien), etc. En portugais, la confusion est constante.

Mille et une Nuits on trouve le mot *làla* avec le sens de *educator*, *præfectus*, *magister* » (*Glosario*, p. 172, 173, 306).

Il est bon de se méfier des coïncidences auxquelles donne lieu le langage infantile parce qu'il est naturellement invariable en principe et universel, ce dont Simonet lui-même nous fournit la preuve en poursuivant ces mots à travers les idiomes les plus disparates, depuis le bas-latin jusqu'au bas-breton, pour arriver à cette conclusion sans paraître s'en douter.

(13) Garbear

« *Está atenido (el estudiante) á la miseria de su paga.... ó á lo que* garbeare *por sus manos.* » (1re pie, XXXVIII). « L'étudiant est réduit à la misère de sa paye.... ou à ce qu'il pille de ses mains. »

Le verbe GARBEAR « piller, voler » n'est autre que l'arabe *Kharaba* qui a le même sens. *Kha* devient fréquemment *ga* en passant par une bouche espagnole ; ex. : *Algarroba* = *al-Kharroûb* « caroubier », *Algafacan* = *al-Khafaqân* « palpitation du cœur », *Galdifa* = *Khalifa* « calife », etc...

GARBEAR n'a pas encore été identifié.

(*A suivre.*) PAUL RAVAISSE.

LIÇARRAGUE OU LEIZARRAGA ?

M. Edward Spenser Dodgson, basquisant amateur, fort instruit, plein de zèle, mais totalement dépourvu de méthode, s'est fait dernièrement conférer, par l'Université d'Oxford, le titre de Maître-ès-arts honoraire, pour ses publications relatives au basque et notamment pour son analyse minutieuse du verbe de Liçarrague, travail méritoire, mais dont il ne faudrait cependant pas exagérer l'importance.

Le nouveau M. A. a adressé à l'*Oxford Times*, qui l'a publiée dans son numéro du 28 décembre 1907, une lettre où, selon son habitude, il se plaint de tout et de tous, et où il se couvre lui-même d'éloges, Les questions personnelles me laissent généralement très froid, et quand je me trouve en présence d'un cas particulier d'infatuation, je me rappelle le vers méchant de Pierre Véron contre un critique célèbre[1], et je passe.

Mais, dans cette dernière lettre, M. Dodgson soulève une fois de plus une question, assez oiseuse en soi, mais avec laquelle il est nécessaire d'en finir : Comment faut-il appeler le traducteur basque du Nouveau Testament de 1571 ?

Contre la forme *Liçarrague*, M. Dodgson présente une objection qui ne tient pas debout : Liçar-

1. Sarcey fait un bon mot, puis il se met à rire:
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

rague, dit-il, ne signifie rien. Mais est-ce que Homère ou Homer, Virgile ou Virgil signifient quelque chose en anglais ou en français ? En dépit de tous les Dodgson du monde, je ne crois pas qu'on dise jamais Homeros ou Virgilius.

Comment faut-il donc appeler un homme célèbre, un général illustre, un écrivain éminent ? La règle me semble être de l'appeler comme il s'appelait lui-même, comme l'appelaient ses amis et ses contemporains, comme l'ont appelé les historiens qui ont parlé de lui, comme s'appellent encore ses descendants dans son pays natal.

Nous ne savons pas beaucoup de choses de la vie de Liçarrague, mais nous pouvons dire qu'il naquit à Briscous, sujet du roi de France ; qu'il embrassa les doctrines de la réforme ; qu'il fut persécuté et durement emprisonné pour sa foi ; qu'il se réfugia en Béarn, où Jeanne d'Albret lui alloua le traitement d'un « ministre », et le chargea de traduire le Nouveau Testament en basque ; qu'il mit dix ans à faire cette traduction ; qu'il alla à La Rochelle pour en diriger et en surveiller l'impression ; qu'il revint ensuite au pays et fut nommé ministre à La Bastide-Clairence où il y avait des Basques et où le président de Thou le vit en passant en 1582.

Or, de Thou l'appelle « Joannem Liçarraguem » ; tous les actes officiels du gouvernement du Béarn l'appellent « Jean de Liçarrague » ; les écrivains contemporains l'appellent aussi « Jean de Liçarrague » ou « Liçarrague » tout court ; il signe lui-même « Jean de Liçarrague » ; tous les historiens, bio-

graphes et bibliographes qui en ont parlé, tous les savants qui se sont occupés de la langue basque et dont beaucoup étaient basques eux-mêmes, ne le connaissent que sous le nom de « Liçarrague ».

Mais M. Dodgson a vu que, dans la traduction de sa dédicace à Jeanne d'Albret (car l'original était évidemment écrit en français), ainsi que dans l'appel aux pasteurs qui est en tête de la petite édition du Catéchisme et des prières, Liçarrague a écrit son nom « Leiçarraga ». Eh bien ! cet argument ne me paraît point décisif.

Quelle est, en effet, la signification de ce nom ? Tout simplement « la Fresnaie ». Comment se dit « frêne » en basque ? D'après Azkue, c'est *Lizar* en haut-navarrais, guipuzcoan, labourdin et biscayen ; mais il y a une forme commune, *leizar*, prononcée dans quelques endroits *leichar*. Un synonyme de Liçarrague, « Frênaie », est *lizardi* (Liçardy, Lissardy, nom propre) : je ne connais pas la forme *leizardi*, pas plus d'ailleurs, parmi les noms propres courants, que la forme *Leiçarrague*[1]. A Briscous, « frêne » se dit *lizar* ou *liçar*, et on y connaît la maison *Liçarrague ;* il y a même une famille *Lissarrague*. Pourquoi tout le monde écrit-il et écrivait-il *liç-* si l'on prononçait *leiç-* ? Quant à l'*ague* final pour *aga*, le cas est général : en prononçant ce mot, les Gascons et les Béarnais accentuent fortement la première syllabe et l'*a* final s'affaiblit : cf. Abar-

1. En Espagne, je connais *Lizarraga*.

tiague, Gorostiague, Latsague, Elissague, et tant d'autres.

Pourquoi donc Liçarrague a t-il transcrit son nom *Leiçarraga* ? Sans doute par une sorte d'élégance, de raffinement, de coquetterie littéraire. Il a pris pour « frêne » le mot qui lui a paru le plus beau, le plus complet, le plus sonore, et a voulu peut-être ainsi flatter l'amour-propre de ses compatriotes. N'oublions pas que les Basques s'appellent surtout entre eux par leurs prénoms. Pour ses ouailles, pour ses amis, pour ses parents, le pasteur de La Bastide était uniquement « Ioannes », et nous trouvons l'écho de cette habitude dans de Thou : « Is autem Ioannes... » Aujourd'hui encore, dans le pays basque, on ne connaît pas le nom de certaines personnes. Un certain M. Dihursubéhère, par exemple, s'y appellera « Michel », ou, si l'on veut préciser, Michel Hauziartz, parce qu'il habite la maison Hauziartz. Le nom de famille est pour ainsi dire extérieur, officiel, administratif, sans grand intérêt, et on pouvait l'orthographier un peu à sa fantaisie. Liçarrague, Lizarraga, Leiçarraga, Leiçarrague ou Lissarrague, qu'importait ? Il s'agissait toujours du pasteur Ioannes[1]. C'est seulement depuis la Révolution que, en France du moins, le nom patronymique est devenu essentiel et caractéristique. Sainte-Beuve a écrit une bien jolie page, où il fait voir que l'orthographe est le véritable critérium de l'éducation ; à plus forte raison peut-on le dire aujourd'hui de l'orthographe des noms pro-

1. Peut-être même *Manech* pour les intimes.

pres. Ce sont toujours les gens les moins lettrés et les plus ignorants qui ne peuvent écrire exactement les noms propres et qui ont inventé cet aphorisme stupide : les noms propres n'ont pas d'orthographe.

M. Dodgson prétend que les noms propres doivent s'écrire suivant leur étymologie ou leur signification. C'est pourquoi il a substitué *Leiçarraga* à *Liçarrague;* il a de même « rectifié » d'autres noms d'écrivains, par exemple : *Darthayet* en *Darthayeta.* Il a pareillement « corrigé » les noms des villages basques, d'où il a expédié *urbi et orbi* des myriades de cartes postales. Si un pareil système prévalait, on ne pourrait plus dire Château-Thierry ni Leyde, mais il faudrait prononcer *Castrum Theodoricum* et *Lugdunum Batavorum ;* il ne serait plus permis d'écrire Londres, Lisbon, Neapel, Aix-la-Chapelle ; tous les Etcheber, Etchebest, Etcheverry, Echavarri, Chabery, Xavier. du pays basque devraient uniformiser leurs noms en Etcheberri « maison neuve ». Il ne serait plus permis à tous nos Bonau, Bonaud, Bonnot, Bonneau, Bonneaud, Bonnau, ou à tous nos Leblanc, Leblant, Leblan, de conserver leurs noms patronymiques. Bien plus, Mélanchton devrait n'être connu que sous le nom de Schwartzerz, et Scaliger sous celui de L'Escale. *Risum teneatis amici.*

Il faut donc continuer à dire et à écrire *Liçarrague* et pas autrement.

Julien Vinson.

BIBLIOGRAPHIE

Bulletin du parler français au Canada. Vol. VI, livr. 1 à 3, sept. à nov. 1907. *Québec,* Université Laval, in-8°, p. 1-120.

Contient, comme d'ordinaire, de très intéressants articles : *La propriété de l'expression*, par Emile Chertier; *Parler de la Gaspasie*, par O. A.; *L'histoire de la littérature canadienne*, par M. Camille Roy; *Les nouveaux cantons*, par Eug. Rouillard; *Prononciation des mots anglais francisés*, par A. Rivard; *Terminologie technique*, par A. R.; suite du *Lexique Canadien-français; Délibérations* de la Société; *Rapport* du Secrétaire général et, comme toujours, *Bulletin bibliographique, livres et revues, sarclures, anglicismes, etc.*

J. V.

Revue du Monde musulman, t. III, n° X, oct. 1907, in-8°, p. 193-420.

Ce numéro commence par un travail très remarquable de Mlle D. Ménant sur *les Zoroastriens de Perse,* qui sera continué dans les numéros prochains On y trouve en outre, une étude de M. E. Aubin, *A Ispahan;* une notice sur *Les titres en Turquie*, par Mohammed Djinguiz; un essai sur *Le Domaine géographique et linguistique du Djagatai,* par L. Bouvat; et les revues si intéressantes : *Notes et nou-*

velles, la presse musulmane, les livres et les revues, bibliographie, par MM. Bouvat, Fevret, Audri, etc.

J. V.

Diccionario vasco-español-frances par R. M. de Azkue. *Bilbao* et *Paris*, P. Geuthner, 1906, 2 vol. gr. in-4°, à 3 col., I., xlvij-561 p.; II, xiij-487 p.

Voici le premier dictionnaire digne de ce nom qui soit publié pour la langue basque. Il est bien imprimé, bien fait et aussi complet que possible. Il indique les diverses acceptions de chaque mot relevées dans les conversations populaires ou dans les écrivains des différentes époques; il donne les variantes dialectales, les modifications phonétiques, quelquefois des synonymes; les étymologies et les observations grammaticales y tiennent, comme de juste, une large place. Beaucoup de lecteurs regretteront avec moi que l'auteur ait fait un travail trilingue; à dire vrai, il eût suffit d'un dictionnaire basque-espagnol : l'introduction du français a, fort inutilement à mon avis, allongé l'ouvrage d'un tiers, augmenté les frais et le prix, imposé à l'auteur un travail mieux employé peut-être à autre chose, d'autant plus que le français de M. A. n'est pas toujours irréprochable.

Un travail de ce genre ne saurait être parfait et M. A., dont la modestie et la bonne foi égalent la science et le talent, en convient tout le premier. Les observations grammaticales donneraient lieu à de nombreuses discussions. Ainsi le rôle de *o* pronom ou article suffixé n'est pas suffisamment expliqué à la p. 89 du tome II : le mot *gabiltzanoi* de la p. 67

d'Axular, si maladroitement corrigé par Inchauspe en *zabilzanari* « à vous qui marchez », signifie exactement : « à nous ici présents qui marchons », ou peut-être, avec une idée d'exclusion, « à nous autres qui... ». Même p. 89, l'*o* datif des suffixes verbaux peut se rencontrer sans *ki* ou *tsi* : *bemo* « qu'il le lui donne », et le *ki* peut perdre son *i* devant lui : *zako* « il est à lui ». Même volume, p. 395, dire que le *z* sujet de 3e pers. intransit. vient d'une confusion avec la conjugaison familière n'est pas une explication suffisante; p. 396, *z* suffixé n'indique pas uniquement la pluralisation du complément, car l'exemple *betoz* notamment est intransitif et veut dire « qu'ils viennent ». Je n'insiste pas.

J'ai signalé ailleurs quelques traductions inexactes : *ametz* n'est point le chêne rouvre, mais bien le chêne tauzin, *quercus toza*, comme *aritz* est le chêne pédonculé, *quercus pedunculata*, et non le « roble » ; — *zumalakar*, c'est la bourdaine et non pas le saule ; — *zuhaiudor*, exactement « cornouiller sanguin » ; on aurait pu citer, à propos du rôle de cet arbre dans les agissements des sorciers, non seulement Duvoisin, mais de Lancre ; — *aztigar* ou *gaztigar* n'est-il pas plutôt « tilleul » que « érable » ?

Je suis fâché que M. de A. ait cru devoir uniformiser l'orthographe des citations, qu'il ait traduit de nouveau et d'une façon trop diffuse les proverbes d'Oihenart. En revanche, je trouve fort bien qu'il n'ait pas tenu compte du *h* aspiré, ce qui facilite beaucoup les recherches.

Julien Vinson.

was liv. st. 17,361,042 an increase of liv. st. 297,019 on that of the previous year. The postal expenditure was liv. st. 12,289,787, an increase of liv. st. 440,775 on that of the previous year. The net profit was thus liv. st. 5,071,255, or liv. st. 143,756 less than last year. The telegraph and telephone revenue of the year, including the value of services rendered to other departments, was liv. st. 4,369,230, an increase of liv. st. 217,850, and the telegraph and telephone expenditure was liv. st. 5,021,285, an increase of liv. st. 129,086 upon the previous year. The net deficit on working the telegraphs was thus liv. st. 652,055, or liv. st. 88,764 less than last year. The net revenue from the postal and telegraph services combined was liv. st. 4,419,200. If the interest on the capital expended on the purchase of the telegraphs (liv. st. 10,867,844) be taken into account, the net profit was liv. st. 4,147,509, or liv. st. 54,992 less than last year.

III. Le val devint vol

M. J. Ernest-Charles, écrivain distingué et consciencieux, a démasqué les plagiats de certain confrère. On peut imiter ; l'imitation en littérature est une grande ressource. Si l'on n'imitait pas, il ne se publierait presque plus de volumes. Mais plagier, a-t-on dit, c'est voler.

En octobre 1841, un journal de Paris commença la publication d'un roman intitulé *Le Val funeste*, épisodes, affirmait son auteur, le comte de Courchamps, tirés des mémoires inédits de Cagliostro. Or, une feuille concurrente découvrit la supercherie et s'amusa à publier elle-même, en feuilleton, la suite du roman, prétendu inédit, que donnait son rival.

On en rit dans les cafés, *Le Val funeste* devint, dans toutes les bouches, *Le Vol funeste*.

L'Imprimeur-Gérant :
E. Bertrand.

CHALON-SUR-SAÔNE, IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND

Pour les annonces de librairie, s'adresser à :

IMPRIMERIE E. BERTRAND
CHALON-SUR-SAONE (Saône-et-Loire)

La Gazette Numismatique Française

Dirigée par F. MAZEROLLE
Bibliothécaire à la Monnaie de Paris

PUBLIE :

Les Catalogues des Œuvres des Graveurs en médailles français avec la reproduction de leurs œuvres principales sur planches hors texte.

L'Historique des Médailles, des Jetons, des Coins et Poinçons des différents Centres et des différentes contrées de la France.

Des comptes rendus d'ouvrages français et étrangers sur la Numismatique ; le sommaire des périodiques s'occupant de Numismatique.

Édition luxueusement imprimée, in-8° soleil, publiée à raison de 4 livraisons par an, formant environ 450 pages et comprenant 16 planches hors texte.

Prix de l'abonnement : 25 francs

à envoyer avec la demande à

L'IMPRIMERIE E. BERTRAND

5, Rue des Tonneliers — CHALON-SUR-SAONE — (Saône-et-Loire)

Spécialité d'impression de Volumes et Revues

d'Histoire, de Philologie, d'Archéologie et de Numismatique

TYPOGRAPHIE ORIENTALISTE

COMPRENANT :

Hiéroglyphes — Arabes
Coptes — Hébreu — Syriaque
Cunéiformes — Grecs — Grec d'Inscription
Caractères de Transcription
pour toutes Langues

TYPOGRAPHIE ÉTRANGÈRE

COMPRENANT :

Espagnol — Portugais — Danois — Norvégien — Russe

Travaux pour la Librairie, le Commerce et l'Industrie

IMPRIMERIE E. BERTRAND
CHALON-SUR-SAONE (Saône-et-Loire)

A partir du 1er Janvier 1907, la *Revue de Linguistique* est devenue la propriété de M. Julien VINSON, Professeur à l'École Nationale et spéciale des Langues Orientales, à Paris.

Prière de s'adresser, pour la rédaction, à M. J. VINSON, *58, rue de l'Université, Paris;* pour l'administration et les abonnements, à M. E. BERTRAND, *Imprimeur, 5, rue des Tonneliers, à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire).*

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont *un* exemplaire aura été adressé à la *Revue.*

Philol 43

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME QUARANTE-ET-UNIÈME

15 AVRIL 1908

CHALON-SUR-SAONE

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE

E. BERTRAND

5, Rue des Tonneliers, 5

1908

SOMMAIRE DU N° 2

Pages

Etudes sur le vocabulaire basque, par J. VINSON..... 81
Le verbe dans Liçarrague (suite), par E.-S. DODGSON. 97
Essai de grammaire de la langue baghirmi (suite), par le commandant H. GADEN..... 109
Les mots arabes et hispano-morisques du Don Quichotte (suite), par Paul RAVAISSE..... 122
Le malais vulgaire (suite), par M. le Dr F. WEISGERBER 140
Varia. I. Scène d'amour..... 149
II. Le basque à Oxford..... 149
III. La Louisiane et Manon Lescaut..... 150
IV. L'origine d'un pseudonyme..... 151
V. Travail et misère..... 151

BIBLIOGRAPHIE

DODGSON. — *Verbi vasconici formulae*..... 144
The tamilian Antiquary, n° 1..... 145
Bureau of American Ethnology, 25th report..... 146
GRIERSON. — *Linguistic survey of India*, vol. IX.... 146
H. SWEET. — *The sounds of English*..... 147
Revue du Monde musulman, III, n° 10-11 : IX, 1 et 2. 147
Hermathena, t. XXXII..... 148

ÉTUDES SUR LE VOCABULAIRE BASQUE

I. Le treizième mois du calendrier antique

Dans mon dernier article sur *l'Ibère et le basque* (t. XL, p. 209-239), j'ai parlé de la semaine, du mois et de l'année basques. J'ai dit (p. 228, note) que l'année était probablement lunaire et que, pour rétablir l'équilibre des saisons, on intercalait sans doute de temps en temps un treizième mois. Cette hypothèse est confirmée par l'examen des noms des mois basques. « Septembre » en effet porte, entre autres, les noms de *buruila* et de *iraila*. *Buruila*, c'est « la lune » ou « le mois de tête, de bout, de fin, le mois terminal », et *Iraila* « le mois qui dépasse, le mois en excès », car *ira* se rattache à des radicaux « passer, dépasser, durer » et figure déjà dans le nom du vendredi, *ortziralea* « ce qui vient après (le jour du) tonnerre ». Il est par conséquent vraisemblable que l'année basque commençait à l'équinoxe d'automne et que le dernier mois de l'année précédente, qui correspondait à peu près à notre septembre, s'appelait *buruila* quand il était le douzième et *iraila* quand il était le treizième complémentaire. Le calendrier républicain de Fabre d'Eglantine commençait aussi à l'équinoxe d'automne !

Les noms des mois basques d'ailleurs donnent lieu à d'intéressantes remarques. En voici une liste, évidemment incomplète, établie d'après plusieurs almanachs (les noms sont donnés avec l'article) :

Janvier : *Urtharilla*, *urthatsila*, *beltzilla*, *illbeltza*.
Février : *Otsailla*, *otsaila*, *barantaila*, *barandaila*.
Mars : *Martchoa*, *epailla*, *epaila*, *otsaroa*, *urria*.
Avril : *Aphirilla*, *opea*, *jorrailla*, *opaila*, *epaila*, *zezeila*.
Mai : *Mayatza*, *ostaroa*, *ostaila*, *ephaila*, *orrilla*.
Juin : *Bagilla*, *bagirilla*, *garagarrilla*, *errearoa*, *ekhaina*, *udaila*, *arramayatza*, *bagila*.
Juillet : *Garilla*, *garagarrila*, *uztailla*, *uztaila*, *uzta*.
Août : *Aboztua*, *uzta*, *agorrilla*, *agoztua*, *dagenilla*.
Septembre : *Buruila*, *burulla*, *iraila*, *agorra*, *urria*, *azaroa*, *setemer*.
Octobre : *Urria*, *bildilla*, *urila*, *urrieta*, *azaroa*.
Novembre : *Hazila*, *hazaroa*, *azaroa*, *zemendilla*, *gorotzila*.
Décembre : *Abendua*, *abendoa*, *neguila*, *lotazilla*, *beltzila*, *abentia*, *negila*.

On ne s'arrêtera pas aux variantes orthographiques en *l* et *ll*, avec ou sans aspiration, etc. Mais on remarquera que, dans la liste ci-dessus, certains noms font double emploi et s'appliquent à deux ou trois mois différents, ce qui est l'indication d'une incertitude, d'une variabilité, fort explicable dans une année lunaire. D'autre part, les noms se classent en quatre catégories : 1° les mots d'emprunt moderne qui ne sauraient nous arrêter : *martchoa*, *mayatza*, *agoztua*,

ou *aboztua*, *setemer*, *abendua* ou *abentia* et *aphirilla* (bien que d'aucuns en fassent *aberailla* « le mois du bétail », mais *abere* est « habere » et les Basques en ont dérivé *aberats* « riche » comme *pecunia* est rattaché à *pecus*) ; 2° les mots en *ila* ou *illa;* 3° ceux en *aroa;* 4° les mots sans terminaison spécifique, *opea* (avril), *ekhaina* (juin), *uzta* (juillet, août), *agorra* (septembre), *urria* et *urrieta* (septembre, octobre) : *uzta* « la moisson », *agorra* « le sec, la sécheresse », *urria* « l'inondation » et *urrieta* « les inondations », ne sont que des abréviations de *uztaila* « le mois de la moisson », *agorrila* « le mois de la sécheresse », *urrila* « le mois des inondations » ; *opea* est pour *opaila* « le mois de la taille » ; quant à *ekhaina*, peut-être pour *ekhaila*, je le rattacherais au radical *egu* « soleil, jour » et j'y verrais volontiers « le mois du jour » ou « du soleil » par opposition à *beltzilla* ou *ilbeltza* « le mois noir » ou « de l'obscurité » (décembre, janvier).

Les noms en *aroa* (*aro* « époque, saison ») paraissent être plutôt des noms de saisons que des noms de mois : *otsaroa* (mars) « la saison du froid »[1], *ostaroa* (mai) « la saison des feuilles », *errearoa* (juin) « la saison de la grande chaleur », *azaroa* (novembre, octobre) « la saison des semailles » ; on pourrait y ajouter *urriaroa* (automne) « la saison de l'inondation ». Je rappelle les noms ordinaires des saisons : *uda* « l'été », *urriaroa* et *udazkena* ou

1. L'orthographe *ots* pour *otz*, *hotz*, ne m'arrête pas, car nous avons d'autres exemples de permutations entre *s* et *z*.

udatzena (le dernier été) « l'automne », *negua* « l'hiver » et *udaberria* (le nouvel été), *udahastea* (le commencement de l'été) « le printemps ». L'automne s'appelle encore *neguantza* « la prémice de l'hiver ». Je croirais ces derniers noms relativement modernes, car *negu* peut se rattacher à *nivem* ; ceux en *aro* paraissent donc plus anciens.

Plusieurs noms en *aroa* sont des doublets de noms en *ila* : *azaroa* et *hazila*, *otsaroa* et *otsaila*, *ostaroa* et *ostaila*.

Un certain nombre de noms en *ila* sont évidemment de formation assez récente : *urthatsila* « le mois du commencement de l'année » et *urtarila* « le mois qui va vers l'année, qui entre dans l'année » (janvier), n'ont pu être ainsi nommés que lorsque le commencement de l'année a été reporté au mois de janvier ou à la Noël qui a pris alors le nom du premier jour de l'an, *eguberri* « jour » ou « soleil nouveau ». *Opaila* et *epaila* ont le même sens : « mois de la coupe » ou « de la taille ». *Orrilla* et *ostaila* ont de même le sens de « mois des feuilles ». *Bagila*, *bagirilla* (juin), *zezeila* « avril », *dagenilla* « août », ne s'expliquent pas bien ; ils doivent être, comme *garagarrilla* « le mois de l'orge », des expressions purement locales. *Arramayatza* « le re-mai, le second mai », *zemendilla* (semen) « novembre » sont des mots très modernes, comme aussi sans doute *neguila* « le mois de l'hiver » ou « des neiges (nivôse) » et *lotazilla* « le mois du sommeil » (décembre), ainsi que *udaila* « le mois de l'été » (juin). *Gorotzila* et *bildilla*, qui se traduisent « la lune du

fumier » et « la lune de la récolte », sont également peut-être des appellations locales.

En résumé, nous pouvons donner le tableau suivant des mois qui composaient l'année basque (*urthe*, que je ne saurais expliquer) :

1. *Urrila* « la lune des eaux » (pluies, inondations, débordements).
2. *Hazila* « la lune des semailles ».
3. *Beltzila* « la lune noire, de l'obscurité ».
4. *Otsaila* « la lune du froid ».
5. *Barandaila* « lune de la surveillance, de l'expectative » ?
6. *Ephaila* « la lune de la coupe ou de la taille des arbres ».
7. *Jorraila* « la lune du sarclage ».
8. *Ostaila* « la lune des feuilles » (Germinal).
9. **Ekhaila* « la lune du jour, du soleil ».
10. *Uztaila* « la lune de la moisson » (Messidor).
11. *Agorrila* « la lune de la sécheresse » (Thermidor).
12. *Buruila* « la lune terminale ».

    Et, dans les années tridécimales, si cette expression m'est permise :

13. *Iraila* « la lune supplémentaire ».

Le sens de *ila* « la lune » est confirmé par les expressions : *hilargi* ou *ilhargi* « lune », *hilabethe* « mois (pleine lune) », *ilberri* « nouvelle lune », *ilgora* « premier quartier », *ilbehera* « dernier quartier »[1], *illen* (pour *ilegun*) « lundi », *ilegun* (Azkue) :

1. *Ilgora* et *ilbehera* signifient proprement « lune en haut » et « lune en bas », c'est-à-dire « lune ascendante » et « lune descendante ».

« les vingt-quatre premiers jours d'août » (le peuple croit que ces jours indiquent le temps qu'il fera pendant l'annnée ; le premier et le treizième indiquent le temps de janvier, le second et le quatorzième celui de février, et ainsi de suite. Je verrais, dans le choix de cette époque, une confirmation nouvelle de mon hypothèse sur le commencement de l'année basque), etc.

J'ajoute que le mois lunaire ayant plus de vingt-huit jours ne comprend pas un nombre exact de semaines ; ajoutait-on à la seconde et à la quatrième semaine, ou à l'une d'elles seulement, un jour complémentaire, pour rétablir la concordance ? Le nom de « jour additionnel » serait peut-être l'un des noms actuels du samedi [1], *ebiakoitza,* qu'on explique *egunbakoitza* « le jour unique, le jour à part, le jour particulier ». Je signale, à ce propos, quelques dérivés de *egu* : *egunaldi* ou *eguraldi* « temps variable, beau temps », *eguantz* ou *egunántz* « aurore », *eguaste* « mercredi », *eguben* ou *eguen* « jeudi » (peut-être « jour bon », puisque *lekhuine* est « bon loc ») ; *eguantz* et *eguerdi* « midi », etc.

Deux mots remarquables sont *aurthen, aurten* « cette année », où le préfixe *a* est inexpliqué, et *igaz, ihaz, gaz* « l'année dernière » (sans doute de *iga* « passer »), le premier avec le suffixe *n* « dans », le second avec le suffixe *z* « par, de, depuis ». *Igande* « dimanche » viendrait-il aussi de *iga ?*

1. Je rappelle que le samedi s'appelle ordinairement *larunbat* (le Recueil de Proverbes de 1596 dit *laurenbat*) « un quart » et *azkenegun* « dernier jour ».

II. Les noms de nombre

On sait que les Basques, comme beaucoup de peuples primitifs, ont la numération vigésimale. Ils ne disent pas : *trente*, *quarante*, *cinquante*, mais : *vingt-dix*, *deux-vingt*, *deux-vingt-dix*, et ainsi de suite. Ce système paraît d'ailleurs avoir été général, et il en reste des traces ; par exemple, l'anglais *score* « vingtaine » et le français *quatre-vingt*, *six-vingt*, *quinze-vingt*.

Les Basques n'ont pas de mot pour mille, car le *amarreun* « dix cent » de quelques dialectes est de formation très récente. Ils ont emprunté *mila* aux patois néo-latins.

Pour « cent », ils ont *eun* ou *ehun*, dont la parenté évidente avec *eho*, *eo* « moudre » montre la signification primitive : « poussière » ou « innombrable ». Le *nūr'u* « cent » des Dravidiens a exactement la même origine et la même signification.

Les autres noms des nombres sont les suivants :

1. *Bat.*
2. *Bi, bia, biga.*
3. *Iru, irur, hiru, hirur.*
4. *Lau, laur.*
5. *Bortz, bost, borz.*
6. *Sei.*
7. *Zazpi.*
8. *Zortzi.*
9. *Bederatzi.*
10. *Amar, hamar.*

11. *Amaika, hameka, hameika.*
15. *Amortz, homabortz, amabost.*
18. *Amazortzi, hemezortzi.*
19. *Hamaratzi, hemeretzi, emeretzi.*
20. *Hogoi, ogei.*

Il convient d'ajouter les nombres ordinaux suivants :

1. *Len, leen, lehen, leheren, lelen, lenen* « premier », ou plus exactement « antérieur » ;
2. *Eren, heren* « troisième, tiers » ;
3. *Laren, lauren, laurden* « quatrième, quart » ;
4. *Amarren, hamarren* « dixième, décime, dîme ».

Nous devons aussi nous occuper de :

5. *Erdi* « demi, moitié » (comme verbe « accoucher », c'est-à-dire sans doute « se fendre, se diviser, se partager en deux », etc.).

Bat « un » forme les dérivés *bederatzi* « neuf », *bedera* « simple », *bederen* « au moins », *bakhotch* ou *bakoitz* « chaque, chacun, unique », *bakhar* « unique, seul ». Se retrouve-t-il dans *hambat* « tant », *zembat* « combien », *zombat* « quelqu'un », où il varie en *bait* et *beit ?*

Bi devient *ber* dans *berrogoi* « quarante, deux vingt » et *berrehun* « deux cent ». Mais *ber* est peut-être ici *berri* « nouveau » qui aurait aussi formé *bertze* « autre ».

Bat se place toujours après le nom qu'il détermine ; les grammairiens en font une sorte d'enclitique. Liçarrague et d'autres vieux auteurs le joignent

au nom : cf. *bildots-bat* « un agneau » (Actes, VIII, 32) et même *guiçombat* « un homme (Matth., XII, 10).

Bi se met le plus souvent devant le substantif, mais quelquefois après. Les autres numéraux se mettent tous après le nom.

Faut-il rattacher à *bi* des mots tels que *bihar* « demain », *biharamun* « lendemain », *bihardamu* « surlendemain, après-demain » ? Le mot ordinaire pour « après-demain » est *etzi*, qui n'est pas sans analogie avec *atzo* « hier » (en hindoustani, *kal* est à la fois « hier » et « demain »); on dit aussi *etziluma* « le jour qui suit après-demain », *etzikaramu* « le jour qui vient après celui qui suit après-demain ». Rappelons que « aujourd'hui » se dit *egun* « jour » et aussi *gaur* (pr. *gauz* ? « ce soir, cette nuit »).

A propos de ce *r*, on remarquera que plusieurs des noms de nombre donnés ci-dessus se terminent par un *r* qui disparaît dans la dérivation. Ce *r* paraît avoir caractérisé les trois démonstratifs dont les formes primitives étaient probablement *kar* « celui-là », *kur* « celui-ci », *kor* « cet autre ».

Hamar et *hogoi* sont vraisemblablement, comme *ehun*, des collectifs dont la signification s'est ensuite précisée et définie. *Hogoi*, *ogei* se rapporte peut-être aux radicaux *go*, *goi*, *garay*, *igo*, *iga*, *ika*, etc., qui expriment l'idée de « supériorité, montée, augmentation ». J'y ramènerais aussi le *ika* de *amaika*, *hamêka* « onze » qui n'a évidemment rien à voir avec le *êka* indo-européen : « onze » serait donc en basque quelque chose comme « dix augmenté » ou « au delà de dix ».

« Neuf », *bederatzi*, exprime peut-être une idée inverse, mais on y trouve « un » *bed* et non point « dix » : que signifie la terminaison *eratzi ?* Il faut remarquer que « huit » *zortzi* offre une formation analogue et peut être facilement ramené à *zoreratzi;* « neuf » pourrait d'ailleurs être considéré comme réduit de *batzortzi*. Par conséquent, ou « neuf » est « un et huit », ou « neuf » et « huit » sont tous les deux composés de la même façon et pourraient signifier « un de moins (que dix), deux de moins » : des exemples analogues ne manquent pas : *undeviginti, duodeviginti; unnîs, untîs, unsâu*, etc., de l'hindoustani; *tonpadu, tonnûr'u* « dix incomplet, cent incomplet » (neuf, quatre-vingt-dix) du tamoul; *emmidi* « huit » dérivé de *padi* « dix » du télinga, etc. Dans *erazi*, il y a peut-être le préfixe dérivatif *era* qui joue un si grand rôle dans le verbe basque où il forme la voix causative : *yoan, eroan ; eman, eraman ; egin, eragin ; egotzi, eragotzi ;* et même *yarri, ezarri*. Quant à *atzi*, les radicaux *atz* « doigt, trace », *atze* « suite », *atzi* « prendre, cueillir », *atzo* « hier », *etzi* « après-demain », présentent une idée commune de « faiblesse, imperfection, incomplet ». Donc, *bederatzi* et *zortzi* peuvent avoir le sens primitif de « un manquant, deux manquant » ou analogue.

Pour « neuf », pas d'objection sérieuse. Mais pour « huit » ? Il faudrait que *zor* ait la signification de « deux ». Les radicaux en *zor* ont en général le sens de « diminution, déchirement, faiblesse (physique ou morale) ». M. Stempf, s'appuyant sur le double sens de *erdi* « moitié » et « accoucher », a rapproché *sor*

« naître », où peut se retrouver l'idée de « division, coupure en deux », de *zortzi* « huit », car, dans beaucoup de langues, *huit* est un duel, est formé de *deux* ou est apparenté à *deux*. On pourrait supposer que *zor* est le « deux » basque primitif et que *bi* a été emprunté à l'Indo-européen. Mais *bi* a formé des mots importants, ne serait-ce que *bihotz* « cœur » (« deux bruits », explique-t-on), *bitarte* « intervalle ». (Cf. le nom *Aizpitarte* « espace entre deux rochers ».) Peut-être *bi* et *zor* différaient-ils comme « deux » et « paire, couple ».

Il ne me paraît pas douteux que *sei* et *zazpi* aient été empruntés.

Quant à *bortz* « cinq », il apparaît *à priori* comme un composé fortement altéré ; le *b* initial, le *tz* final le prouveraient. Il ne serait pas impossible qu'il représentât « un et quatre », *bat-laur-etz* « un qui suit quatre, qui s'ajoute à quatre ». Le *l* initial de *laur* a pu devenir *d* ou *z* : on a des exemples de ces permutations. Je n'insiste pas. *Laur* lui-même est peut-être pour *laurez* qui se rattacherait à *zor* « deux », avec quelque chose comme cette idée « deux répété, deux suivi de deux », etc.

La forme première de « trois » a dû être *her* ou plutôt *ker* (cf. *heren* « tiers » ; *erenegun*, *herenegun*, *areanegun*, *araiñegun* « avant-hier »).

Au demeurant, le basque primitif, comme beaucoup d'autres langues, n'aurait connu que les trois premiers nombres qui auraient été *bat* « un », *zor* « deux », *ker* « trois ». Ce ne sont là que des hypothèses extrêmement incertaines et fort discutables.

III. Quelques noms de parenté et de sexualité

Je désire seulement ici attirer l'attention sur un certain nombre de mots fort intéressants. Ce qui m'a amené à y penser, c'est que, en ouvrant dernièrement un livre de prières en basque espagnol, j'ai remarqué une fois de plus le mot néo-latin *donzella* employé pour traduire « virgo » et je me suis demandé quel est le mot basque originel qui veut dire « vierge », s'il y en a un. A en croire Oihenart, ce serait *neskaso*, pour *neska-oso* « fille entière, intacte », mais cette étymologie est fort contestable, parce qu'elle est un peu métaphysique d'abord et ensuite parce que la terminaison *so* est plutôt augmentative, peut-être même péjorative; enfin, parce que, selon toute probabilité, les Basques antiques, comme la plupart des populations primitives, n'appréciaient que médiocrement la virginité; c'était pour eux sans doute un fait sans importance, plutôt désagréable, anormal et même déshonorant. La vraie distinction entre les femmes, dès qu'elles étaient sorties de l'enfance, dès qu'elles étaient nubiles, c'était la maternité; de là les deux séries de mots : 1° « fille (vierge ou non) » *neska, neskato*, *neskaso, neskatcha*, *neskatila,* et 2° « femme, femelle, mère » *eme*, *ema*, *ama*, *emakume*, *emazte, emazteki,* et les dérivés *emerdi* « accouchée », *emagin* ou *emain* « sage-femme », proprement « celle qui fait mère », *emezurtz* « orphelin », c'est-à-dire « privé de mère » ; « femelle » en

général, c'est *ema*, comme *ume*, *hume*, *kume*, est « petit » ; *haur* est « enfant ».

Il est probable que, dans la tribu primitive, la famille était surtout constituée par la mère : dans la maison, la tente, la grotte, il n'y avait peut-être qu'une femme polyandre, ou, s'il y en avait plusieurs, la polyandrie était collective. Les enfants avaient des frères et des sœurs, des tantes, des pères, mais ils n'avaient et ne pouvaient avoir qu'une mère ; de là les mots *aita* « père », *anaya* « frère » (employé par les garçons), *neba* « frère » (employé par les filles), *arreba* « sœur » (pour les garçons); *ahizpa* ou *ahizta* « sœur » (pour les filles). Généralement, encore aujourd'hui, *izeba* et *osaba* sont employés pour « oncle » ou « tante » indifféremment, comme *iloba* pour « neveu » ou « nièce » ; on a bien cherché à préciser et à faire de *izaba*, *izeba*, la « tante » et d'*osaba* l'« oncle », mais ce n'est point général et les deux mots paraissent formés d'un même prototype, d'un même radical *aba*, c'est-à-dire *ama* : la signification première aurait donc été « tante » ; et qui sait si les préfixes *iz* et *os* ne représenteraient pas les numéraux *bi* et *zor* « deux », « seconde mère » ? Je croirais d'ailleurs volontiers que, dans la même famille, la même maisonnée, les hommes et les femmes devaient s'appeler « frère » et « sœur », car il n'y a point de mots propres en basque pour « mari » et pour « épouse » : *emazte* est simplement « femme » et *senar*, *senhar*, où l'on a pu voir le latin *senior*, se rattache à un radical *sen* qui paraît avoir le sens de « enfant, petit » ; cf. *senge* « stérile », *senide*

« frère, parent », etc. Ce qui confirmerait cette hypothèse, ce seraient par exemple les mots « beau-père » et « belle-mère », *aitagiñarreba* et *amagiñarreba*, qui auraient été appliqués d'abord uniquement d'après l'étrangère introduite dans la maison : « père fait par la sœur », « mère faite par la sœur » ou quelque chose d'analogue. On a vu plus haut que « orphelin » est en basque « privé de mère ».

« Homme » se dit *gizon*, où l'on a vu « être bon », « bonne parole », ou simplement « l'être doué de la parole » ; « fils » *seme*, « fille » *alaba*, « garçon » *mutil*, *motil*, d'où le diminutif *muthiko* pour *muthilko* « petit garçon », comme on a fait plus tard *nechka* « petite fille ».

Muthil a pris aussi, dans le cours des âges, le sens de « valet, serviteur » et *neskatcha*, *neskato*, celui de « servante » ; « domestique » en général, c'est *sehi* qui veut dire aussi « enfant » et qui varie en *sein*, forme de laquelle Azkue rapproche *seme*, *senhar* et *senide* (« frère » ou « sœur », *hide*, *kide* « égal ») ; à ce propos, je dirais que *aide*, *ahaide* « parent » est peut-être *anaikide* « co-frère ». Un autre mot pour « serviteur » est *nerhabe*, probablement apparenté à *neskato* et à *yabe*. J'ai fait voir ailleurs que ce *yabe*, *yaube*, est sans doute dérivé de *yaun* « seigneur » par le suffixe « sous » et qu'il signifie « sous-maître », quelque chose comme le Commandeur des esclaves de nos anciennes colonies ou le *magister operum* de l'ancienne Rome. Mais ceci nous reporte à une époque plus avancée de la civilisation, à l'époque pastorale probablement, où il y avait un chef de la

tribu, *Yaun*. Le mot *yaun* vient peut-être de *go*, *goi*, *go*, *gain*, etc. « sur, supérieur » (*yoan* « aller » varie en *goan* et *gan*) ; la maison du chef s'appelait *Yauregi* qu'on traduit aujourd'hui « château », de *yaun* et *tegi*. Ce composé, de même que *eguberri*, *eguerri* « Noël, jour nouveau », montre que le *n* final était nasal ou adventice.

D'où vient *andre*, *andra*, *andere* « dame, femme du chef » ?

En lisant les trois notes qui précèdent, mes amis, et ceux qui ne le sont pas, s'étonneront peut-être ; peut-être, les premiers s'affligeront-ils et seront-ils pris d'inquiétude en pensant à l'Archevêque de Grenade et aux effets irrémédiables de l'âge, tandis que les autres se réjouiront de me voir, après avoir tant écrit contre les étymologies, en faire moi-même de fort aventureuses. Je répondrai simplement que je ne fais point d'étymologies dans le sens vulgaire du mot. Je ne prends pas, au hasard d'un caprice, des mots quelconques que je découpe et dissèque ensuite suivant la fantaisie de mon imagination vagabonde. Je me borne à attirer l'attention des savants sur quelques séries de mots qui s'expliquent, ce me semble, les uns par les autres et que je n'ai pas la prétention d'expliquer définitivement et sans bénéfice d'inventaire. Lorsque je dis que *aitoren seme* est pour *aitonen seme* et veut dire « fils de bons pères, de nobles pères » ; lorsque je vois dans *aurpegi* « visage » le composé *ahoz-begi* qu'on peut traduire « de bouche à œil, de la bouche aux yeux » ; quand je dis que

buruila doit signifier « le mois de tête, de fin » et *iraila* « le mois en excès, le treizième mois, le mois supplémentaire » dont l'intercalation tri-ou quadriannuelle est nécessaire dans un calendrier lunaire ; je ne saurais être comparé aux amateurs extravagants qui font de *yaun* « seigneur » *yabe-on* « bon maître », ce qui est enfantin, ou qui voient dans *barrabil* « testicule » *bi-arra-bil* « deux mâles réunis », ce qui est idiot. Je ne fais pas de ces étymologies-là.

Mais il ne faut pas oublier que l'étymologie, la vraie, est le terme ultime de l'étude scientifique d'une langue. Quand on en a bien établi le système phonétique, quand on a dressé le tableau de ses formes grammaticales, quand on a pu faire la liste de ses racines primitives, on peut et on doit aborder l'étude du vocabulaire, rechercher les variations historiques du sens des mots et en séparer les divers éléments, ce qui fournit de précieux documents d'information à l'anthropologie et à la sociologie. Certes, je n'ignore pas que, malgré les travaux récents, la grammaire basque n'est pas faite encore ; mais je crois avoir, après quarante-et-un ans d'études, compris, d'une manière suffisamment générale et précise, ce qu'on appelait naguère le génie et ce que j'appelle l'organisme de la langue, pour pouvoir faire quelques excursions prudentes sur le domaine du vocabulaire. Je ne suis pas infaillible et je ne prétends point imposer ma manière de voir : je remarque, je réfléchis, je propose ; et, si je me trompe, j'aurai du moins signalé un détail à observer ou un problème à résoudre : ce n'est toujours au fond qu'une question de mesure et de méthode. Julien VINSON.

A SYNOPSIS

ANALYTICAL AND QUOTATIONAL

of the 338 Forms of the Verb, used in the Epistle to the Hebrews, as found in the Baskish New Testament of Jean de Liçarrague, *printed in 1571, at La Rochelle.*

(SUITE)

DVC. 2. Ind. prés. s. 3, adr. masc., v. s. *Is, o man!*

1. 8. ..., hire thronoa secula seculacotz DUC : eta hire Resumaco screptrea DUC, çucenezco sceptrea...., ton throne est à tousiours, & le sceptre de ton royaume est vn sceptre de droiture. (Il faut lire sceptroa. En basque il n'y a pas d'*e* muet. H mit « sceptrea *duc* » parce que le Grec n'a pas de verbe. Mais pour la même raison il fallait l'imprimer ainsi aussi après « seculacotz ». L. traduit *vn* par *le*.)

DVC. 4. Ind. prés. s. 2, r. s., adr. masc., aux act. *Hast it, o man!* (See the note on the two meanings of *dituc*.)

1. 10. Eta, Hic HATSEANDANIC, Iauna, lurra FUNDATU *ukan duc*, Et toy, Seigneur, tu as fondé la terre dés le commencement,

2. 7. EGUIN *ukan duc* hura chipichiago Aingueruãc baino : gloriaz eta ohorez COROATU *ukan duc* hura, eta ORDENATU *ukan duc* hura eure escuezco obrén gaineco. Tu l'as fait vn petit moindre que les Anges, tu l'as couronné de gloire & d'honneur, & l'as constitué sur les œuures de tes mains.

DVQVEELA. 1. Ind. fut. s. 3, r. s., *la* conj., aux. act. *That he will have it.*

10. 29. Cembatez... tormenta borthitzagoa MERECITU *duqueela*, Combien pires tormens... que deseruira celuy

DVQVEEN. 1. Ind. fut. s. 3, r. s., *n* rel. nom. = *qui*, v. p., qualifié par *ecin* qui exprime l'impossibilité. (*One*) *who will* (*not be able to*) *have it.*

4. 15. ... Sacrificadore subirano gure infirmitatéz compassioneric ECIN DUQUEEN-bat, ... vn souuverain Sacrificateur qui ne puisse auoir compassion de nos infirmitez :

DVQVEENAC. 2. Ind. fut. s. 3, r. s., *n* rel. nom. décl. nom. tr., aux. act. (*nac* = *celui qui. He who will have it.*

10. 29. ..., Iaincoaren Semea oinén azpian ECARRI *ukan duqueenac*, eta alliançaco odola, ..., profanotan ESTIMATU *duqueenac* : ... celuy qui aura mis le Fils de Dieu sous les pieds, & tenu pour chose profane le sang de l'alliance,

DVQVEÇVENEAN. 1. Ind. fut. pl. 2., r. s., *n* rel. temp., décl. temp., aux. act. (*nean* = *quand.*) *When ye shàll have it.*

10. 36. ..., Iaincoareń vorondatea EGUIN *duqueçuenean...* ayans fait la volonté de Dieu, (See *deçaçuençát.*)

DVDAN. 2. I. q. *dut*, avec *da* euph. pour *t* devant *n* rel. = *que.* (*That*) *which I have.*

8. 10. ... Israeleco etchearequin EGUINEN *dudan* Allançá,... le Testament que ie feray auec la maison d'Israle

10. 16. ... hequin EGUINEN *dudan* allançá, ... l'alliance que ie leur feray (L. ne traduit pas *leur*, mais « avec eux », pour rendre πρὸς ἀυτοὺς.)

DVELA. 1. I. q. *du*, aux. act., avec *e* euph. et *la* participial. *He having*, or *while he has it.*

4. 7. ..., Dauid baithan ERRAITEN *duela* hambat demboraren buruän, ..., disant par Dauid si long temps apres, (H. mit « dem » à la fin de la ligne.)

DVELARIC. 1. I. q. *duela.* La terminaison partitive *ric* n'ajoute rien au sens de *la* qui exprime la participialité, mais sert à le distinguer de *la* conjonctif. *While he has it.*

13. 21. ..., EGUITEN *duelaric...*, faisant

DVEN. 9. I. q. *du*, avec *e* euph. et *n* rel. conj. = *que*, et rel. = *qui.* (En 3. 7., 4. 3., 5.6., la con-

jonction est régie par *beçala.*)
That, or *as he has it; which has it.*

3. 7. Halacotz Spiritu sainduác ERRAITEN *duen* beçala, Pourtant comme dit le sainct Esprit,

4. 3. ..., ERRAN *duen* beçala, ..., suyuant ce qui a esté dit, (L. traduit καθὼς ἔιρηκεν.)

5. 6. Bercetan-ere ERRAITEN *duen* beçala,
Comme aussi en autre lieu il dit,

6. 1. Bada, UTZIRIC Christez HATSE EMAITEN *duen* hitza, Parquoy delaissans la parole qui donne commencement de Christ, (Leiçarraga is wrong here. *Christez* translates « of » in the sense of « about, Christ », *de Christo*, The Greek has the possessive case τοῦ Χριστοῦ which ought to be *Christen;* and St Jerome translated it *Christi.* See *Biblia Sacra*, edited by Dr Michael Hetzenauer, Oeniponte MCMVI. I have rectified this in the edition of *Testamentu Berria* to be published in 1908, by the Trinitarian Bible Society.)

6. 7. ... vria maiz EDATEN *duen* lurrac, (H. omit cette virgule.) ... la terre qui boit souuent la pluye

6. 18. ... Iaincoac gueçurric ERRAN *duen*)
... que Dieu mente)

8. 3. ... hunec-ere DUEN cerbait cer OFFRENDA.
... que cestuy-ci aussi ait quelque chose pour offrir.

(This way of translating the last four words does not appear to be idiomatic, but an *erdarism*, *algo que ofrir*. It ought to be *offrendatzeco*, or *offrendatzecoric*, or *offrenda deçan cerbait*.)

12. 6. ..., eta RECEBITZEN *duen* haour gucia
... tout enfant qu'il aduouë.

12. 29. ... su CONSUMITZEN *duen*-bat ... vn feu consumant.

DVENA. 7. I. q. *duen*, aux. act., *n* rel. s. nom. et acc. décl. nom. intr. & acc. (*na* = *celuy qui* ou *que*.) *That which*, or *him whom he has*, *he*, *Him*, or *that which has it*.

3. 3. ... etchea EDIFICATU *duena*, (H. mit « edificatu ».)
... celuy qui a edifié la maison,

6. som. 7 *Lur fructu EKARTEN duena* ... 7 *Terre fertile* (L. translates « the earth which bears fruit ».)

6. 8. Baina elhorri eta kardu EKARTEN *duena*, Mais celle qui produit espines & chardons, (L. translates « espine & chardon », not following the Greek.)

10. 23. ... PROMETTATU *duena*) ... celuy qui l'a promis

10. 30. ... ERRAN *duena*, ... celuy qui a dit,

12. 3. ... halaco contradictionea bere buruären contra bekatoretaric SUFFRITU *ukan duena*,
... celuy qui a souffert telle contradiction des pecheurs à l'encontre de soy : (See *den*.)

12. 6. Ecen MAITE *duena* ... celuy qu'il aime,

DVENAC. 1. I. q. *duen,* v. p. *n.* rel. s. nom. act. décl. nom. act. (*nac* = *celui qui*, sujet de *ditu.*) *He who has it.*

7. 8. ... testimoniage DUENAC ... celuy ... duquel il est tesmoigné

DVENAREN. 1. I. q. *duen*, aux. act., *n* rel. s. acc. décl. poss. dét. dépendant de *gainean.* (*naren* = *of that which.*) *On*, or *of* (in the sense of *about*) *that which he has.*

2. 18. Ecen, SUFFRITU *ukan duenaren* gainean TENTATU IÇANIC, ... Car par ce qu'il a souffert en estant tenté, (H. omit les virgules.)

DVENARENÇAT. 1. I. q. *duenaren*, mais avec *n* rel. s. nom. act. et la terminaison destinative après la possessive. (*narençat* = *pour celui qui.*) *To Him who has Him.*

3. 2. ORDENATU *ukan duenarençat* ... à celuy qui l'a constitué, (τῷ ποιήσαντι αὐτόν.)

DVENAZ. 1. I. q. *duen*, aux. act. *n* rel. temp. décl. méd. dét. régi par *gueroz.* (*naz* = *depuis que.*) *Since* (*the time when*) *He has it.*

10. 15. ... : ecen aitzinetic ERRAN *duenaz* gueroz, ..., car apres auoir dit en premier lieu,

DVENEAN. 2. I. q. *duen*, aux. act. *n* rel. temp. décl. temp. (*nean* = *quand.*) *When He has it.*

1. 6. ... *bere* Seme lehen IAYOA mundura AITZINARATZEN *duenean*, ..., quand il met en auant son Fils premier nay au monde,

8. 13. Berribat ERRAITEN *duenean*, ..., En disant vn nouueau,

DVENIC. 1. I. q. *duen*, v. p., *n* rel. nom. décl. partitif indéterminé, qualifiant l'accusatif. (*nic* = *quelqu'un qui.*) *Some one who has it.*

10. 21. ... Sacrificadore handibat Iaincoaren etchearen carguâ DUENIC : ... vn grand Sacrificateur commis sur la maison de Dieu : (L. translates *some one having*, or *who has the charge.*)

DVGV. 7. Ind. prés. pl. 1., r. s., v. p. et aux. act. *We have it.*

2. 1. Halacotz BEHAR *dugu* hobequi gogoa EMAN... Pour ceste cause il nous faut prendre de plus pres garde.

2. 9. ..., IKUSTEN *dugu* ... nous voyons celuy

4. 15. ..., baina DUGU ... : ains *nous auons celuy* (H. mit *dugu*, que le texte grec n'exprime pas.)

6. 3. Eta haur EGUINEN dugu, (H. omit la virgule.) Et cela ferons-nous,

6. 11. Baina DESIR *dugu* ... Mais nous desirons

11. 3. Fedez ADITZEN *dugu* ... Par foy nous entendons

13. 10. BADUGU aldarebat ... Nous auons vn autel

DVGVLA. 5. I. q. *dugu*, avec *la* conj. et (13. 13.) participial. *That*, or *while*, *we have it.*

8. 1. ..., Halaco sacrificadore subiranobat DUGULA,

..., *que* nous auons vn tel souuerain Sacrificateur

10. 19. ..., BADUGULA libertate leku sainduetan SARTZECO Iesusen odolaz, ..., que nous auons liberté d'entrer aux lieux saincts par le sang de Iesus, (ἐν τῷ ἄιματι.)

10. 21. Eta *ba*DUGULA Sacrificadore handibat (H. mit *badugula*. V. *duenic*.) Et *que nous auons* vn grand Sacrificateur

13. 13. ... tendetaric lekora[1] haren igniominiá EKARTEN *dugula*.

... hors du camp portans son opprobre.

13. 18. ... conscientia ona DUGULA, ... que nous auons bonne conscience,

DVGVLARIC. 3. I. q. *dugula* participial, avec *ric*, partitif, qui n'ajoute rien au sens, aux. act. *While we have it.*

10. 25. ..., baina EXHORTATZEN *dugularic elkar* : [2]..., ains admonnestans *l'vn l'autre*,

12. 28. ... resumá HARTZEN *dugularic*, ... prenans le royaume

13. 18. ..., DESIRATZEN *dugularic* gauça gucietan honestqui CONVERSATZERA. ..., desirans de conuerser honnestement entre tous. (L. traduit ἐν πᾶσι, en toutes choses.)

DVGVNAZ. 1. I. q. *dugu*, v. p., *n* rel. temp. décl. méd. dét. régi par *gueroz*, comme *duenaz*.

1. Cf. *dirade* 13. 11. Là aussi, « camp » devient « tentes ».
2. Elkar is here in the singular number.

(*naz* = *depuis que.*) *Since* (*the time when*) *we have Him.*

4. 14. ... dituena DUGUNAZ gueroz, Puis donc que nous auons le

DVGVNÓC. 2. I. q. *dugu,* aux act. avec *n* rel. nom. décl. nom. pl. intransitif démonstratif, sujet de *gara.* (*nóc* = *ces nous qui.*). *These we who have it,* (i. e. *we ourselves who.*)

4. 3. ..., SINHETSI *ukan dugunoc,...* Car nous qui auons creu

6. 18. ..., RECURSA *dugunóc* ... UKAITERA :
..., nous, *di-ie,* qui auons nostre refuge à obtenir

DVGVNÇÁT. 1. Conj. prés. pl. 1., r. s. décl. dest. v. poss. *To the end that we have it.*

6. 18. ... consolatione segura DUGUNÇÁT,
Afin que ... nous ayons ferme consolation,

DVNAREN. 1. I. q. *duenaren* v. p. This termination *dun* is frequent, like *-holder* in English. It is included here because it translates ἔχουσαν and « qui a » ; which plainly shews that it is an older form of *duen*, in use before the euphonic *e* was thought necessary. *Dunaren* means « of that which has ».

11. 10. Ecen ciuitate fundament-dunaren beguira... attendoit la cité qui a fondement :

DVT. 8. Ind. prés. s. 1, r. s. aux act. *I have it.*

3. 10. ..., eta ERRAN *ukan dut*, ..., & ay dit,

3. 11. Bada cin EGUIN *ukan dut* neure hirán[1],
Pourtant i'ay iuré en mon ire,

4. 3. ..., Bada cin EGUIN *ukan dut* neure hirán[1],
..., Pourtant i'ay iuré en mon ire,

10. 7. Orduan ERRAN *ukan dut*, Huná, Adonc i'ay dit, Me voici, (L. ne traduit pas « me », mais le grec ἰδοὺ tout seul.)

10. 30. ..., nic RENDATUREN *dut*, ..., & ie le rendray, (L. traduit ἐγὼ ἀνταποδώσω, omettant &.)

11. 32. Eta cer ERRANEN *dut* guehiago ? ..., CONTATU NAHI ba*dut* Gedeonez, Et que diray-ie plus? ..., si ie vueil raconter de Gedeon,

12. 26. ..., Oraino behin nic HIGUITUREN[2] *dut* ez solament lurra, baina ceruá-ere. ..., Encore vne fois i'esmouueray non seulement la terre, mais aussi le ciel.

DVTÉ. 9. Ind. prés. pl. 3, r. s., v. poss. et aux. act. *They have it.*

3. 10. ..., Bethiere huts EGUITEN *duté* bihotzez,
..., Ils errent tousiours en leurs cœurs,

6. 16. Ecen guiçonéc berac baino handiagoz IURATZEN *duté*, eta confirmationetaco iuramendua, differencia guciaren finetan EDUQUITEN *duté*. Car les hommes iurent par plus

1. *Hiran* est un erdarisme pour *asserrean*.

2. Mat. 27. 39. *higui* signifie *hoché;* Luc. 6. 38. σεσαλευμένον (*entassé* de Calvin est moins correct) ; 6.48. *esbranlé*.

grand qu'eux : & le serment fait par confirmation, leur est la fin de tout différent.

7. 5. ..., manua BADUTÉ populuaganic hamarrenaren HARTZECO Leguearen arauez, ..., ont ordonnance de dismer le peuple selon la Loy,

11. 2. Ecen harçaz aitzinecoec testimoniage UKAN *duté*. Car par icelle les anciens ont obtenu tesmoignage.

11. 14. ..., claroqui ERACUSTEN *dute* ecen..., demonstrent qu'

11. 16. Baina orain hobeagobat DESIRATZEN *duté*, Mais ils en desirent vn meilleur,

11. 33. ..., *fedez* EGUIN *ukan duté* iustitia, (H. omit cette virgule.) ..., ont fait iustice, (Calvin follows the Greek, which does not repeat διὰ πίστεως. L. italicises it as nontextual.)

13. 17. ... : ecen hec VEILLATZEN *duté* çuen arimacgatic, ... : car ils veillent pour vos ames,

DVTELA. 2. I. q. *duté*, aux. act., avec *la* conj. = *que. That they have Him.*

6. 6. ..., IKUSSIRIC ecen Iaincoaren Semea berriz CRUCIFICATZEN *dutela* ..., eta escarniotara EMAITEN *dutela*. ..., veu qu'ils crucifient derechef le Fils de Dieu ...., & et l'exposent à opprobre.

DVTELARIC. 1. I. q. *dute*, v. p. avec *laric*[1] participial. *White they have it; they having it.*

1. The chief effect of adding *ric* to *la*, when used to give a

7. 5. ... Sacrificadoregoa DUTELARIC, ... qui reçoyuent l'office de Sacrificature,

DVTÉN. 3. I. q. *duté,* avec *n* rel. = *qui* et (10. 25.) conj. = *que* régi par *beçala* = *comme.* (*Those*) *who have it; as they have it.*

5. 9. ... hura OBEDITZEN *duten* guciéy ... à tous ceux qui luy obeissent : 10 Iaincoaz ICENDATU IÇANIC ... Estant appelé de Dieu,

10. 25. ..., batzuc costuma DUTEN beçala,
..., comme aucuns ont de coustume,

13. 15. ..., haren icena CONFESSATZEN *duten* ezpainén fructua .... le fruit des leures confessans son nom.

E. S. DODGSON.

(A suivre.)

participial sense to the verbal form, is to distinguish it readily from *la* conjunctive = *que, that.*

Essai de grammaire de la langue baguirmi

Du nom

Rien ne permettant de distinguer à priori un mot substantif d'un mot verbal ou qualificatif, il n'y a pas, à proprement parler, de nom ; nous nous servirons pourtant de ce terme pour plus de commodité.

Le nom est invariable, c'est-à-dire qu'il n'est modifié par aucune distinction de genre, de nombre ou de cas. Il n'y a donc aucune déclinaison. Le rôle du nom dans la proposition est indiqué par la place qu'il y occupe, procédé syntaxique, ou par l'adjonction de certaines particules que nous étudierons plus loin.

Genre. — Le genre s'indique en adjoignant au nom l'un des deux mots :

ǧab/a, homme (vir), mâle, ou *nê*, femme, femelle. Ex. : *ǧon/o*, enfant ; *ǧonǧab/a*, fils ; *ǧonnê*, fille.

Nombre. — Le pluriel se forme en suffixant au nom la particule *ge :*

deb/e, personne, individu ; *debge*, personnes, gens.

sinda, cheval ; *sindage*, chevaux.

Un seul mot présente une modification du radical en passant du singulier au pluriel, c'est *ǧon/o*, qui fait au pluriel *ǧange*.

Lorsqu'un pronom est suffixé au nom, c'est à ce pronom qu'est suffixée la particule *ge*.

Ex. : *bisimge*, mes chiens, ou emphatiquement : *bisamagena*.

Le pluriel est surtout un collectif. Quand il s'agit d'un nombre déterminé, le nom peut prendre le suffixe du pluriel ou ne pas le prendre.

Ex. : ils sont partis 4 hommes, se dira : *d'abga deb so*, aussi bien que : *d'abga debge so*.

Les noms d'unités de mesure sont toujours invariables.

Ex. : *lua sab*, deux ans ;
n'on sa so, 4 mesures de mil ;
n'on sage so, serait compris : 4 calebasses à mesurer le mil.

Du verbe

Les verbes se divisent en deux catégories :

La première comprend environ les deux tiers des verbes notés. Ce sont des mots commençant tous par une consonne, mais que rien ne distingue à priori des mots substantifs ou qualificatifs. Ils restent toujours invariables et les temps ne sont indiqués que par la forme du pronom personnel sujet, quand le sujet est un pronom, par le sens du discours ou par des particules auxiliaires quand le pronom n'est pas exprimé ; ils n'ont donc pas de conjugaison.

La deuxième catégorie comprend le tiers environ des verbes notés. Ils commencent tous par *k* (*gugo*

est la seule exception), et présentent cette particularité remarquable de perdre, à l'aoriste et à l'impératif, soit le *k* initial pour ceux où l'accent porte sur la première syllabe, et quelques verbes avec accent sur la finale :

Ex. : *kab/e*, marcher ; *ab/e*, marche ;

soit la première syllabe tout entière, pour ceux où l'accent porte sur la finale, sauf quelques exceptions :

Ex. : *kisa*, manger ; *sa*, mange.

Ces verbes sont donc les seuls à avoir une conjugaison, encore est-elle fort rudimentaire puisqu'ils ne se présentent que sous deux formes que nous appellerons « complète » et « incomplète ».

C'est parce que ces verbes sont mieux caractérisés par leur forme complète que nous disons qu'ils « perdent » le *k* initial ou la première syllabe à l'aoriste et à l'impératif. Il est en effet probable que la racine véritable est la forme incomplète et que l'étude des idiomes voisins du baguirmien montrerait comment ces racines ont acquis un préfixe à certains temps.

PRÉSENT

Ce temps, qu'on pourrait appeler « présent absolu », exprime que l'action est en cours d'accomplissement.

Il se forme à l'aide du verbe *et/u*, qui se présente sous la forme d'un verbe de la 2e catégorie à l'aoriste et sert ici d'auxiliaire. On lui préfixe le pronom personnel (forme *c*) et on le fait suivre du verbe.

Ex. : 1e p. s. *met kab/e*, je suis (en train de) marcher.
2e p. s. *et kab/e*
3e p. s. *net kab/e*
1e p. p. *d'et kab/e* ou *d'et kabki*
2e p. p. *et kabki*
3e p. p. *d'et kab/e*

Observations. — Le pronom ne s'exprime pas aux 2es p. s. ou p.

Ex. : *et tad di/a ?* qu'es-tu (en train de) faire ?
et tadki di/a ? qu'êtes vous, etc. ?

Le pronom ne serait exprimé que pour attirer plus sûrement l'attention : *i et tad di/a ?* toi, qu'es... ?

L'élément *ki* est toujours suffixé au verbe, à la 2e p. p., à tous les temps. Il peut être employé à la 1re p. p. ponr mieux la différencier de la 3e p. p.

Si la 1re p. s. du pronom personnel régime est suffixée au verbe, l'*i* du suffixe *ki* s'élide et est remplacé par la voyelle de liaison *u*.

Ex. : *et tadkum di/a ?* que me faites-vous ?

Quand le sujet est un nom, le pronom n'est pas exprimé.

Ex. : *morgom et kide*, la tornade vient.

FUTUR

Ce temps s'obtient en faisant précéder le verbe, sous sa forme complète pour ceux de la 2e catégorie, du pronom personnel indépendant (forme *b*).

Ex. : de *tad/a*, faire 1e p. s. *ma tad/a*
2e p. s. *ka tad/a*
3e p. s. *ne tad/a*
1e p. p. *d'e tad/a* ou *d'e tadki*
2e p. p. *ka tadki*
3e p. p. *d'e tad/a*

Ce temps rend notre futur et peut être nuancé par diverses particules dont nous parlerons plus loin.

Il rend également notre présent, pour le cas d'actions habituelles.

Ex. : *d'e kisa debge*, ils mangent habituellement des hommes.

Pour exprimer le futur, il faudrait ajouter, pour préciser le sens, une notion de temps.

Ex. : Bientôt, ils mangeront des hommes, *ḇas bùra, d'e kisa debge.*

De la particule *ka*. — La particule *ka* est toujours employée, à ce temps, aux 2es p. s. et p. ; elle tient la place du pronom, mais n'en est cependant pas un.

« Tu feras toi-même », se dit :

2e p. s. : *i mala ka tad/a* ou *i deng ka tada ;*

2e p. p. : *se mala ka tadki* ou *se denge ka tadki*, et non *ka mala ka tad/a*, etc., comme cela aurait vraisemblablement lieu si *ka* était un pronom personnel.

En outre, *ka* est également employé aux 3es p. quand il s'agit d'exprimer la certitude que l'on a que l'action s'accomplira :

ne ka tad/a, il fera certainement ;

ǧab eṇâ ka koť'o, cet homme va sûrement tomber.

Nous donnons d'autre part de nombreux exemples de l'emploi de l'élément *ka* à la 3e personne. Ce n'est donc pas un pronom.

Cette particule, qui s'emploie toujours à la 2e p. au futur, et à la 3e p. quand on veut exprimer une certitude, ne s'emploie dans aucun cas à la 1re p.

— Les diverses observations faites à propos du Présent s'appliquent au Futur.

AORISTE

Ce temps se forme en préfixant au verbe le pronom personnel (forme *c*) ainsi que nous l'avons vu, au Présent, préfixé à l'auxiliaire *et*.

Les verbes de la 2e catégorie sont, à l'aoriste, sous leur forme incomplète.

Ce temps rend notre imparfait et notre parfait, il peut être nuancé par des particules dont nous parlerons plus loin.

Il rend aussi notre présent quand le verbe exprime un état.

Ex. : *ma mgey/o,* j'aime, je veux.

C'est pour cela que, dans la construction du présent, l'auxiliaire *et/u*, qui correspond au présent de notre verbe *être,* s'emploie à l'aoriste.

IMPÉRATIE

Nous donnons comme exemples deux verbes de la 2e catégorie :

Kab/e, aller, marcher:	*Kisa*, manger:
Imp. 2e p. s., *ab/e.*	*sa*
1e p. p., *d'abki*	*d'esaki*
2e p. p., *abki*	*saki*

Quand deux impératifs se suivent, le second peut être seul à porter le suffixe *ki*.

Ex. : Allez manger, *absaki* ou *abki saki*.

INFINITIF

Les verbes de la 2e catégorie sont, à ce temps, sous leur forme complète.

Ex. : Je veux manger, *ma mge kisa*.

Après un impératif, notre infinitif se rend par l'impératif.

Ex. : Va manger, *ab sa :* va mange.

De la voix négative et de la négation

La voix négative se forme à l'aide du mot *eli*, lequel se place à la fin de la phrase, de sorte que c'est seulement à la fin d'une proposition qu'on sait qu'elle est négative.

Ex. : *ka d'ok sinda na se kèla eṇâ eli*, tu n'attacheras pas le cheval avec cette corde.

Eli sert à exprimer la négation dans tous les cas.

Ex. : *ma eli*, ce n'est pas moi ; *eṇâ pusa eli*, ceci n'est pas beau ; *eṇâ kud'eli*, ceci n'est pas une case.

Il n'y a agglutination intime que dans un seul cas : *ǧèlali*, « mauvais », par opposition à *ǧèla*, « bon ».

L'absence complète de quelque chose se rend par *gotô :*

Sokon'in gotô, il n'a aucune pudeur.

Man et le ? y a-t-il de l'eau ? — Rép. : *et/u*, (est) il

y en a, ou : *gotò*, il n'y en a pas ; *ğas kede kaw gotò*, il n'y a absolument rien.

Quand on veut exprimer que l'action ne doit plus être faite, ou ne sera plus faite à l'avenir, on remplace *eli* par *dali* :

ma tad kes eli, je ne ferai pas (de chose) mauvaise ; *ma tad kes dali*, je ne ferai plus...

Notre négation « non » se rend, soit par une proposition négative avec *eli* ou *dali*, soit, si c'est un refus, par « je refuse », ou par *gotò* s'il s'agit d'exprimer la non-existence de quelque chose.

Ex. : As-tu compris ? *woga le ?* — Rép. : Oui, *awa;* non, *mwo eli.* — Si c'est un refus : *ma mḇat/e*, ou simplement : *ḇat/e*, je refuse.

Sindam dega le ? mon cheval est-il venu ? — Rép. : *de eli*, il n'est pas venu, ou : *gotò*, il n'est pas.

Des particules adverbiales

Ces particules, que nous allons passer en revue, peuvent s'accoler au verbe, elles n'en modifient jamais la forme, pas plus qu'elles ne sont elles-mêmes modifiées par lui : il peut y avoir juxtaposition, il n'y a jamais agglutination intime.

1° *d'o.* — Cette particule se suffixe au verbe ou au pronom personnel qui lui est suffixé ; elle indique répétition et peut s'employer à tous les temps :

ma tadd'o ğas eṇâ, je referai cette chose.

d'o est également employé quand l'action doit affecter celui qui parle ; il a alors un simple rôle

réflexif qui ne modifie pas le sens et n'implique pas répétition :

tadkumd'o, faites-moi ;

donne-moi, peut se dire : *adum/a*,

mais se dit plus correctement : *adümd'ò*.

d'o s'adoucit en effet parfois en *d'ó* qu'il ne faut pas confondre avec le pronom personnel *d'e*.

2° *ga*. — Cette particule indique que l'action est entièrement terminée ; elle se place après les régimes ; elle ne peut s'employer, par suite de sa définition même, qu'à l'aoriste et à la voix affirmative : *ma mtad t'idana ga*, j'ai fait le travail (complètement) ;
ma mwalap nê eṇâ, j'aime cette femme ;
ma mwalap nê eṇâ ga, j'ai aimé cette femme ;
ma mṣa ga, j'ai mangé (complètement).

3° *ta*. — Cette particule indique que l'action va ou doit être accomplie immédiatement ou qu'elle vient de l'être à l'instant ; elle se place après les régimes s'ils sont exprimés :

Ex. : *abki ta*, allez-vous-en de suite ;
ma kabbê ta, je vais rentrer chez moi tout de suite ;
ma mtad ta, je viens de faire à l'instant.

Pour indiquer qu'un état est constant, on peut employer le présent suivi de *ta* :

but et nô ta, (celui qui est) sans famille est constamment en train de pleurer.

4° *pata*. — Cette particule se place après les régimes. Employé avec le futur, *pata* indique, soit que l'action n'est pas achevée, soit qu'elle doit être faite avant une autre :

ma tad pata veut dire que ce que j'ai à faire n'est pas encore terminé : « J'ai encore à faire ».

ma kabbê pata, j'irai d'abord chez moi.

A la voix négative, *pata* indique que l'action ne s'accomplira pas encore ; il se place après *eli*.

Ex. : *ma kab eli pata*, je ne partirai pas encore.

La forme *ma tad tad pata* indique que l'action n'est pas encore commencée.

Ex. : *ma tad ḡas eṇa tad pata*, (pour ce qui est de) faire ceci, j'ai encore à le faire. .

De même, *et pata* veut dire qu'il n'est pas encore temps.

Ex. : *lokte kisa et pata*, il n'est pas encore temps de manger. (Le moment de manger est encore [à venir]).

Avec l'aoriste, *pata* ne peut s'employer qu'à la voix négative ; l'auxiliaire *et* fait donc exception.

Ex. : *mab eli pata*, je n'ai pas encore été.

Mais on laisse ainsi entendre que si l'action n'a pas encore été accomplie, elle le sera plus tard.

Avec l'impératif, *pata* indique que l'action doit s'accomplir avant toute autre :

de pata, viens d'abord, avant toute chose ;

dar pata, arrête d'abord, halte !

De l'emploi simultané de ces particules

On peut exprimer d'autres nuances en combinant entre elles ces particules.

Employées simultanément elles occupent les positions relatives suivantes :

d'o — ga ou *eli — pata — ta.*

Ex. : *ma mtadd'o ga*, j'ai refait complètement ;
mabd'o ga, je suis retourné (et revenu) ;
ma mtad d'o gata, je viens à l'instant de refaire... et j'ai achevé ;
ma tad d'o patata, je vais d'abord refaire tout de suite.

Les régimes doivent toujours, ainsi que nous l'avons dit à propos de chacune de ces particules, suivre *d'o* et précéder les autres.

De quelques intensifs

Kaw. — Placé après un mot, *kaw* marque insistance sur ce mot, donne plus de force à l'expression.

Ex. : *ne kaw ne Ƀang kaw ǥal bèin'ki* veut dire *avec force :* il est le maître dans sa case ;
lawumge ma mdikay eṇâ, ka tokko kowin' kaw le ? Ces paroles que je t'ai dites, peux-tu les comprendre complètement ?

nāng/e. — Pris avec son sens plein, veut dire « terre, pays » ; a également le sens vide de « par terre » ; *nāng/e* est aussi employé comme intensif dans certains cas.

Avec *kit/i*, « relaxer », il donne l'expression :

kit nê nāng/e, lâcher une femme complètement, la répudier, s'en séparer définitivement.

Avec *kodło* « ôter » et *kîa* « couteau », nous avons la curieuse expression suivante :

kod kîa debge nāngłe, divorcer des gens (des époux) en justice.

korło. — « Brousse, fatigue, fatiguer, être fatigué », à sens plein ; est également très employé comme intensif et donne par ex. :

tat' ḡas korło, casser quelque chose complètement ;
kig ḡas korło, perdre quelque chose complètement ;
tur deb korło, chasser quelqu'un au loin, etc., etc.

bûra. — Sens plein ; « filet, senne ». S'emploie également pour indiquer continuité de l'action :

d'ab bûra, bûra, bûra... morga, nous avons marché, marché..., je suis fatigué.

Remarque

Tous les verbes baguirmiens ne peuvent pas s'employer au présent.

Ainsi, pour exprimer que l'on craint habituellement le lion, on dira : *ma bol tobio.*

Pour exprimer que l'on craint actuellement les lions qui sont ou peuvent être dans le voisinage, on dira, non pas *met bol tobio*, mais *ma mbol tobio.* Une fois le danger et la crainte passés, on dira :

ma mbol tobio ga, j'ai eu peur du lion.

bolło exprime donc un état moral de crainte, et il est conforme aux règles de la langue d'indiquer par l'emploi de l'aoriste que cet état est acquis.

Notons d'ailleurs que *bolło* veut également dire « peur, crainte ». Mais les mêmes observations

peuvent se faire du verbe *gey/o*, qui ne peut être pris substantivement, et que nous rendrons par les verbes « aimer, vouloir, désirer », qui n'en sont pas des équivalents exacts :

ma mgey/o, j'aime, etc.

Les verbes de cette catégorie sont indiqués dans les vocabulaires par des exemples.

Citons ici deux verbes dignes de remarque :

1° *ḏek/e*, qui exprime une idée de possibilité, de devenir.

Ex. : *lawse an tebre na ka ḏek d'ire bale*, vos paroles d'hier se trouveront vraies sans doute.

lawse an tebre na ḏek d'ire ga, vos paroles d'hier se sont trouvées vraies.

ka ḏek/e, il y a possibilité.

ḏ'aniki ḏekumd'ó eli, aujourd'hui il ne m'a pas été possible.

ḏ'aniki ḏekumd'o, aujourd'hui il m'a été possible.

2° *tokko* qui veut dire « pouvoir » ou « être possible » et peut s'employer de deux façons différentes :

ka tokko kuwo lawumna kaw le ?

tokkoy ka kuwo lawumna kaw le ?

Peux-tu ou t'est-il possible d'entendre complètement mes paroles ?

Commandant H. Gaden.

(A suivre)

LES MOTS

ARABES ET HISPANO-MORISQUES

DU « DON QUICHOTTE »

(Suite)

(14-16) Zalema (Zalamería, Zalamele)

« *Y en señal que lo agradecíamos, hicímos* zalemas *á uso de Moros, inclinando la cabeza, doblando el cuerpo y poniendo los brazos sobre el pecho* » (1re pie, XL). « Et en signe de reconnaissance, nous fîmes des *salamalecs* à la manière des Mores, en inclinant la tête, pliant le corps et croisant les bras sur la poitrine[1]. »

ZALEMA ou ZALAMA en castillan, SALEMA en portugais « révérence, salutation » est l'arabe SALÂMA « salut » (Cf. Dozy et Eguilaz). Le vocabulaire espagnol contient en outre les expressions ZALAMELE et ZALAMERÍA. La première est la transcription apocopée de la formule de salutation usitée entre musulmans: *Es-Salâm 'aleikoum* « Le Salut soit sur vous ! » à quoi l'on est tenu de répondre : *Ou aleikoumou s-Salâm*, et par surcroît : *ou Barakatou 'llâh* « Sur

1. Cf. « *Tomóla la mujer, y haciendo mil* zalemas *á todos...* » (2e pie, XLVI).

vous aussi le Salut et la bénédiction de Dieu ! » Car le Coran dit : « Si quelqu'un vous salue, rendez-lui le salut plus honnête encore, ou au moins égal ; Dieu compte tout » (IV, 88)[1]. — L'expression *hacer zalamerías* « faire de grands saluts » correspond à la nôtre « faire des salamalecs, des politesses exagérées » (V. Scarron, *Virgile travesti*, I); toutefois, l'espagnol a fini par prendre le sens de « flatter, cajoler, flagorner, faire des courbettes » et même (V. Hiér. Victor) « faire des simagrées », comme nous disons, par allusion au salut des Orientaux : « faire des mômeries », c'est-à-dire des Mahomeries.

Il n'y a guère plus de soixante ans que la façon de saluer décrite par Cervantès est passée de mode en Islâm. Elle est très fidèlement représentée dans une estampe qui est un peu antérieure à 1826, et qui a été reproduite dans la *Turquie* de Jouannin (Paris, 1840, pl. 61). C'est encore, non moins exactement, le *niyâz* exigé des hommes de troupes à l'époque de Soliman le Magnifique, dont parle Djévad-Bey dans son *Etat militaire ottoman*[2]. Les formalités du salut tel qu'il est pratiqué aujourd'hui en Orient, sont rapportées en détail par Lane dans ses *Modern Egyptians* (I, p. 250 sqq.) dont la première édition date de 1835.

1. Cf. Coran, XIV, 61. C'est par la formule *Es-Salâm 'aleikoum* que les vrais croyants seront accueillis en paradis par les anges (Ibid., VII, 44; XIII, 24, etc.); aussi est-elle réservée aux seuls musulmans. V. Hughes, *Dictionary of Islâm*, London 1885, aux art. *Prayer*, *Salâm*, *Salutation*.

2. Traduit du turc en français par G. Macridès, Paris 1882, avec atlas, p. 70.

(17-21) Alfiler, Mohino (Fiel, Mohino, Albardon)

« *Pero lo que él no pudo sufrir fué el punzamiento de los* alfileres, *y asi se levantó de la silla al parecer* mohino » (2e pie, LXIX). « Mais ce qu'il ne put supporter, ce fut le picotement des *épingles;* aussi se leva-t-il de sa chaise avec un air *courroucé*[1]. »

Alfiler ou Alfilel en castillan, Alfinete en galicien et en portugais, Hilil en valencien, Alhiel dans le dictionnaire de Nebrija, représentent l'arabe al-Khilâl, que Freytag traduit par « *acus* », Kazimirsky et Marcel par « épingle ». Dans P. de Alcalá « Alfilel = *Khilil* et *Akhila* »; dans R. Martin « *Khilâl* = *spina* ». En réalité, une aiguille se dit communément *Ibrâ* (Cf. le Glossaire anonyme de Leyde : « *acus* = *Ibrâ*, *Nokhâl*, *Nochâra* »).

Il faut ajouter que l'aiguille d'une balance, l'axe d'une romaine, en arabe *Khilâl*, est en espagnol « Fiel ». C'est encore le même mot, à comparer avec « Alhiel ». Cependant Alcalá traduit « Fiel de la balanza » par *Licín* (*Lisân* = langue), ce qui est tout aussi exact. A une certaine époque « Fiel » signifia même « contrôleur des poids et mesures », un paronyme de l'espagnol « Fiel » qui est le latin *fidelis*, presque un jeu de mots.

L'Académie fait venir l'adjectif Mohino de l'arabe *Mowâhin* qui ne peut être qu'un participe présent

1. Cf. « *A lo que Sancho respondió algo* mohino... » (2e pie, XIII). « *Pegóseme la voz á la garganta, quedé* mohina *en todo extremo* » (Ib. XL).

de la IIIe forme du verbe *Wahina* « concevoir de la haine ». Mais cette forme est réfléchie et, de plus, le sens de *Wahina* ne répond pas à celui de MOHINO.

On lit dans Fr. Cañes : « MOHINO, enojado ó enfadado contra alguno (irrité, en colère contre quelqu'un) = *Maghboûn* ». C'est une faute pour *Maḥboûn*. La racine ḤBN fournit le mot *Moḥba'in* « enflammé de colère », d'où pourrait sortir le mot espagnol, la seconde syllabe étant de nature à se syncoper sans effort dans un mot de ce genre.

La véritable étymologie de MOHINO se trouve dans le Glossaire anonyme au mot *irritus* qui est traduit par *Mohân*, terme évidemment emprunté à la langue vulgaire, puisqu'il n'est pas mentionné par les Qamoûs arabes, mais qui nous met sur la voie. En effet, le participe passif *Mou'han* de la IVe f. du verbe *'Ahina* dont le sens est « se fâcher, se mettre en colère », vulg. *Mohen,* répond complètement à MOHINO « fâché, mis en colère », pour la forme comme pour le fond. De l'adjectif s'est formé le verbe *amohinarse* que l'on rencontre dans ce passage du *Don Quichotte :* « Amohinábase *el perro, y dando ladrillos y aullidos no paraba en tres calles* » (Prologue de la 2e pie). « Le chien *montrait les dents* et, poussant des aboiements et des hurlements, courait trois rues sans s'arrêter. » Ce sens est pour ainsi dire corroboré par l'explication que Cobarruvias donne du mot MOHINO : « Celui qui s'irrite facilement, tandis que se gonflent ses narines, lesquelles sont la partie qui s'altère le plus, quand on est pris de colère. » Ce plaisant argument *ad hominem* est suivi d'une étymologie dénuée d'intérêt.

Le mot manque dans Dozy, et Eguilaz se contente d'enregistrer l'étymologie académique.

Mais MOHINO a encore un autre sens, bien différent du précédent, celui de « mulet né d'un cheval et d'une ânesse », c'est-à-dire un bardot. On pourrait croire à première vue, et à l'exemple du même Cobarruvias, que MOHINO « bardot » et MOHINO « irrité » tirent leur origine du même vocable arabe, le mulet étant bien connu pour son humeur difficile. Il n'en est rien. Cet animal a une autre tare tout aussi peu ignorée : il n'engendre pas ou, du moins, lors même qu'il engendre, il ne peut faire race (V. Buffon, *Quadrupèdes*). C'est bien là le sens du mot arabe MAHÎN, qui ne signifie pas seulement « méprisé, vil comme n'étant pas de race », mais aussi « étalon incapable de féconder », *infecundus admissarius*, dit Freytag. Soit par assimilation paronymique avec MOHINO = *Mohen*, soit à cause de l'aspirée, la première syllabe de MAHÎN a été prononcée avec le *ḍamma* (*o*) au lieu du *fatḥa* (*a*). Le changement de *ma* (et *mi*) en *mo*, que Dozy attribue non aux Espagnols, mais aux Mores eux-mêmes, était un métaplasme fréquent (Cf. *Glos*, p. 183-4), mais qui n'affectait pas uniquement, quoi qu'en dise encore Dozy, les noms d'instrument, de vase et de lieu[1].

On lit dans Alcalá : « Mohino, animal = *Edhem.* »

Ce mot (litt. *Adham*) signifie « cheval bai-brun,

1. En effet, *al-Mazwâr* a donné « Almoçabel » (chef de police), *al-Madhoûn* « Almodon » (fleur de farine), *Dâr al-Maʿoûna* « Almoina » (asile, hospice), etc.

mulet noir, étalon » (Dozy, *Suppl. aux Dict. arabes*). La racine DHM qui a le sens de « assaillir à l'improviste » (Ie forme), « saillir la femelle » (Ve forme), « être noir » (IXe forme), est à comparer avec ses congénères DḤM, DʿAM et DḤW « pousser violemment en frappant par derrière, assaillir, violenter » et, pour la couleur, avec DKhN et DKhKh. On ne voit pas bien comment MOHINO pourrait sortir de *Dahama* ou d'une racine approchante.

Adham ne se trouve pas chez R. Martin; mais « bardot », s. v. l. « *burdo, -onis* », y est rendu par le terme hybride *Finnich* qui n'est autre que le latin *hinnus* ou le grec ἵννος[1], dont on ne peut davantage songer à faire venir MOHINO, comme l'insinue Cobarruvias. Comment, en effet, expliquer une prosthèse telle que *mo* devant *hinnus* ? Sous ce rapport, les assertions de Dozy (*Glos.*, p. 316) sont complètement erronées : les Espagnols n'ont jamais préfixé cette syllabe là où elle n'avait rien à faire[2]. *Finnich* est évidemment un vocable mozarabe usité en Catalogne, qui ne figure pas toutefois dans l'ouvrage de Simonet.

Quant à l'anonyme du *Glossarium latino-arabicum*,

1. Cf. Pline le Naturaliste : « Equo et asinâ genitos mares hinnulos antiqui vocabant, contraque mulos, quos asini et equæ generant » (VIII, 44).

2. Dozy cite quatre exemples : MOHARRA (fer de lance) qui ne vient pas de *Ḥarba*, mais de *Mikhrâṣ ;* MOHEDA (forêt pleine de broussailles et de halliers) qui ne vient pas de *Gheiḍa*, mais de *Arḍ Moʿdèha*. Pour MORSEQUI et MOGANGAS, le lecteur les trouvera identifiés un peu plus loin, aux articles BORCEGUI et BOGIGANGA.

il traduit *burdo* par *Birḍaun* qui, d'après les dictionnaires arabes, signifie « bête de somme au corps lourd et *au pas lent;* cheval qui n'est pas de race ». Cf. R. Martin : « Rocinus (rosse, roussin) = *Barḍaun, Zâmil* »; Alcalá : « Haca (bidet), pequeño cavallo = *al bardéun* ». Ici encore le mot arabe est emprunté au latin; il nous montre même que *burdo* se rattache non à la racine BAP (idée de pesanteur), mais à BPAΔ (idée de lenteur)[1]. *Burdo* serait donc entré dans l'espagnol par la voie détournée de l'arabe qui donna à cette langue *Albardon* « bête de somme, cheval ou mulet de bât. (Cf. Hiér. Victor : « mulo, cavallo albardon », et Alcalá : « Albardon = *Zimil* » et « Acemila = *Bagal* (mulet) ».)

Mohino, dans le sens exclusif de « bardot » et de « muleton incapable de faire race », qui est exactement celui de l'arabe Mahîn, a pour synonyme en espagnol *Burdésano,* représentant le latin *burdo asinœ;* c'est un mot de l'ancienne langue aujourd'hui désuet.

(22) Badulaque

« *Pero esotros* badulaques *y enredos y revoltillos, no se me acuerda ni acordará mas dellos que de las nubes de antaño* » (2e pie, XLIII). « Mais ces autres *billevesées*, complications et embrouillaminis, je ne m'en souviens plus et ne m'en souviendrai pas plus que des nuages de l'année dernière. »

1. Comp. l'hébreu *Pèrèd* « mulet » que l'on assimile à tort à *veredus (veho, rheda ?)* « cheval de poste ou de voyage », all. *Pferd*, ar. *Bérîd.*

Badulaque manque chez Eguilaz, Dozy, Alcalá. C'est l'arabe Badlakha « paroles sans effet », d'une racine quadrilitère qui signifie « promettre ou menacer sans exécuter » et qui a formé un autre substantif : *Biḍlakh* « hâbleur ». Le mot est passé en turc où il est prononcé *Bezlèh* avec le sens de « facétie, plaisanterie ».

Badulaque a en espagnol trois acceptions différentes : « 1° billevesée, bagatelle, 2° niais, 3° ragoût de viande coupée menu ou potage épais ». Cobarruvias, qui ne mentionne que ce dernier sens, tire le mot de l'hébreu BDL « diviser ». Badulaque a pour synonyme *Chanfaina* qui, chose curieuse, réunit également les trois acceptions. Ces deux mots sont hors d'usage. Cervantès emploie ici le premier pour le grotesque qui en émane.

(23-24) Alcurnia (Alcalá)

« *No hay duda en eso que yo he visto á muchos tomar el apellido y* alcurnia *del lugar donde nacieron, llamandose* Pedro de Alcalá, *Juan de Ubeda y Diego de Valladolid* » (1re partie, XXIX). « J'ai vu beaucoup de gens, ceci ne fait pas de doute, prendre leur nom et leur surnom[1] du lieu de leur naissance, s'appelant *Peḍro de Alcalá*... etc. »

L'arabe al-Kounya « surnom ; nom de famille composé avec les mots *Aboû* = père, *Ibn* = fils, etc.[2] »

1. Viardot traduit par : « leur nom de famille et de terre ».

2. V. Seybold, *Ibn al-Aṯir's Kunja-Wörterbuch Kiṯâb el-Maraṣṣa'* (Weimar, 1896), et *Kitâb el-Moustaṭraf*, ch. *Aṯir* XLIX, t. II, p. 21 de la traduction.

est devenu en castillan ALCUÑA, ALCUÑO avec une terminaison masculine, ce qui se rencontre rarement, ALCUNA, ALCURNÍA avec l'épenthèse d'un *r* soi-disant euphonique ; en valencien ALCUNYA qui est calqué sur l'original ; en galicien ALCUME, en portugais ALCUNHA et ALCOINA (cf. Eguilaz. *Glos.* et *Notas*).

Chez Alcalá, *Cunía* traduit « nombre tomado del padre » et « renombre de linaje » ; chez R. Martin « *cognomen* ». L'Académie explique ainsi le sens de l'hispano-morisque ALCUÑA : « L'extraction, la ligne ascendante de la famille, le lignage, l'exploit qui a donné lieu au nom, le surnom qui rappelle quelque haut fait. »

Dozy a fait justice de l'étymologie proposée par Diez qui n'a pas craint, en dépit de toute vraisemblance, de tirer ce mot du gothique *Kuni* « genus » au datif *Kunja*.

Dozy constate que le Dictionnaire de l'Académie ne mentionne pas ALCUÑO ; mais il semble ignorer, lui, l'existence du terme employé par Cervantès, remarquable pourtant en ce qu'il est d'une espèce assez rare parmi les mots de son espèce ; l'épenthèse de l'*r* est, en effet, beaucoup moins fréquente que celle de *d*, *l* et *n* dans les mots arabes passés en espagnol. *Cuatrin* pour *Qaṭa'y* (piécette de monnaie), *Alferce* pour *al-Fâs* (bêche, hoyau), *Alforza* pour *al-Ḥozza* (pli, ourlet) composent la liste très courte, mais à peu près complète, des exemples de ce genre d'euphonie. Il en est autrement en portugais, où le matériel des mots importés s'altère de la façon la

plus arbitraire, surtout lorsqu'ils proviennent de l'arabe par la voie de l'espagnol[1].

Ce n'est pas tout à fait à l'aventure, il est permis de le croire, que Cervantès cite dans ce passage le nom de Pedro de Alcalá, dont les excellents manuels continuaient alors à faire autorité. Cobarruvias, qui travaillait à son *Tesoro*, y puisait ses meilleures références; les moines convertisseurs en faisaient encore leurs livres de chevet, et Cervantès lui-même dut plus d'une fois y avoir recours pendant ses cinq années de captivité au rivage du More. On ne sait rien sur l'auteur du *Vocabulista in Aravigo*, pas même de quelle ALCALÁ[2] il est originaire. Les quatre localités de ce nom les plus connues sont A. la Real, A. del Rio, A. de Guadaira, enfin Alcalá de Henares *(Complutum Tarraconense)* qui, précisément, vit naître Cervantès.

P. de Lagarde présume que c'est également la patrie du bon Père, sans toutefois nous dire sur quoi il base ses présomptions[3].

1. Cf. Sousa, *Vestigios da lingoa Arabica em Portugal*, Lisboa 1789, réimp. en 1830. La même loi a réglé la transformation de mots latins en mots français : *encre*, *trésor*, *chanvre*, *fronde*, *rustre*, *perdrix*, etc.

2. Arabe *al-Qala'a* = château, citadelle; Calatayud = Qala'at Ayyoûb, Calatrava = Qala'at *Oretum*.

3. « Etsi Compluti natum bonum et optime de nobis meritum monachum credam, ausus non sum Petrum Complutensem vocare, sed Petrum Hispanum dixi. » P. de Lagarde. Préface de son édition du *Vocabulista*.

(25-28) Agareno, Lelili (Filali, Lilaila)

« *Cerca casi sonaban las voces de los combatientes, lejos se reiteraban los* lelilies agarenos » (2e pie, XXXIV). « Tout près résonnaient les cris des combattants ; au loin, les *lelili agarènes* ne cessaient de se faire entendre[1]. »

« *Luego se oyeron infinitos* lelilies *al uso de Moros, cuando entran en las batallas* » (Ibidem). « On entendit bientôt d'interminables *lelili,* comme en usent les Mores lorsqu'ils engagent les combats. »

AGARENO est l'arabe HÂDJARY ou, à l'égyptienne, HÂGARY, c'est-à-dire issu de *Hâdjar*, autrement dit Agar, la servante d'Abraham et la mère d'Ismaël, dont la touchante légende aurait eu pour théâtre le site actuellement occupé par le temple de la Mekke. C'est pourquoi le moyen âge appelait « Agaréniens » et « Ismaélites » les Arabes d'Arabie. « Et par la forest umbrageuse et déserte, descouvrit plusieurs vieux temples ruinés... avec inscriptions et épitaphes divers, les uns en lettres hiéroglyphicques, les autres en langue *Arabicque agarène*, etc[2]. » (Livre IV, ch. 25 du *Pantagruel.*) Les Byzantins allaient plus loin : ils désignaient sous la dénomination de *fils d'Agar,* non-

1. Cf. « *Destruyendo y matando los* agarenos *escuadrones* » (2e pie, LVIII).

2. On distingua longtemps les Arabes en Mores, Tagarins, Mudejares, Sarrasins, Agarènes, etc. Mais les commentateurs modernes de Rabelais, mal informés autant que mal avisés, après avoir fait maintes conjectures au sujet de ces deux mots, ont imaginé en fin de compte de les séparer par une virgule. V. l'éd. in-12 de Burgaud des Marets, II, p. 152, note.

seulement tous les Arabes, mais encore les Turcs, de même que le terme qui prévalait en France au XVIIe siècle pour désigner tous les musulmans sans exception, était *More*[1].

Quant au mot LELILI, il est facile de se rendre compte que c'est la profession de foi musulmane. *Lâ Ilâha ill'Allâh* « il n'y a d'autre dieu qu'Allâh », dont les syllabes redondantes, toujours prononcées avec une religieuse emphase, se sont contractées dans le parler castillan, catalan et majorcain en LELILI (*lelilies* au pluriel), encore abrégé en LELI dans la *Crónica general* (f° 204). La tendance à l'*imâla*, une sorte d'iotacisme propre aux Arabes d'Espagne, est ici manifeste. L'acte qui consiste à proclamer l'unité d'Allâh, cette profession de foi elle-même sont désignés en arabe par un seul mot : *Tahlîl*, qui appartient à la racine HLL, et dont le sens primitif est « allégresse ». Ceux de « acclamation, levée de boucliers, attaque avec éclat » sont relativement modernes; on les trouve chez Bocthor. Au sens religieux du mot, *Tahlîl* est à comparer avec l'hébreu *hillel* « louer », dans l'expression consacrée par les traductions latines des Psaumes : *Alleluia* (*haleloû-Yah*) « louez Dieu »).

Il existe dans l'ancien castillan un mot dont la vague similitude avec LELILI et dont la triple signifi-

1. Cf. Krause, *Die Byzantiner des Mittelalters* (Halle 1869, p. 381). Le P. Raphael du Mans, *Estat de la Perse* (éd. Schéfer, p. 94 et 184) : « Quiconque des chrétiens se fera More... »

cation se rapportant à trois termes arabes bien distincts, également issus de la racine HLL, ont été matière à confusion. C'est LILAILA, en quoi Dozy (*Glos.*, p. 268 et 297) voit un doublet de *Fileli* d'une part et de *Lelilí* de l'autre.

1° « LILAILA, dit l'Académie, est un tissu de laine extrêmement léger, transparent et serré, avec lequel se confectionnent en Andalousie des surtouts (*mantos*) à l'usage des femmes pauvres et des paysannes... Le mot semble avoir été emprunté à la langue des Mores qui appellent *Filali* le tissu de laine léger et transparent avec lequel sont faits les voiles dont s'enveloppent les Algériennes[1]. »

Engelmann admet l'étymologie proposée par Marina : *Halhal;* Dozy la regarde comme « malheureuse au plus haut degré » et apporte à l'appui de sa thèse nombre de preuves que sa merveilleuse érudition lui suggère. Il conclut en disant que *Lilâila* est une forme altérée de *Filali*, ethnique qui désigne à la fois des cuirs et de la mousseline de laine fabriqués dans la province marocaine du Tafilelt[2].

La vérité est que l'étymologie adoptée par Engelmann n'est pas aussi répréhensible que le laisse entendre l'illustre orientaliste hollandais, lequel n'a pas pris garde qu'en arabe *Hall* signifie « clair, léger et délicat » en parlant d'une étoffe, et qu'il existe

1. Ce passage du *Dicc. de la Acad.*, ainsi que tous les suivants, dont je donne ici la traduction, sont cités dans le texte par Dozy.

2. Comp. l'espagnol *Tafilete* « marocain » et, plus moderne, « percaline ». Cf. Eguilaz, *Glosario*, et Devic, *Dict. étymologique des mots français d'origine orientale*, p. 120.

tout à côté le mot *Halal* (n. d'action *Halla*) pour dire « toile d'araignée ». Entre *Liláila* et *al-Halla* ou *al-Halhal*, ce quadrilitère offrant les mêmes acceptions, la différence est bien moins sensible à l'oreille qu'entre *al-Filâly* et l'un de ces trois mots. En résumé *Fileli* et *Liláila* ont désigné deux genres de tissus à peu près semblables, tout en étant deux vocables distincts.

2° Lilaila signifie encore « bagatelle, fadaise, niaiserie », ce qui est tout différent. De là une autre confusion. « On entend par cette expression, dit l'Académie, l'impertinence, la vanité, le ridicule ou l'importunité de celui qui s'évertue à nous embarrasser, à nous interrompre, à nous circonvenir. On dit habituellement d'un pareil individu, qu'*il nous arrive avec une bonne Liláila.* »

Ici encore nous retrouvons la racine HLL, mais il s'agit d'un tout autre mot. S'il n'a pas été trop altéré par l'usage, sa forme lui donne l'apparence d'un pluriel *al-Ahilla*, dont le singulier est *al-Hilâl*. Toutefois, le sens de « fadaise, futilité, etc. » n'existe pas sous cette forme dans l'arabe classique, mais sous celle de *Ohloûl*, ce qui ne prouve pas le moins du monde que le pluriel *Ahilla*, n'ait pas comporté cette signification dans la langue vulgaire des Arabes d'Espagne. Les vocabulaires de R. Martin et de P. de Alcalá offrent plus d'un trait analogue. Quoi qu'il en soit, Lilaila « fadaise » ne saurait sous aucun rapport être confondu avec Lilaila « cri d'allégresse, d'enthousiasme », non plus qu'avec Lelili, c'est-à-dire la profession de foi musulmane.

3° Or, l'Académie continue ainsi l'explication du terme LILAILA : « Ce mot paraît être pris d'une phrase que les Mores prononcent fréquemment en leurs jours de fêtes et réjouissances publiques : HILHA HILAILA ; de là vient encore qu'on dit en manière de plaisanterie : *Sainte Liláila.* » Dozy, justement perplexe, avoue ne pas savoir quelle expression arabe l'Académie a eu en vue ; il est « tenté de voir dans ce *Liláila* l'expression *Lelilí* que les musulmans ont sans cesse à la bouche ».

A quelle espèce de réjouissances, à quelles fêtes populaires, à quel événement assurément périodique ces mots font-ils allusion ? Il ne s'agit pas ici d'une clameur de guerre, du « *Lâ Ilâha ill 'Allâh* » que vociféraient les Mores s'élançant au combat. Si cette phrase avait représenté la profession de foi musulmane, la tradition en aurait été conservée et l'Académie ne se serait pas fait faute de le dire. L'accent, du reste, est sur l'antépénultième et non sur la dernière syllabe. Il faut donc chercher ailleurs.

Il y a une corrélation manifeste entre les deux premiers et le troisième sens de la racine HLL, ou mieux du verbe *Halla*, qui sont : « 1° Poindre à l'horizon » en parlant de la nouvelle lune ; « 2° Tomber avec violence » en parlant de la pluie ; « 3° Crier de joie, se livrer à une joie bruyante ». C'est qu'en effet, dans l'antique Arabie, nul événement n'était attendu avec plus d'émotion que l'ondée bienfaisante ou le retour de l'astre qui guidait, la nuit, les pas du voyageur. On sait que les Arabes ont toujours attaché une importance assez grande aux phases de la lune,

voire à ses mansions[1]. Au temps de l'Ignorance, la superstition de ce peuple contemplatif et rêveur lui attribuait une puissance mystérieuse. Parmi eux, les nombreux adeptes du Mosaïsme, obéissant à une coutume établie, battaient du tambour, sonnaient de la trompette, à la nouvelle et à la pleine lune[2]. L'Islâm vint abolir les quatre mois sacrés et le mois embolismique, mais l'observation rigoureuse des changements de lune fut à jamais consacrée, surtout pour les lunes de Moḥarrem, de Ramaḍân et de Chawwâl. Dès lors, le phénomène tant attendu ne cesse plus de donner lieu à des réjouissances générales[3]. Au milieu des transports d'allégresse, une parole de circonstance, expression séculaire sans doute, vole de bouche en bouche : « Nous avons aperçu la nouvelle lune cette nuit ! — *ahlalnâ ʿan al-Laïla* »; ou encore : « Regarde se lever la nouvelle lune ! — *ahlil al-Hilâl*[a] ».

Voilà peut-être ce que représente l'obscur HILHA HIḤAILA du Dictionnaire de l'Académie ; pacifique *Lelilt* de la gent morisque en liesse, il revenait à date fixe comme une fête patronymique de l'Eglise

1. V. Barbier de Meynard, *Les Prairies d'Or, de Maçoûdi*, II, p. 416-430 : Dictons des Arabes sur les nuits des mois lunaires.

2. V. le Psaume LXXXI.

3. Maqrîzy, dans ses *Khiṭaṭ*, nous donne de précieux renseignements sur la fête du 1er de l'An (II, p. 445), du 1er de Redjeb (p. 465), sur toutes les fêtes de l'année et leurs cérémonies (p. 490 sqq.) Cf. Lane, *Mod. Egypt.*, I, p. 107, II, p. 145, 166, 203 (la nuit de l'Observation), 210 et *passim*.

4. Le *Lisân el-Arab* fait remarquer que cette dernière expression était incorrecte, mais d'un usage courant.

romaine et fut baptisé par la morgue castillane du nom bouffon de *Santa Liláila.*

Il n'est pas surprenant que de cette racine HLL soient sortis les mots qui expriment le mieux les transports bruyants et l'enthousiasme d'une foule : *Tahalloul* « jubilation, explosion de joie » (cf. *Tahlil*); *Ḥallalina* « cris d'allégresse du peuple ou des enfants dans leurs jeux » ; *Heiloûma* « acclamations, charivari » (Bocthor). Les synonymes ne manquaient pas, dans cet ordre d'idée, aux Mores d'Espagne ; ils furent reçus en castillan : *Zaragata, Zalagarda, Algarada, Alarido, Alborbola*[1]. Le dernier, en arabe *al-Walwala,* offre ceci de particulier que, sous l'influence de *Tahalloul* peut-être, il a été complètement détourné de sa signification primitive, qui est « lamentation, hurlement, cri de douleur[2] ». Ainsi lit-on chez Alcalá : « Alborbola de alegria = *Tawalwoul* ».

Marcel Devic, dans son *Dict. étym. des mots français d'origine orientale*, se demande si notre mot *Hallali* ne serait pas une imitation du *Lelilí* des guerriers musulmans. L'opinion en a déjà été formulée par L. Viardot, dans sa traduction du *Don Quichotte* (Paris 1838, 4 v., III, p. 411). Chercher l'étymologie de *Hallali* dans l'arabe ou l'espagnol serait tout aussi imprudent que de faire venir ce mot

1 V. ces mots dans les glossaires de Dozy et d'Eguilaz.
2. Cf. Lane, *l. c.*, II, p. 252. (Death and funeral rites.)

du grec Ἀλαλή « cri de victoire ». Le moindre renseignement historique pourrait seul trancher la question, s'il existait. Darmsteter (Dict. gén. de la langue française) y voit une onomatopée, et il a raison. Il y a de ces onomatopées qui sont communes aux idiomes les plus différents et qui n'ont entre elles qu'un rapport purement physiologique; ainsi l'arabe *walwala* trouve sa contrepartie dans *ululare*, ὀλολύζω ; *gharghara*, dans *gargarizare*, γαργαρίζω ; *qahqaha* (esp. *carcajada*) dans *cachinnare*, καχάζω ; *marmara*, dans *murmurare*, μορμύρω, et même *hallala*, dans ἀλαλάζω. — *Hallali*, cri de chasse, ce sont les trois premiers coups de langue d'un air de trompe.

P. Ravaisse.

(*A suivre*)

LE MALAIS VULGAIRE

VOCABULAIRE

ET

ÉLÉMENTS DE GRAMMAIRE

Vocabulaire des Adjectifs

Actif, agile	pantas
adroit, habile	pandaï
affamé	lapar
agréable	sedap
aigre, acide	asam
altéré	aus
amer	paït
ancien	lama
appliqué	radjin
attentif	djaga
aveugle	buta
avide	glodjò
bas	renda, baua
beau	tjantek, elok
bête	bodò
blanc	puti
bleu	biru, blau
bon	baïk
bon marché	mura

brave	brani
brillant	tjahia
calme	tedô
capable	kuasa
carré	ampat persagi
chaud	panas
cher	mahal
clair	trang
commode	senang
content	suka hati
coupable	salâ
courageux	brani
courbe	bengkok
court	pendek
craintif	takut
cru	mantâ
cruel	bingis
cuit	matang
déployé	bentang
différent	laïn
difficile	susa
docile	djinak
doux	manis
droit	trus
droit (à droite)	kanan
dur, sévère	kras
égal	sama
éloigné	djau
embrouillé	kusut
emporté	marâ
épais	tebal

escarpé	tegâ
estropié	sempang
étonné	tertjengang
étourdi	pening
étroit	sempit
exact	betul
faible	lema, lembek
fâché	marâ
faux	bohong
ferme	tegap
féroce	garang
fier, orgueilleux	sombong, hati besar
fort	kuat
fou	gila
froid	dingin, seyuk
gauche	kiri
glissant, lisse	litjin
grand	besar
gros, gras	lemak, gemok
grossier, rude	kasar
haut, élevé	tinggi
heureux	suka hati
honteux	malu
humide	lembap, basâ
incapable	ta bulé
incertain	ta tantu
innocent	tida salâ
insuffisant	korang
intelligent	pantas
jaloux	tjemburu
jaune	kuning

jeune	muda
joli	bagus
juste	adil
lâche	tra brani
laid	burok, djelek
large	lebar, longar
léger	lateng, enteng
libre	lepas
long	pandjang
lourd	brat
maigre	kurus
malade	sakit
malheureux	tjelaka
mauvais, méchant	djahat
mauvais (qualité)	korang baïk
mince	tipis
modeste	hati rinda
mou, tendre	lembut
mouillé	basà
mort	mati
muet	bisu
mûr	matang, masak
négligent	korang djaga
noir	hitam
nouveau, neuf	bâru
nu	telandjang
obligeant	matjam
obscur	glap

Dr F. Weisgerber.

(A suivre)

BIBLIOGRAPHIE

Verbi vasconici ab Iohanne Leizarraga in Novo Testamento adhibiti formulas composuit E.-S. Dodgson. *Oxoniæ*, 1907, in-8°, 200 p. et 2 fts supplémentaires de *Corrigenda*.

M. Dodgson poursuit avec une persévérance méritoire le travail d'analyse minutieuse qu'il a entrepris, il y a une vingtaine d'années déjà, sur le Nouveau-Testament de Liçarrague (l'orthographe Leizarraga est une invention pédantesque de M. Dodgson); et il faut lui en savoir beaucoup de gré. Mais je ne puis qu'exprimer une fois de plus le regret de voir ce travail exécuté par morceaux dispersés au hasard dans toutes sortes de revues et de journaux, au lieu de former un tout unique et compact. On éviterait du coup bien des répétitions et des longueurs; il y a en effet certains mots, dont le sens est si évident et si peu contestable, — comme *da* « il est », *du* « il l'a », etc., — qu'on pourrait se contenter d'énumérer les passages où ils se rencontrent sans reproduire ces passages intégralement. La brochure actuelle est consacrée à l'évangile de saint Mathieu et aux épitres de saint Jude et de saint Paul à Philémon : elle est fort bien imprimée et se présente fort bien aux lecteurs, non sans quelques unes de ces excentricités dont l'auteur est coutumier.

M. D. s'est toujours montré critique trop impitoyable envers les autres pour qu'on ne constate pas avec un certain plaisir qu'il a dû relever lui-même, dans ses corrigenda, de graves erreurs ; p. ex. *ezemon* « qu'il ne te donne pas à lui », traduit simplement : « that he may not give thee ». A ce propos, je ferai observer que M. D. a grand tort de ne pas suivre l'ordre alphabétique rigoureux : *ezemon*, *utzac*, *eztut*, *baita*, p. ex., devraient se trouver à l'*e*, à l'*u*, à l'*e* et au *b*, au lieu d'être égarés à l'*o*, à l'*a* et au *d*.

M. D. prend pour référence du texte français une édition de Genève, 1566. Or, nous savons aujourd'hui que Liçarrague a commencé sa traduction en 1561 ; il n'a donc pu avoir ce texte en 1566 sous les yeux. Julien VINSON.

The tamilian Antiquary (the tamil archæological Series), n° 1, 1907. *Trichinopoly*, D' Silva and C°, pet. in-8°, 71 p.

Le principal rédacteur de ce nouveau journal est le savant professeur de tamoul du Collège des Jésuites de Trichinapally, le pandit D. Savariroyan. Il a donné au présent numéro un article sur l'*Inde Dravidienne*, et deux notes sur *Les Pandavas et les rois du Pandi* et sur l'*Etymologie des noms Chera et Kerala*. On y trouve encore deux autres articles, un mémoire sur *Les races lunaire et solaire de l'Inde*, par V. J. Tambipillay, et la traduction, par K. G. Sesha Aiyer, d'une *Ode au cheraman Udhiya Cheralalan*, extrait du *Pura Nânûru*.

On ne peut que louer ces vaillants travailleurs et applaudir à leur courageuse entreprise.

J. V.

The Twenty-fifth annual report of the Bureau of American Ethnology. 1903-04. *Washington*, Gov. pr., 1907, in-4°, xxix-296 p., 129 pl. et 70 illustrations dans le texte.

Ce précieux volume ne le cède en rien en intérêt aux précédents. Il contient deux mémoires de M. Jesse Walter Frukes sur les aborigènes de Porto-Rico et des îles voisines (Cuba, Haïti, la Trinité et les petites Antilles) et sur certaines antiquités du Mexique oriental. Inutile d'insister sur l'utilité et l'importance de ces travaux. Je ferai remarquer, à ce propos, une fois de plus que, quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir sur la guerre hispano-américaine et sur l'annexion aux États-Unis des Antilles et des Philippines, la science y a considérablement gagné. C'est, pour nous, le principal.

J. V.

Linguistic survey of India. Vol. IX. Indo-Aryan family, central group. Part. III : The Bhil languages. Compiled and edited by G. A. Grierson. *Calcutta*, Gov. print. office, 1907, gr. in-4°, (ij)-x-324 p. et une carte.

Les idiomes dont s'occupe ce nouveau volume sont parlés dans une zone très étroite comprise entre le 20° et le 26° degré de latitude nord, le 70° et le 74° de longitude ouest de Paris ; ils sont parlés par un

peu moins de quatre millions d'hommes. Ils sont plus apparentés au gujaratî qu'à d'autres langues hindoues, mais ils ont aussi subi l'influence du marâthî et de l'hindî. J. V.

The sounds of English, an introduction to phonetics, by Henry Sweet. *Oxford*, Clarendon press, 1908, in-8°, 140 p.

Travail très intéressant et très minutieux, peut-être même trop minutieux, d'analyse phonétique, car l'auteur en arrive à distinguer en anglais soixante-douze nuances vocaliques. Cette étude est très intéressante et très instructive ; malheureusement, l'auteur conclut à une transcription phonétique absolument fantaisiste et barbare, Ainsi, *on, june*, *we have had, house, fine arts*, sont transcrits *wan*, *dzuwn*, *wij v hæd*, *;haus*, *fain aats*, ce qui est absolument incompréhensible. J. V.

Revue du Monde musulman, t. III, nos X-XI, et t. IX, nos I et II. *Paris*, E. Leroux, novembre 1907 à février 1908, in-8°, p. 421 à 672 et 1 à 456.

Outre les études ordinaires de MM. L. Bouvat, Fevret, Nicolas, etc., *la presse musulmane, notes et nouvelles, bibliographie, livres et revues*, on trouve, dans ces trois numéros, de fort intéressants articles : *Les Zoroastriens de Perse* (fin), par Mlle D. Ménant ; *Le duab dans l'Asie centrale*, par E. Fevret ; *Voyage de Tanger à la Mecque*, par Ahmed Rezzoûk ; *Les Mores de Soulou et de Mindanao*, par A. Cabaton ; et *L'Aristocratie religieuse en Egypte*, par MM. N. et C. D. J. V.

Hermathena, a series of papers on literature, science and philosophy, by Members of Trinity College. T. XXXII. *Dublin*, 1907, in-8°, p. 237-547.

En tête de ce numéro est l'analyse du verbe de Liçarrague dans l'Épitre de saint Paul aux Galates, par M. E.-S. Dodgson (1re partie, de A à G). Le reste du journal est occupé par des articles d'une grande valeur et d'un intérêt beaucoup plus général, sur Thucydide, sur saint Irénée, sur Apulée, sur la déclinaison de *Deus*, sur la loi Attique, sur les écrivains latins de l'Irlande médiévale, etc., par les savants professeurs du Collège de la Trinité, à Dublin. Je signale tout particulièrement aux linguistes l'article *The contracted cases of Deus*, par M. Charles Exon (p. 338 à 359). J. V.

VARIA

I. Scène d'amour dans la poésie tamoule

J'ai parlé naguère du poème tamoul *Kalittogei*, édité à Madras en 1887 par feu Dâmôdaramapiḷḷei (t. XXXIV, 1901, p. 385-388). On lira avec intérêt, je crois, l'extrait suivant de ce poème :

« 51. Ecoute, ô toi qui as des bracelets brillants : ce petit seigneur, — qui fait tout pour nous faire souffrir, alors que, renversant du pied les petites maisons de sable que nous jouons à construire dans la rue, détachant nos cheveux couronnés de fleurs, il s'enfuit en emportant notre balle rayée, — vint un jour au moment où nous étions là, ma mère et moi, et nous dit : « ô habitants de cette maison, je voudrais de l'eau à boire » ; ma mère lui en versa d'un vase d'or et me dit : « toi qui as des bijoux brillants, viens lui verser de l'eau à boire » ; à ces mots, ne le connaissant pas, je vins : il saisit mon poignet orné de bracelets ; alors, défaillante, je dis : « mère, vois ce que fait cet individu ! » Ma mère accourut en criant, mais je lui dis : « il s'est engoué en buvant l'eau » ; ma mère, rejetant la faute sur elle, le soigna et il me lança, comme s'il voulait me tuer, un regard en dessous, et il se mit à sourire, le scélérat ! »

II. — Le basque à l'Université d'Oxford

« Insignissime Vice-Cancellarie, vosque, egregii Procuratores ; hujus Academiæ proprium est munus, quasi hereditate traditum, intimam linguarum, dialectorum, litterarum scientiam et profiteri et docere. Professoribus nostris haud omnino sunt ignotæ veteres reliquiæ quæ saxis, lateribus, papyris incisæ vel inscriptæ interpretationem invitant et interdum frustrantur.

» Ista vero omnia sunt gentium antiquarum aut exstinctarum monimenta. Quid si de præsenti tempore et de existentibus

Europæ incolis quaestio fiat ? Credo equidem nihil esse incertius quam de eo sermone judicium ferre quo hodie utuntur Vascones ; unde sit ortus ; quas sibi adroget adfinitates ; cui linguarum ordini sit adnumerandus. Tantum in se habet antiquitatis ut (si hariolantibus fides sit danda) credamus liceat in Paradiso Adamum vasconice esse locutum ; tantum vero difficultatis ut Satanas ipse post diuturnas lucubrationes nihil præter duo verba posset ediscere, et haud ita multo post utrumque oblivisceretur. Hic certe habetis dignum vindice nodum ! Quapropter iis philologis gratias agimus qui in hac re gnaviter elaboraverunt et locis obscurissimis aliquod intulerunt lumen.

» Vir eximius Eduardus Spencer Dodgson, hujus Academiæ XXX abhinc annis paulisper alumnus atque nuper ordinibus nostris denuo adscriptus, tantam diligentiam his studiis adhibuit, tantum inde fructum percipit, ut testium expertissimorum consensu satis constet de philologia optime eum esse meritum. Itaque peropportunum esse puto hunc virum vobis, Academici, præsentare, ut admittatur ad gradum Magistri in Facultate Artium, honoris causa (17 déc. 1907).

» W. W. Merry, Public Orator. »

III. — La Louisiane et Manon Lescaut

Le célèbre roman de l'abbé Prévost est-il, dans une certaine mesure à tout le moins, une œuvre d'historien ? Voilà ce que, tout en retraçant, dans sa *Louisiane sous la Compagnie des Indes*, l'histoire de cette colonie entre 1717 et 1731, M. Heinrich a été amené à se demander ; de là son curieux mémoire sur *l'abbé Prévost et la Louisiane*, dont le sous-titre *Étude sur la valeur historique de « Manon Lescaut »*, précise très nettement le sujet. Les archives du ministère des colonies et de la marine, celles de la Bastille, et différents documents publiés : le *Chansonnier historique du* XVIII*e siècle*, de Raunié, le *Journal* de Buvat, les informations du *Mercure* lui ont permis de conclure de manière tout à fait précise que le début et la fin de *Manon Lescaut* sont « de véritables chapitres d'histoire coloniale, où l'exactitude des détails le dispute à l'émotion du récit ». Sans

doute l'abbé Prévost s'est plû à entremêler, sur beaucoup de points, la réalité et la fiction ; il n'en est pas moins vrai que « son œuvre offre une image vivante de ce qu'a été la transportation des filles de mauvaise vie à la Louisiane sous le système de Law ». M. Heinrich en a fourni une complète démonstration dans son travail, en suivant la lamentable odyssée, — depuis l'internement à la Salpétrière et le départ pour l'exil jusqu'au mariage ou à la mort sur le sol américain, — des malheureuses filles, si peu intéressantes par elles-mêmes, envoyées à la Louisiane au début du règne de Louis XV, et en la comparant au récit de l'abbé Prévost. Il a fait ainsi une très intéressante étude critique, qu'on lira et que l'on consultera avec profit. (*Polybiblion*, févr. 1908.)

IV. L'origine d'un pseudonyme

On a dit que Ouida, de son vrai nom Louisa de la Ramée, romancière anglaise, dont les œuvres illustres ont été traduites dans toutes les langues, serait morte de faim dans une bourgade italienne, après avoir fait la fortune de nombreux éditeurs, si une famille de paysans ne l'avait recueillie par charité. Le gouvernement anglais, ému de cette détresse, va passer une pension annuelle à son plus célèbre écrivain féminin.

D'où vient son pseudonyme de Ouida ? Quant elle était petite fille et quand on lui demandait comment elle se nommait, Louisa de La Ramée, française d'origine, anglaise par adoption, répondait, au lieu de Louisa trop difficile à prononcer pour elle : Ouida. Dans son intimité on avait continué à l'appeler ainsi. Par coquetterie, elle voulut que le monde entier fît de même et elle ne signa jamais autrement ses livres.

V. Travail et misère

Here is the pitiful record of a woman's slavery at " carding " hooks and eyes to keep herself and her children in food. This woman had a family of five, the eldest twelve, the youngest three. Some of them stopped from school to help, the others

worked when they came from school. Their week was apportioned thus :

» Monday. — Mother and five children worked from 9 o'clock
» till 8, 30 p. m.

» Tuesday. — Mother and two children worked from 9 a. m.
» till 9, 30 p. m.

» Wednesday. — Mother and two children worked from 9 a. m.
» till 9, 30 p. m.

» Thursday. — Mother and two children worked from 9 a. m.
» till 9, 30 p. m.

» Friday. — Mother and two children worked from nine till
» five.

» Saturday. — Mother and five children worked from 9, 30
» till 11. 30 a. m., and then she had ten dozen cards still to do.
» These would have brought her in 2s. 7d. »

L'Imprimeur-Gérant :
E. Bertrand.

CHALON-SUR-SAÔNE, IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND

Philol 43

Pour les annonces de librairie, s'adresser à:

IMPRIMERIE E. BERTRAND
CHALON-SUR-SAONE (Saône-et-Loire)

La Gazette Numismatique Française

Dirigée par F. MAZEROLLE
Bibliothécaire à la Monnaie de Paris

PUBLIE :

Les Catalogues des Œuvres des Graveurs en médailles français avec la reproduction de leurs œuvres principales sur planches hors texte.

L'Historique des Médailles, des Jetons, des Coins et Poinçons des différents Centres et des différentes contrées de la France.

Des comptes rendus d'ouvrages français et étrangers sur la Numismatique; le sommaire des périodiques s'occupant de Numismatique.

Édition luxueusement imprimée, in-8° soleil, publiée à raison de 4 livraisons par an, formant environ 450 pages et comprenant 16 planches hors texte.

Prix de l'abonnement : 25 francs

à envoyer avec la demande à

L'IMPRIMERIE E. BERTRAND

5, Rue des Tonneliers — CHALON-SUR-SAONE — (Saône-et-Loire)

Spécialité d'impression de Volumes et Revues

d'Histoire, de Philologie, d'Archéologie et de Numismatique

TYPOGRAPHIE ORIENTALISTE

COMPRENANT :

Hiéroglyphes — Arabes
Coptes — Hébreu — Syriaque
Cunéiformes — Grecs — Grec d'Inscription
Caractères de Transcription
pour toutes Langues

TYPOGRAPHIE ÉTRANGÈRE

COMPRENANT :

Espagnol — Portugais — Danois — Norvégien — Russe

Travaux pour la Librairie, le Commerce et l'Industrie

IMPRIMERIE E. BERTRAND
CHALON-SUR-SAONE (Saône-et-Loire)

A partir du 1er Janvier 1907, la *Revue de Linguistique* est devenue la propriété de M. Julien VINSON, Professeur à l'École Nationale et spéciale des Langues Orientales, à Paris.

Prière de s'adresser, pour la rédaction, à M. J. VINSON, *58, rue de l'Université, Paris;* pour l'administration et les abonnements, à M. E. BERTRAND, *Imprimeur, 5, rue des Tonneliers, à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire).*

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont *un* exemplaire aura été adressé à la *Revue*.

Philo. C. 4

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

TOME QUARANTE-ET-UNIÈME

15 JUILLET 1908

CHALON-SUR-SAONE

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE

E. BERTRAND

5, Rue des Tonneliers, 5

1908

SOMMAIRE DU N° 3

Pages

Notes sur la grammaire basque, par Julien VINSON... 153
La théorie esthonienne, par Rodolphe GOUTMAN.... 166
La signification de *gar*, *kar*, *khar*, dans quelques mots composés basques, par Rodolphe GOUTMAN 169
Affinités lexicographiques entre certains dialectes asiatiques et américains, par le Cte H. DE CHARENCEY..... [illegible]
Probabilité d'une communication entre l'Asie et l'Amérique, par J.-A. DECOURDEMANCHE.... [illegible]
Kadàmañjari, contes tamouls, traduits par G. DEVÈZE..... 186
Le verbe basque de Liçarrague, par E.-S. DODGSON (suite)..... 200
Vocabulaire malais, par F. WEISGERBER (suite)..... 211
Nécrologie : MM. G.-U. POPE, A. BARBIER DE MEYNARD, H. DERENBOURG..... 221
Varia. I. L'amour des livres..... 222
II. Aphasie traumatique..... 223
III. Devinettes anglaises..... 224

BIBLIOGRAPHIE

A.-E. DRAKE. — *Discoveries in Hebrew, etc*..... 216
A. CHOUVILLE. — *Trois semaines en France*. 217
A. CHALAMET (éd. Pflänzel). — *A travers la France*. 217
L. SAINEAN. — *L'Argot ancien*..... 217
A. HRDLICKA. — *Skeletal remains in N. America*... 218
Actes de la Société Philologique, t. XXIX-XXXI.. 219
Bulletin du parler français au Canada, t. VI, n° 6-8. 219
Revue du Monde musulman, t. IV, n° 3..... 220

HARVARD COLLEGE LIBRARY
JUL 1909
CAMBRIDGE, MASS.

NOTES SUR LA GRAMMAIRE BASQUE

I. Le verbe causatif

Dans mon article sur *l'Ibère et le basque* (t. XL, p. 209-239), j'ai montré comment l'étude des irrégularités de la conjugaison basque m'a conduit à supposer que le verbe euscarien avait primitivement deux formes, l'une, *indéterminée*, où le régime direct n'est pas exprimé; l'autre, *déterminée*, où ce régime est incorporé. C'est le cas de beaucoup de langues, et notamment du magyar où, par exemple, on a *látom* « je le vois » et *látok* « je vois »; ces deux formes, considérées, non plus au point de vue de leur objet immédiat, mais au point de vue de leur extériorisation générale, si j'ose m'exprimer ainsi, forment les voix *intransitive* et *transitive*. Au point de vue morphologique, la voix *intransitive* ou *indéterminée* est caractérisée en basque par la préfixation de l'élément personnel sujet, et la *transitive* ou *déterminée* par la suffixation de cet élément queremplace, au commencement du mot, l'élément régime direct. Je rappelais, en même temps, que le basque a seulement deux formes temporelles, le *présent aoristique* et le *passé*, celui-ci indiqué par la nasalisation initiale du radical. On a donc : *noa* « je vais », *ninoa* « j'allai »; *nakus*

« je vois », *nankus* « je voyais », **zakusaz* « vous le voyez », **zanankusaz* « vous le voyiez ».

J'ai ouvert dernièrement, par hasard, les *Denkmaeler* de Mahn, et j'y ai vu d'abord qu'il avait remarqué le nom du mois basque, *hilabethe* « pleine lune »; il en conclut, comme moi, que les Basques commençaient leur mois à la pleine lune, « tandis », ajoute-t-il, « que d'autres nations le commençaient à la nouvelle lune, par exemple les Hébreux, comme le montre leur expression pour « mois », *chôdäsh* (de *châdasch* « être neuf ». Ce fait entraînerait la nécessité de la semaine de huit jours, une ou deux fois par mois, à l'aide d'un jour intercalaire, supplémentaire, sans doute entre le vendredi et le samedi, qui était le dernier jour de la semaine. Faut-il rappeler le passage de Strabon sur les montagnards pyrénéens fêtant la lune devant leurs portes ?

Mais, plus loin, Mahn parle du verbe basque et il dit que ce verbe forme des causatifs au moyen de l'infixe *ra* : *icasi* « apprendre », *iracasi* « enseigner, faire apprendre ». L'existence des causatifs en *era*, *ira*, initial est indiscutable et, à première vue, j'en trouve plus de quatre-vingts dans l'excellent Dictionnaire d'Azkue, lequel d'ailleurs ne les reconnaît pas toujours : il traduit, entre autres, *erahatzi* « oublier » au lieu de « faire oublier »[1]. A priori, ce nombre de

1. Ce n'est là qu'une étourderie; d'autres erreurs sont moins excusables. Ainsi Azkue donne (t. I, p. 456, col. 1) le mot *kable*

causatifs paraît peu de chose, si on le rapproche de la masse des verbes basques ; mais, jetons les yeux, dans un vocabulaire quelconque, sur une liste des verbes basques. Nous constaterons tout d'abord qu'un grand nombre de ces verbes sont de formation récente, et qu'ils ont été dérivés de substantifs ou d'adjectifs par la terminaison *tu (te, tze) : maitatu* « aimer » de *maite* « cher », *chutitu* « se dresser » de *chuti* « debout », comme dans le français vulgaire moderne on forme, trop facilement, hélas ! des verbes en *er :* « documenter, solutionner, concurrencer, etc. ». Après avoir retranché ces verbes dérivés, on remarque que les autres forment deux séries, dont la première comprend les radicaux commençant par une voyelle (le plus souvent *e*) et par *y* (ou *j*) : c'est à cette série que se rapportent les causatifs en *era*, et il convient de remarquer que le *y* initial disparaît dans la conjugaison (*yoan* « aller », *noa* « je vais »), ainsi que les finales *n*, *i*, *ki : ikusi* « voir », *dakus* « il le voit » ; *eman* « donner », *demagu* « nous le donnons » ; *garraiki* « suivre », *arreit* (pour *harreit*) « suis-moi (moi au datif) » : Mahn a donc tort de considérer ici le *n* comme organique ; c'est le même cas que dans certains substantifs : *egun*, *yaun*, etc. Mais je croirais

qu'il traduit « camelo, chameau », avec deux points d'interrogation, il est vrai, en donnant, comme référence, le passage si connu de Liçarrague (Math., XIX, 24), mais le texte des versions réformées porte *chable* et en marge : *ou chameau ;* Liçarrague a simplement transcrit *cable*.

volontiers, avec Mahn, que la voyelle initiale est adventice, de sorte que les causatifs seraient formés, non par infixation, mais par préfixation, ou plutôt par substitution de *era* à *e*, qui aurait aussi une signification de formation secondaire ; *y* de *yan*, *yo*, etc., ne serait qu'une mutation de ce *a* devant une voyelle radicale.

Tous les verbes de forme causative n'ont pas le sens exact de causalité. Quelques-uns ont une signification d'intensité, de fréquence, d'activité spéciale, par exemple : *eraman* « porter » de *eman* « donner, mettre, se placer », *érayo* « écraser » de *eo*, *eho* « moudre », *eroan* « tirer » de *yoan* « aller » ; *erago* « occuper » de *ego*, *egon* « demeurer » ; *erantzun* « répondre » de *entzun* « entendre » ; *igaran*, *igàre*, *igaren*, *igàro* « passer », avec métathèse, pour *irago*, etc., de *igan*, *igo* « monter » ; et ceci nous permettra de découvrir des verbes perdus ou d'en expliquer d'autres. Ainsi *eràusi*, *erasi*, *edasi* « causer, bavarder » vient évidemment de *eus*, *aus* « aboyer », dont le sens primitif était sans doute « crier » ; *ero*, *erho* « tuer », *erio*, *herio* « mourir », doivent venir de *yo* « battre »; etc. Il y a longtemps que j'ai rattaché *ezarri* « mettre » à *yarri* « s'asseoir, se placer ». D'autres fois, ce sont les primitifs que nous ne connaissons pas, et dont le sens nous échappe : *irakur* « lire », *irabaz* « gagner », *eraki* « bouillir », etc., indiqueraient des primitifs *ekur*, *ebaz*, *eki* (?).

Après cet examen, on peut se demander si ces formations doivent être considérées comme de simples dérivés, ou s'il convient d'en faire une voix secondaire, dans le sens grammatical du mot. Ce qui viendrait à l'appui de cette opinion, c'est le rôle que paraît jouer le verbe causatif dans les conjugaisons périphrastiques. Le biscayen emploie couramment *eroan*, mais d'autres dialectes, par exempte le labourdin et le souletin, ont, comme je l'ai dit précédemment, dans les formes auxiliaires avec régime indirect, des expressions en *r* qui sont probablement des causatifs. Ainsi, le labourdin a *diot* « je l'ai à lui », là où le souletin dit *deyot*, contracté de l'archaïque *deriot;* et « il l'a à moi » y varie en *daut*, *darot*, *derat*, *deraut*, *draut*. N'y a-t-il là qu'une seule et même forme, ou y en a-t-il deux, la transitive et la causative? *Ematen daut* ne serait-il pas « il l'a à moi en donner », et *emaiten deraut* « il le fait avoir à moi en donner »? Je croirais volontiers que les formes sans *r* sont déduites de celles en *s* qui seraient primitives. Le causatif s'explique fort bien dans ce cas, et son emploi paraît même plus justifié que celui du simple transitif.

Mahn voyait dans le préfixe (ou infixe) causatif *ra*, *era*, le suffixe déclinatif *ra* « vers »: *Bayonara* « vers Bayonne ». Cette opinion est fort plausible et, de même, je serais disposé à voir dans le *n* de l'imparfait le suffixe *n* du locatif: *Bayonan* « dans Bayonne ». Dans le langage primitif, le nom et le verbe ne sont pas

distingués et peuvent être affectés, l'un et l'autre, de relations de temps et d'espace, relations d'ailleurs réductibles à deux, dans chaque ordre d'idées : temps accompli, temps non accompli, — arrêt, mouvement. Or qui ne voit que l'arrêt et le mouvement sont de même nature et peuvent être interprétés comme mouvement horizontal et mouvement vertical, mouvement objectif et mouvement subjectif? Le passage du présent au passé est un mouvement subjectif; celui de l'action personnelle à l'action transmise, causée, est un mouvement objectif. C'est pourquoi le causatif se marque par la dérivative *ra* et l'imparfait par la dérivative *n*, en basque.

Ce même *n* se retrouve dans le suffixe conjonctif et participial : *demagu-n* « que nous le donnions », *liren* « qu'ils fussent » ; *dakusa-n begia* « l'œil qui voit », *nik duda-n-a* « ce que j'ai ».

Quoi qu'il en soit, il est établi que la dérivation en basque s'opère par préfixation aussi bien que par suffixation et, comme on remarque que certains mêmes éléments sont tantôt préfixes et tantôt suffixes, on peut se demander la raison de ce changement de position. Si nous remarquons que le pronom initial est le sujet du verbe intransitif ou le complément direct du verbe transitif et que, final, il est le sujet du transitif ou le complément indirect ; — que le *n* préfixé au radical indique le temps passé, et suffixé le conjonctif, le subjonctif, le relatif, la subordination, la dépendance ; —

que *ra* au commencement forme des causatifs et à la fin prend le sens de « à, vers »; — que *e* (ou *ke*) initial du radical verbal exprime l'affirmation ou l'intensité et que, suffixe final, il indique l'aoriste, la contingence, l'incertitude ; — nous pouvons conclure que les deux positions des suffixes correspondent aux idées que j'ai appelées « mouvement objectif » et « mouvement subjectif » : le préfixe indique que le radical est actif, le suffixe qu'il est passif ; dans **nenkus* « je le voyais » l'action s'est faite au temps passé, dans *dakusadan* « que je le voie » elle est relative ou subordonnée ; dans *eraman* « emporter, faire se déplacer », le radical fait preuve d'initiative et d'autorité; dans *etchera* « à la maison », la maison est le but passif du mouvement. Cette considération explique pourquoi le génitif et l'adjectif, ces deux déterminants, sont traités diversement, le génitif se plaçant devant le nom possédé et l'adjectif après le nom qualifié. Quand je dis *aitaren etchea* « la maison du père », ma pensée va surtout au père, au possesseur; quand je dis *etche churia* « la maison blanche », je pense surtout à la maison, à l'objet déterminé.

J'avais cru qu'un autre cas de double position d'un élément dérivatif se présentait dans les *i* du datif ou *ki* « avec » (*aita-r-i* « à mon père », *aita-re-ki-n* « avec le père ») et le *ki* précédant le pronom régime indirect des verbes (*datorkizu* « il vient à vous »); mais peut-être vaut-il mieux, dans ce *ki* verbal, voir la forma-

tive que nous trouvons dans les radicaux *yaiki* « se lever », *yarraiki* « suivre », *eduki* « tenir », etc., qui est, sans doute, identique au *ki* adverbial : *ederki* « bellement ». Le préfixe, là encore, indique le mouvement objectif, le rapport extérieur, et le suffixe la relation intime, le mouvement subjectif.

II. Les racines EK et EM

On a vu plus haut qu'un nombre important de radicaux verbaux basques, la plupart disyllabiques, ont une voyelle initiale qui ne paraît pas organique, *e* le plus souvent. Cette hypothèse résulte de comparaisons de mots comme les suivants : *igan*, *igo* « monter », *ago* ou *go* « plus », *ga* ou *gar* ou *goi* « sur, en haut ». Il m'est venu l'idée d'étudier quelques-uns de ces radicaux, de voir s'ils correspondent bien à d'autres radicaux sans voyelles prosthétiques, de rechercher quelle peut être la signification de la racine commune, et le rôle de la voyelle adventive. Je choisis les radicaux en *ek*, *eg*, *ik*, etc., d'une part et ceux en *am*, *em*, etc., de l'autre. Je ne donne que les radicaux principaux, sans tenir compte des dérivés secondaires.

A. En *ek* et *eg*, je signalerais : *egal*, *hegal* « aile », *ega-n* « voler », *egar-ri* « soif », *egi*, *hegi* « crête, bord, coin », *egia* « vrai », *egi-n* « faire », *egou*, *hegoa* « le vent du sud », *ego-n* « demeurer », *egor* ou

igor « envoyer », *egu-n* « jour », *egos* « cuire », *ego-tz* « jeter », *egur* « bois de chauffage » ;

Ekai « travail », *ekar*, *ekhar* « porter », *ekor* « balayer », *ekus* ou *ikus*, *ikhus* « voir » ; *ekuz* ou *ikuz* ou *ikhuz* « laver ».

En *ik* et en *ig*, on signalerait : *iga*, *higa* « se flétrir », *iga-n* « mouler », *igara* ou *ihara* ou *eihara* « moulin », *igarei*, *igara-i*, *iger-i*, *igir-i* « nager », *igarla* « devin », *igas*, *iges*, *ihes*, *ies* « fuir », *igaz*, *ihaz*, *yaz* « l'an passé, antan », *ige* « rampe, montée », *ihi*, *higi* « se mouvoir », *igo*, *igo-n*, *igo-ro* « monter », *iguin*, *higuin* « dégoût » ;

Ika, *hika* « escarpement », *ika-ra* « trembler », *ikas*, *ikhas* « apprendre », *ikatz*, *ikahtz* « charbon ».

J'ajoute les suivants en *ag*, *og*, *ug*, *ak*, *ok*, *uk* : *ager-i*, *agir-i* « manifester », *agin*, *hagin* « dent », *agor* « sec », *agun*, *hagun* « écume », *agur* « salut » ; *aker*, *akher* « bouc », *aketz* « verrat », *aki*, *akhi* « fatigue », *akilo*, *akhilo*, *akulu* « aiguillon » ; *ogen*, *hogen* « faute, tromperie », *ogi* « froment », *ogei*, *hogei*, *hogoi*, *ogoi* « vingt » ; *oka*, *okha* « vomir, dégoûter » ; *okher*, *oker* « infirme, borgne », *uki*, *ukhi*, *hunki* « toucher », *uko*, *ukho* « nier », *ukha* (?) « poing », *ukan*, *ukhan*, *uken* « avoir » ; *ugal* « sournois », *ugari* « abondant ».

Voici ceux en *k* et *g* : *gai* « propre à », *gaitz* « mal », *gal* « perdre », *gar*, *kar*, *khar* « flamme », *garai*, *garhai* « vaincre, surpasser », *garano* « étalon », *garbi* « propre », *gari* « froment », *gau* « nuit », *gei*,

gehi « quantité », *geldi* « tranquille », *gero* « après », *gibel* « postérieur », *gizon* « homme », *gogo* « idée », *gogor* « dur, sourd », *goi* « haut », *goiz* « matin », *gorde* « caché », *gori* « ardent », *gorri* « rouge », *gose* « faim », *gune* « fait, acte », *gur* « salut », *gura* « volonté », *guti* « peu », *guzi*, *guzti* « tout » ; — *kalte* « dommage », *kausi* « trouver », *ke*, *khe* « fumée » *keinu*, *kheinu* « signe », *kide* « égal », *kume* « petit ».

Il ne faut pas oublier les suffixes et les dérivatifs : *aga* « abondance », *ak* et *ek* « pluralité » et « activité », *ki* « avec », *egi* « excès », *ago* ou *go* « plus » comparatif, *kari* « porté à », *korde* (provenance) ; *gin*, *gile*, etc., « faire » (de *egin*); *ga* « sur, dessus » et ses nombreux dérivés : *gaz* « avec », *gan* « dans », *ganik* « de », *gatik* « pour », *gain* « sur », *gabe* « sans », *gana* (pour *gara*) « vers », etc.

De tout ceci se dégage évidemment un ancien EK, peut-être KEK, puisqu'il y a des radicaux en *k*, qui aurait le sens de « montée, accroissement, augmentation », c'est-à-dire qui correspondrait à ce que j'appelle l'idée du « mouvement objectif », racine secondaire formée du préfixe E ou KE et d'une racine primitive en K suivie d'une voyelle.

B. Pour les radicaux en *am* ou *em*, on aurait :

En *am* et *em* : *ama* « mère », *amai* « fin, bout », *amar*, *hamar* « dix », *amets*, *ames*, *amens* « songe, sommeil », *ametz* « chêne taurin », *ema*, *eme* « femelle », *eman*, *emon* « donner, mettre, se placer », *emen*, *hemen*, *heben*, *gemen*, *kemen*, *omen* « ici ».

En *im*, *om* et *um* : *imin-i*, *ipin-i*, *ifin-i* « placer, mettre », *omen* « réputation, on-dit », *ume*, *hume*, *kume* « petit », *ime* « poupon », *kama* « timon » (?).

En *m* initial : *mando* « mulet », *men* « docile, doux », *mende* « siècle », *min* « mal, aigu », *mendi* « montagne » (?).

Ce qui donnerait une racine EM ou AM (ou KEM, KAM) au sens manifeste de « station, arrêt, pose, pression », ce qui correspond à l'idée de « mouvement subjectif », formée de KA ou KE et d'une racine primitive en M suivie d'une voyelle.

Chavée ramenait toutes les racines indo-européennes, en dehors des onomatopées, à deux catégories ayant la signification de *presser* et de *tendre*, c'est-à-dire aux deux genres des mouvement que je retrouve dans les racines basques. J'ai constaté la même chose en dravidien Ce serait donc un fait normal, la résultante d'un état normal de l'esprit humain à une période spéciale de son développement.

Mais en admettant la formation, par le préfixe E ou plutôt KE, de racines secondaires, quels seraient le rôle et la signification de ce KE? Il est vraisemblable qu'il s'identifierait avec le suffixe KE qui, dans la dérivation verbale, marque le potentiel, le conditionnel, le futur aoristique : *duke* « il l'aura, il peut l'avoir, il l'aurait ». Ce *ke* correspondrait donc à une idée de contingence, d'incertitude, d'affaiblissement ; mais, préfixé, le sens peut être tout contraire et marquerait

peut-être une affirmation, une confirmation de l'idée verbale, puisque le changement de position des éléments personnels sujets correspond aux variations de transitif à intransitif. Ce KE n'est peut-être, d'ailleurs, qu'une forme, qu'une variante du démonstratif éloigné dont, à mon avis, la forme originale est KAR, comme KUR est celle de démonstratif prochain et KOR celle de l'intermédiaire « cet autre ».

Il est d'ailleurs remarquable que « vingt » *hogoi*, et « dix » *hamar*, se rapportent aux deux racines que nous venons d'examiner. *Dix* exprimerait l'arrêt, la halte, la pression, et *vingt*, au contraire, l'expansion, l'allongement, l'accroissement.

Les lignes qui précèdent n'ont d'autre but que de présenter des problèmes aux linguistes, surtout à ceux qui s'occupent de la langue basque. Mais les solutions que je propose peuvent être bonnes, inadmissibles ou même absurdes et indignes de discussion. Je suis le premier à solliciter les critiques et les objections, pourvu qu'elles soient de bonne foi. Le travailleur le plus expérimenté, le spécialiste le plus habile, n'est pas moins exposé qu'un autre à l'erreur. Qui peut se flatter de connaître jamais la vérité, surtout quand il s'agit du langage, si variable et si divers? *Verborum vetus interit ætas.*

Julien Vinson.

P.-S. — A propos de mon dernier article, on me fait observer que *emazte* « femme » paraît être contracté de *ema-gazte* « jeune femelle » ; ce serait donc le pendant exact de *emakume* « petit femelle, enfant femelle ». En tamoul vulgaire, femme se dit *peṇpiḷḷei* « enfant femelle », mais *piḷḷei* n'est pas seulement « enfant », il sert encore à désigner l'écureuil, le perroquet, la mangouste, le petit du singe, et même le petit cocotier et le petit aréquier.

On me rappelle aussi le mot *atso* « vieille femme »; il n'y a pas de mot spécial pour « vieillard, vieil homme ».

LA THÉORIE ESTHONIENNE

Les mots suivants me permettent d'ajouter un fait de plus à la théorie esthonienne de M. Pruner-Bey [1]. L'existence des mots ougro-finnois en basque prouve la justesse de son hypothèse. L'homogénéité de ces mots basques et ougro-finnois dont les formes et significations sont presque identiques est évidente. Premièrement je soumets à la critique des basquinistes 7 mots :

1) Basque *kotchea* bn., espèce de croix de 45 centimètres de long, sur laquelle on place le fil tiré du fuseau pour en former des écheveaux.

Esthon. *kōtś*, *kōtśli*, *kōdzel* Kunkel (zum Abspinnen gewickelte Rolle).

2) Basque *upa* b., *upel* g., cuve.

Esthon. *hūp*, *hūpa* trogförmiger, niedriger Kahn.

3) Basque *urka* l., fourche ; selon M. Van Eys, « du lat. *furca* ou de prov. *forca* [2] ; la mutation de *o* en *u* est fréquente ».

Esthon. *hoṙk* Stachel, Spitze, Pflock, Splitter, Mistgabel.

1. Voy. Bladé, Etudes sur l'origine des Basques, p. 197-228.

2. Lat. *furca*, prov. *forca* doit donner en basque *borka* * ou *burka* * (*b* pour *f* qui comme *c* n'existe pas ou presque pas. Cf. *bortcha-forza*-force ; *bero-fervor* ; *besta-festa*).

4) Basque *zakar* g. l., *sakar* l., *zakhar* bn., *chakhar*.

Selon Pouvreau, balle de blé[1]; croûte de teigne. Selon Sal, croûte qui se fait sur la peau. En Guip., en général une petite saleté, croûte ou poussière.

Esthon. *tsakar*, *sagar* (ant.) Nisse (lente).

5) Basque *zital* g. b., *zithal*[2] l. bn., sale, vilain, méprisable, têtu, pervers; lambeau de chemise; secondines qui enveloppent le fœtus de l'animal.

chithal bn., terme de mépris pour les petits hommes et les petites femmes.

Esthon. *sitt* Kot, Dreck, Mist, Dünger; *sitane* kotig, dreckig, mistig; *sitaline* Dünger enthaltend.

Liv. *sitā* dicker Kot, Dreck, Mist, Dünger, Schmutz. Finn. (suom.) *sitta* excréments, ordures, fiente, chiure, scorie, crasse.

6) Basque *uzta* g. bn. récolte.

Esthon. *ūstne* (ant.) zur Ernte gehörig; *ūstne aig* Erntezeit.

7) Basque *tusuria*[3], soul. le diable. « P. dit que c'est un vieux mot basque dont on se sert encore (de son temps) en Soule. En tout cas nous le donnons puisque c'est un des très rares mots basques (du moins

1. Esthon. *tsake*, *sage* Häcksel (paille hachée).

2. Rev., t. 30, p. 290 : De Charencey, Et. eusk. : Cp. béarnais *zite, site* alouette, littéralement, ce qui n'a pas plus de valeur qu'un petit oiseau. L'étymologie est recherchée. Il est plus vraisemblable que *zite, site* alouette vient de *zital* ou d'un substantif dont n'est resté que l'adjectif dérivé.

3. Azkue, II. p, 299 : *Tusuri* diable. En basque ancien on appelait le diable *Tusuri*, et ce mot est encore employé en Soule.

il paraît être basque) qui ait rapport à la religion » (Van Eys, Dict., p. 350).

La racine ougro-finnoise *tūs*[1] sausen, dampfen, tosen, lärmen; stossen, streiten; Angst, Unruhe, Wut :

Finn. (suom) *tūs-in* riechen, aufspüren, ahnen; *tūs-ittelen* ängstlich machen.

Esthon. *tūz-in*, *tūz-eldan* zaubern, hexen, zausen : *tūzar*, *tūzlar*, *tūslar*, *tūzija*, *tūskaja*, Zauberer, Hexenmeister, Quacksalber; *tūz* Schimpfwort.

Cer. *tuš-man* Zauberer, cf. Votj. *tuš-mon* Verbrecher[2].

Les mots cités indiquent que les Basques se sont trouvés en relations avec les Finnois (Esthoniens). Les crânes d'un type « mongoloïde » (esthonien) exhumés dans le pays basque témoignent des relations bien proches.

RODOLPHE GOUTMAN.
Pscoff (Russie).

1. Finn. (suom.) *tuska* Angst, Not. Veps. *tusk* Angst. Vot. *tuska* id.

Esthon. *tusk* g., *tuza* Unruhe; *tuskan* unruhig sein, sich-angstigen, quälen. Le mot russe *toskà* vient du finnois.

2. Donner, Vrgl. Wrb., I : « Diese Wörter hängen wohl mit der bei Ausübung von Zauberkünsten gewöhnlichen Art des Zauberers sich in eine aussergewöhnliche Erregung zu versetzen, zusammen; Angst, Foben und Raserei gehören notwendig dazu. »

LA SIGNIFICATION DE « GAR, KAR, KHAR »

dans quelques mots composés basques

I. — 1) *garsoil*, *karsoil* chauve. « *Soil* est déjà chauve », dit M. van Eys (Dict., p. 156). Il propose la question : « d'où vient *gar*? »

2) *garrondo*, *garondo*. En g. et bn. nuque, en lab. le derrière de la tête. Selon M. van Eys, *gar* peut indiquer quelque chose comme tête[1], cime, sommet.

Ainsi 3) *garkhora* « signifierait couronne de la tête, c'est-à-dire le sommet, le holl. *kruin* ».

4) *garunak* cervelles.

5) *garatosa* étrille (Pouvreau).

Un mot *gar*, *kar* tête, cime, sommet n'existe pas en basque.

« *gar* de *garai* excellent » est une supposition douteuse. La supposition de M. van Eys reste sans preuve, et sa question sans réponse.

Ce sont les langues finnoises qui nous facilitent l'étymologie des mots mentionnés. La racine ougro-finnoise *kar* rude (pas lisse), c'est-à-dire rude au toucher, âpre, velu, poilu, donne les mots suivants

1. gr. κάρ, κάρα tête (un mot rare qui se trouve seulement dans la langue poétique) ? Ce serait une supposition inadmissible.

(Donner, Vrgl. Wrb.) : finn. (suom.) *kar-va* poil, cheveu; esth. *kar-u* = *kar-vidi*, liv. *kār-a*, *kar-a* id.; n. lap. *garr-at* perdre les derniers cheveux.

B. *gar*, *kar* vient de l'ougro-finnois et signifie « poil, cheveu ».

Ainsi 1) *kar* (cheveu) *soil* (dépouillé, désert, nu, chauve) = dépouillé de cheveux = chauve. *kar* a perdu sa signification en basque moderne et on emploie seulement *soil* au lieu de *karsoil*. A Guéthary, *karsoil* crépu. En ce cas *kar* est le seul porteur de la signification.

2) *gar* (*kar*) cheveu *ondo* fond, extrémité, bout, tronc = bout des cheveux = le derrière de la tête, nuque.

3) *gar* (*kar*) cheveu *khoroa*, *koroa* couronne = couronne des cheveux, c'est-à-dire le sommet (de la tête).

4) *gar* (*kar*) cheveu *hun* = *muñ* moelle, suc des plantes; *garunak* = moelle ou sucs des cheveux = cervelles. Au lieu de *garunak* (*garmuñak* *) on emploie maintenant seulement *muñak* cervelles.

5) *Gar* (*kar*) poil *atosa* ?

L'ougro-finnois représente deux formes : *kar-* et *karv-* (Cp. les formes finn. et esth.). La forme *karv-* se retrouve dans les mots basques : *garbal* chauve; *garbatu*, *garbatzen* broyer le chanvre; *garba*, *kharba* broie, instrument pour broyer le chanvre; *garbantzu* pois chiche.

Finn. (suom.) *karvān* ôter les poils, tanner. (Cp. n. lap. *garrat* perdre les derniers cheveux), b. *gar-*

batu, *garbatzen* id. Il y a une autre espèce de préparation du chanvre, d'une plante poilue. On ne le broie pas, mais on lui ôte les poils, on l'écorce. La première signification de b. *garbatu* doit être : ôter les poils, écorcer le chanvre. *garba, kharba* c'est l'instrument qu'on emploie pour ôter les poils au chanvre, et *garbal* veut dire « dépouillé de poils ». *garbantzu* pois chiche (une plante poilue) : *garb* (poil) *antzu* ?[1].

II. B. *gar*, *kar* rude au goût : amer, aigre; âpre, violent, sévère. *kharmin* goût aigre, aigre; *minkor*, *minkhor* amer, aigre; *karats*, *garratz*, *kharats*, *kharax* amer, aigre; âpre, violent, sévère.

La racine ougro-finnoise *kar* rude au goût : amer, aigre; âpre, violent, sévère :

finn. (suom.) *kar-ea*, *kar-ia* dur, aride, gros, rude, âpre, aigre, amer; *kar-hea*, rèche, âpre. — esth. *kar-e*, *kar-eda* id., despotique, sévère, impoli. — liv. *kar-u*, *kar-as*, *kār-as* amer, aigre, âpre. — n. lap. *gar-as*; sv. *kar-as*, âcre, piquant.

1. On pourrait prétendre que b. *kar*, *gar* vient du germain : vn. *har* **coma**; vha., mha. *hâr* id.; nha. *haar* id., ou plutôt d'un indg. *kar* qui a donné en germ. *har*. Indg. *kar* cheveu n'existe pas. *har* cheveu se trouve seulement en germ. Got. *heza* * n'est qu'une supposition. Le rhotacisme n'étant pas prouvé en ce cas, la parenté entre germ. *har* et slav. *kosa*, lit. *kasa* tresse de cheveux est inadmissible.

Les mots germains *har* coma et *har* (gen. *harwes*) lin viennent de l'ougro-finnois, où *kar-* et *karv-* signifient, outre poil, cheveu, — paille, chaume, brin, mousse. Il y a une quantité de mots finnois qui sont entrés en germain avant la « **Lautverschiebung** ».

finn. (suom.) *kar-kas* amer, âpre; veps. *kar-gtus* amertume; Cp. magy. *har-ag* colère.

finn. (suom) *kar mea* amer, âpre, aigre; vot. *kar-mea* gros, rude, âpre; esth. *karm* id.

finn. (suom.) *kar-vas* amer, *kör-i* lait caillé. Cp. perm. voty. *kur-ït* amer.

B. *gar*, *kar*, *khar* vient de l'ougro-finnois et signifie « rude au goût : amer, aigre ».

Ainsi 1) *khar* (rude au goût, amer, aigre) *min* id. C'est une locution pléonastique.

2) *Minkor*, *minkhor* id.

3) *kar*, *gar*, *khar* (rude au goût, amer, aigre) *ats* ?

Selon M. van Eys, *ats* = puanteur. « Il reste encore à trouver ce que *gar*, *kar* peut signifier », dit M. van Eys.

ats signifie rude à l'odorat, puant. La première signification de *karats* serait « puant ». Il y a en effet en basque

III. *gar*, *kar* rude à l'odorat : puant.

karats, *garratz*, *kharax* puant, puanteur; *karatzen* puer.

La racine ougro-finnoise *kar* âpre, rude à l'odorat (Donner, Vrgl. Wrb., I, 42) : finn. (suom.) *kar-u*, *kär-ü*, *kor-u* odeur de brûlé;

kar-su, *kar-sku* puanteur. — esth. *kär-ts*, *kär-s* odeur de brûlé.

kar-d odeur. — ostyak, *kur-t* odeur de brûlé.

B. *gar*, *kar*, *khar* vient de l'ougro-finnois et signifie rude à l'odorat : odeur âpre, amère, aigre, odeur de brûlé; puanteur, puant.

Ainsi *kar* (rude à l'odorat) *ats* (id.) = puanteur, puant. C'est une locution pléonastique.

B. *garkharasta, garkharastatu* enfumer; terme de cuisine, en parlant de viande ou autre chose qui prend le goût de fumée. Nous retrouvons dans ce mot intéressant la racine ougro-finnoise qui indique l'odeur et la saveur de brûlé, de fumée. Cp. finn. (suom.) *karvaan-* **hajuinen**, *karvaan-* **makuinen** d'une odeur, d'une saveur amère.

La première partie du mot composé *karats* — *kar* amer et *ats* puant — a produit cet usage (*karats* amer, *karats* puant) ou, selon M. van Eys, « cette confusion » en basque.

Il me semble que l'identité de b. *kar, khar, gar* et ougr.-finn. *kar* qui signifient :

1) rude au toucher : rude, poilu, velu; poil, cheveu;

2) rude au goût : âcre, âpre, amer, aigre, piquant;

3) rude à l'odorat : puant; odeur amère, aigre, odeur de brûlé, est hors de doute.

RODOLPHE GOUTMAN.
Pscoff (Russie).

DE QUELQUES AFFINITÉS LEXICOGRAPHIQUES

entre certains dialectes asiatiques et américains

Nous avons déjà eu l'occasion de faire ressortir certaines affinités qui se manifestent dans les vocabulaires des populations de la côte nord-ouest de l'Amérique et au nord-est du continent asiatique. Nous n'en tirerons pas, à coup sûr, la conclusion que tous ces dialectes, où l'on peut les signaler, appartiennent à une seule et même souche. Ce qui nous paraît infiniment probable en tout cas, sinon absolument certain, c'est la réalité d'anciennes migrations qui ont porté jusque dans le Nouveau Monde des colons venus de Sibérie. N'en trouvons-nous pas une preuve irréfragable dans ce fait que les Kolouches présentent aujourd'hui encore un type absolument mongolique et, par suite, très notablement différent de celui des populations de race cuivrée qui les environnent ?

Nous nous bornerons pour aujourd'hui à signaler les affinités lexicographiques suivantes, et que l'on ne saurait guère attribuer au pur hasard.

JOUR : Koryèque du Kolima, *Hallo*. — Oukeh (dialecte kamschadale), *Hallug*.

Groënlandais, *Ullak*.

Idem : Tschouktschi de l'Anadir, et Tschouktschi kamschadale, *Aghunak*.

Aglégmoute, *Agunuk*. — Tschouktschi du Saint-Laurent, *Aganik*.

EAU : Mandjour, *Mouké*.

Aglégmoute, *Mok*. — Tschouktschi, *Émok*. — Groënlandais, *Imak*. — Esquimau de la baie du Prince-Régent, *Himouk*.

ŒIL : Aïno de Yésso, *Chiki*. — Aïno kamschadale, *Sik*.

Esquimau de Dobb, *Schick*. — Tschouktschi du Saint-Laurent, *Tchichka*. — Ounalagmoute, *Thak*, *stak*.

BOUCHE : Ostyak de Pumpokolsk, *Khan*.

Esquimau de la baie du Prince-Régent, *Kannek*. — Esquimau de l'île Kadiak, *Kanok*. — Aglégmoute, *Kanka*.

NEZ : Oukeh, *Kaakan*. — Kamschadale central, *Kayako*, *kaïki*. — Kamschadale du Tigil, *Kéka*. — Tschouktschi nomade, *Ekaeh*, *ekhaekh*. — Tschougatsche, *Kaak*.

LANGUE : Arine (dialecte de l'Iénissei), *Alyap*. — Assane, *Aloup*. — Koryèke du Karaga, *Oul*, *oulegit*. — Tschougatsche, *Oulou* — Esquimau de l'île Kadyak, *Oulloué*. — Tschouktschi américain (du cap Tschouktschi), *Oulliou*. — Tschouktschi (du Saint-Laurent), *Oulioupa*.

On remarquera qu'il ne s'agit ici que de dialectes parlés sur les rives opposées du nord du Pacifique,

c'est-à-dire dans des régions assez rapprochées et entre lesquelles l'intercourse se trouvait par suite singulièrement facilité.

Il semble d'ailleurs que l'arrivée d'émigrants asiatiques dans le Nouveau Continent ait eu lieu à une époque fort reculée. Elle dut être de très peu postérieure, sinon même antérieure à celle où la race Aïno-Coréenne commença à s'établir dans l'archipel japonais, refoulant devant elle les *Koropok guru* ou *Pit-Dwellers* des écrivains anglais, lesquels paraissent bien se rattacher à la souche Koryèke-Kamschadale. L'usage des métaux ne se trouvait pas encore, à coup sûr, répandu chez toutes ces tribus et elles en étaient restées à l'emploi de la pierre plus ou moins polie.

Peut-être s'étonnera-t-on que des termes aussi usuels, d'un emploi aussi indispensable que ceux que nous venons de citer, aient pu faire l'objet d'un emprunt, mais ne sait-on pas que moins un peuple est avancé en civilisation, et plus il se montre porté à adopter des mots d'un usage fréquent ?

Citerons nous ici l'exemple du Navajo, dialecte mexicain qui a pris le terme *Konh, konn* « feu » à l'Apache (dialecte Athabaskan), *Kou*, m. s., lequel a le même sens et se retrouve d'ailleurs dans les autres idiomes de la même famille; cf. Slave Indian et Dogsrib *Khoun*. Ajoutons-y l'Aïno de Yésso *Itu*, *idu* « nez », lequel n'est certainement de provenance Altaï-Touranienne, et accuse une origine Malayo-Polynésienne; cf. Malai, *Idung*, m. s., — Atchinois,

Dong — Maruwi, *Ihong* — Millanow (côtes de Bornéo), *Udong* — Céram, *Irung*. Il est resté, pour ainsi dire, comme un vestige de l'époque où des navigateurs océaniens établis dans le sud du Japon se trouvèrent en contact avec les envahisseurs de race Aïno.

Du reste, si nous admettons l'intrusion d'éléments asiatiques en Amérique, nous ne prétendons nullement qu'un mouvement inverse de migrations ne se soit quelquefois produit, et l'on en donne comme preuve l'existence, dans le nord-est de la Sibérie, de cette peuplade des Tschouktschis pêcheurs, dont le langage constitue un simple dialecte esquimau. Toutefois, l'examen de cette intéressante question nous entraînerait trop loin, quant à présent. Réservons-la pour plus tard.

Ct. de Charencey.

SUR LA PROBABILITÉ D'UNE COMMUNICATION
ENTRE L'ASIE ET L'AMÉRIQUE
d'après les noms de nombre de peuplades hyperboréennes

Dans la présente note, nous avons l'intention de mettre en lumière les faits suivants :

1° Par un phénomène singulier, une tribu tongouse, laquelle appartient au groupe bien connu mantchou-tongouse, a constitué la série de ses noms de nombre en utilisant, de un à cinq, les appellations du mantchou-tongouse et, au delà de cinq, celles qui appartiennent au kamchadale, ou langue de Kamchatka. Ce fait prouve surabondamment l'existence de relations entre les Tongouses et les habitants du Kamchatka.

2° Les formes des noms de nombre, en kamchadale, sont intimement liées à celles usitées dans la grande famille américaine des Tinné, peuples dont l'aire de parcours s'étend de l'océan arctique au Mexique et de la baie d'Hudson jusqu'au Pacifique. Ce second fait prouve l'existence de rapports entre les peuplades *asiatiques* du Kamchatka et les tribus *américaines* des Tinné.

Première section. — Noms de nombre en tongouse et en kamchadale.

D'ordinaire, les noms de nombre, en mantchou et

en tongouse, se présentent, de un à dix, sous les formes suivantes :

	Mantchou.	Tongouse
Un	emu	emu, omin, umin.
Deux	juwe	jur
Trois	ilan	ilan, éban.
Quatre	duin	dugun, digin, duin.
Cinq	sunja	sonja, tongan.
Six	ninggun	njugun, ninggun.
Sept	nadan	naddan, nadan.
Huit	jakkon	japkon, jakun
Neuf	ujun	jagin, jugin.
Dix	juwan	jan, men, mer.

A l'évidence, les différences entre le mantchou et le tongouse ne dépassent pas les légers écarts observés d'un dialecte à l'autre, dans une même langue.

Mais Dall fournit une liste de nombres tongouses dont les uns sont empruntés, comme nous l'avons dit, au tongouse ordinaire et les autres au kamchadale. Pour rendre le fait patent, nous allons reproduire la liste numérale du tongouse ordinaire, celle donnée par Dall et celle du kamchadale.

	Tongouse ordinaire.	Tongouse de Dall.	Kamchadale.
Un	umin	oomin	kemmis
Deux	jur	dzur	nitannoo
Trois	elan	elan	tchuskat
Quatre	dugun	digon	tsacha
Cinq	tongan	tongon	komdas
Six	niugun	kilkok	kilkoas
Sept	nadan	etgatanok	ittaktenu
Huit	jakkon	tchokotenok	tchoktenu
Neuf	ujun	tchakatenok	tsaktanak
Dix	juwan	tsomkotak	komtook.

La plus simple inspection de ces trois listes suffit à permettre de constater que la série tongouse, donnée par Dall, comporte, de un à cinq, les appellations usitées d'ordinaire en tongouse, intimement liées à celles mantchoues, puis, de six à dix, des appellations empruntées au kamchadale, à peine modifiées.

Le rapprochement de ces trois listes fournit donc la preuve de rapports assez suivis, entre la peuplade tongouse dont Dall donne la liste numérale et les habitants du Kamchatka, pour que celle-ci ait emprunté à ces derniers leurs noms de nombre de six à dix.

Deuxième section. — Relation entre les noms de nombre kamchadales et ceux des tribus américaines des Tinné.

Dans le relevé suivant nous rapprochons les noms de nombre usités dans deux tribus tinné, les Ahtena de l'Alaska et les Kinaï de la Colombie britannique, de ceux employés de un à cinq et de six à dix en kamchadale.

	Ahtena	Kinaï	Kamchadale		Kamchadale.
Un	tchelkaï	tsilké	kemmis	Six	kil-koas
Deux	nata-yaka	nuti-ké	nita-noo	Sept	(n)itta-k-tenu
Trois	taa(k)-ké	tuk-ké	tchusk-at	Huit	tchoc-tenu
Quatre	tinu-ki	tinu-ké	tsa-cha	Neuf	tsak-tanak
Cinq	al-cheni	tskilu	kom-das	Dix	kom-took

Évidemment, il n'y a pas de relation directe entre la forme de *un* kamchadale « kemm-is » et celles tinné « tchel-kaï » et « tsil-ké », mais les expressions pour

exprimer *un* sont extrêmement différentes dans les nombreux dialectes tinné. Observons cependant que le kamchadale commence ses nombres « un », « cinq » et « dix » par une même syllabe, dont la signification est « doigts ». Ainsi l'on a :

kemm-is	un
kom -das	cinq
kom -took	dix

Or, cette syllabe pour « doigt », soit « kemm » ou « kom », reparaît plus ou moins pure en tinné :

tsil-ké	un, Kinaï
tl' -kin-ké	un, Ugalensi
is -kun-la	cinq, quatre dialectes
kwon-esa	dix, Unkwa
kwon-esin	dix, Tlatskémé
al-chen -i	dix, Ahtena

Ainsi, en regard de « kemm » et « kom » du kamchadale, on a, en tinné, « ké », « kin », « kun », « kwon » et « chen » pour doigt. L'équivalence est complète.

Comme le kamchadale fait six par un et cinq, sept par deux et cinq, huit par trois et cinq, enfin neuf par quatre et cinq, il en résulte que la forme de un se retrouve en tête de six, celle de deux en tête de sept, celle de trois en tête de huit, enfin celle de quatre en tête de neuf.

Par suite, si « un » isolé diffère en kamchadale et en tinné, l'identité de la forme pour « un » se retrouve

en comparant, au tinné « tchel-kaï » ou « tsil-ké », le un kamchadale contenu dans six, nombre dont la forme est : « kil-koas ». Or, il est de toute évidence que « tchel-k », « tsil-k » et « kil-k » constituent des équivalences absolues.

Pour deux on a :

nataya-ka	Ahtena	
nuti -ké	Kinaï	
nita -noo	Kamchadale	
itta -k -te nu	—	dans sept.

On voit clairement que le kamchadale, dans sa forme pour sept, a perdu « n » initiale des formes pour deux. Il est non moins clair que les diverses formes pour deux sont apparentées, qu'il s'agisse de celles tinné ou de celles kamchadales.

Les formes pour trois sont :

taa(k) -ké	Ahtena	
tuk -ké	Kinaï	
tchus -ka-t	Kamchadale	
tcho -c -tenu	—	dans huit.

Également ici, sans qu'il soit nécessaire d'insister, les mêmes formes se rencontrent, pour exprimer un même nombre, en tinné et en kamchadale.

Pour quatre on a :

ti -nu-ki	Athena	
ti -nu-ké	Kinaï	
ti -n -gi	Taculli (Colombie britannique)	
tei -» -»	Nakoontlon	(dito)
ti -» -»	Tcholkotin	(dito)
tsa-» -cha	Kamchadale	
tsa-» -k -tanak	—	dans neuf.

On voit ici quatre varier. Les dialectes ahtena, kinaï et taculli constituent ce nombre par les trois consonnes « t », « n » et « k ». Les dialectes nakoontlon et tcholkotin, de la Colombie britannique comme le taculli, ne conservent plus que « t ». Le kamchadale conserve ce même « t » initial sous la forme « ts », mais il maintient, de plus, le « k » final, soit pur, soit sous la forme « ch ».

Ces écarts ne dépassent pas la limite ordinaire des variations qui se produisent d'un dialecte à l'autre, dans un même groupe linguistique.

Nous ne pouvons établir de comparaisons suivies entre les nombres composés, en tinné et en kamchadale. En effet, si le kamchadale fait ses nombres composés, c'est-à-dire ceux de six à neuf, en préposant successivement un, deux, trois et quatre à une forme de cinq, les procédés tinné sont tout autres et varient d'une tribu à l'autre.

Une étude complète et comparative des divers procédés de formation des nombres composés, dans l'ensemble des dialectes tinné, extrêmement nombreux, n'ajouterait rien, pensons-nous, à l'effet que peuvent produire sur l'esprit les constatations et comparaisons qui précèdent.

Résumons-les.

Il nous paraît absolument démontré que les appellations numérales, de six à dix, du tongouse de Dall, appartiennent au kamchadale.

D'autre part, une étroite parenté apparaît, entre les noms de nombre, en kamchadale et en tinné. Ces noms sont même si peu dissemblables que, si l'on devait s'en tenir à leur comparaison avec ceux des divers idiomes de la famille tinné, on n'hésiterait pas à ranger le kamchadale parmi les dialectes de cette famille.

Même si l'on s'en tient à la parenté des noms de nombre, sauf étude ultérieure du point de savoir si les autres éléments du kamchadale en font un dialecte tinné, le fait seul de l'emprunt des formes de ses noms de nombre, par le kamchadale au Tinné, suffit à établir que des contacts fréquents se sont produits entre les habitants de la péninsule *asiatique* du Kamchatka et les Tinné *américains*, que les peuples de l'ancien et du nouveau continent ont eu des communications par les régions hyperboréennes.

Ces relations ont-elles été pré-colombiennes ou non? L'affirmative pourrait être établie si l'existence pré-colombienne des formes numérales du kamchadale était prouvée; mais une telle preuve ne pourra, vraisemblablement, être apportée. En effet la science moderne, seule, s'est préoccupée de langues aussi peu saillantes que le kamchadale.

Toutefois, s'il était démontré que le kamchadale est un dialecte qui appartient à la famille linguistique du tinné, la probabilité pré-colombienne deviendrait extrêmement forte, en raison de la lenteur des évolutions linguistiques. Il serait nécessairement constaté, en

effet, — on le voit déjà par les noms de nombre, — des différences qui prouveraient que la séparation entre les Kamchadales et les autres Tinné ne pourrait être assez récente pour être dite post-colombienne.

Toutefois, l'existence prouvée de relations, même à une époque qui pourrait être post-colombienne, donne une très grande probabilité au fait de rapports antérieurs à la découverte de l'Amérique, entre populations hyperboréennes de l'un et l'autre continent.

J. A. Decourdemanche.

KADĀMAÑJARĪ

LE BOUQUET DES HISTOIRES

Contes tamouls traduits pour la première fois en français

I

Un çanniyāçi, qui épargne toute vie, suivait le bord d'un lac. Pendant qu'il allait, un pêcheur prenait du poisson. En le voyant, le çanniyāçi lui dit : hélas! quand monteras-tu sur le bord? — Seigneur, dit le pêcheur, je monterai sur le bord[1], quand mon panier sera rempli.

II

Deux lutteurs se battaient. L'un, ayant renversé l'autre et l'ayant jeté la face contre terre, lui lança des coups de pieds. Le héros, qui avait reçu des coups de pieds, se lève, et, regardant les gens qui se sont arrêtés, leur dit ; eh bien! quoi? il n'y a pas de poussière sur ma moustache; et, en disant ces mots, il la tordit.

III

Un homme parla en ces termes à un homme riche : si vous me donnez une nourriture abondante pendant six mois, je porterai une haute montagne. Le riche

1. Jeu de mots : — monter sur le bord veut dire aussi monter au ciel.

lui fournit alors en abondance une bonne nourriture. L'ayant ensuite amené auprès de la montagne : soulève-la, dit-il. L'autre dit à tous (ceux qui étaient là) : si, l'ayant soulevée, vous la placez sur ma tête, alors je la porterai.

IV

Un dissipateur s'adressa à un avare pour lui faire un emprunt. — Comment t'acquitteras-tu de ta dette? — Je te payerai en prenant chaque mois sur ce que je gagne. — Mais n'est-il pas possible de me donner maintenant la somme? — Je ne comprends pas, dit le dissipateur. — Eh bien! moi, je vais te le faire comprendre; je ne veux pas donner suite à cet emprunt. Va-t'en! dit l'avare. L'autre commença dès lors à mettre de côté son argent.

V

Un guru enseignait les sciences à son disciple. Pendant la leçon, celui-ci ayant vu un rat rentrant dans son trou, le regardait avec attention. Le guru, dès qu'il eut achevé sa leçon, dit : ô disciple! tout est-il entré (dans ton esprit)? — Oui, tout est entré, excepté la queue. C'est ce qui arrive quand on parle de choses spirituelles à des sots.

VI

Un jour le roi Tirumala se promenait sur le bord d'un lac. Pendant sa promenade il était absorbé dans

ses pensées ; puis il regarda les quelques personnes qui étaient avec lui et leur dit : comment est l'eau de ce lac ? L'un dit : c'est comme du lait ; l'autre : on dirait des pierres précieuses ; un autre : elle est transparente. Leurs réponses furent ainsi tout à fait différentes. Le roi ayant ensuite regardé son ministre Appāsi : ô grand Roi ! dit-il, l'eau est (gardée) par le bord. Le roi se réjouit.

VII

Un guru, étant allé à la maison de son disciple, après avoir dit quelques paroles, lui parla ainsi : ô disciple ! de tes quatre fils quel est le plus distingué ? — O Seigneur ! voyez celui qui est grimpé sur cette maison à toit de chaume et qui tourne autour avec un tison : c'est celui-là même qui est de beaucoup le plus supérieur des trois. — Tes trois autres fils, de quelle espèce sont-ils donc ? dit le guru. Le disciple, ayant mis son doigt sur son nez, ayant poussé un long soupir, n'est-ce pas ainsi, dit-il, et il éprouva du chagrin.

VIII

Un homme riche avait l'habitude de donner à son père du riz bouilli à l'eau qu'il mettait dans un pot cassé. Son fils, voyant cela, enleva le pot cassé et le cacha. Cet homme riche, ayant regardé son père, lui demanda où était le pot cassé, et le frappa. L'enfant lui dit : ô père ! ne frappe pas grand-père ; c'est moi qui ai enlevé et mis en réserve dans une cachette le pot cassé ;

car, lorsque je serai devenu grand, je ne veux pas faire l'acquisition d'un autre pot cassé pour toi. A ces paroles, l'homme riche éprouva de la honte. Depuis ce jour il traita mieux son père et lui assura une vie plus heureuse.

IX

Un chanteur, s'étant assis sur un banc dans la rue, fit entendre un chant en agitant sa tête. Beaucoup de gens écoutaient. Alors un berger, qui suivait la même route, s'arrêta, et, après avoir regardé un moment le chanteur, il se mit à sangloter et ses larmes ne cessèrent plus. Les gens qui étaient là, pensant qu'il pleurait de joie, lui dirent : que pleures-tu ? ne pleure pas. Le berger s'écrie : hélas ! une chèvre de mon troupeau a eu ce mal, qui lui a recourbé les membres ; elle n'a pu se rétablir, et elle est morte. Aussi je pleure en songeant que cette maladie a dû arriver à ce chanteur dans sa première jeunesse. Mais, si on le brûle à l'instant même, dans un instant il vivra. Ces gens injurièrent notre homme et le chassèrent.

X

Un voleur, voulant dérober le fruit d'un cocotier qui se trouvait dans un jardin, grimpa sur cet arbre. Le propriétaire, qui se trouvait dans sa maison, en entendant du bruit, accourut menaçant. Alors le voleur, ayant compris, descendit de l'arbre. Le propriétaire, en l'apercevant, lui dit : holà ! tu as grimpé sur mon

arbre. — O frère ! j'ai grimpé afin d'arracher de l'herbe pour mon veau. — Ah ! il y a de l'herbe sur mon cocotier ? — C'est parce qu'il n'y en a pas que je suis descendu et que je m'en vais ; cela n'est-il pas évident? Et il s'éloigna en le raillant.

XI

Un fiancé, accompagné d'un ami, se rendait chez sa belle-mère. Mais il fit auparavant cette recommandation à son ami. Quand nous serons arrivés chez ma belle-mère, ne va pas lui dire que tous mes vêtements sont empruntés, excepté mon turban. Quand ils furent arrivés et qu'ils se furent assis, la belle-mère et le beau-père, s'adressant à l'ami : ô frère ! lui dirent-ils, quelle est sa fortune? — Le fiancé, répondit-il, n'a que son turban en sa propriété ; quant au reste, veuillez ne pas m'interroger. Le fiancé subit cet affront. Il en sera toujours ainsi de l'amitié d'un homme dénué d'esprit.

XII

Un homme avait mis en réserve dix-mille pagodes. Sentant que la mort approchait, il appela auprès de lui ses deux fils. Il donna à chacun d'eux cinq panas, en leur disant : je laisserai mes richesses à celui qui avec ces cinq panas aura pu remplir la maison. L'aîné acheta des branches desséchées de canne à sucre, et il en eut beaucoup pour cinq panas ; puis il les entassa, les répandit partout afin d'en remplir la maison. Le plus jeune acheta une bougie de cire, et la plaça de

façon qu'elle pût briller partout en multipliant la lumière. Le père, ayant regardé ses deux fils, donna ses richesses à celui qui avait su multiplier la lumière. Ainsi l'homme habile est supérieur.

XIII

Un marchand, étant allé prendre de l'eau dans un vase de cuivre, le déposa à terre pour un moment, et il s'accroupit pour uriner à l'abri d'un arbuste. Quelques voleurs guettèrent l'occasion de voler ce vase de cuivre. Le marchand comprit cela. Il s'écria : oh ! l'évacuation n'est pas facile, parce que je suis venu ici sans avoir placé mon collier (dans ce vase); mais, après l'y avoir placé, je reviendrai ici. Il disait cela, comme se parlant à lui-même, mais assez haut pour qu'ils l'entendissent. Les voleurs restèrent tranquilles, en se disant : il va revenir. Le marchand prit son vase de cuivre et s'en alla. Il raconta l'affaire au village et il fit arrêter les voleurs. Donc l'homme d'esprit dans un temps de malheur s'échappera toujours.

XIV

Un pauvre brahmane désirait depuis longtemps manger des gâteaux. Un jour il acheta une petite mesure de graines farineuses, de l'huile et un mélange d'épices nécessaires, et se donna beaucoup de peine (pour faire les gâteaux); puis il les donna à son épouse, en lui disant : il y a cent gâteaux, fais-les cuire au four,

et donne-les moi. Après les avoir fait cuire, elle mangea tous les gâteaux, sauf un, qu'elle vint placer devant son mari. Il y a encore quatre-vingt-dix-neuf gâteaux, dit le brahmane; eh bien ! gueuse, femme à tête rasée ! où sont-ils ? — C'est moi qui les ai mangés, dit-elle. — Ah ! comment as-tu pu en manger autant? — Voilà comment je les ai mangés. En disant cela, elle prit l'unique gâteau, le rompit et le lança dans sa bouche. Le brahmane fut déçu dans ses espérances.

XV

Une femme, ayant résolu de se marier avec un homme ayant en partage la beauté et un bon jugement, attendit longtemps. Un jour il vint un homme beau. Pour savoir si cet homme avait aussi un bon jugement, elle s'entretint avec lui. Alors dans l'endroit (où ils se trouvaient) on fit du bruit. — Qu'est-ce que cela ? demanda notre homme. — C'est un lézard. — Eh bien ! viens avec moi arracher une plume à cette bête, car je dois me nettoyer les oreilles. — Est-ce que le lézard a des plumes? Va-t'en : et elle le congédia en le traitant d'idiot.

Ensuite vint un autre homme, qui s'arrêta quelques jours. — Avant vous, lui dit-elle, un idiot m'a prié de venir arracher avec lui des plumes à un lézard. Lui se moqua du personnage et s'écria : il a peut-être pensé que c'était une tortue. Elle pensa que celui-ci était encore plus sot que le premier. Va-t'en ! dit-elle avec

moquerie. Cela ressemble à l'histoire intitulée : celle-ci, s'étant levée, mangera celle-là.

XVI

Un sot se joignit à un marchand qui faisait route vers le village, et il marchait derrière lui. A leur arrivée dans une plaine, l'un se coucha sur la route ; le marchand se coucha dans le voisinage à l'ombre d'un arbrisseau. Les choses étaient ainsi, quand des voleurs sur la route heurtèrent de leurs pieds les jambes du sot. Un voleur dit : qu'est-ce que cela? on dirait une bûche. Notre sot, se mettant en colère : va, va-t'en ! lui cria-t-il, est-ce qu'il se trouve à ta maison une bûche qui soit bien couchée, ayant à ses flancs attachés ensemble cinq fanons? Les voleurs se saisirent de lui et enlevèrent les cinq fanons.

Pendant qu'ils marchaient, les voleurs s'entretenaient entre eux et disaient : ces fanons sont-ils ayant cours, ou bien ne le sont-ils pas? Le sot, qui les suivait, leur dit : est-ce que mes fanons ne seraient pas valables? Si les fanons valables sont nécessaires pour prouver que ceux-ci sont ayant cours (par la comparaison), voilà un marchand, faites-les lui voir, et, en parlant ainsi, il désignait le marchand. Les voleurs, ayant enlevé les cent pagodes que possédait ce marchand, s'en allèrent. Donc la réunion avec les sots infailliblement causera la ruine.

XVII

Un cultivateur, en labourant ses champs avec dix paires de bœufs, produisait une moisson assez abondante pour sa subsistance. Une fois, après avoir labouré, il n'eut que de la poussière et des moissons desséchées faute d'eau, et (pourtant) les gens du gouvernement, percepteurs de l'impôt, perçurent les fanons. Alors, pour gagner l'amende, il vendit ses dix paires de bœufs, ses taureaux, le riz, les céréales, les pendants d'oreilles et les pierres précieuses. Ensuite vint le collecteur d'impôts pour les arrérages, à commencer par les plus anciens. Sans le regarder, le cultivateur prit la fuite avec le langoutti qui le couvrait et, dans sa fuite ayant aperçu une autre personne qui suivait le même chemin, il eut peur et se glissa dans un temple de Djaïna qui se trouvait là. Ayant remarqué la nudité de la statue : ô père, dit-il, moi qui produisais des moissons avec dix paires de bœufs, je prends la fuite avec un langoutti ; toi, tu es ruiné, après t'être servi pour les moissons de combien de paires de bœufs ; c'en est fait de toi qui n'as pas même ce langoutti.

Après ces paroles, il embrasse la statue, et se lamente.

XVIII

Un individu, dans une rue du bazar, était occupé à discourir sur le Rāmāyaṇa. Une bergère, pensant que par ce moyen son stupide mari prendrait de l'esprit, le

renvoya en lui disant : va écouter le Rāmāyaṇa. Il se rendit à cet endroit et se tint debout, (un peu) penché, le menton appuyé sur le bâton qui lui servait à conduire les bœufs. Parmi les auditeurs se trouvait un vaurien, qui grimpa sur le dos de notre homme. Le berger, jusqu'à la fin du discours, continua de porter ainsi ce vaurien ; ensuite il retourna au village. Sa femme, en le voyant, lui dit : comment as-tu trouvé le Rāmāyaṇa? — Eh donc !... hélas ! cela n'était pas léger : c'était la charge d'un homme fait. — Qu'est-ce que cela? dit la femme. Mais, ayant compris ce qui venait de lui arriver grâce à sa stupidité, elle éprouva du chagrin.

XIX

Un (mauvais) chanteur, sans se douter de son erreur, partit pour le pays d'un autre roi, en se disant : j'obtiendrai de sa part un présent royal, quand je chanterai devant lui.

Arrivé dans cette ville, il descendit (de cheval) et entra dans une maison. Un autre jour, il se leva avec l'aurore, et il fit (à tous) endurer son chant, selon sa coutume. Une blanchisseuse, qui demeurait près de là, se mit à verser d'abondantes larmes ; mais, dès qu'il cessait de chanter, elle arrêtait ses pleurs. Toute une semaine se passa ainsi. Alors le chanteur fit appeler la blanchisseuse et lui dit : pendant tout le temps que je chante, pourquoi pleures-tu? — Hélas ! quand j'entends votre voix d'or, alors m'arrive le souvenir d'un âne que

je possédais et qui est mort le mois passé, et c'est ce qui cause mes pleurs, et, en parlant ainsi, elle se mit à pleurer. Le chanteur, éprouvant de la honte, retourna à son village, sans voir le roi.

Par conséquent l'homme qui, dénué d'esprit, marche dans la vie sans connaître ses défauts, subira des affronts dans le monde.

XX

Un homme aveugle eut un enfant. Pendant quelques jours il vécut, mais, un jour le lait étant monté au larynx, il mourut. Des personnes, venues auprès de cet aveugle, lui dirent : ton fils est mort, hélas ! de quel mal est-il mort ? — Comment est le lait ? leur demanda-t-il. — C'est une couleur blanchâtre. — Et qu'est-ce que la blancheur ? — C'est comme celle du héron. — Un héron : comment est-il ? — C'est une courbure qui rend le bras tortu. Examine-le. Notre homme, ayant tâté son bras et ayant compris qu'il s'allongeait en se tordant et en faisant une courbure : hélas ! s'écria-t-il en se lamentant, si ce lait dur s'est introduit dans la bouche de mon petit enfant, il ne pouvait échapper à ce danger et ne pas mourir.

Donc il y aura toujours des malentendus, quand on voudra expliquer aux ignorants une chose au moyen de comparaisons qui ne sont pas justes.

XXI

Un brahmane avait obtenu des largesses d'un roi une vache et un veau. Il passait, en les conduisant, dans la rue du village des brahmanes. Là un brahmane lui dit : combien le roi t'a-t-il donné de vaches? — Écoutez, ô brahmane! le roi a donné mille vaches, mais une seule à chaque brahmane. Il a fait seulement à moi le don de deux vaches. — Mais tu n'en conduis qu'une; où est l'autre? — Le roi, n'ayant fait aucun présent au chef de maison *Çishen*, qui demeure près de moi, m'en a accordé deux, ô frère!

Ainsi l'envie est le caractère propre des prêtres.

XXII

Il y avait dans un village un marchand qui avait quelque fortune. Une nuit, un voleur, ayant grimpé dans le grenier, s'y tint aux aguets. Le marchand, qui avait compris l'intention du voleur, feignit par une ruse de n'avoir rien compris. Puis, ayant regardé sa femme : eh! tu portes un enfant dans ton sein : quand il sera venu au monde, quel nom lui donneras-tu? — Je ferai selon ta volonté, dit-elle. — S'il en est ainsi, nous lui donnerons le nom de Vēṅgadhēsà. Ayant dit cela, il cria d'une voix forte : Vēṅgadhēsa! Vēṅgadhēsa! Comme c'était le nom du gardien de nuit, qui demeurait dans la maison voisine, il accourut en toute hâte avec ses armes, en criant : qu'y a-t-il donc? Le marchand

désigna le grenier où se tenait le voleur. Le gardien saisit notre homme, l'attacha et s'en alla.

XXIII

Quelques aveugles de naissance s'étaient assemblés dans un lieu pour mendier. Éprouvant le désir d'examiner un éléphant, ils s'adressèrent au conducteur d'un éléphant (qui passait). Ayant arrêté son éléphant, le cornac leur dit : examinez-le à loisir. Ayant dit : c'est bien, un aveugle l'examina en lui tâtant le pied; un autre, la trompe; un autre, l'oreille; le dernier, la queue. Après cet examen, ils se retirèrent et ils commencèrent à parler entre eux de la nature de l'éléphant. Alors celui qui avait tâté le pied dit : cet animal est un mortier; celui qui avait tâté la trompe dit : c'est un pilon; celui qui avait tâté l'oreille dit : c'est un crible; celui qui avait tâté la queue dit : c'est un balai. Ils allèrent ainsi en se disputant, sans cesser de se contredire l'un l'autre.

Ainsi dans ce pays, pour arriver à la certitude de l'essence de Dieu inaccessible à l'esprit, les sages interprètes de la loi s'appuient sur le système des sectes religieuses de chacun d'eux.

XXIV

Un percepteur de village fit appeler le gardien de nuit du village et lui dit : Eh! mon petit enfant a le désir de manger du riz pilé tout cru. Aussi pendant

la nuit, maintenant que la moisson est encore verte, tu prendras deux mesures de riz avec son enveloppe, et tu me les apporteras. — C'est bien, seigneur ! dit le gardien. Pendant la nuit même de ce jour, il prit deux mesures de riz non pilé et les livra au percepteur. Depuis lors, ce gardien, prenant comme prétexte cet ordre, eut l'habitude de prendre dans chaque portion de rizière de quatre à six marcals de riz.

Les choses étant ainsi, dès qu'arriva l'époque de la moisson, le percepteur du village vint faire sa revue. Alors, en constatant que dans deux ou trois compartiments de rizière on avait enlevé du riz, il regarda le veilleur de nuit, et lui dit : oh ! qu'est-ce que cela ? oh ! on a dérobé le riz. Le veilleur dit : Seigneur ! vous m'avez donné avec mystère dernièrement la permission d'agir ainsi. On examina l'état de toute la moisson et chaque portion fut examinée à part. Et c'est ainsi que le veilleur s'entretenait avec lui et le percepteur n'eut pas un mot à dire.

La même aventure arrivera à celui qui, manquant à la discipline, aura fait part à ses inférieurs de bagatelles.

G. Devère.

(*A suivre.*)

A SYNOPSIS

ANALYTICAL AND QUOTATIONAL

of the 338 Forms of the Verb, used in the Epistle to the Hebrews, as found in the Baskish New Testament of Jean de Leiçarraga, *printed in 1571, at La Rochelle.*

(SUITE)

DVTENA. 1. I. q. *duté* aux. act., *n.* rel. s. acc. décl. acc. s. (*na* = *ce que*, régime de *deçatençat.*) *That which they have.*

13. 17. ... : EGUITEN *dutena* ... ce qu'ils font,

DVTENAC. 3. I. q. *duté* aux. act., *n* rel. pl. nom. décl. nom. intr. (*nac* = *ceux qui*, en 1. 14. nom. de *eztirade*, en 6. 4., 6. 5. nom de *ditecen.*) *Those who have it.*

1. 14. ... spiritu cerbitzu EGUITEN *dutenac*, ... esprits seruans,

6. 4. ..., eta dohain[1] celestiala DASTATU *ukan dutenac*, ... ceux qui ..., & ont gousté le don celeste,

1. M. le Dr O. Gradenwitz m'écrit que *Donamen*, auquel j'ai attribué il y a bien des années l'origine de ce mot, se trouve chez Wölfflin, *Archiv für Lat. Lexicographie*, *Addenda lexicis Latinis*, II, 472.

6. 5. Eta DASTATU[1] *ukan dutenac* laincoaren hitz ona, Et ont gousté la bonne parole de Dieu,

DVTENÉC. 2. I. q. *dutenac,* mais transitif. (*néc* = *ceux qui*, nominatif de *ezpaitute* & *duté.*) *Those who have it.*

13. 10. ... Tabernaclea CERBITZATZEN *dutenéc*. ... ceux qui seruent au Tabernacle.

13. 17. ..., contu RENDATU BEHAR *dutenec* beçala : ..., comme ceux qui en doiuent rendre conte :

DVTENEY. 1. I. q. *dute* aux. act., *n.* rel. pl. nom. décl. dat. pl. dét. (*ney* = *à ceux qui*, r. i. de *drauenac.*) *To those who have it.*

6. 7. ... eta LANCEN *duteney* ... à ceux desquels elle est labouree, (L. ne traduit ni le français ni le grec, mais « à ceux qui la labourent ». *Lancen* s'est formé de *lan* = travail.)

DVTENÉN. 2. I. q. *dutén* aux. act. décl. réceptif pl. dét. (*nén* = *à ceux qui :* le cas réceptif, ou possessif datival, ou possessif tronqué, parce que l'on y suffixe souvent *tzát* ou *gatik* pour exprimer *pour*. Les idées de possessiveté et de dativeté s'entrecroisent. Il se trouve en maint endroit de cette traduction). *For those who have it.*

1. This exemplifies the tendency in Baskish to turn initial *T* into *D*. Cf. *tinta* = *tinter; denda* = *tenta*.

5. Som. 9. *Eta OBEDITZEN dutenén saluamendu eternal. Salut aux croyans.*

11. 6. ..., eta hura BILHATZEN *dutenén* ... à ceux qui le requierent.

DVTENÉZ. 1. I. q. *duteney*, mais médiatif pl. dét. (*néz* = *de ceux qui.*) *In respect of*, i. e. *on those who have it.*

5. 2. ... ignorantéz eta falta EGUITEN *dutenéz* pietate ... pitié des ignorans & defaillans:

DVÇVE. 4. Ind. prés. pl. 2., r. s., aux. act. *Ye have it.*

10. 29. Cembatez USTE[1] *duçue*...? Combien... cuidez-vous...?

10. 34. ..., eta çuen onén GALTZEA bozcariorequin RECEBITU *ukan duçue* : ..., & auez receu en ioye le rauissement de vos biens:

10. 36. Ecen patientia BEHAR *duçue*, Car vous auez besoin de patience:

12. 7. Baldin gaztigamenduric SUFFRITZEN ba*duçue*, Si vous endurez chastiement,

DVÇVELA. 1. I. q. *duçue*, v. poss. avec *la* conj. = *que. That you have it.*

10. 34. ... onhassun hobebat DUÇUELA ceruëtan, ... que vous avez vne meilleure cheuance és cieux,

DVÇVELARIC. 2. I. q. *duçue*, avec *laric* participial. *While ye have it.*

1. It is to be noted that Leiçarraga always uses *uste*, and never *usten*, with the verb.

12. 15. GOGOATZEN *duçuelaric* ... Prenans garde
13. 7. ..., CONSIDERATZEN *duçuelaric* ..., considerans

DVÇVEN. 1. I. q. *duçue*, avec *n* rel. s. acc. = *que*. *(That) which ye have.*
6. 10. ..., eta haren icenera ERACUTSI *ukan duçuen* trabailluzco charitatea, (H. omit la 1re virgule.) ... & trauail de charité que vous auez monstree enuers son nom,

EÇAC. 1. Imp. s. 2., r. s., adr. masc., aux. act. *Have thou it, o man!*
8. 11. ... EÇAGUT *eçac* Iauna: ..., Cognoy le Seigneur :

EÇAÇVE. 5. Imp. pl. 2., r. s., aux. act. *Have ye it!*
3. 1. ..., CONSIDERA *eçaçue* gure confessioneco Apostolua ..., considerez l'Apostre... de nostre confession
3. 13. Baina EXHORTA *eçaçue* elkar egun oroz, Mais enhortez-vous l'vn l'autre par chacun iour,
7. 4. CONSIDERA *eçaçue* bada ... Or considerez
12. 3. CONSIDERA *eçaçue* bada diligentqui Parquoy considerez diligemment celuy
13. 22. ..., SUFFRI *eçaçue* exhortationetaco hitza: ..., endurez la parole d'admonition :

GABILTZA. 1. Ind. prés. pl. 1., v. irr. neutre *ebil. We walk.*
13. 14. ... : baina... ondoan GABILTZA. ... : mais nous cerchons (L. dit « nous marchons après », « we go after ». Ailleurs il exprime par *bilha* l'idée de *chercher.*)

baGAITEZ. 1. Hyp. pl. 1., aux. *If we be.* (Cf. Gal., 6. 9; 2 Cor., 5. 3.)

12. 25. ..., baldin ... ERAUZ ba*gaitez*. ... si nous nous destournons de (auertimus, ἀποστρεφόμενοι. *Erauz* est *jetté en bas*).

GAITECEN. 2. Imp. pl. 1., aux. *Let us be!*

6. 1. ..., AVANÇA *gaitecen* perfectionera : ..., tendons à la perfection,

13. 13. ILKI *gaitecen* bada harengana ... Allons donc à luy

GAITVEN. 1. Ind. prés. s. 3., r. pl. 1re pers., *e* euph. devant *n* rel. s. nom. act. = *qui*; aux. act. *(That) which has us.*

12. 1. ..., carga gucia, eta gu errachqui[1] TRABATZEN *gaituen* bekatua EGOTZIRIC, ..., ostons toute charge, & le peché qui nous enueloppe tant aisément,

GAITVENAZ. 1. I. q. *gaituen*, mais *n* rel. temp. décl. méd. dét., régi par *gueroz*. (*naz* = *depuis* ou *du fait que*, *veu que*.) *Since it has us.*

12. 1. ..., hain testimoniozco hodey handiac INGURATZEN *gaituenaz* gueroz, ... veu que nous sommes enuironnez de si grande nuee de tesmoins, (L. ne traduit ni le texte grec ni le français.)

ezGAITZAITZA. 1. Ind. prés. pl. 1., r. i. s., aux. (Cf. la préface des 5 traducteurs adressée *Heuscalduney*.) *Are we (not) to Him?*

1. From a Visigothic equivalent of German *rasch*?

12. 9... : *ezgaitzaitza* spirituén Aitari vnguiz suietago IÇANEN, ...? ... : ne serons-nous point beaucoup plus suiets au Pere des esprits, ...?

GARA. Voyez *Cara*.

GAREN. 2. Impératif pl. 1. (4. 1.); & Ind. prés. pl. 1., avec *n* rel. s. = *de laquelle*. *Gare* est une variante de *cara*, *gara*. L'addition du *n* conjonctif lui donne (4. 1.) le sens de l'impératif. *Whereof we are; let us be*, or *be we!*

3. 6. ... eta GLORIATZEN *garen* sperançá... & la gloire de l'esperance. *(Paraphrase.)*

4. 1. *Garen* bada BELDUR ... Craignons donc

GARENAC. 1. I. q. *garen*, aux. Indic., *n* rel. pl. nom. décl. nom. intr. (sujet de *ezgara*. *nac* = *ces nous*. ou *nous-autres qui*.) *These we who are*.

10. 39. ... perditionetara APPARTATZEN *garenac*, ... pour nous soustraire à perdition, (L. ne traduit ni le texte français, ni le grec ὑποστολῆς εἰς ἀπώλειαν : car *apparta* signifie « séparer de », tandis que *perditionetara*, est « vers perdition », in perditionem. Dans « soustraire à », le « à » a la force de *de*. Il fallait insérer « *fedetic* », avant « appartatzen » pour mieux exprimer la force de la phrase. La traduction anglaise de 1611 dit « of them who draw back unto perdition ».

La Vulgate dit « subtractionis filii in perditionem ».)

GARENÇÁT, 1. Subj. prés. pl. 1., decl. dest., v. s. (C'est le conjonctif de *gare* = *cara, gara*.) *To the end that we be.*

12. 10. ..., haren saindutassunean participant GARENÇÁT. ..., afin que nous soyons participans de sa saincteté.

GARREITZAN. 1. Imp. pl. 1., r. i. s., v. irr. intr. *iarrai. Let us follow it!*

12. 1. ..., constantqui GARREITZAN ... lasterrari : ..., & poursuyuons constamment la course (Cf. Actes, 27. 41 : bi *vr* lasterrec = deux courans d'eau.)

GAVDELARIC. 1. Ind. prés. pl. 1., avec *laric* participial, v. irr. neutre *egon*, comme aux. *While we stay.*

12. 2. BEHA *gaudelaric* ..., Iesusgana : Regardans à Iesus,

GVENDVEN. 2. Ind. imp. pl. 1., r. s., v. poss. (Le second *guenduen* est conjonctif. La phrase est mal formée, et unique dans son genre dans cette traduction.) *We had it; that we had Him.*

7 26. Ecen beharra GUENDUEN halaco Sacrificadore subiranobat GUENDUEN, ... SEPARATUA, ... ALTCHATUA : Car il nous faloit vn tel souuerain Sacrificateur, ..., separé ... exalté

GVENTVZTÉN. 1. Ind. imp. pl. 3., r. pl. 1re pers., aux. act. *They had us.*

12. 10. Ecen hec egun gutitacotz, ..., GAZTIGATZEN *guentuztén* : ... Car ceux-la nous chastioyent pour peu de temps (L. traduit πρὸς ὀλίγας ἡμέρας.)

GVIAIZQVIO. 1. Ind. prés. pl. 1., r. i. s., aux. *Are we to it?*

2. 3. Nolatan gu ITZURIREN *guiaizquio,* ... ? (H. omit, comme Faure, la virgule.) Comment eschapperons-nous, ... ?

GVIAIZQVIONAC. 1. I. q. *guiaizquio*, avec *n* rel. pl. nom. décl. nom. pl. intr., prédicat de *ezgara (nac = ces nous*, ou *nous-autres*, *qui.) These we who are to it.*

10. 39. ..., baina fedeari IARREIQUITEN *guiaizquionac* arimaren saluamendutan. ..., ains pour suyure la foy par la conseruation de l'ame. (Voyez *garenac*. L. ne traduit pas littéralement.)

GOACEN. 2. Imp. pl. 1., v. irr. neutre *ioan. Go we ; let us go!*

4. 16. GOACEN bada segurançarequin gratiazco thronora[1], Allons donc auec asseurance au throne de grace :

10. 22. GOACEN eguiazco bihotzequin eta fedezco

1. Ici L préfère le Castillan au Français ; mais *alki* serait plus gracieux. Il prend *signo* et *benigno*, mais écrit *digne* et *ministre*. Dans l'édition de 1908 on a mis *digno*, *ministro*, et *templo* au lieu de *temple*.

segurançarequin, conscientia gaichtotaric bihotzac CHAHUTURIC: Allons auec vray cœur en certitude de foy, ayans les cœurs nettoyez de mauuaise conscience,

IETZEÇVE. 1. Imp. pl., 2., r. pl., r. i. pl., aux. act. *Have ye them to them!*

12. 13. Eta bidesca chuchenac EGUIN *ietzeçue* çuen oiney: Et faites les sentiers droits à vos pieds : (Cf. Luc, 3. 4. « Bidescac chuchenac », ou « bidescac CHUCHENT » serait plus correct.)

ITZAÇVE. 4. Imp. pl. 2., r. pl., aux. act. *Have ye them!*

12. 12. GOIT*itzaçue* bada *çuen* escu lachoac, eta *çuen* belhaun[1] iunctura PARTITUAC CHUCHENT *itzaçue* : Leuez donc vos mains qui sont lasches, & vos genoux qui sont desioints. (L. traduit mieux que Calvin.)

13. 17. OBED*itzaçue* çuen guidaçaleac, Obeissez à vos conducteurs,

13. 24. SALUTA*itzaçue* çuen guidaçale guciac, Saluez tous vos conducteurs,

ezLAQVIÉN. 1. Subj. passé s. 3., r. i. pl., aux. *That it should (not) be to them.* (Cf. Actes, 3. 2; Luc, 23. 24.)

12. 19. ... guehiagoric ez*laquién*[2] DREÇA hitza. ... que la parole ne leur fust plus addressee :

(*A suivre.*)

1. Cf. *glun* en celtique.

2. Later writers use the old negative *e* as the prefix to parts of the verb beginning in *L*.

CORRIGENDA

Revue de Linguistique, Tome 41.

P. 29. l. 5, lisez EGUIN
l. 18, lisez Greek
P. 32. l. 1, lisez DITZAQVEDANO
l. 14, lisez iusques
l. finale, lisez *gaztigari*
P. 33. l. 19, lisez iustitiari
P. 36. l. 21, note, lisez *drauz-*
l. 26, lisez *drauçueça-*
P. 38. l. finale, lisez Leiçarra-
P. 41. l. 14, après « is », insérez « biffer les (...) »
P. 43. l. 1, lisez *daunçaney ;*
l. 6, lisez libré
l. 7, lisez 6. 3.).
l. finale, lisez l. 3, au lieu d'A,
P. 98. l. 8 d'en bas, lisez *qui.*)
l. 6 d'en bas, lisez EÇARRI
P. 99. l. 11, lisez Israel
P. 100. l. 13, lisez *Christo.*
P. 101. l. 5, lisez cf. 2 Cor. 5. 12.
l. 13, lisez *has; he,*
P. 102. l. 2, lisez p., *n.*
P. 104. l. 10, lisez ignominiá

P. 105. l. 5, lisez aux. act.
l. finale, lisez aux. act.
P. 106. note 1, lisez *Hirán*
P. 107. l. 2, lisez different
P. 108. l. 3, lisez rel. nom. act. pl.

On p. 103 of my Synopsis of St Matthews Gospel, l. 12, read « second » instead of « I^st ».
P. 53. l. 13, çuen

I am obliged to D^r. T. Linschmann for pointing out in the *Literarisches Zentralblatt* of 18 January, 1908, some defects in that work. But « etcherát », on p. 127, is correct. On p. 131, « Arimatheatic » is correct, if the translators were right in Mark 15. 43., Luke 23.51., John 19.38.

LE MALAIS VULGAIRE

VOCABULAIRE

ET

ÉLÉMENTS DE GRAMMAIRE

Vocabulaire des Adjectifs

(Suite)

obstiné	kras kapala
paresseux	malas
patient	saber
pauvre	miskin
petit	ketjil
plat	rata
plein	penô
poli	hormat
possible	bulé
pourri	busuk
précieux, rare	indâ
prêt	sedia
profond	dalam
propre	bresi
raide, rigide	kaku
rapide, vif	tjepat
reconnaissant	kenang

riche	kaya
rond	bulat, bundar
rouge	mérâ
rusé	pintar, tjerdek
sale	kotor
salé	asin
sauf	slamat
serré	rapat, ketat
solide	berisi
sombre	glap
sourd	tuli, pekak
stupide	bodô
superbe	elok
sûr	tantu
timide	takut
tendre, mou	lembek
tranchant	tadjam
tranquille	gampang
transparent	djerné
triste	susa hati
vaste	luas
vénéneux	bisa
véritable	betul
vert	hidju
vert (fruit)	mantâ
vide, vacant	kosong
vieux	tuâ
vivant	hidup
vrai	benar, betul.

B. ADJECTIFS DÉTERMINATIFS

1. *Adjectifs démonstratifs*

Ce, cet, cette, ces = *ini, itu*.

Ini sert à désigner les objets rapprochés ; *itu*, les objets éloignés. Les deux se placent après le nom qu'ils déterminent. Exemples :

kuda ini = ce cheval (-ci) ;
ruma itu = cette maison (-là).

2. *Adjectifs possessifs*

Mon, ma, mes	sayapunya, sa'punya
ton, ta, tes	kvépunya, angkopunya
son, sa, ses	diapunya
notre, nos	kamipunya, kitapunya
votre, vos	kamupunya
leur, leurs	diapunya

Les adjectifs possessifs se placent devant le nom qu'ils déterminent. Exemple :

sa'punya kitab = mon livre.

Au lieu de *diapunya* (son, sa, ses, leur, leurs), on se sert aussi du suffixe *nya* placé derrière le nom de l'objet possédé. Exemple :

rumanya = sa maison.

Le suffixe *nya* s'emploie aussi pour accentuer le rapport de possession existant entre un nom et son complément. Exemple :

rumanya tuan N. = la maison de Monsieur N.

Ce rapport s'exprime encore par *punya* placé derrière le nom possesseur suivant le nom possédé. Exemple :

sinyata soldadu punya = les armes du soldat.

3. *Adjectifs numéraux*

Ils se placent devant le nom dont ils déterminent la quantité. Exemples :

lima ringgit = cinq piastres, *stenga djam* = une demi-heure.

a). Nombres cardinaux

1	satu	30	tiga pulo
2	dua	31	tiga pulo satu
3	tiga		etc.
4	ampat	40	ampat pulo
5	lima	50	lima pulo
6	anam	60	anam pulo
7	tudjo		etc.
8	delapan	100	sa'ratus
9	sembilan	101	sa'ratus satu
10	sa'pulo	102	sa'ratus dua
11	sa'blas		etc.
12	dua blas	110	sa'ratus sa'pulo
13	tiga blas	111	sa'ratus sa'blas
	etc.		etc.
20	dua pulo	200	dua ratus
21	dua pulo satu	300	tiga ratus
22	dua pulo dua		etc.
	etc.	1000	sa'ribu.

b). Nombres ordinaux

premier = kasatu, yang kasatu
second = kadua, yang kadua
etc.

c). Adjectifs multiplicatifs

double = dua kali (deux fois)
triple = tiga kali (trois fois)
etc.

d). Adjectifs partitifs

demi = stenga
tiers = sa'pertiga
quart = sa'perampat
etc.

e). Adjectifs collectifs

paire = sa'pasang
douzaine = satu dosen

4. Adjectifs indéfinis

Ils se placent également devant les substantifs qu'ils déterminent.

Tout, chaque	semva, segala
aucun, nul	t'ada, trada
autre	laïn
plusieurs	bebrapa

(A suivre.)

Dr F. Weisgerber.

BIBLIOGRAPHIE

Discoveries in Hebrew, Gaelic, Gothic, Anglo-Saxon, Latin, Basque and other Caucasic languages, by A. E. Drake, Sc. M., M. D., Ph. D. *Londres*, Trübner and C°, 1907, gr. in-8°, vj-402-(viij) p.

M. W. Skeart a rendu compte de cet ouvrage dans l'*Academy* du 11 avril 1908, sous ce titre sensationnel : *an epoch-making book*. La conclusion est que le livre « must be estimated in one or other of the only two possible ways : either it is the most important work on philology that has appeared of late years, or it is the most worthless ». L'opinion des linguistes ne saurait être douteuse; c'est la seconde appréciation qui sera la leur. Quels que soient la science et le talent de M. Drake, l'idée seule de proposer, par des étymologies aventureuses, une parenté entre l'aryen, le basque et le sémitique, est absurde et indiscutable, et le procédé lui-même est enfantin. C'est ainsi qu'il rattache *abere* « troupeau, bétail », *behi* « vache » et *behor (bigor)* « jument » à la racine sémitique BHR « être stupide » ou à BQR « chercher » ; *aita* « père » à HDN « dominer, posséder » ; *egin* « faire » à QNH « faire, obtenir », etc.

Le livre est d'ailleurs fort bien imprimé et se présente fort bien ; mais son prix de vente est exorbitant.

Que de temps perdu pour rien!

Julien Vinson.

Trois semaines en France, a french reader, by L. Chouville. *Oxford*, Clarendon press, 1908, pet. in-8°, 1 carte et 12 pl.

A travers la France, par A. Chalamet, édition de M. Pflänzel. *Berlin*, Weidmann, 1907, pet. in-8°. 109 p., 1 carte et fig. dans le texte.

Deux ouvrages du même genre, mais destinés à des lecteurs différents. Le premier s'adresse à de jeunes enfants; aussi le texte est-il suivi de questions, d'exercices grammaticaux et de thèmes d'imitation. Le second, qui est fait pour des lecteurs plus âgés, est accompagné d'excellentes notes en allemand. Ces notes expliquent et traduisent des passages difficiles, font remarquer les particularités grammaticales et syntactiques et donnent de nombreux détails ethnographiques. Je signalerai entre autres la note de la p. 100 sur le *makhila* des Basques.

Le livre pour les Anglais ne parle guère que de la Normandie. L'autre s'étend à toute la France, moins Paris.

Ces deux volumes sont élégants et fort bien imprimés. Les illustrations sont parfaites. Quelle différence avec les livres classiques, si médiocres, de notre enfance!

J. V.

L'argot ancien (1455-1850), par Lazare Sainean. *Paris*, H. Champion, 1907, in-8°, (iv)-vij-450 p.

Par argot, l'auteur entend surtout le langage des voleurs, c'est-à-dire un idiome conventionnel, secret,

destiné à permettre à des malfaiteurs de communiquer entre eux sans être entendus de ceux qui sont auprès d'eux. M. Sainean fait très bien voir que l'argot le plus ancien ne remonte pas au-delà du XIVe siècle et que, de tous les langages conventionnels de ce genre, c'est celui de France qui est le plus original; il est exclusivement formé de la langue courante et n'a recours à aucun emprunt étranger. Mais, depuis une soixantaine d'années, l'argot a pris un développement inattendu : il a envahi le langage ordinaire, en même temps que se développait et s'enrichissait extraordinairement le vocabulaire spécial à chaque profession, à chaque corporation, à chaque collectivité.

M. Sainean étudie successivement les éléments originaux et le fonds indigène de l'argot, puis il conclut à sa permanence, malgré des variations moins profondes qu'on le suppose. Un appendice reproduit les appréciations très intéressantes de Balzac et de Victor Hugo, où tout d'ailleurs n'est pas toujours exact. Le volume se termine par des tables très utiles des mots eux-mêmes et des auteurs cités. Nous sommes ainsi renvoyés à de fort curieux documents, trop peu connus pour la plupart.

En résumé, le travail de M. Sainean est tout à fait digne d'être recommandé aux linguistes.

Julien Vinson.

Skeletal remains suggesting or attributed to early men in Northern America by Alès. Hrdlicka (Bureau

of American Ethnology, bull. n° 33). *Washington*, gov. print. off., 1907, in-8°, 113 p. et XXI pl.

Le conclusion de cette très complète et très remarquable étude, telle que la formule l'auteur, est (p. 98) que « sur le continent nord-américain, aucun os humain d'une incontestable antiquité n'est connu »; cela ne prouve pas, ajoute M. Hrdlicka qu'il n'y a pas eu anciennement des hommes en Amérique, mais seulement que l'état actuel de la science n'en apporte aucune preuve.

J. V.

Actes de la Société Philologique (Organe de l'œuvre de St-Jérôme), tomes XXIX à XXXI. *Paris*, 1903, 1905 et 1907, in-8°, (iv)-305 p., (iv)-305-513 p., et (iv)-559 p.

Ces trois livraisons contiennent un très complet dictionnaire italien-bulgare-français, par M. Doulcet, évêque de Philippopoli, et le P. Silvestre Lilla, missionnaire. C'est une excellente contribution à l'étude d'un difficile idiome.

J. V.

Bulletin du parler français au Canada, tome VI, n° 6-8, mars-avril 1908. *Québec*, université Laval, in-8°, p. 206-320.

Ce journal poursuit vaillamment la campagne qu'il a entreprise en faveur de notre belle langue, si menacée par la manie angliciste. Parmi les nouveaux et intéressants articles, on peut citer : *Michel Dibard*

et la vie littéraire de son temps, par M. l'abbé E. Roy; *La langue des professionnels*, par G. E. Roy; *Les mots populaires dans la littérature canadienne*, par l'abbé F.-X. Basque; *Notre vocabulaire et le Dictionnaire de l'Académie*, par M. de Carel; *La traduction française des textes officiels*, par G.-E. Prince; *Les écrivains français et notre langue populaire*, par le P. T. Hudon; *Noms canadiens des principales essences* (forestières) du Canada, etc., etc.

Revue du Monde musulman, t. IV, n° 3, mars 1908, gr. in-8°, p. 457-679.

Outre les *Notes et documents*, la bibliographie et la revue de la presse musulmane, on trouve dans ce numéro : *Le Chiisme et la nationalité persane*, par E. Aubin; *Cérémonial funèbre royal chez les Malais*, par A. Cabaton; *Les Juifs en Afghanistan*, par N. Slousch.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris dernièrement, avec les plus vifs regrets, la mort du vénérable doyen des études tamoules, le Rév. G. U. Pope, qui s'est éteint doucement le 9 février dernier, dans sa 88e année, à Oxford, au Bailliol College, où il demeurait depuis près d'un quart de siècle. George Uglow Pope, né le 24 avril 1820, dans la Nouvelle Écosse, fut envoyé dans le sud de l'Inde en 1839, comme missionnaire. Revenu en Angleterre en 1849, il retourna dans l'Inde en 1851, et ne revint en Europe qu'en 1880. Si sa méthode laissait un peu à désirer, il était à la fois instruit, modeste, indulgent et plein d'une aménité trop rare aujourd'hui.

Nous avons aussi à annoncer la mort, à l'âge de 82 ans, de M. Barbier de Meynard, administrateur de l'École des Langues Orientales où il professait la langue turque, professeur d'arabe au Collège de France, le 31 mars 1908, et celle de M. H. Derenbourg, notre ancien collaborateur, professeur d'arabe littéral à l'École des Langues Orientales, qu'une catastrophe soudaine a enlevé, le 12 avril dernier, à l'affection de sa digne veuve, aux espérances de ses amis et à l'estime du monde savant.

En juillet dernier, M. Bonet, professeur d'annamite, était mort dans des circonstances terribles, victime d'un épouvantable accident d'automobile. Décidément, les études orientales sont bien éprouvées cette année !

J. V.

VARIA

I. — L'AMOUR DES LIVRES

J'ai reçu dernièrement le Catalogue d'un libraire anglais, qui a eu l'idée ingénieuse de mettre, en tête de chacune de ces pages, une pensée relative aux livres extraite des principaux écrivains de son pays :

« Books are the legacies that a great genius leaves to mankind. » — *Addison.*

« I would rather be a poor man in a garret with plenty of books, than a king who did not love reading. » — *Macaulay.*

« A good book is the precious life-blood of a master spirit. » — *Milton.*

« Reading is to the mind what exercise is to the body. » — *Steele.*

« And boocks, we know — are a substantial world, both pure and good. » — *Wordsworth.*

« I like books, I was born and bred among them. » — *Holmes.*

« Books have many charming qualities to such as know how to choose them. » — *Montaigne.*

« My Library was the foundation of my works, and the best comfort of my life. » — *Gibbon.*

« A taste for books is the pleasure and glory of my life.» — *Gibbon.*

« The true University of these days is a collection of books. » — *Carlyle.*

« I would rather be employed in reading than in the most agreeable conversation. » — *Pope.*

« No entertainment is so cheap as reading, nor any pleasure so lasting. » — *Lady Mary Montagu.*

« Books are dear friends, and we become attached to them from constant intercourse. » — *Richard de Bury.*

« Literature is the Thought of thinking souls. » — *Sir Walter Scott.*

« Next to acquiring good friends, the best acquisition is that of good books. » — *Colton.*

« A man never gets so much good out of a book as when he possesses it. » — *Sir Arthur Helps.*

« There is no book so bad, but that something good may be found in it. » — *Cervantes.*

« The love of literature awakens every faculty, refines every sentiment, and elevates every emotion. » — *John Morley.*

« The love of learning, the sequestered nooks,
And all the sweet serenity of books. » — *Longfellow.*

« If you want to understand any subject whatever, read the best book upon it you can hear of. » — *Ruskin.*

« To be without books of your own is the abyss of penury; don't endure it. » — *Ruskin.*

« In the highest civilisation the book is still the highest delight. » — *Emerson.*

II. — APHASIE TRAUMATIQUE

Un des soldats qui ont été blessés lors de l'attentat de Madrid (1906) est atteint d'une amnésie et d'une aphasie étranges.

Il ne se rappelle en effet et ne peut prononcer que les mots commençant par les lettres *p* et *d*. (*Le Temps*, 3 juin 1906.)

On cite le cas d'un alcoolique qui transposait régulièrement les syllabes des mots, disant, par exemple : *che-mou* pour « mouche. » Il répondait aussi de travers aux questions, disant *non* pour « oui » et donnant, au lieu d'un nom propre, le nom de la profession de la personne intéressée, *tailleur*, par exemple, pour « Alfred ».

III. — DEVINETTES ANGLAISES

A Charade —

My first is an heir,
My second a snare,
My whole is the offspring of fancy,
Which I sent on its way
Last Valentine's Day,
As a token of love to my Nancy.

(Solved by *Sonnet*.)

" COME OUT, 'TIS NOW SEPTEMBER "

— *Old Song*.

In swit . . . . . the beaters add
Fresh . . . . . to the heaps of slain ;
And still, witth lust of slaughter mad,
The . . . . . plies his hand amain !

The Missing Words are spelt with the same six letters.

L'Imprimeur-Gérant :
E. BERTRAND.

CHALON-SUR-SAÔNE. IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND

Pour les annonces de librairie, s'adresser à:

IMPRIMERIE E. BERTRAND
CHALON-SUR-SAONE (Saône-et-Loire)

La Gazette Numismatique Française

Dirigée par F. MAZEROLLE
Bibliothécaire à la Monnaie de Paris

PUBLIE :

Les Catalogues des Œuvres des Graveurs en médailles français avec la reproduction de leurs œuvres principales sur planches hors texte.

L'Historique des Médailles, des Jetons, des Coins et Poinçons des différents Centres et des différentes contrées de la France.

Des comptes rendus d'ouvrages français et étrangers sur la Numismatique; le sommaire des périodiques s'occupant de Numismatique.

Édition luxueusement imprimée, in-8° soleil, publiée à raison de 4 livraisons par an, formant environ 450 pages et comprenant 16 planches hors texte.

Prix de l'abonnement : 25 francs

à envoyer avec la demande à

L'IMPRIMERIE E. BERTRAND

5, Rue des Tonneliers — CHALON-SUR-SAONE — (Saône-et-Loire)

Spécialité d'impression de Volumes et Revues

d'Histoire, de Philologie, d'Archéologie et de Numismatique

TYPOGRAPHIE ORIENTALISTE

COMPRENANT :

Hiéroglyphes — Arabe
Copte — Hébreu — Syriaque
Cunéiformes — Grec — Grec d'Inscription
Caractères de Transcription
pour toutes Langues

TYPOGRAPHIE ÉTRANGÈRE

COMPRENANT :

Espagnol — Portugais — Danois — Norvégien — Russe

Travaux pour la Librairie, le Commerce et l'Industrie

IMPRIMERIE E. BERTRAND
CHALON-SUR-SAONE (Saône-et-Loire)

A partir du 1er Janvier 1907, la *Revue de Linguistique* est devenue la propriété de M. Julien VINSON, Professeur à l'École Nationale et spéciale des Langues Orientales, à Paris.

Prière de s'adresser, pour la rédaction, à M. J. VINSON, *58, rue de l'Université, Paris;* pour l'administration et les abonnements, à M. E. BERTRAND, *Imprimeur, 5, rue des Tonneliers, à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire).*

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont *un* exemplaire aura été adressé à la *Revue.*

Philol.

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

TOME QUARANTE-ET-UNIÈME

15 Octobre 1908

CHALON-SUR-SAONE

IMPRIMERIE FRANÇAISE ET ORIENTALE

E. BERTRAND

5, Rue des Tonneliers, 5

1908

SOMMAIRE DU N° 4

Pages

Le père Beschi et le manuscrit original du *Têmbâvani*, par Julien VINSON 225
Le Culte religieux dans l'ancienne Ibérie, par MIRIANISCHVILI 238
Les formes irrégulières basques *gauntza*, etc., par Julien VINSON 256
Finnisch-Ugrische Wörter im Romanischen Gebiet, par R. GUTMANN 260
Formules en deux langues, par J. de URQUIJO 268
Les formes verbales de Liçarrague, par E. S. DODGSON. 270
Le Malais vulgaire, par F. WEISGERBER 282
Varia. I. La langue portugaise dans l'Inde 292
II. Une dictée célèbre 293

BIBLIOGRAPHIE

Çivagaçindâmani, 2e édition 288
Jean BARDOUX. — *Amorebieta* 289
A. MEILLON. — Esquisse toponymique de Cauterets .. 289

LE PÈRE BESCHI

ET LE MANUSCRIT ORIGINAL DU TÊMBÂVAṆI

J'ai déjà parlé plusieurs fois, dans cette *Revue* (XXXII, 1899, p. 123-146; XXXIII, 1900, p. 1-48 et XXXIX, 1906, p. 198-200), du père C.-J. Beschi et de ses ouvrages. Le plus important est certainement le grand poème sur saint Joseph, qu'il composa à l'imitation des vieilles épopées classiques tamoules, et auquel il donna le nom de *Têmbâvaṇi* « guirlande qui ne se flétrit pas » (on pourrait traduire aussi « guirlande de vers harmonieux » ; mais je crois que l'autre traduction était mieux dans les intentions de l'auteur). Ce poème, achevé en 1726, ne fut imprimé qu'en 1851-1853 par la Mission de Pondichéry. M. l'abbé Dupuis, directeur de l'imprimerie de la Mission, avait réuni un certain nombre de copies manuscrites, mais elles étaient toutes plus ou moins défectueuses et ne lui fournissaient qu'un texte laissant beaucoup à désirer. Il apprit heureusement qu'un magistrat distingué du territoire anglais, M. Walter Elliot, possédait une vieille copie sur papier, qu'on regardait comme le manuscrit original et autographe de l'auteur. M. Walter Elliot consentit à prêter ce manuscrit, d'après lequel fut faite enfin convenablement l'édition définitive.

J'ai raconté l'histoire de ce manuscrit qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de l'India Office, à Londres, où j'ai pu le voir, le 24 août 1908, grâce à l'obligeance et à la complaisance de l'éminent bibliothécaire, M. F.-W. Thomas.

Le manuscrit a été relié dans l'Inde, il y a environ une soixantaine d'années, en maroquin rouge plein, avec dentelle aux bords des plats et fleurons aux coins. Le dos est divisé par des groupes de filets dorés en cinq parties, dont la seconde est occupée par une pièce noire où est le titre, sur trois lignes, en lettres dorées. Le volume mesure 330 millimètres de hauteur, sur 172 de large et 63 d'épaisseur ; le manuscrit lui-même a respectivement 250, 167 et 47 millimètres ; il était très court de marge et a été rogné, de sorte que le ciseau du relieur a parfois entamé les titres courants et enlevé les chiffres de pagination ; les tranches n'ont reçu aucune couleur. L'intérieur des plats est couvert d'un papier marbré qui couvre aussi le recto du feuillet de garde.

Le manuscrit proprement dit comprend un feuillet blanc, sur le recto duquel sont deux notes de M. Walter Elliot ; au verso est le n° 3101, que le volume a reçu dans la Bibliothèque de l'India Office. Puis vient un feuillet pour le titre original ; un autre pour la table des chants dont la partie inférieure, déchirée, a été remplacée par du papier blanc ; un feuillet qui contient la copie originale de l'introduction (*padigam*) et du commencement de la préface (*pâyiram*) ; viennent alors une copie moderne de ces

documents (1 ft); un feuillet blanc; la préface et l'introduction (3 fts), et enfin le texte (fts 2 à 470; mais, comme on le verra, le ft 21 est double); puis une copie moderne des deux feuillets 469 et 470, et enfin 4 feuillets blancs. On sait que, lorsque le manuscrit fut découvert, en 1816, il y manquait les trois premiers et les deux derniers feuillets (les deux premiers n'étaient pas chiffrés) qui furent retrouvés plus tard, en 1858, par M. Walter Elliot, et remis à leur place dans le manuscrit.

Le titre, en tamoul, est ainsi conçu : *tembâ* | *vaṇi* | *avadaritta nâdan'aik* | *kaittâdeiyây* | *vaḷartta* | *çûçei* | *yenn'num* | *vaḷanadu* | *çaridei* | (ornement) | *çeyyuḷuñçeyyuḷo* | *ḍiçeipadavureiyum* | *vajangum âr'u*. Et au-dessous, d'une écriture européenne et d'une encre plus noire, ces mots : « Do P. Beschi | Applicado ao Messao de Madurai » (le dernier mot est surchargé). Le titre tamoul signifie : « *Têmbâvaṇi*, histoire du héros nommé Joseph, qui a élevé, comme un protecteur, le Seigneur incarné, à la façon dont elle est courante » ; on remarquera que le nom de l'auteur n'est pas donné. On ne comprend pas pourquoi ce titre n'a pas été conservé dans l'édition de Pondichéry.

Ce manuscrit est évidemment une copie soignée, calligraphiée même, avec titres courants et feuillets chiffrés à l'angle supérieur droit du recto, d'une écriture régulière très serrée, sans autres alinéas qu'au commencement de chaque chant, et donnant cinquante-trois lignes à la page. On ne saurait affirmer que c'est l'œuvre d'un Européen plutôt que

d'un Indien. Le père Dupuis dit que le manuscrit ne saurait être que celui de l'auteur, car il porte des corrections et des modifications qui ne sauraient être que de son fait : changement de strophes entières, modification de titres de chants, etc. Cette observation a sa valeur, mais elle perd de son importance quand on regarde de près le manuscrit ; on constate surtout que celui à qui il appartenait avait la préoccupation évidente de tenir sa copie au courant des corrections et des modifications que pouvait y apporter l'auteur. La plupart de ces modifications y sont indiquées par des petites bandes de papier collées parallèlement à la marge latérale ou perpendiculairement à celle d'en bas, notamment aux pages 35 v°, 103 r°, 268 r°, 359 r°. Dans la préface seulement, on trouve une véritable correction, par mots effacés et additions en interlignes.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans le manuscrit qui nous occupe, c'est le feuillet 21 qui est double : je distinguerai les deux feuillets par les appellations : 21 ancien, 21 nouveau. Le 21 ancien contient la fin du chant III et le commencement du chant IV ; le 21 nouveau contient seulement la fin du chant III, et même on a dû écrire la dernière strophe et son commentaire sur un petit papier collé, comme je l'ai dit plus haut, au bas de la page verso. L'auteur, en effet, a cru devoir changer la fin du chant III ; il a substitué aux neuf dernières strophes, 53 à 61, neuf nouvelles strophes sur une mesure plus longue, de sorte que le texte a occupé plus de place ; aussi est-ce vraisemblablement pour ne pas avoir à reco-

pier le commencement du quatrième chant et aussi pour ne pas enlaidir le volume par un feuillet nouveau aux trois quarts blanc que le propriétaire du manuscrit a conservé le feuillet 21 ancien. Nous avons ainsi là un texte ancien des strophes 53-61, alors que de pareilles modifications ont dû nous échapper ailleurs. A titre de curiosité, voici le texte de l'ancienne strophe 61, la dernière :

Odin'ân'énavéngaleitâyuḷat
tâditâḍojudin'baleiyâjndan'aḷ
vêdiyôrmar'eimêviavtñjeiyô
ḍêdilâmur'eiyâvumiyat't'in'âr.

« Sa mère, aux bracelets blancs, se disant : « il a » étudié », se plongeait dans les vagues du bon- » heur et adorait les pieds suprêmes ; les prêtres, » avec leur pensée qui possède la religion, lui ensei- » gnèrent tout d'une façon parfaite. »

Le feuillet 21 ancien nous apprend encore autre chose ; le titre du chant III y est *çayan'appaḍalam* « chant de la naissance », et non, comme dans le 21 nouveau, *vaḷan'çan'ittapaḍalam* « chant où le héros est né ». Nous avons là une preuve évidente que Beschi a beaucoup travaillé son poème, qu'il l'a à diverses reprises remanié, corrigé, amélioré, et que le manuscrit de l'India Office nous offre seulement le texte définitif.

Ce manuscrit est-il autographe ? est-ce celui que l'auteur gardait pour lui-même ? C'est possible, mais je ne le crois cependant pas. Je ne connais pas de spécimen authentique de l'écriture tamoule de Bes-

chi ; il n'aurait pas distingué dans ce manuscrit les *é* et *ó* longs des *e* et *o* brefs, quoiqu'il ait inventé pour cette distinction le système très simple qui est d'usage courant aujourd'hui ; il est vrai qu'il n'aura peut-être pas voulu contrarier les habitudes de son temps. Mais, puisque Beschi est mort au séminaire d'Ambalacatte, où il s'était retiré depuis trois ans, comment ses manuscrits se seraient-ils retrouvés dans le Tanjaour ? Y sont-ils revenus après sa mort ou après la suppression des Jésuites ? Les y avait-il laissés en partant ? Cela est difficile à admettre. D'autre part, il devait y avoir une bibliothèque à Ambalacatte : qu'est-elle devenue après 1764 ? Je laisse aux savants professeurs du Collège de Trichenapally le soin de résoudre ces questions.

Avant de rendre à Muttusâmipoullé le précieux manuscrit, M. Elliot en avait fait faire, pour son usage personnel, une copie. Serait-ce celle qui est actuellement entre mes mains et que j'ai achetée à Londres il y a une vingtaine d'années ? Elle forme deux beaux volumes petit in-folio de (iv)-441 et (iv)-443 à 894 p., reliés dans l'Inde en basane jaune avec ornements en noir et J. H. S. sur les plats, avec les tranches dorées, qui reproduisent le texte du manuscrit ancien, dans ses modifications dernières et notamment avec le texte du feuillet 21 nouveau. Les consonnes muettes sont pointées, les *é* et *ó* sont marqués, les vers sont écrits en lignes séparées, avec le commentaire en prose à la suite.

Le seul ouvrage de Beschi qui ait été imprimé de son vivant est sa grammaire du tamoul vulgaire, pu-

bliée en 1738 par la Mission de Tranquebar, mais composée en 1728. On dit que le *Têmbâvaṇi* a été terminé en 1726. Le rapprochement de ces dates, 1728 et 1726, me suggère une idée qui doit être conforme à la réalité. La vie de Beschi dans l'Inde doit se diviser en quatre périodes successives bien marquées. La première, qui s'étend sans doute de son arrivée dans l'Inde à 1715 environ, est une période d'étude et de préparation. La seconde, peut-être de 1716 à 1720, est celle pendant laquelle il a écrit ses ouvrages en prose de dogmatique, de propagande et de polémique, ainsi que quelques petits poèmes qu'on chante encore, paraît-il, dans les églises catholiques du sud de l'Inde. Puis vient, de 1721 à 1726, ce que j'appellerai la période de repos, pendant laquelle il cultivait des fleurs et composait son *Têmbâvaṇi*. Il s'occupa alors à rédiger, à l'usage des Européens, des ouvrages d'enseignement, grammaires et dictionnaires; c'est à cette époque qu'il écrivit, comme texte annexé à son dictionnaire tamoul-latin, le conte de *Paramârtaguru*, celui de ses ouvrages qui a eu le plus de succès. Je viens d'en découvrir deux traductions que je ne connaissais pas, l'une en allemand et l'autre en canara.

La traduction allemande forme une petite brochure in-8° de (iv)-81 p. avec six lithographies coloriées, sans date, mais qui a dû paraître vers 1850 :

« *Fahrten und Abenteuer Gimpels* und Compagnie. Ein tamulischer Reise- und Scherzmärchen. Nacherzählt von Dr. Johann Georg Théodor Grässe. Mit 6 colorirten Bildern. *Dresden*, Verlagsbuchhandlung

von Rudolf Kuntze. » Ce volume contient le titre, une courte préface et le texte allemand.

La traduction canara a eu trois éditions, l'une en canara seul, la seconde en canara et en anglais, la troisième en canara et en latin. Celle-ci est la seule dont j'ai vu un exemplaire :

« *Paramârtaguru*, *fabula de quodam ethnicorum magistro*, a celeberrimo patre Beschi, tamulico idiomate primitius exarata, modo in canaricam linguam translata; cui addita est latina versio, eadem, paucis mutatis, quæ à J. Beschi conscripta est. Opus, curante rev. J. Bareille, editum. *Bengalori*, ex Typographia Catholicæ Missionis, 1877. Superiorum permissu. » Pet. in-8° cartonné, (iv)-114-(ij) p. Ni préface, ni avertissement. Le latin est au bas des pages; à la fin est un catalogue des publications de la Mission.

L'édition originale de la grammaire de Beschi, de 1738, n'est pas extrêmement rare; depuis quarante ans, j'en ai vu passer au moins une douzaine d'exemplaires dans des ventes publiques ou dans des catalogues d'occasions. On sait qu'il s'y trouve joint ordinairement un traité de Chr.-Th. Walther, *Observationes grammaticæ*. Le volume complet se trouve à la Bibliothèque de l'École des Langues Orientales; la Bibliothèque Nationale en a deux exemplaires et le British Museum trois, dont un sans le traité de Walther. Je possède, pour ma part, deux exemplaires complets; l'un, que j'ai acheté à Londres 50 francs en 1886, a appartenu à A.-C. Burnell; le second, qui porte la signature de Legentil et que j'ai trouvé en 1891 dans la boîte d'un bouquiniste du quai Conti,

m'a coûté 0 fr. 50. J'ai en outre, séparément, un Beschi que j'ai eu pour 3 fr. 75 à Londres en 1872 et un Walther qu'on m'a vendu 15 francs en Allemagne en 1895.

Mais qu'était-ce que ce Walther? J'ai découvert dernièrement qu'il avait composé au moins deux autres ouvrages. On lui attribue aussi une collaboration très active à la révision de la traduction de la Bible en portugais, par Joan Ferreira d'Almeida, *O velho testamento*, qui a été publiée par la Mission de Tranquebar, de 1738 à 1793, en cinq parties : I. Pentateuque, 1757, (x)-318 p.; II. Livres historiques, 1738, (iv)-432 p.; III. Livres dogmatiques, 1744, (iv)-232 p.; IV. Livres prophétiques, 1751, (iv)-272 p.; V. Les douze petits prophètes, 1793, (iv)-70 p. (la préface est datée du 24 mai 1732). Le tout forme un beau volume in-4° dont j'ai vu un exemplaire au British Museum (Press-mark, 3022. f. 14; entré le 10 novembre 1859).

Des deux ouvrages de Walther, l'un a été composé dans l'Inde et envoyé de Tranquebar en Europe; l'autre est une thèse qu'il a soutenue publiquement à Halle le 7 décembre 1724.

Le premier, un traité sur le comput astronomique indien, fait partie de l'ouvrage [Bib. Nat., J. 3232; Brit. Mus. 800. l. 6] :

« HISTORIA | REGNI GRAECORUM | BACTRIANI... Auctore Th.-S. Bayero. Petropoli, tip. Acad. Sienc., cIↃ IↃcc, XXXVIII », gr. in-4°, 213 p. — On y trouve f. 145 à 192 : Christophori Theodosii WALTHERI, *Missionarii Danici apud Trangambarienses, Doctrina*

temporum Indica; et p. 193-200 : *Paralipomena doctrinæ temporum Indicæ* (lettre de Walther, de Tranquebar, du 30 janvier 1732). — Les noms des mois, des jours, des astérismes, etc., y sont donnés en tamoul et en sanscrit (brahmanice ou graendice), en persan et en hindoustani (dacnice) avec références grecques et arabes. Les noms indiens sont transcrits fort ingénieusement : le *j* est exprimé par *r* ou *rh*, les cérébrales sont indiquées par une apostrophe ; les mots *noḍi*, *vinâḍi*, *nâjigei*, *kijamai*, *nâyiru*, *nâyittu*, *mâdangaḷ*, *patchan*, *veḷḷi* sont écrits *nod'i*, *winâd'i*, *nâzhighei*, *küzhamei* ou *külamei*, *najru*, *najtu*, *mâdangöl*, *paccan*, *wölli*.

L'autre ouvrage est un petit in-8° de (xvj)-111-(xxij)p. : *Christophori Theodosii* | *Waltheri*, | *praeconis evangelici in ore* | *malabarico*, | ELLIPSES | HEBRAICÆ, | sive | de vocibvs qvæ | in codice hebraico | per ellipsin svpprimvntvr. | DRESDAE ET LIPSIAE, | apud Fredericvm Hekel. | M DCCC XL (il y a eu une autre édition en 1783) [Bib. Nat., X. 6 271; Brit. Mus. 12904. a. 33].

Dans la préface, l'éditeur, Chr. Schoettgen, qui était un des anciens professeurs de Walther, donne sur ce savant missionnaire quelques détails biographiques. Nous y apprenons ainsi que, né à Soldin (in novâ Marchiâ), il était, en 1719, un des meilleurs élèves du Collège de Groningue ; de 1719 à 1724, il fut attaché comme professeur à l'orphelinat de Halle, et prit part à plusieurs discussions importantes sur des sujets théologiques ; pendant l'automne de 1724, il fut présenté au roi de Danemarc, Frédéric IV, et partit peu après pour Tranquebar.

Walther savait évidemment le tamoul moins que Beschi, mais pour tout le reste, il lui était supérieur; comme tous les les pasteurs protestants, il connaissait bien la théologie et la patristique, mal étudiées en général par les prêtres catholiques; il avait fait d'excellentes études classiques : le grec et l'hébreu lui étaient familiers et il maniait le latin avec une élégance et une *maestria* dont n'approcha jamais le Jésuite italien; les sciences exactes, comme on disait alors, ne lui étaient point étrangères, et, dans l'Inde, il avait étudié, non seulement le portugais et le tamoul, mais aussi le sanscrit, le persan et l'hindoustani. Revint-il en Europe ? Termina-t-il ses jours à Tranquebar ? Sa vie fut-elle longue ou courte ? Je l'ignore.

Mais on nous a raconté comment se révéla sa vocation de missionnaire : en entendant un sermon sur le malheur des gentils privés des lumières de l'Évangile, il fut pris d'une longue et violente crise de larmes. Nous savons aussi ce qu'eurent à souffrir à leurs débuts les deux premiers missionnaires danois, Ziegenbalg et Plutscho. Quand ils débarquèrent à Tranquebar, après huit mois d'un pénible voyage, le 9 juillet 1705, ils furent très mal reçus, malgré les ordres du roi dont ils étaient porteurs, par les fonctionnaires et les négociants. Laissés seuls au milieu de la rue, sous les rayons ardents d'un soleil torride, ils se demandaient ce qu'ils allaient devenir, lorsqu'un marchand danois, plus compatissant que les autres, vint les prendre et les conduisit, hors de l'enceinte de la ville, à la maison d'un de ses parents, en ce

moment inhabitée. C'est là qu'ils s'installèrent et commencèrent leurs travaux apostoliques.

Pour apprendre le tamoul, ils réussirent à s'entendre avec un vieux maître indigène qui cherchait un local pour ouvrir une école. Ils lui offrirent leur habitation, à condition qu'ils assisteraient aux leçons; et dès lors on put voir les deux Européens, au milieu des petits Indiens, épelant comme eux en chantant les lettres tamoules, puis les écrivant avec le doigt sur le sable et enfin avec le stylet sur les feuilles de palmier. Mais le vieux maître qui ne savait que le tamoul ne pouvait leur donner le sens des mots; heureusement ils firent la connaissance d'un négociant hindou qui parlait portugais et danois, et qu'ils ne réussirent point du reste à convertir au christianisme.

On dit pourtant que leurs prosélytes furent très nombreux; j'imagine que, comme pour les missions catholiques, c'étaient en général des gens de castes fort inférieures. Leur action ne s'étendit jamais bien loin de Tranquebar, car ils se heurtaient partout à l'égoïsme des Européens, à l'indifférence des Indigènes, à l'hostilité des autorités musulmanes et à l'implacable rivalité des Missionnaires catholiques.

Nous qui n'avons plus la foi, ou plutôt qui n'avons plus de foi, nous ne comprenons pas ce zèle, ces émotions, ces emportements. Nous connaissons assez bien les religions et les philosophies hindoues, et nous ne voyons pas ce que le Christianisme peut apporter à l'Inde. Si le Mahométisme semble être pour l'Afrique un instrument de progrès et de civilisation, parce

qu'il tolère la polygamie et interdit l'usage des liqueurs fortes, un pareil rôle ne saurait être réservé dans l'Inde aux religions occidentales, surtout chez les Indiens du sud qui réalisent si bien la formule monastique que j'ai relevée, le 17 août 1892, sur la porte d'une cellule de la Grande Chartreuse : *sobrii, simplices et quieti.*

Julien VINSON.

P.-S. — Une observation importante que j'oubliais. L'écriture tamoule du manuscrit de l'India Office et celle de la suscription portugaise du titre sont identiques à celles du manuscrit que je possède du Dictionnaire tamoul-latin de Beschi, dont j'ai parlé dans mon article de 1900 (t. XXXIII, p. 1-48, n° 12. a). Ceci prouverait que le manuscrit de *Têmbâvaṇi* n'est pas autographe.

A propos de ce Dictionnaire, je dois dire qu'il a été imprimé en 1882, à Trichenapally, imp. du South Indian Times (pet. in-8° de (iv)-16-590-(i)-vij-xviij-247-(v) p.), avec un supplément qui manque à beaucoup d'exemplaires.

LE CULTE RELIGIEUX
DANS L'ANCIENNE IBÉRIE
Jusqu'à l'introduction du Christianisme au IVe siècle

I

En étudiant les annales géorgiennes, on remarque qu'elles font attention, ainsi que les annales des autres nations, plutôt au côté politique. Elles aiment à raconter d'une manière détaillée la naissance, l'avènement et la mort de tel ou tel roi ; mais quant à la vie sociale, à la culture du pays et de la nation, qui sont les côtés les plus importants de toute histoire, elles les passent sous silence, n'en faisant mention que rarement.

Grâce à cela, la religion de la Géorgie préchrétienne est couverte de nuages épais et, pour les dissiper, il y aura besoin de plusieurs recherches accomplies le plus assidûment possible.

De tous les écrivains géorgiens ce sont le roi Wachtang VI et les princes royaux Wachuscht et Théimuraz qui nous ont transmis les notions les plus détaillées, et parmi eux ce fut Théimuraz qui étudia spécialement la question actuelle. Ce prince royal écrivit en géorgien *L'Histoire de l'Ibérie dès l'antiquité la plus*

reculée où, comme il nous le dit, trouvèrent place toutes les légendes qui caractérisent la vie antique des Géorgiens.

Parmi les écrivains modernes, il faut mentionner l'académicien M. Brosset, le prince S. Barathaschvili et D. Bacradzé qui ont traité cette question, mais les indications de ces divers auteurs ne diffèrent que peu les unes des autres et le lecteur n'est pas en état de se faire une idée, d'après ces informations, sur le vrai caractère de la religion païenne des Ibères.

Quelle était cette religion ? Ne représentait-elle pas le culte du feu ? C'est cette question que nous allons traiter en résumant dans cet aperçu tous les matériaux dont nous disposons.

D'après les susdites annales, les Géorgiens dans l'antiquité avaient connaissance d'un Dieu unique et ce ne fut que plus tard qu'ils embrassèrent le paganisme, le mazdéisme perse et le polythéisme grec. Arsène, le patriarche catholique de l'Ibérie, y ajoute encore une information selon laquelle ils auraient dû avoir le culte du fétichisme parce qu'ils adoraient les arbres et les pierres. Ce culte-là était en estime chez les Ibères jusqu'au IVe siècle de notre ère. Sainte Nino, l'Illuminatrice de l'Ibérie, au dire des chroniques, trouva dans la ville d'Urbnisi que le peuple adorait les pierres et les arbres. L'adoration des arbres, surtout des chênes séculaires, est en estime jusqu'à présent : les veaux d'offrande sont toujours immolés au pied de tels chênes. Les églises même se trouvent sou-

vent, surtout dans les campagnes, sous l'ombrage de grands chênes. On les voit souvent entourés d'un fil. Selon Wachuscht les anciens Géorgiens auraient dû avoir l'habitude de l'anthropophagie en faisant cuire des cadavres qu'ils passaient aux autres en cas de besoin. A propos de cela l'historien Théimuraz raconte que la Géorgie avait en abondance, dans ses forêts ainsi que dans ses campagnes, des légumes, des fruits, des céréales, du gibier et des bestiaux que le Géorgien d'alors pouvait avec peu de peine se procurer. Ensuite les Géorgiens avaient coutume de porter le deuil des morts plus longtemps qu'aucun peuple du monde. Ainsi, après la mort des proches parents, les hommes se frappaient à nu, tandis que les femmes s'asseyaient sur la cendre ardente. Aussi décoraient-ils les corps des morts d'emblèmes héroiques, comme le fusil, et ceux des femmes d'ornements féminins. Dans leur bouche on mettait de l'or et de l'argent et on les inhumait entourés de ces honneurs. Ensuite ceux qui portaient le deuil tressaient de petites tentes de lianes (les *dfini*), espèce de grande corbeille qu'ils couvraient d'une étoffe de deuil et où quelques-uns passaient une année entière. Aussi les mettaient-ils sur le chariot lorsqu'ils allaient en voyage quelque part. C'est pour cela qu'il n'ajoute aucune foi aux informations de Wachuscht expliquant que le peuple, qui portait le deuil en toute rigueur pour les parents morts, ne se serait pas permis de manger de la chair humaine ou de la faire manger aux autres. Il ne croit pas à cet historien lors même qu'il

dit que les habitants de Carsni doivent à ceux de Codmani cinq morts, et ne considère que comme une légende le fait d'un village fournissant à un autre village des cadavres pour la nourriture. Il s'ensuit de son explication que, dans l'ancienne Ibérie, un village qui n'était pas en état de participer à la guerre, priait un autre village du voisinage d'y envoyer le nombre de guerriers échu pour sa part. Ils s'obligeaient ainsi à rendre le même service une autre fois. On constatait ensuite la quantité de tués pendant les deux guerres, et le village qui avait perdu le plus d'hommes, obligeait l'autre village à lui payer autant de guerriers.

II

A l'époque des patriarches ou *mamasakhlisi* (*mama*, père, *sakhlisi*, de la famille), comme les annales les appellent, les Ibères adoraient le soleil, la lune et cinq étoiles, sans cesser de rendre les honneurs divins à la mémoire de leur ethnarque *Quarthli*. L'adoration des lumières célestes fut introduite en Colchide (province de la Géorgie occidentale) par Sésostris, roi d'Égypte, et en Ibérie (partie orientale) par l'ordre d'Alexandre le Grand qui, outre cela, ordonna aussi d'adorer un Dieu invisible, créateur de l'Univers. En introduisant ce culte, ces conquérants, aussi bien l'un que l'autre, avaient le but d'adoucir les mœurs de leurs nouveaux sujets qu'ils avaient trouvés sans foi ni loi, car la parenté avait cessé d'être un empêchement pour le mariage et l'enterrement ne se pratiquait plus. Les

Colches, dit Hérodote (l. VII, ch. 60), n'enterrent point les morts et les exposent pour les faire manger par les bêtes. Cette coutume ainsi que le mariage entre les proches parents, même entre frères et sœurs, nous fait voir, conclut l'historien, le prince S. Barathaschvili, que la religion de Zoroastre était en estime dans la Géorgie même avant le temps d'Hérodote, car ces mœurs étaient issues de la doctrine du Vendidad et pratiqués dans la Bactriane, l'Hyrcanie et les autres pays, où cette religion était surtout honorée. Un tel changement dans les mœurs et les croyances s'est produit avec l'augmentation de la population en Géorgie, depuis l'invasion des Chazars qui eut lieu au VIIe siècle avant notre ère, et surtout depuis l'installation en Géorgie des Assyriens, des Grecs, des Thuraniens et d'autres peuples, immigrés par l'ordre de Cyrus, roi de Perse (536 ans avant J.-C.) Ce roi, d'après le dire des annales géorgiennes «Carthlis Izchovréba» (La vie en Géorgie), ayant conquis la Géorgie et l'Arménie, ordonna, dit-on, de construire dans l'Ardabadagan un temple pour un culte conforme à leur religion.

III

A l'époque d'Alexandre le Grand, Aso, roi d'Aran-Carthli[1], de souverain indépendant, devenu satrape du

1. On y voit une modification des termes : *Ur*, d'où dérive l'Ibérie, nom classique des Géorgiens, et *Holdu* ou *Cardu* des Grecs, *Celtus* des Romains, qui sont équivalents à *Charthu*, nom national des Géorgiens.

gouvernement grec, ne tarda pas à se faire remarquer comme un administrateur inhumain. Par ses cruautés il fit oublier aux habitants le culte introduit par l'ordre du roi Alexandre de Macédoine et embrasser le paganisme. Pour cela il éleva des statues aux dieux révélateurs des mystères, à *Gatzi* la statue d'or et à *Gaïmi* celle d'argent. Aussi fit-il, d'après l'historien Wachuscht, introduire des offrandes de chair humaine, en ordonnant aux Géorgiens de sacrifier des enfants aux dieux.

Outre les dieux dont le culte fut inauguré par Aso, les Géorgiens avaient encore leurs dieux nationaux, parmi lesquels *Botchi* fut le plus estimé jusqu'à l'introduction du magisme par le roi Pharnabaze qui délivra l'Ibérie du joug macédonien. Botchi avait sept mains et par chacune d'elles il dominait sur un des sept sommets du Caucase. Chaque main avait un pouvoir particulier de grâcier ou châtier. Outre cela les sept mains de Botchi servaient de symbole pour les sept descendants du Thogorme biblique, devenus éponymes des différents peuples du Caucase. Le temple de ce dieu, enrichi d'offrandes de toutes sortes, se trouvait à la frontière de la Colchide et de l'Aphkhasie, sur le mont appelé Pitchvis-mtha (en géorgien *phitchvi*, le pin, *mtha*, le mont), altéré en Bitchvintha, ou Bitzunda (Pythius classique), où, au Ve siècle de notre ère, l'empereur de Byzance, Justinien, ordonna d'élever le temple qui est admiré encore de nos jours par les touristes, comme un monument remarquable d'architecture.

Le dieu Botchi avait dû porter le nom de père. La

preuve en est qu'il était le dieu souverain, et jusqu'à présent reste encore dans la bouche des Géorgiens le mot *Otcho-Pintré*, employé pour désigner les dieux habitants les bois. Il est hors de doute que Pintré nous rappelle le mot sanscrit *Pitar* qui veut dire « le père ». Mais qu'est-ce que Botchi et son altération Otcho ? Ce dieu représente le culte du feu et nous rappelle une déesse *Voce* qui, dans la mythologie indienne, était la reine des dieux et représentait en même temps le feu dominant sur l'éclair et la foudre. La susdite déesse ayant changé son sexe avait passé dans la mythologie géorgienne sous le même nom (b = v, et tch = c) et conservé le même principe du feu, mais au sens direct. Les Géorgiens des temps préhistoriques entendant le coup de tonnerre avaient dû naturellement l'attribuer à l'action des hautes montagnes caucasiennes qui sont si majestueuses et grâce auxquelles ce phénomène paraît encore plus terrible. Nous devons dire que les divinités indiennes passaient à une autre nation sous le même nom, mais elles changeaient le principe qu'elles représentaient dans leur patrie. Par exemple le mot « dieu », *deva*, qui représentait aux Indes le bon principe et d'où dérivent *deus* des latins et θέος des Grecs, s'est transformé dans la mythologie iranienne en mauvais dieu et de là passa aux Géorgiens comme le même mauvais principe et sous la forme *devi*[1]. En voici un deuxième exemple. Le dieu

1. En mingrelien, dialecte du géorgien, *di*, d'où *diadi*, ou doublé *didi*, qui veut dire en géorgien *grand*.

zend *Arimane*, qui, dans la mythologie persane, représentait le mauvais principe et était réputé dans les rangs des Géorgiens un adversaire d'Ormuzd, devint *Amiran*, le bon dieu qui, à l'instar du Prométhée des Hellènes, fut attaché aux rochers du Caucase comme proie pour un vautour. Un *devi* nommé Bacbac, d'après un mythe géorgien, lutta même avec Amiran, mais il fut écrasé.

Il est à remarquer que *Voce* chez les Osses devint *Was*, qui veut dire *le saint* et s'emploie dans la langue osse avec le nom Ila (Élie), comme Was-Ila (Saint-Élie) qui, selon la croyance de la basse population de la Géorgie, commande aux nuages.

IV

Avant le roi Pharnabaze, le libérateur (IIIe siècle avant J.-C.) qui commença la vie politique nationale des Géorgiens, le mazdéisme ou le culte du feu n'avait d'influence sur les croyances religieuses des Géorgiens que par la migration des habitants d'Orient et les relations commerciales. Mais le roi Pharnabaze, ayant mis fin à la domination grecque en Ibérie, ne tarda pas à appeler tout de suite de Perse les mages, pour installer la religion de Zoroastre sur des fondements plus solides, et ordonna d'élever un temple en l'honneur d'Ormuzd, Armaz des Géorgiens. Le temple de ce dieu se trouvait vis-à-vis de Mtzqheth, au delà du fleuve de Kour, sur la haute montagne où était cons-

truite la forteresse de Quarthli, ethnarque de la province géorgienne de même nom. Quelques tours de cette forteresse se voient encore à présent. Dès lors cette montagne s'appela *Armazis-mtha*, qui veut dire *le mont d'Armaz*. Là-bas au milieu des collines, comme l'historien Théimuraz nous en informe, se trouve une grande pierre, plate et ronde, qui servait d'autel où les Géorgiens païens immolaient aux dieux les bœufs bien nourris et les enfants des deux sexes. Le culte du dieu Armaz fut introduit par le roi Pharnabaze, grâce à son amour pour sa mère, princesse d'origine persane, et parce qu'il portait lui-même le nom de ce dieu. La statue d'Armaz s'élevait au temple sur le tombeau du Quarthli, entre les dieux Gatzi et Gaïmi introduits par Aso, satrape du gouvernement macédonien, ancien roi d'Aran-Carthli. Armaz, ainsi qu'Ormuzd, représentait la lumière et s'appelait dieu des dieux, bien que le dieu national Botchi ne cessât pas encore d'être adoré comme autrefois. La cause en était que Botchi, ainsi qu'Armaz, représentait la lumière, au moins indirectement. A la fête d'Armaz où assista sainte Nino, l'Illuminatrice de la Géorgie (IVe siècle), le mont d'Armaz était couvert d'une multitude d'hommes qui allaient autour du dieu Armaz en chantant en chœur *aralé*[1] et l'or-

1. *Aralé* ou *Ari*, qui est chanté comme un refrain par les Géorgiens au commencement ou à la fin des chansons, nous rappelle les dieux infernaux des Hethiens, ancêtres des Géorgiens et Arméniens du même nom, et *Ariel* qui, dans la mythologie des Celtes, représente le dieu de l'air et des chansons.

naient de drapeaux et de fleurs. Ayant entendu le son des trompettes et vu l'assemblée solennelle de prêtres qui attendaient l'arrivée du roi Mirian, sainte Nino, surprise de l'événement du jour, s'est adressée, au dire des annales, à une juive du voisinage pour l'interroger. Elle lui répondit que c'était sur l'ordre d'Armaz, dieu des dieux, que le peuple faisait une ascension vers lui et qu'il n'y a d'autres dieux que lui. La solennité et les miracles de ce jour-là, d'après les chroniques, frappèrent tout le monde, mais l'impression que produisait un homme d'airain sur la foule, prévalait. Cet homme d'airain ne fut qu'Armaz lui-même. Il était dans une cuirasse d'or et avec un casque ayant des yeux d'émeraude. Ennemi acharné d'*Itgroudjan*, dieu des Chaldéens, il tenait dans sa main une épée scintillante pour que personne ne s'en approchât sous peine de mort. Quiconque voulait s'en approcher, était obligé de prononcer le serment suivant : « Si je blâme la gloire de ce grand dieu Armaz, disant en présence des juifs et des mages que c'est par ignorance qu'il est reconnu pour le grand dieu et fils du dieu céleste, et si je deviens la cause d'une telle abomination, alors, qu'il me frappe de cette épée dont tout le monde a peur ! » C'est après ce serment que les Géorgiens païens avaient le droit de s'approcher d'Armaz pour l'adorer.

Les offrandes portées à Armaz consistaient en oiseaux, en poules, en fruits de toute sorte, en rayons de miel et en pains « chothi », cuits de pure farine, en forme d'une main humaine pour que le dieu Armaz ou

Chothi, comme il s'appelait encore, donnât aux porteurs des offrandes la main puissante qui tenait l'épée tranchante. Aussi offraient-ils du vin vieux et nouveau, de grandes bougies de cire que l'on allumait devant lui en signe de la naissance d'Armaz, la sainte lumière, des encens et des fleurs. L'habitude d'offrir des agneaux aux dieux ne fut inaugurée qu'après et pour remplacer l'offrande humaine qui, au dire des annales, avait dû être anéantie sous le roi Rev le Juste, mais qui, selon l'historien Théimuraz, n'avait jamais existé en Géorgie, car les Géorgiens païens, dit-il, n'emmenaient les enfants qu'aux prêtres qui leur enseignaient la religion de Zoroastre.

A ce propos il nous faut dire que l'offrande de victimes humaines se pratiquait dès les temps les plus reculés. Abraham, sur l'ordre de Dieu, se préparait à sacrifier son fils unique Isaac, lorsqu'il lui fut défendu d'en haut de mettre la main sur l'enfant. L'histoire nous raconte que Rome, sous l'influence de la crainte éprouvée dans la guerre punique, près de Cannes, offrit officiellement une victime humaine. D'après une légende géorgienne, la forteresse de Sourami s'écroulait toujours, tant qu'on n'y eut pas muré un petit garçon, nommé Zourab. C'est alors qu'il devint possible d'élever les murs de la forteresse, que la malheureuse mère fréquentait après en chantant, les larmes aux yeux : « ô toi, forteresse de Sourami, c'est dans ton sein que gît mon petit Zourab, garde-le bien pour moi. » Nous pourrions rapporter ici encore de pareil-

les légendes, mais les exemples que nous venons de citer nous font voir bien clairement que l'offrande d'une victime humaine dans le but de rendre les dieux miséricordieux était pratiquée par tous les peuples, y compris les Géorgiens.

V

L'épouse de Rev le Juste, la reine Léphélie, qui était d'origine grecque et fille de Logothète, apporta de Grèce en Ibérie une statue *d'Aphrodite* (Vénus) qu'elle fit élever sur un sommet de Mtzkheth. Le roi Saurmag (237 avant J.-C.), fils de Pharnabaze, éleva des statues à deux divinités, *Aïnina* et *Danana* (ou Daniani), sur la route de Mtzkheth. Mais, selon les annales arméniennes, ce roi avait dû introduire le culte de quatre divinités dont l'une, d'après Brosset, avait dû être la divinité *Gata-Gaïma*. Aussi cet écrivain affirme-t-il que Daniani (Danana) n'est autre chose que la déesse Diane, mais on ne peut pas dire si Daniani était en effet déesse. La mythologie des Géorgiens, bien qu'elle ait des divinités du sexe féminin, ne nous dit rien concernant le sexe de la divinité qui nous occupe. Dans la plupart des cas le sexe des divinités géorgiennes reste indéfini. Ce qui est certain c'est que la souveraine divinité géorgienne, Armaz, était du sexe masculin, puisqu'il était représenté comme un guerrier armé tenant à la main l'épée nue. L'influence du polythéisme grec ne s'était pas bornée aux susdites divinités, introduites par

les rois géorgiens à différentes époques. Dans la ville d'Atzqueri, province de Meskhethie, il y avait un temple magnifique avec les statues *d'Artémis* et *d'Apollon*, dont les prêtres, d'après les annales géorgiennes, s'enflammèrent de colère en voyant une veuve morte, ressuscitée grâce aux prières de l'apôtre saint André, appelé le premier, ce qui faisait dire au peuple qu'il n'y a pas qu'Apollon et Artémis qui sont les plus grandes divinités.

Le paganisme était tellement développé que le culte du feu, comme en Arménie, a changé de physionomie et accueilli les idoles pour être personnifié plus clairement, bien qu'il ait conservé son premier principe. Le dieu Armaz dominait l'éclair, étant né de la lumière. Le peuple le prenait pour le plus puissant et c'est pour cela qu'il l'avait déclaré dieu principal et élevé en son honneur une statue pour le représenter réellement. Le peuple l'adorait ordinairement tous les jours à l'aube, du haut des toits des maisons. Mais celui qui avait l'intention de lui immoler des veaux, devait passer la rivière, et là, près des temples, offrir l'holocauste. On voit par là que le paganisme dans la Géorgie préchrétienne a été mêlé au culte du feu prêché par la religion de Zoroastre. Cette religion était fondée principalement sur l'adoration de la nature dans sa pureté primitive; elle n'exigeait ni autel, ni statues. Le polythéisme avait parfois même la suprématie sur le culte du feu, parce qu'il trouvait des défenseurs à la cour même. Les rois Saurmag et Mirvan (162 avant J.-C.), n'étant pas con-

tents de simples idoles, ont fait introduire l'habitude des cérémonies solennelles et la magnificence de ce culte selon le goût et l'esprit du peuple. Mais les tendances des prêtres du magisme de conserver leur religion dans sa pureté n'étaient pas du tout restées sans résultat. Ainsi, dans un bref délai après la mort de Mirvan, le magisme trouva à son tour un défenseur dans la personne du roi Pharnadjan (144 avant notre ère). Ce souverain, au dire des annales (La vie de la Géorgie), aima la religion des Perses, fit venir de leur pays les serviteurs du feu et les mages qu'il établit dans la capitale de *Mtzkheth* au quartier de *Moyvtha*, ce qui veut dire « des mages », et se mit ouvertement à blâmer l'idolâtrie. Mais les Géorgiens haïrent leur roi blasphémateur et le chassèrent de Géorgie, puisque, d'après les mêmes annales, ils étaient profondéments dévoués à leurs idoles. Vu le sort qu'avait subi le roi Pharnadjan pour la persécution des idoles, on ne peut pas admettre que le culte du dieu *Zadeni* fût introduit par ce roi. Il n'avait fait que restaurer son temple qui avait été construit à l'époque avant la monarchie. Selon l'écrivain royal Théimuraz, le dieu Zadeni avait dû représenter le dieu grec Ζευς. Si nous lisons ensuite ses informations d'après lesquelles la montagne où se trouvait la statue de Zadeni, reçut le nom de Zedazeni à cause de sa hauteur, il nous faudra admettre que Zadeni n'est autre chose que Zedani, mot géorgien qui veut dire *haut*. Mais qu'est-ce que Zeni ? Nous trouvons dans le Ζευς grec deux sons : le *z* qui est égal à *d* et à *v*, et le

son *en*. Ayant dans la langue géorgienne les termes, formés d'après cette phonétique : *di*, *devi*, *le dieu du mal; zena*, *zenari*, *le haut*, *dieu*, nous sommes d'avis que Zeni dans le mot Zedazeni signifiait seulement « le dieu ». *Zeni*, et *Zena* à l'époque du roi Pharnadjan, ne pouvait pas représenter l'idée du *Zeus* grec ; autrement il aurait sa statue, c'est ce qui aurait pu empêcher le roi Pharnadjan de restaurer le temple sur la montagne de Zedazeni (haute divinité). Il est plus probable que l'adjectif Zedan, ayant changé sa prononciation en Zaden, a pris en même temps le sens du nom substantif. En effet le susdit temple se trouvait sur une telle hauteur que, pour l'atteindre, il fallait passer trois montagnes, l'une plus haute que l'autre. Le dieu Zadeni, ainsi qu'Armaz, dominait sur l'univers, le soleil, la pluie, la végétation, ayant le nom de Nourrisseur de Carthli (la Géorgie).

VI

Les cérémonies solennelles, introduites par les rois Saurmag et Mirvan dans l'idolâtrie, nous font croire que le clergé païen de cette époque avait dû avoir son organisation hiérarchique. Malheureusement les annales géorgiennes ne nous donnent aucun renseignement. Vu les informations défectueuses que nous y trouvons par-ci, par là, nous pouvons dire que le susdit clergé se divisait en deux classes ; *qurumi*[1] (prêtre)

1. De la racine *qur*, d'où *khurba*, brûler, *qur*, le poêle ; *kera*, le foyer, et *kir* (arm.), le feu.

et *chevis-béri*[1] (ancien d'une vallée). Les qurumis, étant gardiens du feu sacré, servaient les dieux et, comme nous l'avons mentionné plus haut, enseignaient à la jeunesse la loi de Zoroastre. Les chevis-béris étaient obligés de prêcher et d'enseigner la loi à chaque personne de la vallée, qui l'avait choisi.

Une partie des offrandes appartenait à tous les deux ; la seconde partie était exposée près du temple dans un grand édifice où l'on invitait les pauvres pèlerins, venus des autres villes ; la troisième partie était divisée entre les mendiants et les invalides. Quant à l'offrande d'or, d'argent et de cuivre, de différents vases et autres objets dont on se servait dans le temple, tout cela appartenait au temple.

VII

Des faits que nous venons de rapporter, on peut voir que les croyances religieuses en Géorgie venaient de la Grèce (les dieux Apollon, Artémis, Aphrodite) et de la Perse (Armaz ou Ormuzd), sans avoir nui aux divinités nationales (Botchi, Zadeni), puisque le culte de ces derniers dieux se professait comme autrefois. Quant aux autres divinités (Gatzi, Gaïma, etc.), leurs noms ne se rencontrent ni dans la mythologie grecque, ni dans celle des Perses. C'est pour cela qu'il est difficile de définir leur origine.

Malgré cela, en étudiant de près la mythologie géor-

1. Des mots : *chevi*, la rivière, le défilé, et *béri*, le vieillard.

gienne, on ne peut la regarder sans y voir *le culte de la lumière* qui s'exprimait, à l'époque des patriarches, par l'adoration des lumières et des phénomènes de la nature, comme l'éclair, etc., et dans celle de monarques païens, par l'adoration du feu qui continue d'être vénéré jusqu'à présent par la basse population géorgienne. Ce feu sacré est toujours soigneusement gardé dans le foyer où son extinction est considérée par les membres de la famille comme un désastre. Dès la veille du Nouvel An on met dans le foyer une grande bûche grâce à laquelle le feu y doit continuer jusqu'à l'Épiphanie.

Bien que la religion païenne ne fût pas développée parmi les Géorgiens et systématisée comme dans le monde antique, elle a aidé tout de même à l'adoucissement des mœurs sauvages des Géorgiens par l'abolition des offrandes humaines et fait avancer leur développement intellectuel, parce qu'elle les a préparés à embrasser un culte plus pur encore, c'est-à-dire celui du monothéisme et de la fraternité mutuelle, prêché par le Sauveur du monde. S'il est vrai que la propagande du christianisme exigeait pour son succès un sol empreint de civilisation, la Géorgie doit s'estimer heureuse parce qu'elle a eu l'honneur, à l'instar de Rome, d'entendre la parole divine de la bouche même de saints apôtres, André, le premier appelé, et Simon de Chanaan, et de s'initier définitivement aux mystères du christianisme en même temps qu'il fut déclaré officiellement dominant dans le Bas Empire

grec et romain, sous Constantin le Grand, et pour les Géorgiens, sous son contemporain, le roi Miriam Sassanide.

C'est là ce que les annales géorgiennes nous disent sur la religion officielle des Géorgiens païens. Dans un second article nous verrons quel a été le caractère du culte que les Géorgiens ont professé jusqu'à présent dans leurs mœurs et leurs habitudes.

Pierre MIRIANISCHVILI.

Tiflis, 15 juin 1908.

LES FORMES IRRÉGULIÈRES BASQUES

GAUNTZA, ZAUNTZA, DAUNTZA

M. Georges Lacombe a posé, l'an dernier, une question intéressante : pourquoi le verbe *etzan* « être couché, gésir » dont le présent singulier est *natza, hatza, datza*, fait-il au pluriel *gauntza*, *zauntza*, *dauntza ?* D'où vient cet *u*, d'où vient ce *n ?*

Schuchardt a répondu que l'*u* vient d'une confusion de forme, après une confusion de sens, avec *ago* « demeurer » ; il est certain que *ago* se contracte en *au* (et *eu*) et qu'on a, par exemple, *gaude* « nous demeurons ». Quant au *n*, il aurait passé de l'imparfait au présent. Je m'étais contenté de dire que *gauntza*, etc., pouvaient être des formes d'imparfait indéterminé ; mais je m'étais mal expliqué. puisque mon explication a paru obscure à Schuchardt.

Le prince L.-L. Bonaparte a dit, le premier, que le *n* final n'est pas la caractéristique de l'imparfait ; mais l'argument sur lequel il s'appuyait est sans valeur. Les dialectes aezcoan et haut-navarrais méridional ont bien les imparfaits sans *n*, mais ils disent *nue* « je l'avais », *zue* « il l'avait », où la voyelle épenthétique *e* montre que les primitifs *nuen* et *zuen*

ont été en usage. Mais le fait résulte de l'étude générale du verbe et notamment de formes dérivées telles que *ainintz* « puissé-je être », *banaki* « si je le savais », primitivement « si je savais », *enendorke* « je ne pourrais pas venir ». La comparaison de l'imparfait au présent montre d'ailleurs que la véritable caractéristique de l'imparfait est une nasalisation initiale du radical.

Il convient d'observer, d'ailleurs, que les radicaux verbaux basques proprement dits sont dissyllabiques et commencent par une voyelle, *a*, *e*, *i*, qui n'est peut-être pas organique et originale et qui, en tout cas, devient presque toujours *a* dans la conjugaison : *ikus* « voir », *dakus* « il le voit » ; *ekar* « porter », *nakarzu* « vous me portez ». La nasalisation de l'imparfait s'opère de deux façons : ou le *n* se met avant la voyelle initiale *nindabila* « je marchais », *nindago* « je demeurais », ou il se place après : *nembila*, *nengo*. Au pluriel on a *ginaudez* « nous demeurions » ou *geunde*. Ce dernier exemple nous montre que le *eu*, contracté de *ago*, a été traité comme une voyelle simple initiale, et que le *de* de pluralité a été considéré comme radical ; c'est, comme l'a observé Schuchardt, une confusion inverse à celle qui a été faite dans *gauntza*, où le *tza* radical a été regardé comme le *z*, *tz*, *tzu*, *tzi*, de pluralité.

Ceci posé, aux présents *nago*, *natza*, singulier, *gaude*, *gautza*, pluriel, correspondent régulièrement les imparfaits *nengo*, *nentza*, *geunde*, *gauntza*. *Gauntza* « nous gisions » a pris le sens de *gantza* « nous gisons », probablement depuis l'époque mo-

derne où l'on a vu dans le *n* final adventice le signe de l'imparfait.

C'est précisément l'étude de l'imparfait qui m'a amené à ma théorie du verbe basque double, déterminé et indéterminé. Les formes imparfaites, en effet, se classent en deux séries, dont l'une a l'élément sujet préfixé et suit le paradigme de la conjugaison du présent indéfini sans régime direct *niz* « je suis », (*nuen*) *nu* « je l'avais » ; et dont l'autre a l'élément sujet suffixé et suit la conjugaison définie avec régime direct, *zitut* « je vous ai », (*zintudan*) *zintut* « je vous avais ». D'où j'ai conclu que le basque primitif disait *nakus* « je vois », *nankus* « je vis », *dakust* « je le vois », *dankust* « je le vis ». On voit que je regarderais volontiers comme inorganique la voyelle initiale radicale ; par là s'expliqueraient certaines formes irrégulières comme le *eztazki* « il ne les sait pas » d'Oihenart.

On pourrait supposer que dans les formes signalées par M. Lacombe, *n* représenterait le *n* du radical *etzan* par une sorte de compensation après la confusion de *atza* avec *au* (*ago*). Mais tout montre que le *n* final n'est pas organique, car il disparaît dans la conjugaison : *noa* « je vais » de *yoan, dagit* « je le fais » de *egin*, *emaguzu* « donnez-nous-le » de *eman*. J'ai même cité *eguberri*, *eguerri* « Noël, jour nouveau », de *egun*, *yauregi* « château, demeure du Seigneur », de *yaun*, et le phénomène s'étend aux mots d'emprunt, puisqu'à côté de *Lekumberri* « nouveau lieu » on a *Lekhuine* « Bonloc ». Je ne sais pas s'il y a lieu d'ajouter *zai-zain* « gardien », etc.

Les confusions et les méconnaissances de radicaux sont fréquentes en basque; *ago* étant devenu *au*, on a vu dans *aude* un radical, et on a dérivé *zaudez* où *de* et *z* sont tous deux des signes de pluralité. *De* ou *te* et *z*, *tz*, *zt*, *zk* sont-ils d'ailleurs originairement différents? l'un serait-il pluriel, l'autre duel? Je ne vois pas en basque la moindre trace de duel, pas plus que de déterminatifs pronominaux : y a-t-on jamais dit, par exemple, en un seul mot « nos deux parents » ?

Julien VINSON.

FINNISCH-UGRISCHE WÖRTER
IM ROMANISCHEN SPRACHGEBIET[1]

Eine definitive Etymologie der folgenden romanischen Wörter ist bis jetzt nicht erbracht worden. Alles das, was über sie geschrieben ist, ruft unwillkürlich den Eindruck hervor, als fehle es an einem bindegliede, un alle oft sich widersprechenden oder stark auseinandergehenden Bedeutungsnuancen in einen gewissen Einklang zu bringen und die primäre Bedeutung des Wortes festzustellen. Die finnisch-ugrischen Sprachen ergeben nun, meiner Meinung nach, dieses Bindeglied, und die Identität in Form und Bedeutung dieser romanischen Wörter mit den entsprechenden finnisch-ugrischen gehört jedenfalls zu den Erscheinungen, an welchen der Sprachforscher, Historiker oder Kulturhistoriker nicht interessenlos vorübergehen sollte. Alle diese Wörter gehören gleichfalls dem Baskischen an. Haben wir es nun in ähnlichen Fällen im romanischen Sprachgebiet mit Entlehnungen aus dem Baskischen zu tun, wie Mahn es oft annimmt, und sollte daraufhin einer

1. Rudolf Gutmann, *Zwei finnisch-ugrische wörter im romanischen Sprachgebiet*, *Beiträge zur Kunde der indogerm. Sprachen*, B. 29, p. 154-168.

Verwandtschaft des Baskischen mit den finnisch-ugrischen Sprachen weiter nachgeforscht werden, oder aber die Romanen resp. ihre Vorfahren und die Basken haben aus derselben Quelle geschöpft, — das sind Fragen, die noch gelost werden müssen. Vinson hat jedenfalls mit genialem Geistesblitz dieses dunkle Gebiet gestreift, als er in « The Academy » annahm, dass der Westen und der Norden Europa's in vorhistorischen Zeiten von Rassen bewohnt waren, deren Sprachen dem Euskara-Typus entsprachen. Calvo[1], der diese Meinung zitiert, schliesst daraus auf die Einförmigkeit der Sprache in ganz Europa vor der arischen Invasion. Wie dem nun sei, das eine kann ich auf Grund des Materials, das ich besitze, feststellen, dass die romanischen und baskischen Wörter, welche den finnisch-ugrischen in Form und Bedeutung naheliegen, ihre nächsten Identitätsnachweise im Norden resp. Nordwesten Europa's finden und zwar im Finnischen (Suomi), Ehstnischen, Livischen, Lappischen und Wotischen, mit einem Wort im Nw-gebiet des Finnisch-Ugrischen, in den baltisch-finnischen Sprachen d. h. in den Idiomen der Völkerschaften, die Friedrich Wilhelm Bergmann[2] zur sabmeischen Rasse zählt. Ich kann also Entsprechungen im lexikali-

1. Calvo. *Los nombres de los dioses...*, Madrid 1884, p. 116.

2. Frédéric-Guillaume Bergmann, *Les Gètes ou la filiation généalogique des Scythes aux Gètes et des Gètes aux Germains et aux Scandinaves, démontrée sur l'histoire des migrations de ces peuples sur la continuité organique des phénomènes de leur état social, moral, intellectuel et religieux*, Strasbourg, Paris 1859, p. 70-71.

schen Gebiet im Südwesten und Nordwesten Europa's konstatieren.

Vier romanische Wörter sind es, auf die ich hier die Aufmerksamkeit lenken möchte. Sie sind auch im Baskischen vertreten.

I. Sp. *zapato*; pg. *sapato*; pr. *sabato*, *sabata* überhaupt Schuh. sp.. *zapata* Stück von einem alten Schuh, Stück altes Leder, eine Art Halbstiefel; *zapaton* der grosse, dicke Schuh, der Holzschuh; pg. *sapata* Damenschuch, *sapateta* eine Art Pantoffel; fr. *savate*, it. *ciabatta* abgenutzter, abgetragener Schuh, alfr. *savaton*, mittellat. *sapata*, fr. *sabot* Holzschuh.

Bask. *zapata* Schuh.

Diez (Et. Wrb., p. 97) leitet diese roman. Wörter (ausgen. *sabot*) « nach Sousa vom arab. *sabat*, dies vom vb. *sabata* beschuhen » ab, fügt aber hinzu, dass Letzteres « bei Freytag II, 275ᵃ diese Bedeutung nicht hat ». Mahn[1] findet aber « das ganze Wort bei Sousa (Lisboa 1830) nicht ». Mahn zitiert noch « fr. *sabot*[2] Kreisel, *saboter* auf Holzschuhen einhertappen, mit dem Kreisel spielen; pr. *sabotar* : **secouer**, **ébranler, agiter**; von *savate*, *ciabatta* fr. *savetier*, ehemals *savatier*, it. *ciabattajo* der Schuhflicker ». Die Quelle aller dieser Wörter findet er im Baskischen. Er sagt : « Vom bask. *zapata* Schuh, *zapatu* treten **(pisar)**, zapatcea **fouler aux pieds,**

1. Mahn, *Etymologische Untersuchungen auf dem Gebiete der roman. Sprachen*, Berlin 1855, p. 16.

2. Nach La Monnoye wurden die Kreisel meist aus dem Stück eines alten Holzschuhs gemacht. Scheler bezweifelt es.

presser, enfoncer, chiffonner (zapaldia das Freten). Stammisilbe von *zapatu* ist *zap*, deutsch *sappen*, *soppen*, schwerfällig gehen. Sollte das bask. Wort aus dem Roman. kommen, so müsste das Span. statt *zapatear zapatar*, und das Bask. *zapatatu* statt *zapatu* haben ». Diez erörtert *savate* und *sabot* getrennt. Von Letzterem sagt er (p. 674) : « *sabot* fr. Kreisel, Holzschuh ; *saboter* kreiseln ; pr. *sabotar* schütteln. Für *sabot* gilt henneg. *chabot*[1]. Aber woher das Wort? » Wie Mahn, so betont auch Scheler[2] die Zusammengehörigkeit der Wörter. Auf p. 457 meint er, dass dieser gemeinsame Ursprung noch näher zu bestimmen bliebe. Die Wurzel *sap* oder *zap* ist, seiner Meinung nach, das verkleinerte ursprüngliche *stap*, « eine im indo-europ. System sehr verbreitete Wurzel mit der Bedeutung **den Fuss setzen, gehen,** hieraus der Begriff **Sohle, Schuh** ». Er nimmt nun statt *stapa sapa* in der Bedeutung **Fussbekleidung, Schuhwerk, ein Ding, das beim Gehen gebraucht wird** (deutsch *stappen, stapfen*). Es ergibt sich für Scheler (p. 457) : 1° *sapotus* = *sabot;* 2° *sapate* = *savate* und schliesslich, mit der Bezeichnung : « mit Reserve » aufzunehmen ; 3° *sapella* = *sebelle* (hypothetisch), hieraus *semelle* (cf. *samedi* für *sabedi*).

1. Im Henneg. und im Rouchi. *Chabot* bei Darmesteter-Hatzfeld (*Dictionnaire général*, Paris 1900) gehört nicht hierher. Es ist eine dial. Form für *chevot*, Dimin. von chef (tête). Auch ein Fisch wird so benannt.

2. Scheler. *Dictionnaire d'étymologie française*, Bruxelles 1888, p. 451, 457.

Van Eys[1] fügt unter *zapata* Schuh zu den von Mahn zitierten deutsch. *sappen*, *soppen* it. *zopicare* hinken hinzu. Er führt ar. *kapa* Huf (fr. *sabot*) an und weist auf Fick[2]. Zum Schlussfolgt eine Bemerkung über den Uebergang von *k* in *z* (im Bask. ?) mit dem Hinweis auf *karraka*. Der Grund zu den beiden letzten Zusätzen ist mir unerklärlich. Im vortrefflichen, jüngst erschienenen Wörterbuche von Azkue[3] (p. 412), das von Vinson im letzten Helft der « Revue de linguistique (t. 40e, 15 I 1907, p. 50) sehr gelobt wird, hat *zapata* folgende Bedeutungen : Schuh : *a*) grober Schuh; *b*) nach Chaho (Vater) — *savate* alter Schuh ; c) nach Lope de Isasti — Frauenschuh.

Das bask. *zapata* hängt, auch meiner Meinung nach mit den erwähnten romanischen[4] Wörtern zusammen. Ich möchte aber nicht eine direkte Entlehnung aus dem Baskischen betonen, wie es in diesem Fall Mahn in ähnlichen Fällen Gerland und ich (Beitr. zur Kunde der indogerm. Sprache, B. 29, p. 154) getan haben, sondern ich ziehe es vor einen gleichen Ursprungfür die baskischen und romanischen Wörter

1. Van Eys, *Dictionnaire basque-français*, Paris-Londres 1873, p. 372.

2. Fick, *Vergleichendes Wörterbuch der indogerm. Sprachen*, II Aufl., Göttingen 1870, p. 32 : « *kapa* m. Huf. sskr. *çapha* m. Huf+an, *hâfr*, *hôfr* m. Huf.

3. Azkue (M. de), *Dictionnaire basque-espagnol-français*, 2 vol., Bilbao 1905-6. Er führt noch folgende Bedeutungen an : 2) Fürschwelle, 3) Wagengestell, 4) Strebepfeiler zwischen einem Pfeiler und den Balken, welche sich darauf stützen, 5) Boden eines Bretterverschlags, 6) Spülstein.

4. Fr. *sabot* und *savate* betrachte ich gleichfalls als zusammengehörig.

anzunehmen. Es ergeben sich nun zwei Fragen. Haben die Romanen resp. ihre Vorfahren sie von den Basken entlehnt, oder sind sie von den Basken und den Vorfahren der Romanen aus derselben Quelle geschöpft. Ich hoffe mit der Zeit diese Fragen zu beantworten, behaupte aber jetzt, dass wir es in diesem Fall, wie in den folgenden, im Baskischen und in den romanischen Sprachen mit einem finnisch-ugrischen Wort zu tun haben. Die Aehnlichkeit in äusserer Form und in der Bedeutung, welche die finnisch-ugrischen Sprachen aufweisen, ist frappant. Wir gelangen dank dem Vergleiche mit dem Finnisch-Ugrischen jedenfalls weiter, als wenn wie uns mit dem oben Angeführten begnügen, oder folgende Erklärungen für *sabot* ernst nehmen: 1) καλοπόδιον 2) *sac de bos* (Du Cange); 3) *Sabaudia* (chaussure de Savoie); 4) *sapin* (Scheler); 4) slav. *sapog* (Frisch).

Finn. (Suom.) *säpas* st. *säppaha* Stiefel, *säput*, *säppainen* dim., *sapikka* Stiefel von Renntierfell, *sapatto* kleine Stiefel.

Veps. *sapug* Stiefel.

Vot. *säppoga* id.

Ehstn. *säbas* gen. *säpa* pl. säpad Stiefel, *säpane* st. — *se*, — *tse* gestiefelt.

Liv. *säpk*, *sapkõs sopkõs* Stiefel (*sapkõs* dialekt. Mühlentrichter).

Syrj. perm. *sapög* Stiefel.

Votj. *sapeg* id.

Magy. *cipä*, *cipö* Schuh, *cipökä* dimin. calceolus (Kreszn.).

N. Ostj. *sopek, sobek*, *sapok* Stiefel; sapaken gestiefelt.

Vog. *sapak*, *sapek* Stiefel.

Ich führe noch finn. *säpäkkö* fusslose Beinbekleidung aus Renntierfell an. Mit Hindeutung darauf, dass der Gebrauch der Stiefel beim finnischen Volke nicht alt sei, werden die Wörter als Lehnwörter betrachtet entweder aus dem russ. *sapog*, oder aus dem litt. *sopagas*, lett. *säbaks*. Ebenso hält man die permischen und ugrischen Formen für Entlehnungen aus dem Russischen. Miklosich versucht wohl eine Etymologie aus der skr. Wurzel *sap* ligare, das Wort steht aber im Slavolettischen vereinzelt. Donner[1] findet es daher viel wahrscheinlicher, dass die Slavoletten das Wort von den finnischen Völkern entlehnt haben, bei denen es in mehreren Gestalten auftritt. Ich stimme vollkommen diesem ausgezeichneten Forscher bei und finde Ahlquist's Behauptung naiv. Selbstverständlich entsprach das Prototyp des Stiefels nicht unserer modernen Fussbekleidung. Die Renntierhülle war im kalten Norden eine conditio sine qua non, doch konnte im Süden oder bei wärmerem Klima das Material durch Bast oder Holz ersetzt werden.

Die finn.-ugr. Wurzel *sap*, der die Wörter entstammen, hat viele Bedeutungen, von denen ich als näher liegend folgende anführe: umwickeln, hüllen, winden, flechten, weben, sich zusammenziehen; Hals, Kragen, Rücken, Hülse, Kleid, Stiefel.

1. Donner, *Vergleichendes Wörterbuch der finnisch-ugrischen Sprachen*, II, Helsingfors, 1876, p. 60, 75, 76.

Ich glaube, dass der finnisch-ugrische Ursprung hier die einzig plausibele Worterklärung ermöglicht.

II. Sp. *tina*[1] die Bütte, Wanne, der Zuber, der Färberkessel; *tinaco* Art Zuber der Lohgerber; *tinajon* ein kleiner Zuber, od. Ständer; — pg. *tina* Fass, Zuber, Balje, Fiene, Kufe; *tinalha*, *tinazinha* kleine Weinkufe; — it. *tina* Fiene, Kufe, Küpe, Bottich, Bütte, Wanne; *tinaccio* Laugenfass, Waschfass; *tinella* Bechen, Waschkbecken, Waschnapf, Spülnapf; *tino* Kufe, Wonne, Küpe, Fass; *tinozza* Kübel, Zuber, Tonne; — fr. *tine* Wassertonne, Fiene; *tinette* kleiner Zuber, Kübel, Fässchen, Bütte; — lat. *tina* Weingefäss nach Diez und Forcellini, grosses Holzgefäss nach Du Cange. Nach van Eys (p. 348) bask. *tina* Art Geschirr, Gefäss. Nach Azkue (II, 278) bask. *tiña* Fiene od. Wasserfass; *tiñako* kl. Wasserfass, kl. Krug; *tiñata* Topf, Mass für Flüssigkeiten.

Diez zitiert in Altr. Gloss.[2], p. 53 : « Vectum tinalum 198. *Vectis* (Fragstange) ist das richtige Wort. *Finalum* ist ungeschickt latinisiert für *tinalis* = pr. *tinal*, altfr. *tinel* Fragstange.

(A suivre.)

R. GUTMANN.

1. Das Wort hat noch die Bedeutung, grosser irdener Krug, davon *tinajeria* der Ort, wo man Krüge aufbewahrt; *tinajero* Verfertiger od. Verkäufer von Krügen.

2. Diez, *Altromanische Glossare*, Bonn 1865.

FORMULES EN DEUX LANGUES

(ESPAGNOL-BASQUE)

Dans la *Revue Internationale des Études basques* (n° de juillet-août 1908, p. 476-478), M. Henri Gavel, professeur au Lycée de Bayonne, a signalé un proverbe en espagnol et en basque dont il a parfaitement établi la forme primitive : « sardina que el gato lleva, *galdua da* » (sardine que le chat emporte est perdue). M. Julio de Urquijo, notre savant collaborateur et ami, nous adresse à ce propos la note suivante :

En commentant les diverses variantes du proverbe *Sardina que el gato lleva galdua da*, M. H. Gavel écrit: « Bien que personnellement je ne connaisse pas d'autre exemple de proverbe ainsi mi-parti, l'existence de pareils proverbes ne me paraît pas plus étonnante que celle de chansons en deux langues. »

L'érudit professeur du Lycée de Bayonne devine juste. Il existe en effet d'autres proverbes moitié en basque, moitié en espagnol, que nous ferons connaître, si nos lecteurs veulent bien nous prêter leur intelligent concours.

En attendant, en voici un, trouvé dans un impor-

tant manuscrit inédit dont je parlerai plus longuement à une autre occasion :

Estudiante de sasiric sasi, asco yan ta guchi icasi, qu'on pourrait traduire librement en espagnol : *Estudiante que no asiste á clase (que hace novillos*[1]*), mucho come y poco aprende,* et plus littéralement : *Estudiante de zarza en zarza, mucho come y poco aprende.*

En castillan on dit : *Estudiante torreznero, pascuero,* proverbe qui ne ressemble guère à celui en deux langues précité, mais il me semble curieux de faire observer la ressemblance des tournures basques *sasirik sasi* et *sasi-eskola* avec l'expression française : *faire l'école buissonnière* (en espagnol : *hacer novillos,* en bilbaïen *hacer calva*)[2].

Quant à *Sardina que el gato lleva galdua da,* je dois signaler que, quoique ce proverbe ne se trouve pas dans les collections de proverbes basques, connues, les *Refranes et sentencias* de 1596 nous donnent le proverbe équivalent suivant :

1 2 3	3 2 1
Catuac daroen oquelea	*La tajada que lleua el gato*
4 5 6 7 8 9	4 5 6 7 8 9
Gueyago da verea çe ez eurea	*mas es suya que no tuya*

JULIO DE URQUIJO.

Saint-Sauveur, 8 août 1908.

1. A Bilbao nous disons *hacer calva*, mais cette expression ne se trouve dans le Dictionnaire de l'Académie espagnole.

2. Il est à remarquer qu'il existe en basque un autre moyen d'exprimer la même idée. On dit couramment : *piper egin.*

A SYNOPSIS

ANALYTICAL AND QUOTATIONAL

of the 338 Forms of the Verb, used in the Epistle to the Hebrews, as found in the Baskish New Testament of Jean de Liçarrague, *printed in* 1571, *at La Rochelle.*

(SUITE)

ezLADIN & LEDIN. 3. Subj. passé s. 3., aux. *That it should*, or (with *ez*) *should not, be.*

5. 5. ... Sacrificadore subirano EGUIN *ledin*, ... pour estre fait souuerain Sacrificateur:

7. 11. berce Sacrificadorebat Melchisedech-en façoinera ALTCHA *ledin*, eta ez*ladin* Aaronen façoinera ERRAN? ... qu'vn autre Sacrificateur se leuast à la façon de Melchi-sedec, & qui ne fust point dit à la façon d'Aaron? (V. *ladin* St-Jean, 11. 37.,)

baLARAVE. 1. Hyp. s. 3., r. s., r. i. pl., aux. act. *If He had it to them.*

4. 8. Ecen baldin Iosuec hæy EMAN ba*laraue* reposic, Car si Iosué leur eust baillé repos,

LEDINÇÁT. 2. I. q. *ledin*, décl. dest. *To the end that it should be.*

11. 3. ... : gauça inuisiblén demonstratione EGUIN *ledinçát*. ..., pour estre faits demonstrances des choses inuisibles (Voyez *ledin*. L. traduit « pour estre demonstrance faite »).

11. 8. ... lekura IOAN *ledinçát*, ... pour venir au lieu.

LEÇAQVELA. 1. Pot. Cond. passé s. 3., r. s., sans *n* final à cause de la conjonction *la*, aux. act. *That He might have Him.* (Cf. Luc, 12. 39.)

11. 19. ESTIMATURIC ecen Iaincoac hiletaric-ere RESUSCITA AHAL *leçaquela* : Ayant estimé que Dieu le pouuoit mesme ressusciter des morts :

LEÇAN. 1. Subj. passé s. 3., r. s., aux. act. *That he should have him.*

2. 10. ..., hayén saluamenduaren Princea afflictiones CONSECRA *leçan*. ... que celuy..., consacrast le Prince de leur salut par afflictions.

LEÇANÇÁT. 4. I. q. *leçan*, décl. dest. *To the end that He should have it.*

2. 9. ... : Iaincoaren gratiaz guciacgatic herioa DASTA *leçançát*. ... : afin que par la grace de Dieu, il goustast la mort pour tous.

2. 14. ..., herioaz DESEGUIN *leçançát*... çuena, ..., afin que par mort il destruisist celuy qui auoit,

11. 5. .... herioa IKUS ez*leçançát* : ... afin qu'il en vist point la mort :

13. 12. ..., SANCTIFICA *leçançát* populua bere odolaz, (H. mit bere-odolaz,) ..., afin qu'il sanctifiast le peuple par son sang,

LEÇATENÇÁT. Subj. passé pl. 3., r. s., décl. dest., aux. act. *To the end that they should have it.*

11. 35. ... resurrectione hobebat OBTENI *leçatençát*[1]. ... afin qu'ils obtinssent vne meilleure resurrection :

baLIRADE. 1. Hyp. pl. 3., aux. *If they were.*

11. 15. Eta segur, baldin harçaz ORHOIT *içan* ba*lirade* Et certes s'ils eussent eu memoire de celuy

LITECEN. 1. Subj. passé pl. 3., aux. *That they should be.*

9. 23. ..., hunelaco gauça hauçaz PURIFICA *litecen*, ... que ... fussent nettoyees par telles choses,

ezLITECENÇÁT. 1. I. q. *litecen*, décl. dest. *To the end that they should (not) be.*

11. 40. Iaincoac cerbait hoberic guretaco PROBEDITURIC, gu gabe perfectionetara ETHOR ez*litecençát*. ..., à fin qu'ils ne vinssent à perfection sans nous.

LITZANÇÁT. 3. Subj. passé s. 3., r. pl., décl. dest.,

1. Ces mots pourraient bien être la devise de cette *synopsis* des mots capitaux de cette traduction du Nouveau Testament. Ezen fin hunetacotz scribatu-ere drauzuet liburutcho haur. Baceaquiat ecen resuscitaturen dela resurrectionean, azken egunean. (Jean. 11, 24 ; et 2 Cor. 2, 9.)

aux. act. *To the end that he should have them.*

2. 15. Eta DELIVRA *litzançát* ... guciac. Et qu'il deliurast tous

9. 28. Halaber Christ-ere behin OFFRENDATU IÇANIC auhitzen bekatuac ABOLI *litzançát*, Pareillement aussi Christ ayant esté offert vne fois pour abolir les pechez de plusieurs,

11. 28 ..., hec HUNQUI ez*litzançát*. ... : afin que celuy ... ne les touchast.

baLIZ, ezpaLIZ. 3. Supp. s. 3., aux. *If it were.*

7. 11. Beraz baldin perfectionea Sacrificadoregoa Leuiticoan IÇAN ba*liz* (... Si donc la perfection eust esté en la Sacrificature Leuitique (

8. 4. Ecen baldin lurrean BALIZ, Car s'il estoit sur terre,

8. 7. Ecen baldin lehen hura deusen falta IÇAN ezpa*liz*, Car s'il n'y eust eu que redire en ce premier-la,

ezLIÇATEQVE. 2. Potentiel Conditionnel passé s. 3., v. s. *He*, or *it, would (not) have been.*

8. 4. ..., Sacrificadore-ere EZLIÇATEQUE, ..., il ne seroit pas mesme Sacrificateur,

13. 17. ... : ecen hura EZLIÇATEQUE çuen probetchutan. ..., car cela ne vous viendroit à profit.

LICÉN. 1. Subj. passé s. 3., v. s. *That He should be.*

2. 17. ... gauça gucietan anayeac IRUDI LICÉN, ... qu'il fust semblable en toutes choses à

ses freres, (This government of *irudi* = *like* seems peculiar. The accusative *anayeac* = *the brothers* depends on *irudi* alone, and not on *licén.* In many places Leiçarraga uses *irudi* as a transitive verb. In Mat., 28. 37, ought not duçue to be dituçue, as the accusative of *irudi* is plural ?)

LICENÇÁT. 1. I. q. *licén* décl. dest. *To the end that he should be.*

2. 17. ..., misericordioso LICENÇÁT ..., populuaren bekatuén pagamenduaren EGUITECO. ..., afin qu'il fust ..., misericordieux..., afin de satisfaire pour les pechez du peuple.

baLV. 2. Suppositif s. 3., r. s., aux. act. *If he had it.*

10. 28. Baldin cembeitec MENOSPRECIATU ba*lu* Moysesen Leguea, Si quelqu'vn auoit mesprisé la Loy de Moyse,

11. 27. ... inuisible dena IKUSTEN ba*lu* beçala, ..., comme voyant celuy qui est inuisible.

LVQVEITENO. 1. Cond. prés. pl. 3., r. s., *n* rel. temp., décl. duratif, aux. act. (*no* = *pendant que.*) *Whilst they should have it.*

8. 4. ... Sacrificadoreac IRAUTEN *luqueiteno.* ..., pendant qu'il y auroit Sacrificateurs

ezLVEN. 1. Subj. passé s. 3., r. s., v. poss. *He should (not) have it.*

7. 27. Ceinec EZLUEN beharric egun oroz, ..., lehenic bere bekatuacgatic sacrificioric

OFFRENDATU, Qui n'eust point necessité (...) d'offrir tous les iours sacrifices : premierement pour ses pechez, (This word occurs also in the following passages : Luc 1. 62 ; Jean 18. 32 ; Actes, 23. 29 ; Apoc. 6. 2., 13. 17.

NAQVIÇVENÇÁT. 1. Subj. prés. s. 1., r. i. pl. 2e pers., décl. dest., aux. *To the end that I be to yòu.*

13. 19. ..., sarriago RESTITUI *naquiçuençát.* ... afin que ie vous soye plustost rendu.

NADIN. 1. Subj. prés. s. 1. aux. *That I may be.*

7. 9. Eta (hunela MINÇA *nadin*) Et par maniere de parler,

NAIZ. 8. Ind. prés. s. 1., aux. *Am.*

2. 13. Eta berriz, Ni FIDA *içanen naiz* hartan. Et derechef, Ie me fieray en luy.

3. 10. Halacotz ENOYATU *içan naiz* generatione hunez, Parquoy i'ay esté ennuyé de ceste generation,

8. 10. ... : eta IÇANEN *naiz* hayén Iainco, ..., & leur seray Dieu,

8. 12. Ecen AMATIGATUA [1] IÇANEN *naiz* hayén iniquitatetara eta hayén bekatuetara, eta ez*naiz* guehiagoric ORHOIT *içanen* hayén iniquitatéz. Car ie seray appaisé quant à leurs iniustices & à leurs pechez, & n'auray plus memoire de leurs pechez ni de leurs iniquitez. (L. ne traduit que

1. Du latin *mitigato ?*

« de leurs iniquitez », bien que le texte grec porte καὶ τῶν ἀνομιῶν ἀυτῶν dans certains manuscrits. Au contraire, au lieu de « à leurs iniustices & à leurs pechez », le texte grec est ταῖς ἀδικίαις ἀυτῶν.)

10. 17. Eta hayen bekatuéz eta iniquitatéz ez *naiz* guehiagoric ORHOIT *içanen*. Et n'auray plus souuenance de leurs pechez & iniquitez.

12. 21. ..., ICITU *naiz* eta IKARATU) ..., Ie suis espouuanté, & tremble :

13. 6. ..., ez*naiz* BELDUR *içanen* ... gauçaren. ... : ie ne craindray chose

NATZAYO. 1. Ind. prés. s. 1., r. i. s., aux. *Am to him.*

1. 5. ..., Ni IÇANEN *natzayo* hari Aita, ..., Ie luy seray Pere,

NAVC. 2. Ind. prés. s. 1., adr. masc., aux. *Am, o man!*

10. 7. ..., Huna, ETHORTEN *nauc* (..., Me voici, ie vien :

10. 8. ..., Huna, ETHORTEN *nauc* ..., Me voici, ie vien,

NAVTÉ. 3. Ind. prés. pl. 3., r. s. 1re pers., aux. act. *They have me.*

3. 9. Non TENTATU *ukan* bai*naute* çuen aitéc, EXPERIMENTATU *ukan* bai*naute*, Où vos peres m'ont tenté, & m'ont esprouué, (H. mit — au lieu de , après bainaute.)

8. 11. ... : ecen EÇAGUTUREN *nauté* chipienetic hayén arteco handieneranoco guciéc.

... : car tous me cognoistront depuis le plus petit iusqu'au plus grand d'entr'eux:

NITZANÇÁT. 1. Subj. passé s. 1., r. pl., décl. dest., aux. act. *To the end that I should have them.*

8. 9. ... Egypteco lurretic IDOQUI *nitzançát*, ... pour les mener hors de la terre d'Egypte,

NVEN. 2. Ind. imp. s. 1., r. s., avec[1] *n* rel. s. acc. = *que*, et *n* rel. temp. décl. temp. = *auquel, quand. (That) which I had; on which I had it.*

8. 9. Ez hàyén aitequin EGUIN *ukan nuen* Alliançaren araura, hayén escua HARTU *nuen*[1] egunean

non point selon le Testament que ie fi à leurs peres au iour que ie les prins par la main (L. traduit « ie prins leur main ».)

TA. 37. I. q. *da*, et peut-être sa forme ancienne, conservée à cause des préfixes *bai* affirmatif, *ez* négatif, et *ezpai* qui est l'affirmation du négatif. *Is*, or, (with *ez*) *Is* (*not*).

I. Sommaire 1. ..., *cein baiTA haren herederoa, 3 Eta imagina, haren escuinean IARRIA, ... 2 Heritier image de Dieu, 3 Est assis à sa dextre.*

1. 3. ..., gure bekatuén purgationea bere buruaz

1. In Philemon 13 bai*nuen* ought to be bai*nián*, the tutoiemental masculine form, as in Matt. 15. 24.

2. Ce mot a-t-il été formé de *ahal* = pouvoir et *ke* = *gabe*, *sans?* La honte prive un homme de sa force, de sa puissance.

EGUINIC, IARRI *içan* bai*ta* ... leku goretan. ..., ayant fait par soy-mesme la purgation de nos pechez, s'est assis ... és lieux hauts,

1. 4. Cembatenaz Aingueruăc baino excellentago EGUIN *içan* bai*ta*, Estant fait d'autant plus excellent que les Anges,

2. 9. ... cein baITA Iesus, ..., asçauoir Iesus,

2. 11. ..., causa hunegatic ez*ta* AHALQUE hayén anaye DEITZERA, ..., pour laquelle cause il N'a point de honte de les appeler freres,

2. 14. ..., cein baITA deabrua : ..., c'est asçauoir le diable :

3. 1. ..., *cein baiTA*, Iesus Christ, ... *asçauoir* Iesus Christ, (H. mit *baita.*)

3. 3. ..., cembatez ohore handiagotan baITA ..., d'autant que celuy ...., est en plus grande dignité

4. 7. ..., (nola ERRAN *içan* bai*ta*) ..., suyuant ce qui a esté dit,

4. 13. Eta EZTA creaturaric batre ... Et n'y a aucune creature

5. 2. ... : ceren bera-ere infirmitatez INGURATUA baITA : ... : d'autant que luy mesme aussi est enuironné d'infirmité.

6. 4. Ecen EZTA possible ... Car il est impossible

6. 10. Ecen laincoa EZTA iniusto, Car Dieu n'est point iniuste,

6. 18. ... (ceinétan impossible baITA ... (esquelles il est impossible

6. 20. Non Iesus aitzindari guregatic SARTHU *içan* bai*ta* Melchisedech-en façoinera Sacrificadore subirano eternalqui EGUIN IÇANIC. Où Iesus est entré *comme* precurseur pour nous, estant fait souuerain Sacrificateur eternellement à la façon de Melchisedec. (H. mit Melchi-sedec-en; mais ailleurs L. l'écrit avec le *h* final.)

7. 2. ... : cein ERRAN NAHI bai*ta* baquezco regue : ..., c'est à dire Roy de paix :

7. 5. ..., ERRAN NAHI bai*ta*, bere anayetaric, (c'est à dire leurs freres)

7. 15. ..., ceren Melchisedech-en façoinera ILKITEN bai*ta* berce Sacrificadorebat : ..., d'autant qu'vn autre Sacrificateur à la façon de Melchi-sedec est mis en auant :

7. 16. Cein ezpai*ta* *Sacrificadore* EGUIN *içan* ... Lequel n'a point esté fait *Sacrificateur*[1]

7. 24. ..., ceren eternalqui EGOITEN bai*ta*, ..., pource qu'il demeure eternellement,

1. Cf. *Ta* 9. 2; 9. 24; *Cen* 9. 25. L'italique calvinien démontre, aussi bien que d'autres détails, que le traducteur connaissait « Le Nouveau Testament » imprimé « A Lion, par Sebastien Honorati, M. D. LXVI ». Il avait sans doute connu d'autres éditions imprimées depuis 1561, qui en diffèrent typographiquement, mais non pas textuellement. Il préfère cependant le grec, comme il est évident en maint endroit, où son basque en exprime le sens beaucoup mieux que le français de J. Calvin. Le nom de l'imprimeur qui travaillait pour Honorati fut Iaqves Favre. Ce volume porte la cote Inv. A. 322, à la Bibliothèque Nationale, Paris, et on en trouve un exemplaire au Musée Britannique (c. 23. e. 12.), et à la Bibliothèque Bodleyenne, Oxford (Mason T. 160).

8. 1. ..., cein IARRIA baiTA ... qui est assis

8. 6. ..., cembatenaz Alliança hobeago baten ararteco baiTA, cein promes hobeagoén gainean ORDENATU *içan* bai*ta*. ..., d'autant qu'il est mediateur d'vn meilleur Testament, qui est establi sous meilleures promesses. (L. traduit ἐπὶ = *sur*, au lieu de *sous*.)

9. 2. ..., cein DEITZEN bai*ta Leku*[1] sainduac. ..., qui est appelé : Les *lieux* saincts,

9. 5. ..., EZTA gauça hauçaz orain particularqui MINÇATZECO mengoaric. ... : desquelles choses il n'est besoin maintenant de parler par le menu.

9. 11. ... ez escuz EGUINAZ, ERRAN NAHI bai*ta*, ez creatione hunetacoz : ... par ... non point fait de main, c'est à dire, non point de ceste creation :

9. 18. Bada, lehena ere e*zta* odolic gabe DEDICATU *içan*. Parquoi aussi le premier n'a point esté dedié sans sang.

9. 22. ..., eta odol ISSURTZE gabe barkamenduric e*zta* EGUITEN. ..., & sans effusion de sang ne se faisoit point de remission.

9. 24. Ecen Iesus e*zta leku* saindu escuz EGUINETAN SARTHU, Car Iesus n'est point entré és *Lieux* saincts faits de main

10. 18. ..., EZTA guehiago oblationeric bekatuaga-

1. V. la note sur la *Ta* 7. 16 ; 9. 24.

tic, ..., il n'y a plus d'oblation pour le peché.

10. 20. ..., ERRAN NAHI bai*ta*, bere haraguiaz : ..., c'èst à dire par sa chair,

10. 26. ..., ez*ta* guehiago sacrificioric bekatuacgatic GUELDITZEN : ..., il ne reste plus de sacrifice pour les pechez,

11. 5. ... : eta ezta ERIDEN *içan*, ... : et ne fut point trouué,

11. 10. ..., ceinen eguilea eta fundaçalea baiTA laincoa. ... : & de laquelle Dieu est l'ouvrier fondateur.

11. 16. ..., ERRAN NAHI bai*ta* celestiala : ..., c'est à dire le celeste.

13. 11. ..., ceinén odola EKARTEN bai*ta* bekatuagatic sanctuariora Sacrificadore subiranoaz, ... desquelles le sang est apporté pour le peché par le souuverain Sacrificateur dedans le sanctuaire,

13. 15. ..., ERRAN NAHI bai*ta*, ... : c'est à dire

ezTAQVIÁLA. 1. I. q. *daquiála*. Subj. (= Optatif.) prés. s. 3., r. i. s. 2e pers., adr. masc., aux. *Be it (not) to thee, o man!*

12. 5. ..., eta ez*taquiála* gogoa FALTA ..., & ne perds point courage ... μηδὲ ἐκλύου.

E. S. DODGSON.

(A suivre.)

LE MALAIS VULGAIRE

VOCABULAIRE

ET

ÉLÉMENTS DE GRAMMAIRE

(Suite)

III. PRONOMS

1. *Pronoms personnels*

Je, moi	saya
tu, toi	kvé, angko, lu[1]
il, elle, lui	dia
nous	kami, kita, kit'orang
vous	kamu, kamu orang
ils, elles, eux	dia, dia orang

Les pronoms me, te, le, la, lui, les, leur, employés

1. *Kvé* est la forme d'adresse familière et s'emploie comme le tutoiement; *angko* est plus poli et correspond à « vous »; *lu* n'a pas d'équivalent en français : c'est un terme injurieux, qui ne s'emploie, le plus souvent, qu'avec des épithètes blessantes : *lu binatang* (animal), *lu andjing* (chien), etc. La façon la plus courtoise de s'adresser à quelqu'un, c'est de lui parler à la troisième personne, avec « Monsieur » ou un titre : *tuan suka apa ?* — Que désire Monsieur ?

comme compléments directs ou indirects, se rendent à l'aide de la préposition *sama* : *sama saya* (me, à moi), *sama dia* (le, la, lui, à lui, à elle), etc.

Le pronom personnel se supprime souvent quand il n'est pas nécessaire pour l'intelligence de la phrase.

2. *Pronoms démonstratifs*

Celui-ci, celle-ci, ceci ceux-ci, celles-ci	ini
celui-là, celle-là, cela ceux-là, celles-la	itu

3. *Pronoms possessifs*

Le mien, la mienne les miens, les miennes	saya punya, sa' punya
le tien, la tienne les tiens, les tiennes	kvépunya, angkopunya
le sien, la sienne les siens, les siennes	dia punya
le nôtre, la nôtre, les nôtres	kami punya, kita punya
le vôtre, la vôtre, les vôtres	kamu punya
le leur, la leur, les leurs	dia punya

4. *Pronoms relatifs*

Qui, que lequel, laquelle lesquels, lesquelles	yang
dont	yang punya

5. *Pronoms interrogatifs*

Que, quoi quel(s), quelle(s)	apa
qui	siapa[1]

6. *Pronoms indéfinis*

On	orang
quelqu'un	sa'orang
quelque chose	sa'barang, satu apa
personne	t'ada siapa
rien	t'ada
tout, tous	semva, segala
plusieurs	bebrapa
quiconque	barang siapa
quoi que	barang apa

IV. VERBES

Le verbe est invariable dans les personnes, les nombres, les temps et les modes. Cependant, quand on désire préciser qu'une action appartient au passé, on place devant le verbe l'adverbe *suda* (déjà). Exemple :

saya suda makan = j'ai (déjà) mangé.

Pour exprimer une action future, on fait souvent usage des auxiliaires *mau* (vouloir) ou *misti* (devoir),

1. *Siapa ada* — « qui est (là) », prononcé *sapada* ou *spada*, est la formule dont on se sert pour appeler les domestiques.

placés devant le verbe, comme *aller* et *devoir* en français ou *shall* et *will* en anglais. Exemples :

saya mau bli = j'achèterai ;
kvé misti pigi = tu iras.

Enfin, quand le verbe exprime un état ou un acte passager du présent, on le fait souvent précéder de l'auxiliaire *ada* (être), qui correspond à l'anglais *to be* et à l'espagnol *estar*, suivis d'un participe présent, ou à la locution française *être à* ... ou *être en train de*... Exemple :

tuan ada tidor = Monsieur dort.

Ada, employé comme verbe indépendant, est souvent supprimé. Exemple :

ruma ini bagus = cette maison (est) jolie.

Le verbe suit le sujet et précède le régime. Quand celui-ci est une personne, on le fait précéder de la préposition *sama*. Exemples :

kasi sama saya = donne-moi ;
dia pukul sama Ali = il a frappé Ali.

Un verbe actif devient passif par l'emploi de la préposition *di*. Exemple :

pintu di tutup = la porte est fermée.

Une phrase affirmative devient interrogative par la modulation ou par l'antéposition d'*apa*. Exemples :

kvé tau bitjara melayu = tu sais (ou sais-tu) parler malais ;
apa kvé tau bitjara melayu = est-ce que tu sais parler malais ?

Vocabulaire des Verbes

Acccompagner	turut
accrocher	gantung
accuser	tudô
acheter	bli
aider	tulong
aimer	suka
aller	pigi
allumer	pasang
appartenir	ampunya
appeler	panggil
apporter	baua
apprendre, étudier	beladjar
arrêter	brenti
arriver	sampé, datang
attacher	ikat
attendre	tunggô, nanti
attraper	tangkap
avoir	ada
avouer	mengaku
Baigner (se)	mandi
balayer	sapu
battre	pukul
blâmer	mentjelakan
boire	minum
bouillir	rebus
briller	tjahia
broyer	giling
brûler	bakar

Cacher	sembunyi
casser	putus, pitja
cesser	brenti
changer	ganti
chanter	menyanyi
chasser	berburu
chercher	tjari
choisir	pilé
coller	lekat
combattre	berklahi
commencer	mulaï
comprendre	mengarti
compter	itung
conduire	mengantar
connaître	kenal
conseiller	bri nasihat
coudre	djahit
couper	potong
courir	lari
cracher	luda
craindre	takut
creuser	gati
crier	bertriak
croire	pertjaya
croître	tumbuk

(A suivre.)

Dr F. Weisgerber.

BIBLIOGRAPHIE

Çîvagaçindâmaṇi (Djîvakacintâmaṇi), texte et commentaire publié pour la première fois par Vê. Çâminâdaiyar (Çvâminâthârya), professeur en chef de taṃoul au Collège de la Présidence. 2e édition, *Madras*, imp. de la Présidence, 1907, in-8°, (ij)- 2-28-112-1048 p.

J'ai parlé plusieurs fois, ici-même, du *Çindâmaṇi*, qu'on a appelé le chef-d'œuvre de la littérature tamoule, et j'en ai montré l'importance au point de vue littéraire et philosophique. J'en ai même donné une analyse minutieuse. L'ouvrage, publié pour la première fois en 1887 par le savant Çâminâdaiyar, alors professeur à Kumbhakôṇam, est aujourd'hui complètement épuisé, et il a fallu en faire une seconde édition, plus soignée encore que la première. Celle-ci contenait, outre le poème et son commentaire, neuf annexes ou appendices divers ; l'édition actuelle en renferme dix-sept, parmi lesquels on remarquera l'histoire de Djîvaka, traduite du Çrîpurâṇa jâiniste, le vocabulaire des mots difficiles et des expressions particulières, la liste des citations, et d'autres notices extrêmement intéressantes.

On ne saurait d'ailleurs s'attendre à moins, étant donné le nom de l'éditeur, qui signifie tout à la fois

science profonde, conscience absolue, souci constant de la forme, perfection des détails et préoccupation inlassable de la vérité.

Julien VINSON.

Amorebieta, croquis basques, par Jean BARDOUX. Paris, typ. Ph. Renouard, 1908, in-8°, (iv)-83-(iij) p. et six grav. lith.

Ce joli volume, fort élégamment imprimé et illustré de six charmants dessins de l'auteur lui-même, n'offrira aucun intérêt spécial aux linguistes, aux historiens, aux ethnographes. C'est un simple résumé d'impressions, de rêveries, de fantaisies, inspirées à un voyageur au hasard de ses promenades dans le pays basque. On le parcourt avec plaisir.

Les dessins sont rigoureusement exacts et fort bien faits ; ils n'ont d'ailleurs que des rapports très lointains avec le texte. J'y ai retrouvé avec bonheur des vues de Biriaton et d'Ainhoa, qui m'ont rappelé les plus belles années de ma jeunesse.

Julien VINSON.

Esquisse toponymique sur la vallée de Cauterets, par Alphonse MEILLON. *Cauterets,* libr. Cazau, 1908, in-8°, (iv)-396 p.

M. Alphonse Meillon présente, dans son livre, plus de trois cents dénominations pour la vallée de Cauterets ; toutes sont analysées, et cette analyse s'étend également aux mots dont ces dénominations se composent.

L'auteur a fait la part la plus large aux explica-

tions de toute nature, afin de justifier les rectifications qu'il indique, pour rétablir les noms avec leur orthographe dialectale et leur signification. Ce travail a été fait avec un scrupule absolu d'exactitude.

A côté des formes rectifiées, l'auteur présente les dénominations telles qu'elles se trouvent dans les cartes de l'Etat-Major, du Service vicinal et autres.

L'ouvrage de M. Meillon renferme bon nombre de dénominations qui ont des similaires dans les autres vallées pyrénéennes. Ce volume est donc intéressant, non seulement pour la vallée de Cauterets, mais aussi pour toute la région des Pyrénées.

L'analyse des noms de lieux cautérésiens est précédée d'un exposé de la toponymie pyrénéenne dans les cartes et les livres, d'un aperçu sur la langue, la phonétique et l'orthographe, et de l'examen des noms régionaux ; l'étude du mot *Pyrénées* est des plus approfondies et forme, à elle seule, une véritable et très intéressante monographie.

Je veux seulement présenter ici quelques observations relativement à des mots basques cités par l'auteur. M. Meillon est évidemment partisan de la théorie ibarienne, un peu démodée et en tout cas fort contestée aujourd'hui. Il est donc invraisemblable que des mots comme *Aspe, Bigorre, Gave,* soient explicables par le basque. Du reste, les auteurs auxquels se réfère M. M. sont bien médiocres : Larramendi, Humboldt, Fauriel, Lécluse ! L'étymologie *bi-gora* « double hauteur », proposée par Fauriel, est assez plaisante ; il serait plus logique de dire « pays limité par deux hauteurs ». On n'a pas manqué de

rapprocher *Bigorre* de *Baigorri*, où le prince L.-L. Bonaparte voyait *ibaigorri* « rivière rouge », comme il voyait dans *Bayonne* « bonne rivière », *ibai-on ;* mais je ne crois pas que le *on* ou *un* final des noms topographiques soit l'adjectif « bon » ; ce doit être plutôt une dérivative locale, quelque chose comme « endroit, lieu », et il faut remarquer que Bayonne est au confluent de la Nive et de l'Adour. Il ne faut d'ailleurs pas confondre *ibai* « rivière » (et non *ibaya* « la rivière ») avec *ibar* « vallon » (peut-être *ibai-ar* « rivière-pierre, sol ». *Gave* ou *gaba* n'a certainement rien à voir avec *gabe* « manque » (et non « creux »).

Aspe (la citation de Pouvreau est inexacte) signifierait en basque « sous le rocher, sous la montagne », cf. *azpuru* « bout, tête de montagne », *hazparren* « intérieur de la montagne », *ascain* « sur la montagne », *azcoitia* et *azpeitia* « le haut et le bas de la montagne », etc.

Julien Vinson.

Corrigenda :

P. 170, l. 2, lisez *kar*-v id.

P. 173 l. 11, lisez *kar* puant.

VARIA

I. La langue portugaise dans l'Inde

Aux XVIe et XVIIe siècles, le portugais, dans toute l'Inde méridionale et surtout sur les côtes, servait de *lingua franca*, d'idiome intermédiaire, de moyen de communication entre les Européens et les Indigènes. Le fait suivant prouvera qu'il en était encore ainsi au milieu du XVIIIe siècle.

Le Gouvernement anglais publie en ce moment à Madras une traduction complète du *Journal* d'Anandarangappoullé, divan ou courtier de la Compagnie des Indes à Pondichéry, agent et confident de Dupleix. Deux volumes ont déjà paru. Or, dans le second, à la date du 12 mai 1746 (p. 22-23), je trouve le résumé d'une conversation de Dupleix avec deux Indiens de marque ; cet entretien se termine par cette phrase du Gouverneur : *Eou polagumuit*, qu'Ananda dit signifier : « I am very glad to hear it ». L'éditeur anglais, M. J.-F. Price, met cette note : « All attempts to disentangle it have failed. It seams probable that it is a corruption of some slang French expression ; the first word being *Et vous* ».

Si l'on se reporte au texte original tel que le porte la copie de M. Ariel (*Bibl. Nat.*, mss., fonds tamoul, n° 144), il faut lire : *yèou, pol gu, muyittu* (les virgules ont leur importance), auquel le chroniqueur ajoute *adukku arttam : ènakku mettavum çandôṣam* « à cela signification : à moi extrêmement plaisir ». Ariel n'a pas eu de peine à voir là du portugais (*muyittu* est caractéristique), et à lire *eu folgo muito* « je me réjouis beaucoup, j'en suis bien aise ». Il l'a écrit en marge du texte.

La conversation avait donc eu lieu en portugais.

J. V.

II. Une dictée célèbre

On raconte qu'un soir à Compiègne, pendant les dernières années de l'Empire, on parlait des difficultés de l'orthographe française. Quelqu'un proposa de faire une expérience et Mérimée fut prié de dicter aux assistants quelques phrases un peu difficiles. Il y avait là des hauts fonctionnaires et même des académiciens. Il paraît que l'épreuve fut désastreuse.

Voici le texte imaginé par Prosper Mérimée :

Quelles que soient, quelque exiguës que t'aient paru les arrhes qu'étaient censés avoir données à maint et maint fusiliers subtils la douairière et le marguillier, bien que lui ou elle soit censé les leur avoir refusées et s'en soit repenti, va-t-en les réclamer de table en table, bru jolie, quoiqu'il ne te siée pas de dire qu'on les leur aurait suppléées par quelque autre motif.

On connaît le résultat. L'impératrice ornementa son « devoir » de quatre-vingt-dix fautes, tandis que l'empereur, plus modeste, n'en commettait que soixante dans le sien. Mais des témoins plus avertis affirment que le « devoir » de l'empereur fut irréprochable, que les autres concurrents n'étaient pas tous académiciens ; que c'est à tort qu'on a attribué une malice intentionnelle à Victor Duruy.

La vérité est que cette « épreuve » fut imaginée, comme un jeu de salon, par Prosper Mérimée, entre deux charades un peu lestes.

TABLE DU TOME QUARANTE-ET-UNIÈME

I. — SUJETS

Essai de grammaire de la langue baghirmi, par le commandant H. Gaden 1, 109
Documents sur les imprimeurs-libraires de Bayonne, par Louis Batcave 13
Le verbe dans Liçarrague (suite), par E.-S. Dodgson. 24, 97, 200, 270
Le malais vulgaire (suite), par M. le Dr F. Weisgerber 44, 140, 211, 282
Les mots arabes et hispano-morisques du Don Quichotte (suite), par Paul Ravaisse 57, 122
Liçarrague ou Leizarraga, par J. Vinson 70
Etudes sur le vocabulaire basque, par J. Vinson 81
Notes sur la grammaire basque, par J. Vinson 153
La théorie esthonienne, par Rodolphe Gutmann 166
La signification de *gar, kar, khar*, dans quelques mots composés basques, par Rodolphe Gutmann 169
Affinités lexicographiques entre certains dialectes asiatiques et américains, par le Cte H. de Charencey 174
Probabilité d'une communication entre l'Asie et l'Amérique, par J.-A. Decourdemanche 178
Kadâmañjari, contes tamouls, traduits par G. Devèze ... 186
Nécrologie : MM. G.-U. Pope, A. Barbier de Meynard, H. Derenbourg 221
Le père Beschi et le manuscrit original du *Têmbâvani*, par J. Vinson 225
Le culte religieux dans l'ancienne Ibérie, par P. Miria-nischvili 238
Les formes irrégulières basques *gauntza*, etc., par J. Vinson 256
Finnisch-Ugrische Wörter im Romanischen Sprachgebiet, par R. Gutmann 260
Formules en deux langues, par J. de Urquijo 268

Varia. Pages oubliées 79
— La poste anglaise en 1906 79
— Le val devint vol 80
— Scène d'amour 149
— Le basque à Oxford 149
— La Louisiane et Manon Lescaut 150
— L'origine d'un pseudonyme 151
— Travail et misère 151
— L'amour des livres 222
— Aphasie traumatique 223
— Devinettes anglaises 224
— La langue portugaise dans l'Inde 292
— Une dictée célèbre 293

II. — BIBLIOGRAPHIE

Azkue. *Diccionario vasco-español-frances* 76
Jean Bardoux. *Amorebieta* 289
A. Chalamet. (éd. Pflänzel). — *A travers la France* 217
A. Chouville. — *Trois semaines en France* 217
Çivagaçindâmaṇi. 2e édition 288
E.-S. Dodgson. — *Verbi vasconici formulae* 144
A.-E. Drake. — *Discoveries in Hebrew, etc* 216
G.-A. Grierson. — *Linguistic survey of India*, vol. IX 146
A. Hrdlicka. — *Skeletal remains in N. America* 218
Alphonse Meillon. — *Esquisse toponymique sur la vallée de Cauterets* 289
L. Sainean. — *L'Argot ancien* 217
H. Sweet. — *The sounds of English* 147
The 103d report of the B. and F. Bible Society 78
Actes de la Société Philologique, t. XXIX-XXXI 219
Bulletin du parler français au Canada 75, 219
Bureau of American Ethnology, 25th report 146
Hermathena, t. XXXII 148
Revue du Monde musulman 147, 220

III. — LANGUES ÉTUDIÉES

Américain..... 146, 176, 178, 218
Anglais..... 79, 147, 151, 222, 224
Arabe 57, 122
Baghirmi 1, 109
Basque. 24, 70, 76, 81, 97, 144, 148, 149, 153, 169, 200, 216, 256, 268, 270, 289.
Espagnol..... 57, 122, 268
Esthonien 166
Français..... 13, 75, 79, 80, 150, 217, 219, 223, 293
Géorgien..... 238
Indien..... 146
Malais..... 44, 140, 211, 282
Portugais..... 292
Tamoul..... 145, 149, 186, 225, 288
Ugro-Finnois 266

IV. — AUTEURS

L. Batcave..... 13
H. de Charencey..... 174
J.-A. Decourdemanche..... 178
G. Devèze 186
E.-S. Dodgson 24, 97, 200, 270
H. Gaden..... 1, 109
R. Gutmann..... 166, 169, 260
P. Mirianischvili 238
F. Ravaisse 57, 122
J. de Urquijo 268
J. Vinson . 70, 75-78, 81, 144-148, 153, 216, 221, 225, 256, 288-291
F. Weisgerber..... 44, 140, 211, 282

L'Imprimeur-Gérant :
E. Bertrand.

CHALON-SUR-SAÔNE, IMP. FRANÇAISE ET ORIENTALE E. BERTRAND

Pour les annonces de librairie, s'adresser à:

IMPRIMERIE E. BERTRAND
CHALON-SUR-SAONE (Saône-et-Loire)

La Gazette Numismatique Française

Dirigée par F. MAZEROLLE
Bibliothécaire à la Monnaie de Paris

PUBLIE :

Les Catalogues des Œuvres des Graveurs en médailles français avec la reproduction de leurs œuvres principales sur planches hors texte.

L'Historique des Médailles, des Jetons, des Coins et Poinçons des différents Centres et des différentes contrées de la France.

Des comptes rendus d'ouvrages français et étrangers sur la Numismatique; le sommaire des périodiques s'occupant de Numismatique.

Édition luxueusement imprimée, in-8° soleil, publiée à raison de 4 livraisons par an, formant environ 450 pages et comprenant 16 planches hors texte.

Prix de l'abonnement : 25 francs
à envoyer avec la demande à
L'IMPRIMERIE E. BERTRAND
5, Rue des Tonneliers — CHALON-SUR-SAONE — (Saône-et-Loire)

Spécialité d'impression de Volumes et Revues
d'Histoire, de Philologie, d'Archéologie et de Numismatique

TYPOGRAPHIE ORIENTALISTE

COMPRENANT :

Hiéroglyphes — Arabe
Copte — Hébreu — Syriaque
Cunéiformes — Grec — Grec d'Inscription
Caractères de Transcription
pour toutes Langues

TYPOGRAPHIE ÉTRANGÈRE

COMPRENANT :

Espagnol — Portugais — Danois — Norvégien — Russe

Travaux pour la Librairie, le Commerce et l'Industrie

IMPRIMERIE E. BERTRAND
CHALON-SUR-SAONE (Saône-et-Loire)

A partir du 1er Janvier 1907, la *Revue de Linguistique* est devenue la propriété de M. Julien VINSON, Professeur à l'École Nationale et spéciale des Langues Orientales, à Paris.

Prière de s'adresser, pour la rédaction, à M. J. VINSON, *58, rue de l'Université, Paris;* pour l'administration et les abonnements, à M. E. BERTRAND, *Imprimeur, 5, rue des Tonneliers, à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire).*

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont *un* exemplaire aura été adressé à la *Revue*.

JAN 8 - '27 H

Widener Library
3 2044 098 626 708